A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

1819.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE VOLTAIRE

CONTES EN VERS, SATIRES,

ET POÉSIES MÊLÉES.



A PARIS,

CHEZ ANTOINE-AUGUSTIN RENOUARD.

M. DCCC. XIX.

CONTES

EN VERS.

PRÉFACE

DES ÉDITEURS DE L'ÉDITION DE KEHL.

On trouve dans les contes de M. de Voltaire une poésie plus brillante, une philosophie aussi vraie, moins naïve, mais plus relevée et plus profonde que dans ceux de La Fontaine. L'auteur de *Joconde* est un voluptueux rempli d'esprit et de gaîté, auquel il échappe, comme malgré lui, quelques traits de philosophie; celui de *l'Éducation d'un prince* est un philosophe qui, pour faire passer des leçons utiles, a pris un masque qu'il savait devoir plaire au grand nombre des lecteurs. Dans un moindre nombre d'ouvrages, les sujets sont plus variés; ce n'est pas toujours, comme dans La Fontaine, une femme séduite, ou un mari trompé; la véritable morale y est plus respectée; la fourberie, la violation des sermens, n'y sont point traitées si légèrement. La volupté y est plus décente; et, à l'exception d'un petit nombre de pièces échappées à sa première jeunesse, le ton du libertinage en est absolument banni.

M. de Voltaire a fait des satires comme Boileau; et comme Boileau il a peut-être parlé trop souvent de ses ennemis personnels. Mais les ennemis de Boileau n'étaient que ceux du bon goût, et les ennemis de Voltaire furent ceux du genre humain. L'un fut injuste à l'égard de Quinault, auquel il ne pardonna jamais ni la mollesse aimable de sa versification, ni cette galanterie qui blessait l'austérité et la justesse de son goût. L'autre fut injuste envers J. J. Rousseau, mais Rousseau s'était déclaré l'ennemi des lumières et de la philosophie. Il paraissait vouloir attirer la persécution sur les mêmes hommes qui avaient pris sa défense, lorsque lui-même en avait été l'objet. Mais M. de Voltaire fut de bonne foi ainsi que Boileau. Ils n'ont méconnu, l'un dans Quinault, l'autre dans Rousseau, que des talens pour lesquels leur caractère et leur esprit ne leur donnaient aucun attrait naturel.

Si M. de Voltaire a pris quelquefois le ton violent et presque cynique de Juvénal, c'est qu'il avait à punir, comme lui, le vice et l'hypocrisie.

Dans le recueil des poésies mêlées, on a évité d'en multiplier trop le nombre, et d'en insérer qui fussent d'une autre main. Souvent ce choix a été assez difficile. Dans le cours d'un long ouvrage en vers, il eût été presque impossible d'imiter la grâce piquante, le coloris brillant, la philosophie douce et libre qui caractérisent toutes les poésies de cet homme illustre : son cachet ne pouvait être aussi reconnaissable dans quinze ou vingt vers presque toujours impromptus. Il était plus aisé, en s'appropriant quelques-unes de ses idées et de ses tournures, d'atteindre à une imitation presque parfaite. D'ailleurs il n'a jamais voulu ni recueillir ces pièces, ni en avouer aucune collection. Celles qu'on en a publiées de son vivant, sous ses yeux, contenaient des pièces qu'il n'avait pu faire, et dont il connaissait les auteurs. C'était un moyen qu'il se réservait pour se défendre contre la persécution que chaque édition nouvelle de ses ouvrages réveillait. Il attachait très peu de prix à ces bagatelles qui nous paraissent si ingénieuses et si piquantes. L'à-propos du moment les fesait naître, et l'instant d'après il les avait oubliées. L'habitude de donner à tout une tournure galante, ou spirituelle, ou plaisante, était devenue si forte, qu'il lui eût été presque impossible de s'exprimer d'une manière commune. Le travail de parler en rimes avait cessé d'en être un pour lui dans tous les genres où la familiarité n'est point un défaut. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il estimât peu ce qui ne lui coûtait rien, et que cette modestie ait été sincère.

N. B. On n'a pas cru devoir répéter dans le recueil des *Poésies mêlées* les petites pièces de vers qui se trouvent éparses en assez grand nombre dans d'autres parties de cette édition, telles que les *Mélanges littéraires*, le *Dictionnaire philosophique*, la *Correspondance*, *etc.*

CONTES

EN VERS.

L'ANTI-GITON.

A MADEMOISELLE LECOUVREUR.[1]

1714.

O du théâtre aimable souveraine,
Belle Chloé, fille de Melpomène,
Puissent ces vers de vous être goûtés !
Amour le veut, Amour les a dictés.
Ce petit dieu, de son aile légère,
Un arc en main, parcourait l'autre jour
Tous les recoins de votre sanctuaire ;
Car le théâtre appartient à l'Amour :
Tous ses héros sont enfans de Cythère.
Hélas, Amour ! que tu fus consterné,
Lorsque tu vis ce temple profané,
Et ton rival, de son culte hérétique
Établissant l'usage anti-physique,
Accompagné de ses mignons fleuris,
Fouler aux pieds les myrtes de Cypris !
    Cet ennemi jadis eut dans Gomorrhe

[1] Cette pièce a été imprimée d'abord comme adressée à mademoiselle Duclos.

Plus d'un autel, et les aurait encore
Si par le feu son pays consumé
En lac un jour n'eût été transformé.
Ce conte n'est de la métamorphose,
Car gens de bien m'ont expliqué la chose
Très doctement; et partant ne veux pas
Mécroire en rien la vérité du cas.
Ainsi que Loth, chassé de son asile
Ce pauvre dieu courut de ville en ville :
Il vint en Grèce, il y donna leçon
Plus d'une fois à Socrate, à Platon;
Chez des héros il fit sa résidence,
Tantôt à Rome, et tantôt à Florence;
Cherchant toujours, si bien vous l'observez,
Peuples polis et par art cultivés.
Maintenant donc le voici dans Lutèce,
Séjour fameux des effrénés désirs,
Et qui vaut bien l'Italie et la Grèce,
Quoi qu'on en dise, au moins pour les plaisirs.
Là, pour tenter notre faible nature,
Ce dieu paraît sous humaine figure,
Et n'a point pris bourdon de pèlerin,
Comme autrefois l'a pratiqué Jupin,
Qui, voyageant au pays où nous sommes,
Quittait les cieux pour éprouver les hommes.
Il n'a point l'air de ce pesant abbé,
Brutalement dans le vice absorbé,
Qui, tourmentant en tout sens son espèce,
Mord son prochain, et corrompt la jeunesse :
Lui dont l'œil louche, et le mufle effronté,
Font frissonner la tendre volupté,
Et qu'on prendrait, dans ses fureurs étranges,
Pour un démon qui viole des anges.

Ce dieu sait trop qu'en un pédant crasseux
Le plaisir même est un objet hideux.
D'un beau marquis il a pris le visage,
Le doux maintien, l'air fin, l'adroit langage ;
Trente mignons le suivent en riant ;
Phyllis le lorgne, et soupire en fuyant.
Ce faux Amour se pavane à toute heure,
Sur le théâtre aux muses destiné,
Où par Racine en triomphe amené
L'Amour galant choisissait sa demeure.
Que dis-je ? hélas ! l'Amour n'habite plus
Dans ce réduit. Désespéré, confus
Des fiers succès du dieu qu'on lui préfère,
L'Amour honnête est allé chez sa mère,
D'où rarement il descend ici-bas.
Belle Chloé, ce n'est que sur vos pas
Qu'il vient encor. Chloé, pour vous entendre,
Du haut des cieux j'ai vu ce dieu descendre
Sur le théâtre ; il vole parmi nous
Quand sous le nom de Phèdre ou de Monime
Vous partagez entre Racine et vous
De notre encens le tribut légitime.
Si vous voulez que cet enfant jaloux
De ces beaux lieux désormais ne s'envole,
Convertissons ceux qui devant l'idole
De son rival ont fléchi les genoux :
Il vous créa la prêtresse du temple :
A l'hérétique il faut prêcher d'exemple :
Prêchez donc vite, et venez dès ce jour
Sacrifier au véritable Amour.

LE CADENAS,(1)

ÉCRIT EN 1716, A MADAME DE B.*

Je triomphais ; l'Amour était le maître,
Et je touchais à ces momens trop courts
De mon bonheur, et du vôtre peut-être ;
Mais un tyran veut troubler nos beaux jours ;
C'est votre époux ; geôlier sexagénaire,
Il a fermé le libre sanctuaire
De vos appas ; et trompant nos désirs,
Il tient la clef du séjour des plaisirs.
Pour éclaircir ce douloureux mystère,
D'un peu plus haut reprenons cette affaire.
  Vous connaissez la déesse Cérès :
Or en son temps Cérès eut une fille,
Semblable à vous, à vos scrupules près,
Brune, piquante, honneur de sa famille,
Tendre surtout, et menant à sa cour
L'aveugle enfant que l'on appelle Amour.
Un autre aveugle, hélas ! bien moins aimable,
Le triste Hymen, la traita comme vous.
Le vieux Pluton, riche autant qu'haïssable,
Dans les enfers fut son indigne époux :
Il était dieu, mais avare et jaloux
Il fut cocu ; car c'était la justice.
Pirithoüs, son fortuné rival,
Beau, jeune, adroit, complaisant, libéral,
Au dieu Pluton donna le bénéfice

* Ceci est écrit de la main de Voltaire sur un volume de 1740, conservé à la Bibliothèque de l'Arsenal. R.

De cocuage. Or ne demandez pas
Comment un homme avant sa dernière heure
Put pénétrer dans la sombre demeure :
Cet homme aimait, l'Amour guida ses pas ;
Mais aux enfers comme aux lieux où vous êtes,
Voyez qu'il est peu d'intrigues secrètes ! (2)
De sa chaudière, un traître d'espion
Vit le grand cas, et dit tout à Pluton ;
Il ajouta que même à la sourdine
Plus d'un damné festoyait Proserpine. (3)
Le dieu cornu dans son noir tribunal
Fit convoquer le sénat infernal ;
Il assembla les détestables âmes
De tous ces saints dévolus aux enfers,
Qui, dès long-temps en cocuage experts,
Pendant leur vie ont tourmenté leurs femmes.
Un Florentin lui dit : « Frère et seigneur,
Pour détourner la maligne influence
Dont votre altesse a fait l'expérience,
Tuer sa dame est toujours le meilleur ;
Mais, las, seigneur ! la vôtre est immortelle.
Je voudrais donc, pour vôtre sûreté,
Qu'un cadenas de structure nouvelle
Fût le garant de sa fidélité :
A la vertu par la force asservie,
Lors vos plaisirs borneront son envie ;
Plus ne sera d'amant favorisé.
Et plût aux dieux que quand j'étais en vie
D'un tel secret je me fusse avisé ! »
A ce discours les damnés applaudirent,
Et sur l'airain les Parques l'écrivirent.
En un moment, fers, enclumes, fourneaux,
Sont préparés aux gouffres infernaux ;

Tisiphoné, de ces lieux serrurière,
Au cadenas met la main la première;
Elle l'achève; et des mains de Pluton
Proserpina reçut ce triste don.
On m'a conté qu'essayant son ouvrage,
Le cruel dieu fut ému de pitié,
Qu'avec tendresse il dit à sa moitié:
« Que je vous plains ! Vous allez être sage. »
Or ce secret aux enfers inventé
Chez les humains tôt après fut porté;
Et depuis ce, dans Venise et dans Rome,
Il n'est pédant, bourgeois, ni gentilhomme,
Qui, pour garder l'honneur de sa maison,
De cadenas n'ait sa provision.
Là tout jaloux, sans craindre qu'on le blâme,
Tient sous la clef la vertu de sa femme.
Or votre époux dans Rome a fréquenté;
Chez les méchans on se gâte sans peine;
Et le galant vit fort à la romaine. (4)
Mais son trésor est-il en sûreté ?
A ses projets l'Amour sera funeste;
Ce dieu charmant sera notre vengeur:
Car vous m'aimez; et quand on a le cœur
De femme honnête, on a bientôt le reste.

NOTES ET VARIANTES.

(1) L'AUTEUR avait vingt-deux ans quand il fit cette pièce, adressée à une dame contre laquelle son mari avait pris cette étrange précaution ; elle fut imprimée en 1724 pour la première fois.

La pièce, dans cette édition, commençait par les vers suivans :

Jeune beauté, qui ne savez que plaire,
A vos genoux, comme bien vous savez,
En qualité de prêtre de Cythère,
J'ai débité, non morale sévère,
Mais bien sermons par Vénus approuvés,
Gentils propos et toutes les sornettes
Dont Rochebrune orne ses chansonnettes.
De ces sermons votre cœur fut touché;
Jurâtes lors de quitter le péché
Que parmi nous on nomme indifférence :
Même un baiser m'en donna l'assurance;
Mais votre époux, Iris, a tout gâté.
Il craint l'amour : époux sexagénaire
Contre ce dieu fut toujours en colère;
C'est bien raison, Amour de son côté
Assez souvent ne les épargne guère.
Celui-ci donc tient de court vos appas.
Plus ne venez sur les bords de la Seine
Dans ces jardins où sylvains à centaine
Et le dieu Pan vont prendre leurs ébats;
Où tous les soirs nymphes jeunes et blanches,
Les Courcillons, Polignacs, Villefranches,
Près du bassin, devant plus d'un Pâris,
De la beauté vont disputer le prix.
Plus ne venez au palais des Francines,[1]
Dans ce pays où tout est fiction,
Où l'amour seul fait mouvoir cent machines,
Plaindre Thésée, et siffler Arion.[2]

[1] Ancien directeur de l'Opéra.

[2] *Arion*, opéra de Fuzelier, joué sans succès en avril 1714.

Trop bien, hélas! à votre époux soumise,
On ne vous voit tout au plus qu'à l'église;
Le scélérat a de plus attenté
Par cas nouveau sur votre liberté.
Pour éclaircir pleinement ce mystère,
D'un peu plus loin reprenons cette affaire.
Vous connaissez la déesse Cérès:
Or en son temps Cérès eut une fille,
Semblable à vous, à vos scrupules près,
Belle, sensible, honneur de sa famille,
Brune surtout, partant pleine d'attraits:
Ainsi que vous par le dieu d'hyménée
La pauvre enfant fut assez mal menée.
Le dieu des morts fut son barbare époux:
Il était louche, avare, hargneux, jaloux,
Il fut cocu; c'était bien la justice.
Pirithoüs, etc.

(2) *Voyez qu'il est peu d'intrigues secrètes!*
Pluton sut tout. Certain de son malheur,
Pestant, jurant, pénétré de douleur,
Le dieu donna sa femme à tous les diables;
Premiers transports sont un peu pardonnables.
Bientôt après devant son tribunal
Il convoqua le sénat infernal;
A son conseil vinrent les saintes âmes
De ces maris dévolus aux enfers.

(3) . . . . *Festoyait Proserpine;*
Et qu'elle avait, au séjour d'Uriel,
Trouvé moyen d'être encor dans le ciel.
Pluton frémit, fit des cris effroyables,
Jura le Styx, donna sa femme aux diables.
Il assembla dans son noir tribunal
De ses pédans le sénat infernal.
Il convoqua les détestables âmes....

(4) *Et le galant vit fort à la romaine.*
Mais ne craignez pour votre liberté;
Tous ses efforts seront pures vétilles;
De par Vénus, vous reprendrez vos droits,
Et mon amour est plus fort mille fois
Que cadenas, verrous, portes ni grilles.

LE COCUAGE.

1716.

JADIS Jupin, de sa femme jaloux,
Par cas plaisant, fait père de famille,
De son cerveau fit sortir une fille,
Et dit : « Du moins celle-ci vient de nous. »
Le bon Vulcain, que la cour éthérée
Fit pour ses maux époux de Cythérée,
Voulait avoir aussi quelque poupon
Dont il fût sûr, et dont seul il fût père.
Car de penser que le beau Cupidon,
Que les Amours, ornemens de Cythère,
Qui quoique enfans enseignent l'art de plaire,
Fussent les fils d'un simple forgeron,
Pas ne croyait avoir fait telle affaire.
De son vacarme il remplit la maison ;
Soins et soucis son esprit tenaillèrent ;
Soupçons jaloux son cerveau martelèrent ;
A sa moitié vingt fois il reprocha
Son trop d'appas, dangereux avantage.
Le pauvre dieu fit tant qu'il accoucha
Par le cerveau : de quoi ? de Cocuage.
C'est là ce dieu révéré dans Paris,
Dieu malfesant, le fléau des maris,
Dès qu'il fut né, sur le chef de son père
Il essaya sa naissante colère ;
Sa main novice imprima sur son front
Les premiers traits d'un éternel affront.
A peine encore eut-il plume nouvelle,
Qu'au bon Hymen il fit guerre immortelle ;

Vous l'eussiez vu, l'obsédant en tous lieux,
Et de son bien s'emparant à ses yeux,
Se promener de ménage en ménage ;
Tantôt porter la flamme et le ravage,
Et des brandons allumés dans ses mains
Aux yeux de tous éclairer ses larcins.
Tantôt, rampant dans l'ombre et le silence,
Le front couvert d'un voile d'innocence,
Chez un époux le matois introduit
Fesait son coup sans scandale et sans bruit.
La Jalousie au teint pâle et livide,
Et la Malice à l'œil faux et perfide
Guident ses pas où l'Amour le conduit ;
Nonchalamment la Volupté le suit :
Pour mettre à bout les maris et les belles,
De traits divers ses carquois sont remplis ;
Flèches y sont pour le cœur des cruelles ;
Cornes y sont pour le front des maris.
Or ce dieu-là, malfesant ou propice,
Mérite bien qu'on chante son office,
Et par besoin ou par précaution,
On doit avoir à lui dévotion,
Et lui donner encens et luminaire ;
Soit qu'on épouse ou qu'on n'épouse pas,
Soit que l'on fasse ou qu'on craigne le cas,
De sa faveur on a toujours affaire.
O vous, Iris, que j'aimerai toujours,
Quand de vos vœux vous étiez la maîtresse,
Et qu'un contrat, trafiquant la tendresse,
N'avait encore asservi vos beaux jours,
Je n'invoquais que le dieu des amours :
Mais à présent, père de la tristesse,

L'Hymen, hélas! vous a mis sous sa loi :
A Cocuage il faut que je m'adresse;
C'est le seul dieu dans qui j'ai de la foi.

LA MULE DU PAPE.

Frères très chers, on lit dans Saint-Matthieu
Qu'un jour le diable emporta le bon Dieu (a)
Sur la montagne, et puis lui dit : « Beau sire,
« Vois-tu ces mers, vois-tu ce vaste empire,
« L'état romain de l'un à l'autre bout? »
L'autre reprit : « Je ne vois rien du tout;
« Votre montagne en vain serait plus haute. »
Le diable dit : « Mon ami, c'est ta faute;
« Mais avec moi veux-tu faire un marché? —
« Oui-dà, dit Dieu, pourvu que sans péché
« Honnêtement nous arrangions la chose. —
« Or voici donc ce que je te propose,
« Reprit Satan : Tout le monde est à moi,
« Depuis Adam j'en ai la jouissance :
« Je me démets, et tout sera pour toi
« Si tu me veux faire la révérence. »
Notre Seigneur ayant un peu rêvé,
Dit au démon que quoique en apparence
Avantageux le marché fût trouvé,
Il ne pouvait le faire en conscience :
Car il avait appris dans son enfance
Qu'étant si riche on fait mal son salut.
Un temps après notre ami Belzébut
Alla dans Rome. Or c'était l'heureux âge

Où Rome avait fourmillière d'élus;
Le pape était un pauvre personnage,
Pasteur de gens, évêque, et rien de plus.
L'esprit malin s'en va droit au saint père,
Dans son taudis l'aborde, et lui dit : « Frère,
« Je te ferai, si tu veux, grand seigneur. »
A ce seul mot l'ultramontain pontife
Tombe à ses pieds, et lui baise la griffe.
Le farfadet, d'un air de sénateur,
Lui met au chef une triple couronne :
« Prenez, dit-il, ce que Satan vous donne;
« Servez-le bien, vous aurez sa faveur. »
O papegauds ! voilà la belle source
De tous vos biens, comme savez. Et pour ce
Que le saint père avait en ce tracas
Baisé l'ergot de messer Satanas,
Ce fut depuis chose à Rome ordinaire
Que l'on baisât la mule du saint père.
Ainsi l'ont dit les malins huguenots
Qui du papisme ont blasonné l'histoire :
Mais ces gens-là sentent bien les fagots :
Et, grâce au ciel, je suis loin de les croire.
Que s'il advient que ces petits vers-ci
Tombent ès mains de quelque galant homme;
C'est bien raison qu'il ait quelque souci
De les cacher s'il fait voyage à Rome. (1)

NOTE ET VARIANTE.

(*a*) Le jésuite Bouhours se servit de cette expression : *Jésus-Christ fut emporté par le diable sur la montagne ;* c'est ce qui donna lieu à ce noël qui finit ainsi :

Car sans lui saurait-on,
Don, don,
Que le diable emporta,
La, la,
Jésus notre bon maître ?

(1) Dans les *OEuvres de Grécourt*, on trouve de ce conte une autre version que voici :

Frères très chers, on lit en Saint-Matthieu
Qu'un jour le diable emporta le bon Dieu
Sur la montagne, et là lui dit : « Beau sire,
« Vois-tu ces mers, vois-tu ce vaste empire,
« Ce nouveau monde inconnu jusqu'ici,
« Rome la grande et sa magnificence ?
« Je te ferai maître de tout ceci,
« Si tu me veux faire la révérence. »
Lors le Seigneur, ayant un peu rêvé,
Dit au démon que, quoique en apparence
Avantageux le marché fût trouvé,
Il ne pouvait le faire en conscience;
Qu'étant trop riche, on fait mal son salut.
Un temps après, notre ami Belzébut
S'en fut à Rome. Or c'était l'heureux âge
Où Rome était fourmillière d'élus;
Le pape était un pauvre personnage,
Pasteur de gens, évêque, et rien de plus.
L'esprit malin s'en va droit au saint père,
Dans son taudis l'aborde, et lui dit : « Frère,
« Si tu voulais tâter de la grandeur ?...
« — Si j'en voudrais ? oui, parbleu, monseigneur. »
Marché fut fait : or voilà mon pontife
Aux pieds du diable, et lui baisant la griffe.
Le farfadet, d'un air de sénateur,

Lui met au chef une triple couronne.
« Prenez, dit-il, ce que Satan vous donne;
« Servez-le bien, vous aurez sa faveur. »
Or papegais, voilà l'unique source
De tous vos biens, comme savez. Et pour ce
Que le saint père avait en ce tracas
Baisé l'ergot de messer Satanas,
Ce fut depuis chose à Rome ordinaire
Que l'on baisât la mule du saint père.
Que s'il advient que ces petits vers-ci, etc.

La Mule du pape est de Voltaire (*Voyez* sa lettre à madame la comtesse de La Neuville, 1733).

C'est ici le cas de remarquer qu'on a aussi admis dans les *OEuvres de Grécourt* les pièces de Voltaire intitulées *les Poètes épiques*, stances, *le Mondain*, satire, et enfin l'épigramme contre Roi, (*Connaissez-vous certain rimeur obscur*).

CONTES

DE

GUILLAUME VADÉ.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS DE L'ÉDITION DE KEHL.

Les Contes suivans, jusques et compris celui qui a pour titre l'*Origine des métiers*, parurent en 1762 sous le nom de Guillaume Vadé, avec quelques autres petits ouvrages en vers et en prose. Catherine Vadé, cousine de Guillaume, en était supposée l'éditeur : et voici sa préface.

PRÉFACE

DE CATHERINE VADÉ.

Je pleure encore la mort de mon cousin Guillaume Vadé, qui décéda, comme le sait tout l'univers, il y a quelques années. Il était attaqué de la petite-vérole; je le gardais, et lui disais en pleurant: « Ah! mon cousin, voilà ce que c'est que de ne « vous être pas fait inoculer! il en a coûté la vie à votre frère « Antoine, qui était comme vous une des lumières du siècle. »

« Que voulez-vous que je vous dise? me répondit Guillaume; « j'attendais la permission de la Sorbonne, et je vois bien qu'il « faut que je meure pour avoir été trop scrupuleux. »

« L'état va faire une furieuse perte, lui répondis-je. »

« Ah! s'écria Guillaume, Alexandre et frère Berthier sont « morts; Sémiramis et la Fillon, Sophocle et Danchet sont en « poussière. — Oui, mon cher cousin; mais leurs grands noms « demeurent à jamais; ne voulez-vous pas revivre dans la plus « noble partie de vous-même? ne m'accordez-vous pas la per- « mission de donner au public, pour le consoler, les contes à « dormir debout dont vous nous régalâtes l'année passée? ils « fesaient les délices de notre famille; et Jérôme Carré, votre « cousin issu de germain, fesait presque autant de cas de vos « ouvrages que des siens: ils plairont sans doute à *tout l'uni- « vers*, c'est-à-dire à une trentaine de lecteurs qui n'auront rien « à faire. »

Guillaume n'avait pas de si hautes prétentions; il me dit avec une humilité convenable à un auteur, mais bien rare: « Ah! ma cousine, pensez-vous que dans les quatre-vingt-dix « mille brochures imprimées à Paris depuis dix ans, mes opus- « cules puissent trouver place, et que je puisse surnager sur le « fleuve de l'oubli qui engloutit tous les jours tant de belles « choses? »

« Quand vous ne vivriez que quinze jours après votre mort,

« lui dis-je, ce serait toujours beaucoup ; il y a très peu de per-
« sonnes qui jouissent de cet avantage. Le destin de la plupart
« des hommes est de vivre ignorés ; et ceux qui ont fait le plus
« de bruit sont quelquefois oubliés le lendemain de leur mort ;
« vous serez distingué de la foule, et peut-être même le nom de
« Guillaume Vadé, ayant l'honneur d'être imprimé dans un ou
« deux journaux, pourra passer à la dernière postérité. Sous
« quel titre voulez-vous que j'imprime vos *opuscules* ? — Ma
« cousine, me dit-il, je crois que le nom de *fadaises* est le plus
« convenable ; la plupart des choses qu'on fait, qu'on dit, et
« qu'on imprime, méritent assez ce titre. »

J'admirai la modestie de mon cousin, et j'en fus extrêmement attendrie. Jérôme Carré arriva alors dans la chambre. Guillaume fit son testament, par lequel il me laissait maîtresse absolue de ses manuscrits. Jérôme et moi lui demandâmes où il voulait être enterré ; et voici la réponse de Guillaume, qui ne sortira jamais de ma mémoire :

« Je sens bien que n'ayant été élevé dans ce monde à aucune
« des dignités qui nourrissent les grands sentimens, et qui élè-
« vent l'homme au-dessus de lui-même, n'ayant été ni conseiller
« du roi, ni échevin, ni marguillier, on me traitera après ma
« mort avec très peu de cérémonie. On me jettera dans les char-
« niers Saint-Innocent, et on ne mettra sur ma fosse qu'une
« croix de bois qui aura déjà servi à d'autres ; mais j'ai tou-
« jours aimé si tendrement ma patrie, que j'ai beaucoup de
« répugnance à être enterré dans un cimetière. Il est certain
« qu'étant mort de la maladie qui m'attaque, je puerai horri-
« blement. Cette corruption de tant de corps qu'on ensevelit à
« Paris dans les églises, ou auprès des églises, infecte nécessai-
« rement l'air ; et comme dit très à propos le jeune Ptolémée,
« en délibérant s'il recevra Pompée chez lui :

....Ces troncs pourris exhalent dans les vents
De quoi faire la guerre au reste des vivans.

(CORNEILLE, *Mort de Pompée*, acte I, scène I.)

« Cette ridicule et odieuse coutume de paver les églises de

« morts, cause dans Paris tous les ans des maladies épidémi-
« ques, et il n'y a point de défunt qui ne contribue plus ou
« moins à empester sa patrie. Les Grecs et les Romains étaient
« bien plus sages que nous : leur sépulture était hors des villes,
« et il y a même aujourd'hui plusieurs pays en Europe où cette
« salutaire coutume est établie. Quel plaisir ne serait-ce pas
« pour un bon citoyen d'aller engraisser, par exemple, la sté-
« rile plaine des Sablons, et de contribuer à faire naître des
« moissons abondantes ! Les générations deviendraient utiles
« les unes aux autres par ce prudent établissement ; les villes
« seraient plus saines, les terres plus fécondes. En vérité, je ne
« puis m'empêcher de dire qu'on manque de police pour les
« vivans et pour les morts. »

Guillaume parla long-temps sur ce ton. Il avait de grandes vues pour le bien public, et il mourut en parlant, ce qui est une preuve évidente de génie.

Dès qu'il fut passé, je résolus de lui faire des obsèques magnifiques, dignes du grand nom qu'il avait acquis dans le monde. Je courus chez les plus fameux libraires de Paris ; je leur proposai d'acheter les œuvres posthumes de mon cousin Guillaume ; j'y joignis même quelques belles dissertations de son frère Antoine, et quelques morceaux de son cousin issu de germain, Jérôme Carré. J'obtins trois louis d'or comptant, somme que jamais Guillaume n'avait possédée dans aucun temps de sa vie. Je fis imprimer des billets d'enterrement ; je priai tous les beaux esprits de Paris d'honorer de leur présence le service que je commandai pour le repos de l'âme de Guillaume ; aucun ne vint. Je ne pus assister au convoi, et Guillaume fut inhumé sans que personne en sût rien. C'est ainsi qu'il avait vécu ; car encore qu'il eût enrichi la foire de plusieurs opéra-comiques qui firent l'admiration de tout Paris, on jouissait des fruits de son génie, et on négligeait l'auteur ; c'est ainsi (comme dit le divin Platon) qu'on suce l'orange, et qu'on jette l'écorce ; qu'on cueille les fruits de l'arbre, et qu'on l'abat ensuite. J'ai toujours été frappée de cette ingratitude.

Quelque temps après le décès de Guillaume Vadé, nous per-

dîmes notre bon parent et ami Jérôme Carré, si connu en son temps par la comédie de l'*Écossaise*, qu'il disait avoir traduite pour l'avancement de la littérature honnête; je crois qu'il est de mon devoir d'instruire le public de la détresse où se trouvait Jérôme dans les derniers jours de sa vie. Voici comme il s'en ouvrit en ma présence à frère Giroflée son confesseur:

« Vous savez, dit-il, qu'à mon baptême on me donna pour « patron saint Jérôme, saint Thomas et saint Raimond de Pen- « nafort; et que quand j'eus le bonheur de recevoir la confir- « mation, on ajouta à mes trois patrons saint Ignace de Loyola, « saint François-Xavier, saint François de Borgia, et saint « Régis, tous Jésuites, de sorte que je m'appelle Jérôme-Tho- « mas-Raimond-Ignace-Xavier-François-Régis Carré. J'ai cru « long-temps qu'avec tant de noms je ne pouvais manquer de « rien sur la terre. Ah! frère Giroflée, que je me suis trompé! « il faut qu'il en soit des patrons comme des valets, plus on en « a, plus on est mal servi. Mais voyez, s'il vous plaît, quelle « est ma *déconvenue* (car ce terme est très bon, quoi qu'en « dise un polisson: Montaigne, Marot, et plusieurs auteurs « très facétieux, en font souvent usage: il est même dans le « *Dictionnaire de l'Académie*). Voici donc mon aventure:

« On chasse les révérends pères jésuistes, ou jésuites, pour « ce que leur institut est pernicieux, contraire à tous les droits « des rois et de la société humaine, etc. etc. Or, Ignace de « Loyola ayant créé cet institut appelé *régime*, après s'être « fait fesser au collége de Sainte-Barbe, Xavier, François, « Borgia, Régis, ayant vécu dans ce régime, il est clair qu'ils « sont tous également répréhensibles, et que voilà quatre saints « qu'il faut nécessairement que je donne à tous les diables.

« Cela m'a fait naître quelques scrupules sur saint Thomas « et saint Raimond de Pennafort. J'ai lu leurs ouvrages, et j'ai « été confondu quand j'ai vu dans Thomas et dans Raimond « à peu près les mêmes paroles que dans Busembaüm. Je me « suis défait aussitôt de ces deux patrons, et j'ai brûlé leurs « livres.

« Je me suis vu ainsi réduit au seul nom de Jérôme; mais ce

« Jérôme, le seul patron qui me restait, ne m'a pas été plus « utile que les autres ; est-ce que Jérôme n'aurait pas de crédit « en paradis ? J'ai consulté sur cette affaire un très savant « homme ; il m'a dit que Jérôme était le plus colère de tous les « hommes, qu'il avait dit de grosses injures au saint évêque de « Jérusalem Jean, et au saint prêtre Rufin ; que même il appela « celui-ci hydre et scorpion, et qu'il l'insulta après sa mort : il « m'a montré les passages. Je me vois obligé de renoncer enfin « à Jérôme, et de m'appeler Carré tout court, ce qui est bien « désagréable. »

C'est ainsi que Carré déposait sa douleur dans le sein de frère Giroflée, lequel lui répondit : « Vous ne manquerez pas de « saints, mon cher enfant, prenez saint François d'Assise. — « Non, fit Carré, sa femme de neige me donnerait quelquefois des « envies de rire, et ceci est une affaire sérieuse. — Hé bien, pre- « nez saint Dominique. — Non, il est l'auteur de l'inquisition. — « Voulez-vous de saint Bernard ? — Il a trop persécuté ce pauvre « Abélard, qui avait plus d'esprit que lui, et il se mêlait de trop « d'affaires ; donnez-moi un patron qui ait été si humble que per- « sonne n'en ait jamais entendu parler ; voilà mon saint. »

Frère Giroflée lui remontra l'impossibilité d'être canonisé et ignoré. Il lui donna la liste de plusieurs autres patrons que notre ami ne connaissait pas, ce qui revenait au même ; mais à chaque saint qu'il proposait, il demandait quelque chose pour son couvent ; car il savait que Carré avait de l'argent. Jérôme Carré lui fit alors ce conte, qui m'a paru curieux.

« Il y avait autrefois un roi d'Espagne qui avait promis de « distribuer des aumônes considérables à tous les habitans « d'auprès de Burgos, qui avaient été ruinés par la guerre. Ils « [illegible]rent aux portes du palais ; mais les huissiers ne voulurent « les laisser entrer qu'à condition qu'ils partageraient avec eux. « Le bon homme Cardéro se présenta le premier au monarque, « se jeta à ses pieds, et lui dit : Grand roi, je supplie votre « altesse royale de faire donner à chacun de nous cent coups « d'étrivières. Voilà une plaisante demande, dit le roi : pour- « quoi me faites-vous cette prière ? C'est, dit Cardéro, que vos

« gens veulent absolument avoir la moitié de ce que vous nous « donnerez. Le roi rit beaucoup, et fit un présent considérable « à Cardéro. De là vint le proverbe *qu'il vaut mieux avoir affaire « à Dieu qu'à ses saints.* »

C'est avec ces sentimens que passa de cette vie à l'autre mon cher Jérôme Carré, dont je joins ici quelques opuscules à ceux de Guillaume; et je me flatte que messieurs les Parisiens, pour qui Vadé et Carré ont toujours travaillé, me pardonneront ma préface.

CATHERINE VADÉ.



J'ai vingt écus dans ma Valise;
C'est tout mon bien, prenez encor mon Cœur,
Tout est à vous.

Ce qui plait aux Dames.

J. Moreau le Jᵉ del. — E. De Ghendt. Sc.

CE QUI PLAÎT AUX DAMES.

1764.

Or maintenant que le beau dieu du jour
Des Africains va brûlant la contrée,
Qu'un cercle étroit chez nous borne son tour,
Et que l'hiver allonge la soirée,
Après souper, pour vous désennuyer,
Mes chers amis, écoutez une histoire
Touchant un pauvre et noble chevalier
Dont l'aventure est digne de mémoire.
Son nom était messire Jean Robert,
Lequel vivait sous le roi Dagobert.
Il voyagea devers Rome la sainte,
Qui surpassait la Rome des Césars;
Il rapportait de son auguste enceinte,
Non des lauriers cueillis aux champs de Mars,
Mais des agnus avec des indulgences,
Et des pardons, et de belles dispenses;
Mon chevalier en était tout chargé,
D'argent fort peu; car dans ces temps de crise
Tout paladin fut très mal partagé;
L'argent n'allait qu'aux mains des gens d'église.
Sire Robert possédait pour tout bien
Sa vieille armure, un cheval et son chien;
Mais il avait reçu pour apanage
Les dons brillans de la fleur du bel âge,
Force d'Hercule, et grâce d'Adonis,
Dons fortunés qu'on prise en tous pays.
Comme il était assez près de Lutèce,
Au coin d'un bois qui borde Charenton,

Il aperçut la fringante Marthon,
Dont un ruban nouait la blonde tresse:
Sa taille est leste, et son petit jupon
Laisse entrevoir sa jambe blanche et fine.
Robert avance, il lui trouve une mine
Qui tenterait les saints du paradis;
Un beau bouquet de roses et de lis
Est au milieu des deux pommes d'albâtre
Qu'on ne voit point sans en être idolâtre;
Et de son teint la fleur et l'incarnat
De son bouquet auraient terni l'éclat.
Pour dire tout, cette jeune merveille
A son giron portait une corbeille,
Et s'en allait avec tous ses attraits
Vendre au marché du beurre et des œufs frais.
Sire Robert, ému de convoitise,
Descend d'un saut, l'accole avec franchise:
« J'ai vingt écus, dit-il, dans ma valise,
« C'est tout mon bien; prenez encor mon cœur,
« Tout est à vous. — C'est pour moi trop d'honneur, »
Lui dit Marthon. Robert presse la belle,
La fait tomber, et tombe aussitôt qu'elle,
Et la renverse, et casse tous ses œufs.
Comme il cassait, son cheval ombrageux,
Épouvanté de la fière bataille,
Au loin s'écarte, et fuit dans la broussaille.
De Saint-Denis un moine survenant,
Monte dessus, et trotte à son couvent.

Enfin Marthon, rajustant sa coiffure,
Dit à Robert: « Où sont mes vingt écus? »
Le chevalier, tout pantois et confus,
Cherchant en vain sa bourse et sa monture,
Veut s'excuser: nulle excuse ne sert;

Marthon ne peut digérer son injure,
Et va porter sa plainte à Dagobert:
« Un chevalier, dit-elle, m'a pillée,
« Et violée, et surtout point payée. »
Le sage prince à Marthon répondit:
« C'est de viol que je vois qu'il s'agit;
« Allez plaider devant ma femme Berthe;
« En tel procès la reine est très experte:
« Bénignement elle vous recevra,
« Et sans délai justice se fera. »
Marthon s'incline, et va droit à la reine.
Berthe était douce, affable, accorte, humaine,
Mais elle avait de la sévérité
Sur le grand point de la pudicité.
Elle assembla son conseil de dévotes:
Le chevalier, sans éperons, sans bottes,
La tête nue et le regard baissé,
Leur avoua ce qui s'était passé;
Que vers Charonne il fut tenté du diable,
Qu'il succomba, qu'il se sentait coupable,
Qu'il en avait un très pieux remord;
Puis il reçut sa sentence de mort.
Robert était si beau, si plein de charmes,
Si bien tourné, si frais, et si vermeil,
Qu'en le jugeant la reine et son conseil
Lorgnaient Robert, et répandaient des larmes:
Marthon de loin dans un coin soupira;
Dans tous les cœurs la pitié trouva place. *
Berthe au conseil alors remémora
Qu'au chevalier on pouvait faire grâce,

* Première édition:

Elle eût voulu le voir en autre place. R.

Et qu'il vivrait pour peu qu'il eût d'esprit :
Car vous savez que notre loi prescrit
De pardonner à qui pourra nous dire
Ce que la femme en tous les temps désire ;
Bien entendu qu'il explique le cas
Très nettement, et ne nous fâche pas.
La chose étant au conseil exposée,
Fut à Robert aussitôt proposée.
La bonne Berthe, afin de le sauver,
Lui concéda huit jours pour y rêver.
Il fit serment aux genoux de la reine
De comparaître au bout de la huitaine,
Remercia du décret lénitif,
Prit congé d'elle, et partit tout pensif.
« Comment nommer, disait-il en lui-même,
« Très nettement ce que toute femme aime,
« Sans la fâcher ? La reine et son sénat
« Ont aggravé mon trop piteux état :
« J'aimerais mieux, puisqu'il faut que je meure;
« Que sans delai l'on m'eût pendu sur l'heure. »
Dans son chemin, dès que Robert trouvait
Ou femme ou fille, il priait la passante
De lui conter ce que plus elle aimait.
Toutes fesaient réponse differente,
Toutes mentaient, nulle n'allait au fait.
Sire Robert au diable se donnait.
Déjà sept fois l'astre qui nous éclaire
Avait doré les bords de l'hémisphère,
Quand sur un pré, sous des ombrages frais,
Il vit de loin vingt beautés ravissantes
Dansant en rond; leurs robes voltigeantes
Étaient à peine un voile à leurs attraits;
Le doux zéphyr, en se jouant auprès,

Laissait flotter leurs tresses ondoyantes ;
Sur l'herbe tendre elles formaient leurs pas,
Rasant la terre et ne la touchant pas.
Robert approche, et du moins il espère
Les consulter sur la maudite affaire.
En un moment tout disparaît, tout fuit.
Le jour baissait, à peine il était nuit,
Il ne vit plus qu'une vieille édentée,
Au teint de suie, à la taille écourtée,
Pliée en deux, s'appuyant d'un bâton ;
Son nez pointu touche à son court menton ;
D'un rouge brun sa paupière est bordée ;
Quelques crins blancs couvrent son noir chignon ;
Un vieux tapis, qui lui sert de jupon,
Tombe à moitié sur sa cuisse ridée :
Elle fit peur au brave chevalier.
Elle l'accoste, et d'un ton familier
Lui dit : « Mon fils, je vois à votre mine
« Que vous avez un chagrin qui vous mine ;
« Apprenez-moi vos tribulations ;
« Nous souffrons tous, mais parler nous soulage ;
« Il est encor des consolations :
« J'ai beaucoup vu ; le sens vient avec l'âge :
« Aux malheureux quelquefois mes avis
« On fait du bien quand on les a suivis. »
Le chevalier lui dit : « Hélas! ma bonne,
« Je vais cherchant des conseils, mais en vain :
« Mon heure arrive, et je dois en personne,
« Sans plus attendre, être pendu demain,
« Si je ne dis à la reine, à ses femmes,
« Sans les fâcher, ce qui plaît tant aux dames. »
La vieille alors lui dit : « Ne craignez rien :
« Puisque vers moi le bon Dieu vous envoie,

« Croyez, mon fils, que c'est pour votre bien :
« Devers la cour cheminez avec joie;
« Allons ensemble, et je vous apprendrai
« Ce grand secret de vous tant désiré;
« Mais jurez-moi qu'en me devant la vie,
« Vous serez juste ; et que de vous j'aurai
« Ce qui me plaît et qui fait mon envie :
« L'ingratitude est un crime odieux ;
« Faites serment; jurez par mes beaux yeux
« Que vous ferez tout ce que je désire. »
Le bon Robert le jura, non sans rire.
« Ne riez point, rien n'est plus sérieux, »
Reprit la vieille : et les voilà tous deux
Qui côte à côte arrivent en présence
De reine Berthe et de la cour de France.
Incontinent le conseil assemblé,
La reine assise, et Robert appelé,
« Je sais, dit-il, votre secret, mesdames.
« Ce qui vous plaît en tous lieux, en tous temps,
« Ce qui surtout l'emporte dans vos âmes,
« N'est pas toujours d'avoir beaucoup d'amans ;
« Mais fille, ou femme, ou veuve, ou laide, ou belle,
« Ou pauvre, ou riche, ou galante, ou cruelle,
« La nuit, le jour, veut être, à mon avis,
« Tant qu'elle peut, la maîtresse au logis :
« Il faut toujours que la femme commande,
« C'est là son goût : si j'ai tort, qu'on me pende. »
  Comme il parlait, tout le conseil conclut
Qu'il parlait juste et qu'il touchait au but.
Robert absous baisait la main de Berthe,
Quand de haillons et de fange couverte,
Au pied du trône on vit notre sans-dent
Criant justice, et la presse fendant.

On lui fait place ; et voici sa harangue :
« O reine Berthe, ô beauté dont la langue
« Ne prononça jamais que vérité,
« Vous dont l'esprit connaît toute équité,
« Vous dont le cœur s'ouvre à la bienfesance;
« Ce paladin ne doit qu'à ma science
« Votre secret, il ne vit que par moi;
« Il a juré mes beaux yeux et sa foi
« Que j'obtiendrais de lui ce que j'espère :
« Vous êtes juste, et j'attends mon salaire. »
« Il est très vrai, dit Robert, et jamais
« On ne me vit oublier les bienfaits ;
« Mes vingt écus, mon cheval, mon bagage,
« Et mon armure, étaient tout mon partage ;
« Un moine noir a par dévotion
« Saisi le tout, quand j'assaillis Marthon :
« Je n'ai plus rien, et, malgré ma justice,
« Je ne saurais payer ma bienfaitrice. »
La reine dit : « Tout vous sera rendu ;
« On punira votre voleur tondu ;
« Votre fortune, en trois parts divisée,
« Fera trois lots justement compensés :
« Les vingt écus à Marthon la lésée
« Sont dus de droit, et pour ses œufs cassés ;
« La bonne vieille aura votre monture ;
« Et vous, Robert, vous aurez votre armure. »
La vieille dit : « Rien n'est plus généreux :
« Mais ce n'est pas son cheval que je veux ;
« Rien de Robert ne me plaît que lui-même ;
« C'est sa valeur et ses grâces que j'aime :
« Je veux régner sur son cœur amoureux ;
« De ce trésor ma tendresse est jalouse ;
« Entre mes bras Robert doit vivre heureux ;

« Dès cette nuit je prétends qu'il m'épouse. »
A ce discours que l'on n'attendait pas,
Robert glacé laisse tomber ses bras,
Puis fixément contemplant la figure
Et les haillons de notre créature,
Dans son horreur il recula trois pas,
Signa son front, et d'un ton lamentable
Il s'écriait : « Ai-je donc mérité
« Ce ridicule et cette indignité ?
« J'aimerais mieux que votre majesté
« Me fiançât à la mère du diable;
« La vieille est folle, elle a perdu l'esprit. »
Lors tendrement notre sans-dent reprit :
« Vous le voyez, ô reine ! il me méprise,
« Il est ingrat; les hommes le sont tous;
« Mais je vaincrai ses injustes dégoûts;
« De sa beauté j'ai l'âme trop éprise,
« Je l'aime trop pour qu'il ne m'aime pas.
« Le cœur fait tout : j'avoue avec franchise
« Que je commence à perdre mes appas;
« Mais j'en serai plus tendre et plus fidèle :
« On en vaut mieux, on orne son esprit,
« On sait penser; et Salomon a dit
« Que femme sage est plus que femme belle.
« Je suis bien pauvre, est-ce un si grand malheur ?
« La pauvreté n'est point un déshonneur;
« N'est-on content que sur un lit d'ivoire ?
« Et vous, madame, en ce palais de gloire,
« Quand vous couchez côte à côte du roi,
« Dormez-vous mieux, aimez-vous mieux que moi ?
« De Philémon vous connaissez l'histoire;
« Amant aimé, dans le coin d'un taudis,

« Jusqu'à cent ans il caressa Baucis.
« Les noirs chagrins, enfans de la richesse,
« N'habitent point sous nos rustiques toits ;
« Le vice fuit où n'est point la mollesse ;
« Nous servons Dieu, nous égalons les rois ;
« Nous soutenons l'honneur de vos provinces ;
« Nous vous fesons de vigoureux soldats ;
« Et, croyez-moi, pour peupler vos états,
« Les pauvres gens valent mieux que vos princes.
« Que si le ciel à mes chastes désirs
« N'accorde pas le bonheur d'être mère,
« L'hymen encore offre d'autres plaisirs :
« Les fleurs du moins sans les fruits peuvent plaire.
« On me verra, jusqu'à mon dernier jour,
« Cueillir les fleurs de l'arbre de l'amour. »
La décrépite, en parlant de la sorte,
Charma le cœur des dames du palais.
On adjugea Robert à ses attraits ;
De son serment la sainteté l'emporte
Sur son dégoût ; la dame encor voulut
Être à cheval entre ses bras menée
A sa chaumière, où ce noble hyménée
Doit s'achever dans la même journée ;
Et tout fut fait comme à la vieille il plut.
Le chevalier sur son coursier remonte,
Prend tristement sa femme entre ses bras,
Saisi d'horreur et rougissant de honte,
Tenté cent fois de la jeter à bas,
De la noyer ; mais il ne le fit pas :
Tant des devoirs de la chevalerie
La loi sacrée était alors chérie !
Sa tendre épouse, en trottant avec lui,

S'étudiait à charmer son ennui, *
Lui rappelait les exploits de sa race,
Lui racontait comment le grand Clovis
Assassina trois rois de ses amis;
Comment du ciel il mérita la grâce:
Elle avait vu le beau pigeon béni,
Du haut des cieux apportant à Remi
L'ampoule sainte et le céleste chrême,
Dont ce grand roi fut oint dans son baptême.
Elle mêlait à ses narrations
Des sentimens et des réflexions,
Des traits d'esprit et de morale pure,
Qui, sans couper le fil de l'aventure,
Fesaient penser l'auditeur attentif,
Et l'instruisaient, mais sans l'air instructif.
Le bon Robert à toutes ces merveilles,
Le cœur ému, prêtait ses deux oreilles,
Tout délecté quand sa femme parlait,
Prêt à mourir quand il la regardait.
L'étrange couple arrive à la chaumière
Que possédait l'affreuse aventurière.
Elle se trousse, et de sa sale main,
De son époux arrange le festin;
Frugal repas fait pour ce premier âge
Plus célébré qu'imité par le sage:
Deux ais pourris sur trois pieds inégaux
Formaient la table où les époux soupèrent,
A peine assis sur deux minces tréteaux.

* Ce vers manquait dans presque toutes les éditions, et laissait le vers précédent sans rime. Il est ici rétabli d'après l'édition originale, et remplace un autre vers fait par Ducroisy [a], qui avait effectivement deviné la moitié de celui de Voltaire.

[a] Voulant charmer un moment son ennui. R.

Du triste époux les regards se baissèrent ;
La décrépite égaya le repas
Par des propos plaisans et délicats,
Par ces bons mots qui piquent et qu’on aime,
Si naturels que l’on croirait soi-même
Les avoir dits. Robert fut si content
Qu’il en sourit, et qu’il crut un moment
Qu’elle pourrait lui paraître moins laide.
Elle voulut, quand le souper finit,
Que son époux vînt avec elle au lit.
Le désespoir, la fureur le possède ;
A cette crise, il souhaite la mort ;
Mais il se couche, il se fait cet effort ;
Il l’a promis, le mal est sans remède.

Ce n’était point deux sales demi-draps,
Percés de trous et rongés par les rats,
Mal étendus sur de vieilles javelles,
Mal recousus encor par des ficelles,
Qui révoltaient le guerrier malheureux ;
Du saint hymen les devoirs rigoureux
S’offraient à lui sous un aspect horrible :
« Le ciel, dit-il, voudrait-il l’impossible ?
« A Rome on dit que la grâce d’en-haut
« Donne à la fois le vouloir et le faire ;
« La grâce et moi nous sommes en défaut :
« Par son esprit ma femme a de quoi plaire,
« Son cœur est bon ; mais dans le grand conflit
« Peut-on jouir du cœur ou de l’esprit ? »
Ainsi parlant, le bon Robert se jette,
Froid commme glace, au bord de sa couchette :
Et, pour cacher son cruel déplaisir,
Il feint qu’il dort, mais il ne peut dormir.

La vieille alors lui dit d’une voix tendre,

En le pinçant : « Ah ! Robert, dormez-vous ?
« Charmant ingrat, cher et cruel époux,
« Je suis rendue, hâtez-vous de vous rendre ;
« De ma pudeur les timides accens
« Sont subjugués par la voix de mes sens ;
« Régnez sur eux ainsi que sur mon âme :
« Je meurs, je meurs ! Ciel ! à quoi réduis-tu
« Mon naturel qui combat ma vertu ?
« Je me dissous, je brûle, je me pâme !
« Ah ! le plaisir m'enivre malgré moi ;
« Je n'en puis plus, faut-il mourir sans toi !
« Va, je le mets dessus ta conscience. »
Robert avait un fonds de complaisance,
Et de candeur et de religion ;
De son épouse il eut compassion :
« Hélas ! dit-il, j'aurais voulu, madame,
« Par mon ardeur égaler votre flamme ;
« Mais que pourrai-je ? — Allez, vous pourrez tout,
« Reprit la vieille ; il n'est rien à votre âge
« Dont un grand cœur enfin ne vienne à bout,
« Avec des soins, de l'art et du courage :
« Songez combien les dames de la cour
« Célébreront ce prodige d'amour.
« Je vous parais peut-être dégoûtante,
« Un peu ridée, et même un peu puante :
« Cela n'est rien pour des héros bien nés ;
« Fermez les yeux et bouchez-vous le nez. »
Le chevalier, amoureux de la gloire,
Voulut enfin tenter cette victoire ;
Il obéit ; et se piquant d'honneur,
N'écoutant plus que sa rare valeur,
Aidé du ciel, trouvant dans sa jeunesse
Ce qui tient lieu de beauté, de tendresse,

Fermant les yeux, se mit à son devoir.
« C'en est assez, lui dit sa tendre épouse,
« J'ai vu de vous ce que j'ai voulu voir :
« Sur votre cœur j'ai connu mon pouvoir.
« De ce pouvoir ma gloire était jalouse :
« J'avais raison ; convenez-en, mon fils,
« Femme toujours est maîtresse au logis.
« Ce qu'à jamais, Robert, je vous demande,
« C'est qu'à mes soins vous vous laissiez guider :
« Obéissez ; mon amour vous commande
« D'ouvrir les yeux et de me regarder. »
Robert regarde ; il voit à la lumière
De cent flambeaux sur vingt lustres placés,
Dans un palais qui fut cette chaumière,
Sous des rideaux de perles rehaussés,
Une beauté, dont le pinceau d'Apelle,
Ou de Vanlo, ni le ciseau fidèle
Du bon Pigal, Lemoine, ou Phidias,
N'auraient jamais imité les appas :
C'était Vénus, mais Vénus amoureuse,
Telle qu'elle est, quand les cheveux épars,
Les yeux noyés dans sa langueur heureuse,
Entre ses bras elle attend le dieu Mars.
« Tout est à vous, ce palais et moi-même :
« Jouissez-en, dit-elle à son vainqueur,
« Vous n'avez point dédaigné la laideur,
« Vous méritez que la beauté vous aime. »
Or, maintenant j'entends mes auditeurs
Me demander quelle était cette belle,
De qui Robert eut les tendres faveurs :
Mes chers amis, c'était la fée Urgelle,
Qui dans son temps protégea nos guerriers,
Et fit du bien aux pauvres chevaliers.

O l'heureux temps que celui de ces fables,
Des bons démons, des esprits familiers,
Des farfadets aux mortels secourables !
On écoutait tous ces faits admirables
Dans son château, près d'un large foyer :
Le père et l'oncle, et la mère et la fille,
Et les voisins, et toute la famille,
Ouvraient l'oreille à monsieur l'aumônier,
Qui leur fesait des contes de sorcier.
On a banni les démons et les fées :
Sous la raison les grâces étouffées
Livrent nos cœurs à l'insipidité ;
Le raisonner tristement s'accrédite :
On court, hélas ! après la vérité ;
Ah ! croyez-moi, l'erreur a son mérite.

L'ÉDUCATION D'UN PRINCE.

Puisque le dieu du jour, en ses douze voyages,
Habite tristement sa maison du Verseau,
Que les monts sont encore assiégés des orages,
Et que nos prés rians sont engloutis sous l'eau,
Je veux au coin du feu vous faire un nouveau conte :
Nos loisirs sont plus doux par nos amusemens.
Je suis vieux, je l'avoue, et je n'ai point de honte
De goûter avec vous le plaisir des enfans.
Dans Bénévent jadis régnait un jeune prince,
Plongé dans la mollesse, ivre de son pouvoir,
Élevé comme un sot, et sans en rien savoir,
Méprisé des voisins, haï dans sa province.

Deux fripons gouvernaient cet état assez mince :
Ils avaient abruti l'esprit de monseigneur,
Aidés dans ce projet par son vieux confesseur ;
Tous trois se relayaient. On lui fesait accroire
Qu'il avait des talens, des vertus, de la gloire ;
Qu'un duc de Bénévent, dès qu'il était majeur,
Était du monde entier l'amour et la terreur ;
Qu'il pouvait conquérir l'Italie et la France ;
Que son trésor ducal regorgeait de finance ;
Qu'il avait plus d'argent que n'en eut Salomon
Sur son terrain pierreux du torrent de Cédron.
Alamon (c'est le nom de ce prince imbécille)
Avalait cet encens, et, lourdement tranquille,
Entouré de bouffons et d'insipides jeux,
Quand il avait dîné croyait son peuple heureux.
Il restait à la cour un brave militaire,
Émon, vieux serviteur du feu prince son père,
Qui, n'étant point payé, lui parlait librement,
Et prédisait malheur à son gouvernement.
Les ministres jaloux, qui bientôt le craignirent,
De ce pauvre honnête homme aisément se défirent :
Émon fut exilé ; le maître n'en sut rien.
Le vieillard, confiné dans une métairie,
Cultivait sagement ses amis et son bien,
Et pleurait à la fois son maître et sa patrie.
Alamon loin de lui laissait couler sa vie
Dans l'insipidité de ses molles langueurs.
Des sots Bénéventins quelquefois les clameurs
Frappaient pour un moment son âme appesantie.
Ce bruit sourd et lointain, qu'avec peine il entend,
S'affaiblit dans sa course, et meurt en arrivant.
Le poids de la misère accablait la province ;
Elle était dans les pleurs, Alamon dans l'ennui.

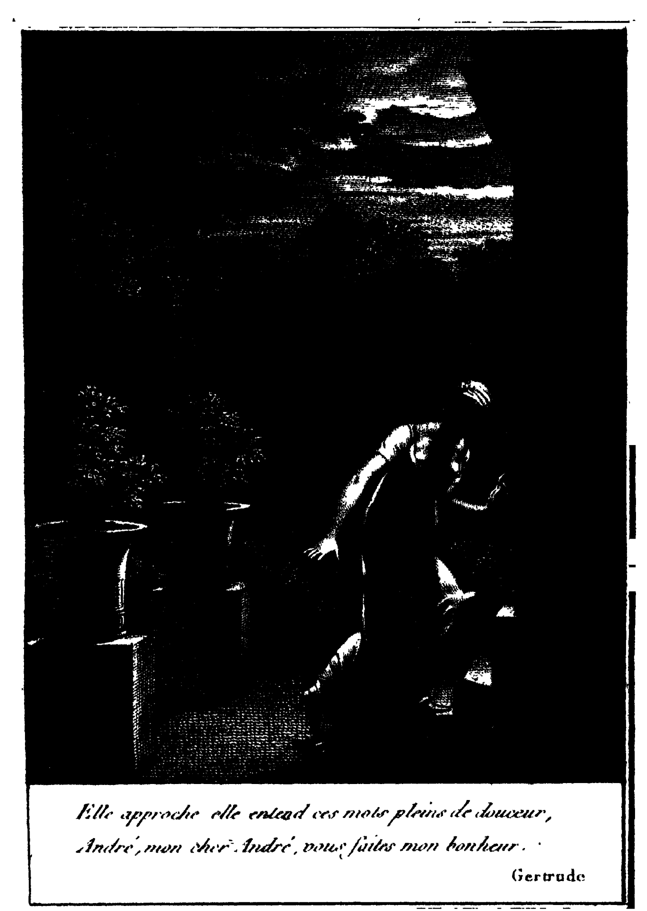
Les tyrans triomphaient. Dieu prit pitié de lui ;
Il voulut qu'il aimât pour en faire un bon prince.
Il vit la jeune Amide, il la vit, l'entendit ;
Il commença de vivre, et son cœur se sentit.
Il était beau, bien fait, et dans l'âge de plaire.
Son confesseur madré découvrit le mystère ;
Il en fit un scrupule à son sot pénitent,
D'autant plus timoré qu'il était ignorant ;
Et les deux scélérats, qui tremblaient que leur maître
Ne se connût un jour, et vînt à les connaître,
Envoyèrent Amide avec le pauvre Émon.
Elle fit son paquet, et le trempa de larmes :
On n'osait résister. Le timide Alamon,
Vainement attendri, s'arrachait à ses charmes ;
Car son esprit flottant, d'un vain remords touché,
Commençant à s'ouvrir, n'était point débouché.
Comme elle allait partir, on entend : « Bas les armes,
« A la fuite, à la mort, combattons, tout périt,
« Alla, San Germano, Mahomet, Jésus-Christ! »
On voit un peuple entier fuyant de place en place :
Un guerrier en turban, plein de force et d'audace,
Suivi de musulmans, le cimeterre en main,
Sur des morts entassés se frayant un chemin,
Portant dans le palais le fer avec les flammes,
Égorgeait les maris, mettait à part les femmes.
Cet homme avait marché de Cume à Bénévent,
Sans que le ministère en eût le moindre vent ;
La mort le devançait, et dans Rome la sainte
Saint Pierre avec saint Paul était transi de crainte.
C'était, mes chers amis, le superbe Abdalla,
Pour corriger l'Église envoyé par Alla.
Dès qu'il fut au palais, tout fut mis dans les chaînes,
Princes, moines, valets, ministres, capitaines,

Tels que les fils d'Io, l'un à l'autre attachés,
Sont portés dans un char aux plus voisins marchés:
Tels étaient monseigneur et ses référendaires,
Enchaînés par les pieds avec le confesseur
Qui toujours se signant, et disant ses rosaires,
Leur prêchait la constance, et se mourait de peur.
  Quand tout fut garrotté, les vainqueurs partagèrent
Le butin qu'en trois lots les émirs arrangèrent;
Les hommes, les chevaux, et les châsses des saints.
D'abord on dépouilla les bons Bénéventins.
Les tailleurs ont toujours déguisé la nature;
Ils sont trop charlatans; l'homme n'est point connu.
L'habit change les mœurs ainsi que la figure:
Pour juger d'un mortel, il faut le voir tout nu.
  Du chef des musulmans le duc fut le partage.
Il était, comme on sait, dans la fleur de son âge:
Il paraissait robuste: on le fit muletier.
Il profita beaucoup dans ce nouveau métier;
Ses muscles, énervés par l'infâme mollesse,
Prirent dans le travail une heureuse vigueur:
Le malheur l'instruisit; il dompta la paresse;
Son avilissement fit naître sa valeur.
La valeur sans pouvoir est assez inutile,
C'est un tourment de plus. Déjà paisiblement
Abdalla s'établit dans son appartement,
Boit le vin des vaincus malgré son évangile;
Les dames de la cour, les filles de la ville,
Conduites chaque nuit par son eunuque noir,
A son petit coucher arrivent à la file,
Attendent ses regards, et briguent son mouchoir;
Les plaisirs partageaient les momens de sa vie.
  Monseigneur cependant, au fond de l'écurie,
Avec ses compagnons, ci-devant ses sujets,

Une étrille à la main prenait soin des mulets.
Pour comble de malheur il vit la belle Amide,
Que le noir circoncis, ministre de l'Amour,
Au superbe Abdalla conduisait à son tour :
Prêt à s'évanouir il s'écria : « Perfide !
« Ce malheur me manquait ; voici mon dernier jour. »
L'eunuque à son discours ne pouvait rien comprendre ;
Dans un autre langage Amide répondit
D'un coup d'œil douloureux, d'un regard noble et tendre
Qui pénétrait à l'âme ; et ce regard lui dit :
« Consolez-vous, vivez, songez à me défendre,
« Vengez-moi, vengez-vous ; votre nouvel emploi
« Ne vous rend à mes yeux que plus digne de moi. »
Alamon l'entendit, et reprit l'espérance.
Amide comparut devant son excellence :
Le corsaire jura que jusques à ce jour
Il avait en effet connu la jouissance,
Mais qu'en voyant Amide il connaissait l'amour.
Pour lui plaire encor plus elle fit résistance ;
Et ces refus adroits annonçant les plaisirs,
En les fesant attendre, irritaient ses désirs.
Les femmes ont toujours des prétextes honnêtes.
« Je suis, lui dit Amide, au rang de vos conquêtes ;
« Vous êtes invincible en amour, aux combats,
« Et tout est à vos pieds, ou veut être en vos bras ;
« Mais souffrez que trois jours mon bonheur se diffère ;
« Et pour me consoler de ces tristes délais,
« A mon timide amour accordez deux bienfaits. »
« Qu'ordonnez-vous ? parlez, répondit le corsaire,
« Il n'est rien que mon cœur refuse à vos attraits. »
« Des faveurs que j'attends, dit-elle, la première
« Est de faire donner deux cents coups d'étrivière
« A trois Bénéventins que j'ai mandés exprès.

« La seconde, seigneur, est d'avoir deux mulets,
« Pour m'aller quelquefois promener en litière,
« Avec un muletier qui soit selon mon choix.
Abdalla répliqua : « Vos désirs sont mes lois. »
Ainsi dit, ainsi fait ; le très indigne prêtre,
Et les deux conseillers, corrupteurs de leur maître,
Eurent chacun leur dose, au grand contentement
De tous les prisonniers et de tout Bénévent ;
Et le jeune Alamon goûta le bien suprême
D'être le muletier de la beauté qu'il aime.
« Ce n'est pas tout, dit-elle ; il faut vaincre et régner.
« La couronne ou la mort à présent vous appelle :
« Vous avez du courage ; Émon vous est fidèle ;
« Je veux aussi vous l'être, et ne rien épargner
« Pour vous rendre honnête homme, et servir ma patrie.
« Au fond de son exil allez trouver Émon ;
« Puisque vous avez tort, demandez-lui pardon ;
« Il donnera pour vous les restes de sa vie.
« Tout sera préparé ; revenez dans trois jours ;
« Hâtez-vous ; vous savez que je suis destinée
« Aux plaisirs d'Abdalla la troisième journée :
« Les momens sont bien chers à la guerre, en amours. »
Alamon répondit : « Je vous aime, et j'y cours. »
Il part. Le brave Émon, qu'avait instruit Amide,
Aimait son prince ingrat, devenu malheureux ;
Il avait rassemblé des amis généreux,
Et de soldats choisis une troupe intrépide.
Il embrassa son prince ; ils pleurèrent tous deux :
Ils s'arment en secret ; ils marchent en silence.
Amide parle aux siens, et réveille en leur cœur,
Tout esclaves qu'ils sont, des sentimens d'honneur.
Alamon réunit l'audace et la prudence ;
Il devint un héros sitôt qu'il combattit.

Le Turc, aux voluptés livré sans défiance,
Surpris par les vaincus à son tour se perdit.
Alamon triomphant au palais se rendit
Au moment que le Turc, ignorant sa disgrâce,
Avec la belle Amide allait se mettre au lit.
Il rentra dans ses droits, et se mit à sa place.
Le confesseur arrive avec mes deux fripons,
Tout fraîchement sortis de leurs sales prisons,
Disant avoir tout fait, et n'ayant rien pu faire :
Ils pensaient conserver leur empire ordinaire.
Les lâches sont cruels : le moine conseilla
De faire au pied des murs empaler Abdalla.
« Misérable ! c'est vous qui méritez de l'être,
Dit le prince éclairé, prenant un ton de maître ;
« Dans un lâche repos vous m'aviez corrompu :
« Je dois tout à ce Turc, et tout à ma maîtresse :
« Vous m'aviez fait dévot ; vous trompiez ma jeune
« Le malheur et l'amour me rendent ma vertu.
« Allez, brave Abdalla, je dois vous rendre grâce
« D'avoir développé mon esprit et mon cœur.
« C'est à vous que je dois mon repos, mon bonhe
« De leçons désormais il faut que je me passe ;
« Je vous suis obligé, mais n'y revenez pas.
« Soyez libre, partez ; et si les destinées
« Vous donnent trois fripons pour régir vos états,
« Envoyez-moi chercher ; j'irai, n'en doutez pas,
« Vous rendre les leçons que vous m'avez données.



Elle approche elle entend ces mots pleins de douceur,
André, mon cher André, vous faites mon bonheur.

Gertrude

J. M. Moreau le J.e del.

GERTRUDE,

OU

L'ÉDUCATION D'UNE FILLE.

Mes amis, l'hiver dure, et ma plus douce étude
Est de vous raconter les faits des temps passés.
Parlons ce soir un peu de madame Gertrude.
Je n'ai jamais connu de plus aimable prude.
Par trente-six printemps sur sa tête amassés
Ses modestes appas n'étaient point effacés;
Son maintien était sage, et n'avait rien de rude;
Ses yeux étaient charmans, mais ils étaient baissés;
Sur sa gorge d'albâtre une gaze étendue,
Avec un art discret en permettait la vue;
L'industrieux pinceau, d'un carmin délicat,
D'un visage arrondi relevant l'incarnat,
Embellissait ses traits sans outrer la nature:
Moins elle avait d'apprêt, plus elle avait d'éclat;
La simple propreté composait sa parure.
Toujours sur sa toilette est la sainte Écriture:
Auprès d'un pot de rouge on voit un Massillon,
Et le Petit-Carême est surtout sa lecture.
Mais ce qui nous charmait dans sa dévotion,
C'est qu'elle était toujours aux femmes indulgente:
Gertrude était dévote, et non pas médisante.
Elle avait une fille: un dix avec un sept
Composait l'âge heureux de ce divin objet,
Qui depuis son baptême eut le nom d'Isabelle.
Plus fraîche que sa mère, elle était aussi belle:

A côté de Minerve on eût cru voir Vénus.
Gertrude à l'élever prit des soins assidus.
Elle avait dérobé cette rose naissante
Au souffle empoisonné d'un monde dangereux :
Les conversations, les spectacles, les jeux,
Ennemis séduisans de toute âme innocente,
Vrais piéges du démon, par les saints abhorrés,
Étaient dans la maison des plaisirs ignorés.
Gertrude en son logis avait un oratoire,
Un boudoir de dévote, où pour se recueillir
Elle allait saintement occuper son loisir,
Et fesait l'oraison qu'on dit jaculatoire.
Des meubles recherchés, commodes, précieux,
Ornaient cette retraite au public inconnue :
Un escalier secret, loin des profanes yeux,
Conduisait au jardin, du jardin dans la rue.
Vous savez qu'en été les ardeurs du soleil
Rendent souvent les nuits aux beaux jours préférables;
La lune fait aimer ses rayons favorables :
Les filles en ce temps goûtent peu le sommeil.
Isabelle inquiète, en secret agitée,
Et de ses dix-sept ans doucement tourmentée,
Respirait dans la nuit sous un ombrage frais,
En ignorait l'usage, et s'étendait auprès;
Sans savoir l'admirer regardait la nature;
Puis se levait, allait, marchait à l'aventure,
Sans dessein, sans objet qui pût l'intéresser;
Ne pensant point encore, et cherchant à penser.
Elle entendit du bruit au boudoir de sa mère :
La curiosité l'aiguillonne à l'instant.
Elle ne soupçonnait nulle ombre de mystère;
Cependant elle hésite, elle approche en tremblant,
Posant sur l'escalier une jambe en avant,

Étendant une main, portant l'autre en arrière,
Le cou tendu, l'œil fixe, et le cœur palpitant,
D'une oreille attentive avec peine écoutant.
D'abord elle entendit un tendre et doux murmure,
Des mots entrecoupés, des soupirs languissans.
« Ma mère a du chagrin, » dit-elle entre ses dents;
« Et je dois partager les peines qu'elle endure. »
Elle approche; elle entend ces mots pleins de douceur :
« André, mon cher André, vous faites mon bonheur! »
Isabelle à ces mots pleinement se rassure.
« Ma tendresse, dit-elle, a pris trop de souci;
« Ma mère est fort contente, et je dois l'être aussi. »
Isabelle à la fin dans son lit se retire,
Ne peut fermer les yeux, se tourmente, et soupire :
« André fait des heureux! et de quelle façon?
« Que ce talent est beau! mais comment s'y prend-on? »
Elle revit le jour avec inquiétude.
Son trouble fut d'abord aperçu par Gertrude.
Isabelle était simple, et sa naïveté
Laissa parler enfin sa curiosité.
« Quel est donc cet André, lui dit-elle, madame,
« Qui fait, à ce qu'on dit, le bonheur d'une femme? »
Gertrude fut confuse; elle s'aperçut bien
Qu'elle était découverte, et n'en témoigna rien :
Elle se composa; puis répondit : « Ma fille,
« Il faut avoir un saint pour toute une famille;
« Et depuis quelque temps j'ai choisi saint André.
« Je lui suis très dévote; il m'en sait fort bon gré :
« Je l'invoque en secret; j'implore ses lumières;
« Il m'apparaît souvent la nuit dans mes prières :
« C'est un des plus grands saints qui soient en paradis. »
A quelque temps de là, certain monsieur Denis,
Jeune homme bien tourné, fut épris d'Isabelle.

Tout conspirait pour lui : Denis fut aimé d'elle,
Et plus d'un rendez-vous confirma leur amour.
Gertrude en sentinelle entendit à son tour
Les belles oraisons, les antiennes charmantes
Qu'Isabelle entonnait quand ses mains caressantes
Pressaient son tendre amant de plaisir enivré.
Gertrude les surprit et se mit en colère.
La fille répondit : « Pardonnez-moi, ma mère ;
« J'ai choisi saint Denis, comme vous saint André. »
Gertrude, dès ce jour plus sage et plus heureuse,
Conservant son amant, et renonçant aux saints,
Quitta le vain projet de tromper les humains.
On ne les trompe point. La malice envieuse
Porte sur votre masque un coup d'œil pénétrant ;
On vous devine mieux que vous ne savez feindre ;
Et le stérile honneur de toujours vous contraindre,
Ne vaut pas le plaisir de vivre librement.
La charmante Isabelle, au monde présentée,
Se forma, s'embellit, fut en tous lieux goûtée.
Gertrude en sa maison rappela pour toujours
Les doux amusemens, compagnons des amours ;
Les plus honnêtes gens y passèrent leur vie.
Il n'est jamais de mal en bonne compagnie.

LES TROIS MANIÈRES.

Que les Athéniens étaient un peuple aimable!
Que leur esprit m'enchante, et que leurs fictions
Me font aimer le vrai sous les traits de la fable!
La plus belle, à mon gré, de leurs inventions
Fut celle du théâtre, où l'on fesait revivre
Les héros du vieux temps, leurs mœurs, leurs passions.
Vous voyez aujourd'hui toutes les nations
Consacrer cet exemple et chercher à le suivre.
Le théâtre instruit mieux que ne fait un gros livre.
Malheur aux esprits faux dont la sotte rigueur
Condamne parmi nous les jeux de Melpomène!
Quand le ciel eut formé cette engeance inhumaine,
La nature oublia de lui donner un cœur.
  Un des plus grands plaisirs du théâtre d'Athène
Était de couronner, dans des jeux solennels,
Les meilleurs citoyens, les plus grands des mortels;
En présence du peuple on leur rendait justice.
Ainsi j'ai vu Villars, ainsi j'ai vu Maurice,
Qu'un maudit courtisan quelquefois censura,
Du champ de la victoire allant à l'Opéra,
Recevoir des lauriers de la main d'une actrice.
Ainsi quand Richelieu revenait de Mahon
(Qu'il avait pris pourtant en dépit de l'envie),
Partout sur son passage il eut la comédie;
On lui battit des mains encor plus qu'à Clairon.
  Au théâtre d'Eschyle, avant que Melpomène
Sur son cothurne altier vînt parcourir la scène,
On décernait les prix accordés aux amans.
Celui qui dans l'année avait pour sa maîtresse

Fait les plus beaux exploits, montré plus de tendresse,
Mieux prouvé par les faits ses nobles sentimens,
Se voyait couronné devant toute la Grèce.
Chaque belle plaidait la cause de son cœur,
De son amant aimé racontait les mérites,
Après un beau serment dans les formes prescrites,
De ne pas dire un mot qui sentît l'orateur,
De n'exagérer rien, chose assez difficile
Aux femmes, aux amans, et même aux avocats.
On nous a conservé l'un de ces beaux débats,
Doux enfans du loisir de la Grèce tranquille.
C'était, il m'en souvient, sous l'archonte Eudamas.
Devant les Grecs charmés trois belles comparurent;
La jeune Églé, Téone, et la triste Apamis.
Les beaux esprits de Grèce au spectacle accoururent;
Ils étaient grands parleurs, et pourtant ils se turent,
Écoutant gravement en demi-cercle assis :
Dans un nuage d'or Vénus avec son fils
Prêtait à la dispute une oreille attentive.
La jeune Églé commence, Églé simple et naïve,
De qui la voix touchante et la douce candeur
Charmaient l'oreille et l'œil, et pénétraient au cœur.

ÉGLÉ.

Hermotime mon père a consacré sa vie
Aux muses, aux talens, à ces dons du génie
Qui des humains jadis ont adouci les mœurs;
Tout entier aux beaux-arts, il a fui les honneurs;
Et sans ambition caché dans sa famille,
Il n'a voulu donner pour époux à sa fille
Qu'un mortel comme lui favorisé des dieux,
Cultivant tous les arts, et qui saurait le mieux
En vers nobles et doux élégamment décrire,
Animer sur la toile, et chanter sur la lyre

Ce peu de vains attraits que m'ont donné les cieux.
Ligdamon m'adorait ; son esprit sans culture
Devait, je l'avoûrai, beaucoup à la nature,
Ingénieux, discret, poli sans compliment,
Parlant avec justesse, et jamais savamment;
Sans talens, il est vrai, mais sachant s'y connaître,
L'Amour forma son cœur, les Grâces son esprit :
Il ne savait qu'aimer, mais qu'il était grand maître
Dans ce premier des arts que lui seul il m'apprit !
   Quand mon père eut formé le dessein tyrannique
De m'arracher l'objet de mon cœur amoureux,
Et de me réserver pour quelque peintre heureux
Qui ferait de bons vers et saurait la musique,
Que de larmes alors coulèrent de mes yeux !
Nos parens ont sur nous un pouvoir despotique ;
Puisqu'ils nous ont fait naître, ils sont pour nous des dieux.
Je mourais, il est vrai, mais je mourais soumise.
   Ligdamon s'écarta, confus, désespéré,
Cherchant loin de mes yeux un asile ignoré.
Six mois furent le terme où ma main fut promise :
Ce délai fut fixé pour tous les prétendans.
Ils n'avaient tous, hélas! dans leurs tristes talens,
A peindre que l'ennui, la douleur, et les larmes.
Le temps qui s'avançait redoublait mes alarmes.
Ligdamon tant aimé me fuyait pour toujours;
J'attendais mon arrêt, et j'étais au concours.
   Enfin de vingt rivaux les ouvrages parurent;
Sur leurs perfections mille débats s'émurent :
Je ne pus décider, je ne les voyais pas.
Mon père se hâta d'accorder son suffrage
Aux talens trop vantés du fier et dur Harpage ;
On lui promit ma foi ; j'allais être en ses bras.
   Un esclave empressé frappe, arrive à grands pas,

Apportant un tableau d'une main inconnue :
Sur la toile aussitôt chacun porta la vue ;
C'était moi ; je semblais respirer et parler ;
Mon cœur en longs soupirs paraissait s'exhaler ;
Et mon air, et mes yeux, tout annonce que j'aime ;
L'art ne se montrait pas, c'est la nature même,
La nature embellie ; et, par de doux accords,
L'âme était sur la toile aussi-bien que le corps :
Une tendre clarté s'y joint à l'ombre obscure,
Comme on voit au matin le soleil de ses traits
Percer la profondeur de nos vastes forêts,
Et dorer les moissons, les fruits et la verdure.
Harpage en fut surpris : il voulut censurer;
Tout le reste se tut, et ne put qu'admirer.
« Quel mortel ou quel dieu, s'écriait Hermotime,
« Du talent d'imiter fait un art si sublime !
« A qui ma fille enfin devra-t-elle sa foi ? »
Ligdamon, se montrant, lui dit : « Elle est à moi !
« L'amour seul est son peintre, et voilà son ouvrage.
« C'est lui qui dans mon cœur imprima cette image,
« C'est lui qui sur la toile a dirigé ma main :
« Quel art n'est pas soumis à son pouvoir divin ?
« Il les anime tous. » Alors d'une voix tendre,
Sur son luth accordé Ligdamon fit entendre
Un mélange inouï de sons harmonieux :
On croyait être admis dans le concert des dieux.
Il peignit comme Apelle, il chanta comme Orphée.
   Harpage en frémissait ; sa fureur étouffée
S'exhalait sur son front, et brûlait dans ses yeux.
Il prend un javelot de ses mains forcenées,
Il court, il va frapper : je vis l'affreux moment
Où le traître à sa rage immolait mon amant,
Où la mort d'un seul coup tranchait deux destinées.

Ligdamon l'aperçoit, il n'en est point surpris;
Et de la même main sous qui son luth résonne,
Et qui sut enchanter nos cœurs et nos esprits,
Il combat son rival, l'abat, et lui pardonne.
Jugez si de l'amour il mérite le prix,
Et permettez du moins que mon cœur le lui donne.

Ainsi parlait Églé. L'Amour applaudissait,
Les Grecs battaient des mains, la belle rougissait;
Elle en aimait encor son amant davantage.

Téone se leva : son air et son langage
Ne connurent jamais les soins étudiés;
Les Grecs en la voyant se sentaient égayés.
Téone souriant conta son aventure
En vers moins allongés, et d'une autre mesure,
Qui courent avec grâce, et vont à quatre pieds,
Comme en fit Hamilton, comme en fait la nature.

TÉONE.

Vous connaissez tous Agathon :
Il est plus charmant que Nirée;
A peine d'un naissant coton
Sa ronde joue était parée;
Sa voix est tendre, il a le ton
Comme les yeux de Cythérée;
Vous savez de quel vermillon
Sa blancheur vive est colorée;
La chevelure d'Apollon
N'est pas si longue et si dorée.
Je le pris pour mon compagnon
Aussitôt que je fus nubile :
Ce n'est pas sa beauté fragile
Dont mon cœur fut le plus épris;
S'il a les grâces de Pâris,
Mon amant a le bras d'Achille.

Un soir dans un petit bateau,
Tout auprès d'une île Cyclade,
Ma tante et moi goûtions sur l'eau
Le plaisir de la promenade,
Quand de Lydie un gros vaisseau
Vient nous aborder à la rade.
Le vieux capitaine écumeur
Venait souvent dans cette plage
Chercher des filles de mon âge,
Pour les plaisirs du gouverneur.
En moi je ne sais quoi le frappe.
Il me trouve un air assez beau:
Il laisse ma tante, il me happe;
Il m'enlève comme un moineau,
Et va me vendre à son satrape.
Ma bonne tante, en glapissant,
Et la poitrine déchirée,
S'en retourne au port du Pirée
Raconter au premier passant
Que sa Téone est égarée,
Que de Lydie un armateur,
Un vieux pirate, un revendeur
De la féminine denrée
S'en est allé livrer ma fleur
Au commandant de la contrée.
Pensez-vous alors qu'Agathon
S'amusât à verser des larmes,
A me peindre avec un crayon,
A chanter sa perte et mes charmes
Sur un petit psaltérion?
Pour me ravoir il prit les armes;
Mais n'ayant pas de quoi payer
Seulement le moindre estafier,

Et se fiant sur sa figure,
D'une fille il prit la coiffure,
Le tour de gorge et le panier.
Il cacha sous son tablier
Un long poignard et son armure,
Et courut tenter l'aventure
Dans la barque d'un nautonnier.
Il arrive au bord du Méandre
Avec son petit attirail.
A ses attraits, à son air tendre,
On ne manqua pas de le prendre
Pour une ouaille du bercail
Où l'on m'avait déjà fait vendre;
Et dès qu'à terre il put descendre,
On l'enferma dans mon sérail.
Je ne crois pas que de sa vie
Une fille ait jamais goûté
Le quart de la félicité
Qui combla mon âme ravie,
Quand dans un sérail de Lydie
Je vis mon Grec à mon côté,
Et que je pus en liberté
Récompenser la nouveauté
D'une entreprise si hardie.
Pour époux il fut accepté;
Les dieux seuls daignèrent paraître
A cet hymen précipité,
Car il n'était point là de prêtre;
Et, comme vous pouvez penser,
Des valets on peut se passer,
Quand on est sous les yeux du maître.
Le soir le satrape amoureux,
Dans mon lit sans cérémonie,

Vint m'expliquer ses tendres vœux.
Il crut pour apaiser ses feux
N'avoir qu'une fille jolie ;
Il fut surpris d'en trouver deux :
« Tant mieux, dit-il, car votre amie
« Comme vous est fort à mon gré,
« J'aime beaucoup la compagnie ;
« Toutes deux je contenterai,
« N'ayez aucune jalousie. »
Après sa petite leçon
Qu'il accompagnait de caresses,
Il voulait agir tout de bon ;
Il exécutait ses promesses,
Et je tremblais pour Agathon.
Mais mon Grec, d'une main guerrière
Le saisissant par la crinière,
Et tirant son estramaçon,
Lui fit voir qu'il était garçon,
Et parla de cette manière :
« Sortons tous trois de la maison,
« Et qu'on me fasse ouvrir la porte ;
« Faites bien signe à votre escorte
« De ne suivre en nulle façon :
« Marchons tous les trois au rivage,
« Embarquons-nous sur un esquif ;
« J'aurai sur vous l'œil attentif :
« Point de geste, point de langage ;
« Au premier signe un peu douteux,
« Au clignement d'une paupière,
« A l'instant je vous coupe en deux,
« Et vous jette dans la rivière. »
Le satrape était un seigneur
Assez sujet à la frayeur ;

Il eut beaucoup d'obéissance :
Lorsqu'on a peur on est fort doux.
Sur la nacelle en diligence
Nous l'embarquâmes avec nous.
Sitôt que nous fûmes en Grèce,
Son vainqueur le mit à rançon ;
Elle fut en sonnante espèce,
Elle était forte ; il m'en fit don :
Ce fut ma dot et mon douaire.
   Avouez qu'il a su plus faire
Que le bel esprit Ligdamon ;
Et que j'aurais fort à me plaindre,
S'il n'avait songé qu'à me peindre,
Et qu'à me faire une chanson.

Les Grecs furent charmés de la voix douce et vive,
Du naturel aisé, de la gaîté naïve
Dont la jeune Téone anima son récit.
La grâce en s'exprimant vaut mieux que ce qu'on dit.
On applaudit, on rit : les Grecs aimaient à rire.
Pourvu qu'on soit content, qu'importe qu'on admire ?
Apamis s'avança les larmes dans les yeux ;
Ses pleurs étaient un charme, et la rendaient plus belle.
Les Grecs prirent alors un air plus sérieux,
Et dès qu'elle parla les cœurs furent pour elle.
Apamis raconta ses malheureux amours
En mètres qui n'étaient ni trop longs ni trop courts ;
Dix syllabes par vers mollement arrangées
Se suivaient avec art, et semblaient négligées ;
Le rhythme en est facile, il est mélodieux ;
L'hexamètre est plus beau, mais parfois ennuyeux.

APAMIS.

L'astre cruel sous qui j'ai vu le jour

M'a fait pourtant naître dans Amathonte,
Lieux fortunés où la Grèce raconte
Que le berceau de la mère d'Amour
Par les plaisirs fut apporté sur l'onde;
Elle y naquit pour le bonheur du monde,
A ce qu'on dit, mais non pas pour le mien.
Son culte aimable et sa loi douce et pure
A ses sujets n'avaient fait que du bien,
Tant que sa loi fut celle de nature:
Le rigorisme a souillé ses autels;
Les dieux sont bons, les prêtres sont cruels.
Les novateurs ont voulu qu'une belle,
Qui par malheur deviendrait infidèle,
Allât finir ses jours au fond de l'eau,
Où la déesse avait eu son berceau,
Si quelque amant ne se noyait pour elle.
Pouvait-on faire une loi si cruelle?
Hélas! faut-il le frein du châtiment
Aux cœurs bien nés pour aimer constamment?
Et si jamais à la faiblesse en proie,
Quelque beauté vient à changer d'amant,
C'est un grand mal; mais faut-il qu'on la noie?
Tendre Vénus, vous qui fîtes ma joie
Et mon malheur, vous qu'avec tant de soin
J'avais servie avec le beau Bathyle,
D'un cœur si droit, d'un esprit si docile,
Vous le savez, je vous prends à témoin
Comme j'aimais, et si j'avais besoin
Que mon amour fût nourri par la crainte;
Des plus beaux nœuds la pure et douce étreinte
Fesait un cœur de nos cœurs amoureux.
Bathyle et moi nous respirions ces feux
Dont autrefois a brûlé la déesse;

L'astre des cieux, en commençant son cours,
En l'achevant, contemplait nos amours,
La nuit savait quelle était ma tendresse.
Arénorax, homme indigne d'aimer,
Au regard sombre, au front triste, au cœur traître,
D'amour pour moi parut s'envenimer,
Non s'attendrir; il le fit bien connaître.
Né pour haïr, il ne fut que jaloux;
Il distilla les poisons de l'envie;
Il fit parler la noire calomnie.
O délateurs! monstres de ma patrie,
Nés de l'enfer, hélas! rentrez-y tous.
L'art contre moi mit tant de vraisemblance,
Que mon amant put même s'y tromper,
Et l'imposture accabla l'innocence.
Dispensez-moi de vous développer
Le noir tissu de sa trame secrète;
Mon tendre cœur ne peut s'en occuper,
Il est trop plein de l'amant qu'il regrette.
A la déesse en vain j'eus mon recours,
Tout me trahit : je me vis condamnée
A terminer mes maux et mes beaux jours
Dans cette mer où Vénus était née.
On me menait au lieu de mon trépas;
Un peuple entier mouillait de pleurs mes pas,
Et me plaignait d'une plainte inutile,
Quand je reçus un billet de Bathyle;
Fatal écrit qui changeait tout mon sort!
Trop cher écrit plus cruel que la mort!
Je crus tomber dans la nuit éternelle
Quand je l'ouvris, quand j'aperçus ces mots:
« Je meurs pour vous, fussiez-vous infidèle. »
C'en était fait, mon amant dans les flots

S'était jeté pour me sauver la vie.
On l'admirait en poussant des sanglots.
Je t'implorais, ô mort! ma seule envie,
Mon seul devoir! on eut la cruauté
De m'arrêter lorsque j'allais le suivre;
On m'observa; j'eus le malheur de vivre.
De l'imposteur la sombre iniquité
Fut mise au jour, et trop tard découverte;
Du talion il a subi la loi :
Son châtiment répare-t-il ma perte?
Le beau Bathyle est mort, et c'est pour moi!
Je viens à vous, ô juges favorables!
Que mes soupirs, que mes funèbres soins
Touchent vos cœurs! que j'obtienne du moins
Un appareil à des maux incurables!
A mon amant dans la nuit du trépas
Donnez le prix que ce trépas mérite;
Qu'il se console aux rives du Cocyte,
Quand sa moitié ne se console pas!
Que cette main, qui tremble et qui succombe,
Par vos bontés encor se ranimant,
Puisse à vos yeux écrire sur sa tombe :
« Athène et moi couronnons mon amant! »
Disant ces mots, ses sanglots l'arrêtèrent;
Elle se tut, mais ses larmes parlèrent.

Chaque juge fut attendri.
Pour Églé d'abord ils penchèrent;
Avec Téone ils avaient ri;
Avec Apamis ils pleurèrent.
J'ignore, et j'en suis bien marri,
Quel est le vainqueur qu'ils nommèrent.
Au coin du feu, mes chers amis,

C'est pour vous seuls que je transcris
Ces contes tirés d'un vieux sage.
Je m'en tiens à votre suffrage ;
C'est à vous de donner le prix,
Vous êtes mon aréopage.

LETTRE

A M. LE DUC DE LA VALLIÈRE.

Je crois Macare à Mont-Rouge. Monsieur le duc est encore plus fait pour Macare que pour des faucons. S'il était un de ces ducs et pairs qui ne savent pas le grec, on lui dirait que Macare signifie *Bonheur*, et Thélème *Volonté :* mais on ne lui fera pas cette injure.

6 février 1764

THÉLÈME ET MACARE.

1764.

Thélème est vive, elle est brillante,
Mais elle est bien impatiente ;
Son œil est toujours ébloui,
Et son cœur toujours la tourmente.
Elle aimait un gros réjoui
D'une humeur toute différente ;
Sur son visage épanoui
Est la sérénité touchante,
Il écarte à la fois l'ennui,
Et la vivacité bruyante ;
Rien n'est plus doux que son sommeil,

Rien n'est plus doux que son réveil ;
Le long du jour il vous enchante.
Macare est le nom qu'il portait.
Sa maîtresse inconsidérée
Par trop de soins le tourmentait :
Elle voulait être adorée.
En reproches elle éclata :
Macare en riant la quitta,
Et la laissa désespérée.
Elle courut étourdiment
Chercher de contrée en contrée
Son infidèle et cher amant,
N'en pouvant vivre séparée.
  Elle va d'abord à la cour :
« Auriez-vous vu mon cher amour ?
« N'avez-vous point chez vous Macare ?
Tous les railleurs de ce séjour
Sourirent à ce nom bizarre.
  Comment ce Macare est-il fait ?
« Où l'avez-vous perdu, ma bonne ?
« Faites-nous un peu son portrait. —
« Ce Macare qui m'abandonne,
« Dit-elle, est un homme parfait,
« Qui n'a jamais haï personne,
« Qui de personne n'est haï,
« Qui de bon sens toujours raisonne,
« Et qui n'eut jamais de souci.
« A tout le monde il a su plaire. »
  On lui dit : « Ce n'est pas ici
« Que vous trouverez votre affaire ;
« Et les gens de ce caractère
« Ne vont pas dans ce pays-ci. »
  Thélème marcha vers la ville.

D'abord elle trouve un couvent,
Et pense dans ce lieu tranquille
Rencontrer son tranquille amant.
Le sous-prieur lui dit : « Madame,
« Nous avons long-temps attendu
« Ce bel objet de votre flamme,
« Et nous ne l'avons jamais vu.
« Mais nous avons en récompense
« Des vigiles, du temps perdu,
« Et la discorde, et l'abstinence. »
Lors un petit moine tondu
Dit à la dame vagabonde :
« Cessez de courir à la ronde
« Après votre amant échappé ;
« Car si l'on ne m'a pas trompé,
« Ce bon homme est dans l'autre monde. »
A ce discours impertinent,
Thélème se mit en colère :
« Apprenez, dit-elle, mon frère,
« Que celui qui fait mon tourment
« Est né pour moi, quoi qu'on en dise :
« Il habite certainement
« Le monde où le destin m'a mise,
« Et je suis son seul élément :
« Si l'on vous fait dire autrement,
« On vous fait dire une sottise. »
La belle courut de ce pas
Chercher au milieu du fracas
Celui qu'elle croyait volage.
« Il sera peut-être à Paris,
« Dit-elle, avec les beaux esprits,
« Qui l'ont peint si doux et si sage. »
L'un d'eux lui dit : « Sur mon avis,

« Vous pourriez vous tromper peut-être.
« Macare n'est qu'en nos écrits;
« Nous l'avons peint sans le connaître. »
Elle aborda près du Palais,
Ferma les yeux, et passa vite :
« Mon amant ne sera jamais
« Dans cet abominable gîte :
« Au moins la cour a des attraits,
« Macare aurait pu s'y méprendre;
« Mais les noirs suivans de Thémis
« Sont les éternels ennemis
« De l'objet qui me rend si tendre. »
Thélème au temple de Rameau,
Chez Melpomène, chez Thalie,
Au premier spectacle nouveau,
Croit trouver l'amant qui l'oublie.
Elle est priée à ces repas
Où président les délicats
Nommés la bonne compagnie.
Des gens d'un agréable accueil
Y semblent au premier coup d'œil
De Macare être la copie;
Mais plus ils étaient occupés
Du soin flatteur de le paraître,
Et plus à ses yeux détrompés
Ils étaient éloignés de l'être.
Enfin Thélème au désespoir,
Lasse de chercher sans rien voir,
Dans sa retraite alla se rendre.
Le premier objet qu'elle y vit,
Fut Macare auprès de son lit
Qui l'attendait pour la surprendre.
« Vivez avec moi désormais,

« Dit-il, dans une douce paix,
« Sans trop chercher, sans trop prétendre ;
« Et si vous voulez posséder
« Ma tendresse avec ma personne,
« Gardez de jamais demander
« Au-delà de ce que je donne. »
Les gens de grec enfarinés
Connaîtront Macare et Thélème,
Et vous diront, sous cet emblème,
A quoi nous sommes destinés.
Macare, c'est toi qu'on désire,
On t'aime, on te perd ; et je croi
Que je t'ai rencontré chez moi ;
Mais je me garde de le dire.
Quand on se vante de t'avoir,
On en est privé par l'envie;
Pour te garder il faut savoir
Te cacher, et cacher sa vie.

AZOLAN,

OU

LE BÉNÉFICIER.

A son aise dans son village
Vivait un jeune Musulman,
Bien fait de corps, beau de visage,
Et son nom était Azolan ;
Il avait transcrit l'Alcoran,
Et par cœur il allait l'apprendre.

Il fut dès l'âge le plus tendre
Dévot à l'ange Gabriel.
Ce ministre emplumé du ciel
Un jour chez lui daigna descendre.
« J'ai connu, dit-il, mon enfant,
« Ta dévotion non commune,
« Gabriel est reconnaissant,
« Et je viens faire ta fortune,
« Tu deviendras dans peu de temps
« Iman de La Mecque et Médine;
« C'est, après la place divine
« Du grand commandeur des croyans,
« Le plus opulent bénéfice
« Que Mahomet puisse donner.
« Les honneurs vont t'environner
« Quand tu seras en exercice;
« Mais il faut me faire serment
« De ne toucher femme ni fille,
« De n'en voir jamais qu'à la grille,
« Et de vivre très chastement. »
  Le beau jeune homme étourdiment,
Pour avoir des biens de l'Église,
Conclut cet accord imprudent,
Sans penser faire une sottise.
Monsieur l'iman fut enchanté
De l'éclat de sa dignité,
Et même encor de la finance
Dont il se vit d'abord payé
Par un receveur d'importance
Qui la partageait par moitié.
  Tant d'honneurs et tant d'opulence
N'étaient rien sans un peu d'amour.
Tous les matins au point du jour,

Le jeune Azolan tout en flamme,
Et par son serment empêché,
Se dit dans le fond de son âme
Qu'il a fait un mauvais marché.
Il rencontre la belle Amine,
Aux yeux charmans, au teint fleuri,
Il l'adore, il en est chéri.
Adieu La Mecque, adieu Médine,
Adieu l'éclat d'un vain honneur,
Et tout ce pompeux esclavage;
La seule Amine aura mon cœur;
Soyons heureux dans mon village.
L'Archange aussitôt descendit
Pour lui reprocher sa faiblesse:
Le tendre amant lui répondit:
« Voyez seulement ma maîtresse:
« Vous vous êtes moqué de moi;
« Notre marché fait mon supplice;
« Je ne veux qu'Amine et sa foi;
« Reprenez votre bénéfice:
« Du bon prophète Mahomet
« J'adore à jamais la prudence;
« Aux élus l'amour il permet;
« Il fait bien plus, il leur promet
« Des Amines pour récompense.
« Allez, mon très cher Gabriel,
« J'aurai toujours pour vous du zèle:
« Vous pouvez retourner au ciel;
« Je n'y veux pas aller sans elle. »

L'ORIGINE DES MÉTIERS.

QUAND Prométhée eut formé son image,
D'un marbre blanc façonné par ses mains,
Il épousa, comme on sait, son ouvrage;
Pandore fut la mère des humains.
Dès qu'elle put se voir et se connaître,
Elle essaya son sourire enchanteur,
Son doux parler, son maintien séducteur,
Parut aimer et captiva son maître;
Et Prométhée, à lui plaire occupé,
Premier époux, fut le premier trompé.
Mars visita cette beauté nouvelle;
L'éclat du dieu, son air mâle et guerrier,
Son casque d'or, son large bouclier,
Tout le servit, et Mars triompha d'elle.
Le dieu des mers, en son humide cour,
Ayant appris cette bonne fortune,
Chercha la belle, et lui parla d'amour:
Qui cède à Mars peut se rendre à Neptune.
Le blond Phébus de son brillant séjour
Vit leurs plaisirs, eut la même espérance;
Elle ne put faire de résistance
Au dieu des vers, des beaux arts et du jour.
Mercure était le dieu de l'éloquence:
Il sut parler, il eut aussi son tour.
Vulcain sortant de sa forge embrasée
Déplut d'abord, et fut très maltraité;
Mais il obtint, par importunité,
Cette conquête aux autres dieux aisée.



Ça, donnez-moi votre bras, ma mignonne,
On recevra sa petite personne
Comme on pourra ... .

la Bégueule.

J. M. Moreau le J.e del. *J. B. Simonet Sculp.*

Ainsi Pandore occupa ses beaux ans,
Puis s'ennuya sans en savoir la cause.
Quand une femme aima dans son printemps,
Elle ne peut jamais faire autre chose ;
Mais pour les dieux, ils n'aiment pas long-temps.
Elle avait eu pour eux des complaisances ;
Ils la quittaient ; elle vit dans les champs
Un gros satyre, et lui fit les avances.
Nous sommes nés de tous ces passe-temps ;
C'est des humains l'origine première :
Voilà pourquoi nos esprits, nos talens,
Nos passions, nos emplois, tout diffère.
L'un eut Vulcain, l'autre eut Mars pour son père,
L'autre un satyre ; et bien peu d'entre nous
Sont descendus du dieu de la lumière.
De nos parens nous tenons tous nos goûts :
Mais le métier de la belle Pandore,
Quoique peu rare, est encor le plus doux,
Et c'est celui que tout Paris honore.

LA BÉGUEULE,

CONTE MORAL.

1772.

Dans ses écrits un sage Italien
Dit que le mieux est l'ennemi du bien ;
Non qu'on ne puisse augmenter en prudence,
En bonté d'âme, en talens, en science ;
Cherchons le mieux sur ces chapitres-là :
Partout ailleurs évitons la chimère.

Dans son état, heureux qui peut se plaire,
Vivre à sa place, et garder ce qu'il a!
La belle Arsène en est la preuve claire.
Elle était jeune; elle avait à Paris
Un tendre époux empressé de complaire
A son caprice, et souffrant son mépris.
L'oncle, la sœur, la tante, le beau-père,
Ne brillaient pas parmi les beaux esprits;
Mais ils étaient d'un fort bon caractère.
Dans le logis, des amis fréquentaient;
Beaucoup d'aisance, une assez bonne chère;
Les passe-temps que nos gens connaissaient,
Jeu, bal, spectacle, et soupers agréables,
Rendaient ses jours à peu près tolérables:
Car vous savez que le bonheur parfait
Est inconnu; pour l'homme il n'est pas fait.
Madame Arsène était fort peu contente
De ces plaisirs. Son superbe dégoût
Dans ses dédains fuyait ou blâmait tout:
On l'appelait la belle impertinente.
Or, admirez la faiblesse des gens,
Plus elle était distraite, indifférente,
Plus ils tâchaient, par des soins complaisans,
D'apprivoiser son humeur méprisante,
Et plus aussi notre belle abusait
De tous les pas que vers elle on fesait.
Pour ses amans encor plus intraitable,
Aise de plaire, et ne pouvant aimer,
Son cœur glacé se laissait consumer
Dans le chagrin de ne voir rien d'aimable:
D'elle à la fin chacun se retira.
De courtisans elle avait une liste;
Tout prit parti: seule elle demeura

Avec l'orgueil, compagnon dur et triste:
Bouffi, mais sec, ennemi des ébats,
Il renfle l'âme, et ne la nourrit pas.
La dégoûtée avait eu pour marraine
La fée Aline. On sait que ces esprits
Sont mitoyens entre l'espèce humaine
Et la divine; et monsieur Gabalis
Mit par écrit leur histoire certaine.
La fée allait quelquefois au logis
De sa filleule, et lui disait: « Arsène,
« Es-tu contente à la fleur de tes ans?
« As-tu des goûts et des amusemens?
« Tu dois mener une assez douce vie? »
L'autre en deux mots répondait: « Je m'ennuie. »
— « C'est un grand mal, dit la fée, et je croi
« Qu'un beau secret, c'est de vivre chez soi. »
Arsène enfin conjura son Aline
De la tirer de son maudit pays.
« Je veux aller à la sphère divine:
« Faites-moi voir votre beau paradis;
« Je ne saurais supporter ma famille
« Ni mes amis. J'aime assez ce qui brille,
« Le beau, le rare, et je ne puis jamais
« Me trouver bien que dans votre palais;
« C'est un goût vif dont je me sens coiffée. »
— « Très volontiers, » dit l'indulgente fée.
Tout aussitôt dans un char lumineux
Vers l'Orient la belle est transportée:
Le char volait; et notre dégoûtée,
Pour être en l'air se croyait dans les cieux.
Elle descend au séjour magnifique
De la marraine. Un immense portique,
D'or ciselé dans un goût tout nouveau,

Lui parut riche et passablement beau;
Mais ce n'est rien quand on voit le château.
Pour les jardins, c'est un miracle unique;
Marli, Versaille, et leurs petits jets d'eau,
N'ont rien auprès qui surprenne et qui pique.
dédaigneuse à cette œuvre angélique
Sentit un peu de satisfaction.
Aline dit : « Voilà votre maison;
« Je vous y laisse un pouvoir despotique,
« Commandez-y. Toute ma nation
« Obéira sans aucune réplique.
« J'ai quatre mots à dire en Amérique,
« Il faut que j'aille y faire quelques tours :
« Je reviendrai vers vous en peu de jours.
« J'espère au moins, dans ma douce retraite,
« Vous retrouver l'âme un peu satisfaite. »
Aline part. La belle en liberté
Reste et s'arrange au palais enchanté,
Commande en reine, ou plutôt en déesse.
De cent beautés une foule s'empresse
A prévenir ses moindres volontés :
A-t-elle faim, cent plats sont apportés;
De vrai nectar la cave était fournie,
Et tous les mets sont de pure ambroisie;
Les vases sont du plus fin diamant.
Le repas fait on la mène à l'instant
Dans les jardins, sur les bords des fontaines,
Sur les gazons, respirer les haleines
Et les parfums des fleurs et des zéphyrs.
Vingt chars brillans de rubis, de saphirs,
Pour la porter se présentent d'eux-mêmes;
Comme autrefois les trépieds de Vulcain
Allaient au ciel, par un ressort divin,

Offrir leur siége aux majestés suprêmes.
De mille oiseaux les doux gazouillemens,
L'eau qui s'enfuit sur l'argent des rigoles,
Ont accordé leurs murmures charmans:
Les perroquets répétaient ses paroles,
Et les échos les disaient après eux.
Telle Psyché, par le plus beau des dieux
A ses parens avec art enlevée,
Au seul Amour dignement réservée,
Dans un palais des mortels ignoré,
Aux élémens commandait à son gré.
Madame Arsène est encor mieux servie;
Plus d'agrémens environnaient sa vie;
Plus de beautés décoraient son séjour;
Elle avait tout; mais il manquait l'Amour.
Pour égayer notre mélancolique,
On lui donna le soir une musique
Dont les accords et les accens nouveaux
Feraient pâmer soixante cardinaux.
Ces sons vainqueurs allaient au fond des âmes;
Mais elle vit, non sans émotion,
Que pour chanter on n'avait que des femmes:
Dans ce palais point de barbe au menton!
« A quoi, dit-elle, a pensé ma marraine?
« Point d'homme ici! Suis-je dans un couvent?
« Je trouve bon que l'on me serve en reine;
« Mais sans sujets la grandeur est du vent.
« J'aime à régner, sur des hommes s'entend:
« Ils sont tous nés pour ramper dans ma chaine:
« C'est leur destin, c'est leur premier devoir;
« Je les méprise, et je veux en avoir. »
Ainsi parlait la recluse intraitable;
Et cependant les nymphes sur le soir

Avec respect ayant servi sa table,
On l'endormit au son des instrumens.
Le lendemain mêmes enchantemens,
Mêmes festins, pareille sérénade;
Et le plaisir fut un peu moins piquant.
Le lendemain lui parut un peu fade;
Le lendemain fut triste et fatigant;
Le lendemain lui fut insupportable.
Je me souviens du temps trop peu durable,
Où je chantais dans mon heureux printemps
Des lendemains plus doux et plus plaisans. *
La belle enfin chaque jour fêtoyée
Fut tellement de sa gloire ennuyée,
Que, détestant cet excès de bonheur,
Le paradis lui fesait mal au cœur.
Se trouvant seule, elle avise une brèche
A certain mur; et semblable à la flèche
Qu'on voit partir de la corde d'un arc,
Madame saute et vous franchit le parc.
Au même instant palais, jardins, fontaines,
Or, diamans, émeraudes, rubis,
Tout disparaît à ses yeux ébaubis;
Elle ne voit que les stériles plaines
D'un grand désert, et des rochers affreux:
La dame alors, s'arrachant les cheveux,
Demande à Dieu pardon de ses sottises.
La nuit venait, et déjà ses mains grises
Sur la nature étendaient ses rideaux;
Les cris perçans des funèbres oiseaux,
Les hurlemens des ours et des panthères
Font retentir les antres solitaires.

* Allusion aux lendemains du septième chant de *la Pucelle*.

Quelle autre fée, hélas! prendra le soin
De secourir ma folle aventurière?
Dans sa détresse elle aperçut de loin,
A la faveur d'un reste de lumière,
Au coin d'un bois, un vilain charbonnier,
Qui s'en allait par un petit sentier,
Tout en sifflant, retrouver sa chaumière:
« Qui que tu sois, lui dit la beauté fière,
« Vois en pitié le malheur qui me suit;
« Car je ne sais où coucher cette nuit. »
Quand on a peur, tout orgueil s'humanise.
Le noir pataud, la voyant si bien mise,
Lui répondit: « Quel étrange démon
« Vous fait aller dans cet état de crise,
« Pendant la nuit, à pied, sans compagnon?
« Je suis encor très loin de ma maison.
« Çà, donnez-moi votre bras, ma mignonne;
« On recevra sa petite personne
« Comme on pourra. J'ai du lard et des œufs.
« Toute Française, à ce que j'imagine,
« Sait, bien ou mal, faire un peu de cuisine.
« Je n'ai qu'un lit; c'est assez pour nous deux. »
Disant ces mots, le rustre vigoureux,
D'un gros baiser sur sa bouche ébahie,
Ferme l'accès à toute repartie;
Et par avance il veut être payé
Du nouveau gîte à la belle octroyé.
« Hélas, hélas! dit la dame affligée,
« Il faudra donc qu'ici je sois mangée
« D'un charbonnier ou de la dent des loups! »
Le désespoir, la honte, le courroux,
L'ont suffoquée; elle est évanouie.
Notre galant la rendait à la vie:

La fée arrive, et peut-être un peu tard.
Présente à tout, elle était à l'écart.
« Vous voyez bien, dit-elle à sa filleule,
« Que vous étiez une franche bégueule.
« Ma chère enfant, rien n'est plus périlleux
« Que de quitter le bien pour être mieux. »
La leçon faite, on reconduit ma belle
Dans son logis. Tout y changea pour elle
En peu de temps, sitôt qu'elle changea.
Pour son profit elle se corrigea.
Madame, hélas ! pouvait-elle mieux faire ?
Sans avoir lu les beaux moyens de plaire
Du sieur Moncrif, et sans livre, elle plut.
Que fallait-il à son cœur ?... qu'il voulût.
Elle fut douce, attentive, polie,
Vive et prudente ; et prit même en secret
Pour charbonnier un jeune amant discret,
Et fut alors une femme accomplie.

ENVOI A MADAME DE FLORIAN.*

Chloé, quand mon impertinente
A la fin connut la façon
De devenir femme charmante,
C'est de vous qu'elle prit leçon ;
Mais elle est loin de son modèle.
Votre sort est plus singulier ;
Vous aviez pis qu'un charbonnier,
Et vous aviez mieux choisi qu'elle.

* Jolie Genevoise qui, après avoir fait divorce avec Rilliet son mari, homme d'esprit, mais un peu bizarre, avait épousé le marquis de Florian, gentilhomme de Languedoc, alors veuf d'une nièce de M. de Voltaire. Ce marquis de Florian était l'oncle du jeune Florian que Voltaire prit en amitié, et qui fut depuis si connu par ses agréables ouvrages.

LES FINANCES.

1775.

Quand Terrai nous mangeait, un honnête bourgeois,
Lassé des contre-temps d'une vie inquiète,
Transplanta sa famille au pays champenois :
Il avait près de Reims une obscure retraite ;
Son plus clair revenu consistait en bon vin.
  Un jour qu'il arrangeait sa cave et son ménage,
Il fut dans sa maison visité d'un voisin,
Qui parut à ses yeux le seigneur du village :
Cet homme était suivi de brillans estafiers,
Sergens de la finance habillés en guerriers.
Le bourgeois fit à tous une humble révérence,
Du meilleur de son crû prodigua l'abondance ;
Puis il s'enquit tout bas quel était le seigneur
Qui fesait aux bourgeois un tel excès d'honneur.
  « Je suis, dit l'inconnu, dans les fermes nouvelles,
« Le royal directeur des *aides* et *gabelles*.... »
  « Ah! pardon, monseigneur! Quoi, vous *aidez* le roi?...—
« Oui, l'ami. » — « Je révère un si sublime emploi :
« Le mot d'*aide* s'entend : *gabelles* m'embarrasse.
« D'où vient ce mot? » — « D'un Juif appelé *Gabelus*.... » (*a*)
« Ah, d'un Juif! je le crois. » — « Selon les nobles us
« De ce peuple divin, dont je chéris la race,
« Je viens prendre chez vous les droits qui me sont dus.
« J'ai fait quelques progrès par mon expérience
« Dans l'art de *travailler un royaume en finance*.
« Je fais loyalement deux parts de votre bien :
« La première est au roi, qui n'en retire rien ;
« La seconde est pour moi. Voici votre mémoire.

« Tant pour les brocs de vin qu'ici nous avons bus ;
« Tant pour ceux qu'aux marchands vous n'avez point vendus
« Et pour ceux qu'avec vous nous comptons encor boire.
« Tant pour le sel marin duquel nous présumons
« Que vous deviez garnir vos savoureux jambons. (b)
« Vous ne l'avez point pris, et vous deviez le prendre.
« Je ne suis point méchant, et j'ai l'âme assez tendre.
« Composons, s'il vous plaît.... Payez dans ce moment
« Deux mille écus tournois par accommodement. »
Mon badaud écoutait d'une mine attentive
Ce discours éloquent qu'il ne comprenait pas;
Lorsqu'un autre seigneur en son logis arrive,
Lui fait son compliment, le serre entre ses bras :
« Que vous êtes heureux! votre bonne fortune,
« En pénétrant mon cœur, à nous deux est commune.
« Du *domaine* royal je suis le *contrôleur :*
« J'ai su que depuis peu vous goûtez le bonheur
« D'être seul héritier de votre vieille tante.
« Vous pensiez n'y gagner que mille écus de rente :
« Sachez que la défunte en avait trois fois plus.
« Jouissez de vos biens, par mon savoir accrus.
« Quand je vous enrichis, souffrez que je demande,
« Pour vous être trompé, dix mille francs d'amende. » (c)
Aussitôt ces messieurs, discrètement unis,
Font des biens au soleil un petit inventaire;
Saisissent tout l'argent, démeublent le logis.
La femme du bourgeois crie et se désespère;
Le maître est interdit : la fille est tout en pleurs;
Un enfant de quatre ans joue avec les voleurs,
Heureux pour quelque temps d'ignorer sa disgrâce!
Son aîné, grand garçon, revenant de la chasse,
Veut secourir son père, et défend la maison :
On les prend, on les lie, on les mène en prison;

On les juge ; on en fait de nobles argonautes,
Qui, du port de Toulon devenus nouveaux hôtes, (d)
Vont ramer pour le roi vers la mer de Cadix.
La pauvre mère expire en embrassant son fils :
L'enfant abandonné gémit dans l'indigence :
La fille sans secours est servante à Paris.
C'est ainsi qu'on *travaille un royaume en finance.*

NOTES.

(*a*) Il y eut en effet le Juif Gabelus qui eut des affaires d'argent avec le bon homme Tobie : et plusieurs doctes très sensés tirent de l'hébreu l'étymologie de *gabelle ;* car on sait que c'est de l'hébreu que vient le français.

(*b*) Un homme qui a tant de cochons doit prendre tant de sel pour les saler ; et s'ils meurent, il doit prendre la même quantité de sel, sans quoi il est mis à l'amende, et on vend ses meubles.

(*c*) Les contrôleurs du domaine évaluent toujours le bien dont tout collatéral hérite au triple de la valeur, le taxent suivant cette évaluation, imposent une amende excessive, vendent le bien à l'encan, et l'achètent à bon marché.

(*d*) L'aventure est arrivée à la famille d'Antoine Fusigat.

SÉSOSTRIS.*

1776.

Vous le savez, chaque homme a son Génie
Pour l'éclairer, et pour guider ses pas
Dans les sentiers de cette courte vie.
A nos regards il ne se montre pas,
Mais en secret il nous tient compagnie.
On sait aussi qu'ils étaient autrefois
Plus familiers que dans l'âge où nous sommes;
Ils conversaient, vivaient avec les hommes
En bons amis, surtout avec les rois.
Près de Memphis, sur la rive féconde
Qu'en tous les temps, sous des palmiers fleuris,
Le dieu du Nil embellit de son onde,
Un soir au frais le jeune Sésostris
Se promenait loin de ses favoris,
Avec son ange, et lui disait : « Mon maître,
« Me voilà roi; j'ai dans le fond du cœur
« Un vrai désir de mériter de l'être :
« Comment m'y prendre? » Alors son directeur
Dit : « Avançons vers ce grand labyrinthe
« Dont Osiris fonda la belle enceinte;
« Vous l'apprendrez. » Docile à ses avis,
Le prince y vole. Il voit dans le parvis
Deux déités d'espèce différente;
L'une paraît une beauté touchante,
Au doux sourire, aux regards enchanteurs,
Languissamment couchée entre des fleurs,

* Allégorie en l'honneur de Louis XVI. B.

D'Amours badins, de Grâces entourée,
Et de plaisir encor tout enivrée.
Loin derrière elle étaient trois assistans,
Secs, décharnés, pâles, et chancelans.
Le roi demande à son guide fidèle
Quelle est la nymphe et si tendre et si belle,
Et que font là ces trois vilaines gens.
Son compagnon lui répondit : « Mon prince,
« Ignorez-vous quelle est cette beauté?
« A votre cour, à la ville, en province
« Chacun l'adore, et c'est la Volupté.
« Ces trois vilains qui vous font tant de peine
« Marchent souvent après leur souveraine;
« C'est le Dégoût, l'Ennui, le Repentir,
« Spectres hideux, vieux enfans du Plaisir. »
L'Égyptien fut affligé d'entendre
De ce propos la triste vérité.
« Ami, dit-il, daignez aussi m'apprendre
« Quelle est plus loin cette autre déité,
« Qui me paraît moins facile et moins tendre,
« Mais dont l'air noble et la sérénité
« Me plaît assez. Je vois à son côté
« Un sceptre d'or, une sphère, une épée,
« Une balance. Elle tient dans sa main
« Des manuscrits dont elle est occupée.
« Tout l'ornement qui pare son beau sein
« Est une égide. Un temple magnifique
« S'ouvre à sa voix, tout brillant de clarté;
« Sur le fronton de l'auguste portique
« Je lis ces mots : *A l'immortalité.*
« Y puis-je entrer? — L'entreprise est pénible,
« Repartit l'ange; on a souvent tenté
« D'y parvenir, mais on s'est rebuté.

« Cette beauté, qui vous semble inflexible, (a)
« Peut quelquefois se laisser enflammer.
« La Volupté, plus douce et plus sensible,
« A plus d'attraits; l'autre sait mieux aimer.
« Il faut pour plaire à la fière immortelle
« Un esprit juste, un cœur pur et fidèle :
« C'est la Sagesse; et ce brillant séjour
« Qu'on vient d'ouvrir, est celui de la Gloire.
« Le bien qu'on fait y vit dans la mémoire;
« Votre beau nom doit y paraître un jour. (b)
« Décidez-vous entre ces deux déesses;
« Vous ne pouvez les servir à la fois. »
Le jeune roi lui dit : « J'ai fait mon choix.
« Ce que j'ai vu doit régler mes tendresses.
« D'autres voudront les aimer toutes deux.
« L'une un moment pourrait me rendre heureu
« L'autre par moi peut rendre heureux le monde. »
A la première, avec un air galant,
Il appliqua deux baisers en passant;
Mais il donna son cœur à la seconde.

VARIANTES.

(a) Cette beauté, qui paraît peu sensible,
Fille du ciel, mère de tous les arts,
Surtout de l'art de gouverner la terre,
D'être un héros, soit en paix, soit en guerre,
C'est la Sagesse; et ce noble séjour

(b) Votre beau nom peut y briller un jour.

LE DIMANCHE,

OU

LES FILLES DE MINÉE.[1]

A MADAME ARNANCHE.

1776.

Vous demandez, madame Arnanche,
Pourquoi nos dévots paysans,
Les cordeliers à la grand'manche,
Et nos curés catéchisans
Aiment à boire le dimanche.
J'ai consulté bien des savans.
Huet, cet évêque d'Avranche,
Qui pour la bible toujours penche,
Prétend qu'un usage si beau
Vient de Noé le patriarche,
Qui, justement dégoûté d'eau,
S'enivrait au sortir de l'arche.
Huet se trompe; c'est Bacchus,
C'est le législateur du Gange,
Ce dieu de cent peuples vaincus,
Cet inventeur de la vendange.
C'est lui qui voulut consacrer
Le dernier jour hebdomadaire

[1] La première édition de ce conte parut sous le nom de M. de La Visclède, secrétaire perpétuel de l'Académie de Marseille; il était suivi d'une lettre en prose sous le même nom; on la trouvera dans cette édition, parmi les *Mélanges littéraires*.

À boire, à rire, à ne rien faire:
On ne pouvait mieux honorer
La divinité de son père.
Il fut ordonné par les lois
D'employer ce jour salutaire
A ne faire œuvre de ses doigts
Qu'avec sa maîtresse et son verre.
Un jour ce digne fils de dieu
Et de la pieuse Sémèle
Descendit du ciel au saint lieu
Où sa mère très peu cruelle
Dans son beau sein l'avait conçu,
Où son père, l'ayant reçu,
L'avait enfermé dans sa cuisse:
Grands mystères bien expliqués,
Dont autrefois se sont moqués
Des gens d'esprit pleins de malice.
Bacchus à peine se montrait
Avec Silène et sa monture;
Tout le peuple les adorait;
La campagne était sans culture.
Dévotement on folâtrait;
Et toute la cléricature
Courait en foule au cabaret.
Parmi ce brillant fanatisme,
Il fut un pauvre citoyen,
Nommé Minée, homme de bien,
Et soupçonné de jansénisme.
Ses trois filles filaient du lin,
Aimaient Dieu, servaient le prochain,
Évitaient la fainéantise,
Fuyaient les plaisirs, les amans;
Et, pour ne point perdre de temps,

Ne fréquentaient jamais l'église.
Alcithoé dit à ses sœurs :
« Travaillons et fesons l'aumône ;
« Monsieur le curé dans son prône
« Donne-t-il des conseils meilleurs ?
« Filons, et laissons la canaille
« Chanter des versets ennuyeux ;
« Quiconque est honnête, et travaille,
« Ne saurait offenser les dieux.
« Filons, si vous voulez m'en croire ;
« Et, pour égayer nos travaux,
« Que chacune conte une histoire
« En fesant tourner ses fuseaux. »
Les deux cadettes approuvèrent
Ce propos tout plein de raison,
Et leur sœur qu'elles écoutèrent
Commença de cette façon :

Le travail est mon dieu, lui seul régit le monde ;
Il est l'âme de tout : c'est en vain qu'on nous dit
Que les dieux sont à table ou dorment dans leur lit.
J'interroge les cieux, l'air, et la terre, et l'onde.
Le puissant Jupiter fait son tour en dix ans.
Son vieux père Saturne avance à pas plus lents ;
Mais il termine enfin son immense carrière :
Et dès qu'elle est finie, il recommence encor.
Sur son char de rubis mêlés d'azur et d'or,
Apollon va lançant des torrens de lumière.
Quand il quitta les cieux il se fit médecin,
Architecte, berger, ménétrier, devin ;
Il travailla toujours. Sa sœur l'aventurière
Est Hécate aux enfers, Diane dans les bois,
Lune pendant les nuits, et remplit trois emplois.

Neptune chaque jour est occupé six heures
A soulever des eaux les profondes demeures,
Et les fait dans leur lit retomber par leur poids.
Vulcain noir et crasseux, courbé sur son enclume,
Forge à coups de marteau les foudres qu'il allume.
On m'a conté qu'un jour, croyant le bien payer,
Jupiter à Vénus daigna le marier.
Ce Jupiter, mes sœurs, était grand adultère;
Vénus l'imita bien ; chacun tient de son père.
Mars plut à la friponne; il était colonel,
Vigoureux, impudent, s'il en fut dans le ciel;
Talons rouges, nez haut, tous les talens de plaire;
Et tandis que Vulcain travaillait pour la cour,
Mars consolait sa femme en parfait petit-maître,
Par air, par vanité, plutôt que par amour.
Le mari méprisé, mais très digne de l'être,
Aux deux amans heureux voulut jouer d'un tour.
D'un fil d'acier poli, non moins fin que solide,
Il façonne un réseau que rien ne peut briser.
Il le porte la nuit au lit de la perfide.
Lasse de ses plaisirs il la voit reposer
Entre les bras de Mars; et d'une main timide
Il vous tend son lacet sur le couple amoureux.
Puis marchant à grands pas, encor qu'il fût boiteux,
Il court vite au Soleil conter son aventure.
« Toi qui vois tout, dit-il, viens, et vois ma parjure.
« Cependant que Phosphore au bord de l'Orient
« Au-devant de ton char ne paraît point encore,
« Et qu'en versant des pleurs la diligente Aurore
« Quitte son vieil époux pour son nouvel amant;
« Appelle tous les dieux, qu'ils contemplent ma honte,
« Qu'ils viennent me venger. » Apollon est malin,
Il rend avec plaisir ce service à Vulcain;

En petits vers galans sa disgrâce il raconte,
Il assemble, en chantant, tout le conseil divin.
Mars se réveille au bruit aussi-bien que sa belle;
Ce dieu très éhonté ne se dérangea pas;
Il tint sans s'étonner Vénus entre ses bras,
Lui donnant cent baisers qui sont rendus par elle.
Tous les dieux à Vulcain firent leur compliment;
Le père de Vénus en rit long-temps lui-même.
On vanta du lacet l'admirable instrument,
Et chacun dit: « Bon homme, attrapez-nous de même. »

Lorsque la belle Alcithoé
Eut fini son conte pour rire,
Elle dit à sa sœur Thémire:
« Tout ce peuple chante *Évoé*;
« Il s'enivre, il est en délire;
« Il croit que la joie est du bruit.
« Mais vous, que la raison conduit,
« N'auriez-vous donc rien à nous dire? »
Thémire à sa sœur répondit:
« La populace est la plus forte;
« Je crains ces dévots, et fais bien;
« A double tour fermons la porte,
« Et poursuivons notre entretien.
« Votre conte est de bonne sorte;
« D'un vrai plaisir il me transporte;
« Pourrez-vous écouter le mien? »

C'est de Vénus qu'il faut parler encore;
Sur ce sujet jamais on ne tarit;
Filles, garçons, jeunes, vieux, tout l'adore:
Mille grimauds font des vers sans esprit
Pour la chanter. Je m'en suis souvent plainte.

Je détestais tout médiocre auteur ;
Mais on les passe, on les souffre ; et la sainte
Fait qu'on pardonne au sot prédicateur.
Cette Vénus, que vous avez dépeinte
Folle d'amour pour le dieu des combats,
D'un autre amour eut bientôt l'âme atteinte;
Le changement ne lui déplaisait pas.
Elle trouva devers la Palestine
Un beau garçon dont la charmante mine,
Les blonds cheveux, les roses et les lis,
Les yeux brillans, la taille noble et fine,
Tout lui plaisait ; car c'était Adonis.
Cet Adonis, ainsi qu'on nous l'atteste,
Au rang des dieux n'était pas tout-à-fait;
Mais chacun sait combien il en tenait.
Son origine était toute céleste;
Il était né des plaisirs d'un inceste.
Son père était son aïeul Cynira,
Qui l'avait eu de sa fille Myrrha;
Et Cynira, ce qu'on a peine à croire,
Était le fils d'un beau morceau d'ivoire.
Je voudrais bien que quelque grand docteur
Pût m'expliquer sa généalogie;
J'aime à m'instruire, et c'est un grand bonheur
D'être savante en la théologie.
Mars fut jaloux de son charmant rival;
Il le surprit avec sa Cythérée,
Le nez collé sur sa bouche sacrée,
Fesant des dieux. Mars est un peu brutal;
Il prit sa lance, et d'un coup détestable
Il transperça ce jeune homme adorable,
De qui le sang produit encor des fleurs.
J'admire ici toutes les profondeurs

De cette histoire, et j'ai peine à comprendre
Comment un dieu pouvait ainsi pourfendre
Un autre dieu. Çà, dites-moi, mes sœurs,
Qu'en pensez-vous ? parlez-moi sans scrupule,
Tuer un dieu n'est-il pas ridicule ?
« Non, dit Climène, et puisqu'il était né,
« C'est à mourir qu'il était destiné :
« Je le plains fort, sa mort paraît trop prompte ;
« Mais poursuivez le fil de votre conte. »
Notre Thémire, aimant à raisonner,
Lui répondit : « Je vais vous étonner :
« Adonis meurt; mais Vénus la féconde,
« Qui peuple tout, qui fait vivre et sentir,
« Cette Vénus qui créa le plaisir,
« Cette Vénus qui répare le monde,
« Ressuscita, sept jours après sa mort,
« Le dieu charmant dont vous plaignez le sort. »
« Bon ! dit Climène, en voici bien d'une autre,
« Ma chère sœur, quelle idée est la vôtre ?
« Ressusciter, les gens ! je n'en crois rien. »
« Ni moi non plus, dit la belle conteuse ;
« Et l'on peut être une fille de bien
« En soupçonnant que la fable est menteuse.
« Mais tout cela se croit très fermement
« Chez les docteurs de ma noble patrie,
« Chez les rabbins de l'antique Syrie,
« Et vers le Nil, où le peuple en dansant,
« De son Isis entonnant la louange,
« Tous les matins fait des dieux et les mange.
« Chez tous ces gens Adonis est fêté ;
« On vous l'enterre avec solennité ;
« Six jours entiers l'enfer est sa demeure ;
« Il est damné tant en corps qu'en esprit ;

« Dans ces six jours chacun gémit et pleure,
« Mais le septième il ressuscite; on rit.
« Telle est, dit-on, la belle allégorie,
« Le vrai portrait de l'homme et de la vie,
« Six jours de peine, un seul jour de bonheur.
« Du mal au bien toujours le destin change;
« Mais il est peu de plaisirs sans douleur,
« Et nos chagrins sont souvent sans mélange. »

De la sage Climène enfin c'était le tour.
Son talent n'était pas de conter des sornettes,
De faire des romans ou l'histoire du jour,
De ramasser des faits perdus dans les gazettes.
Elle était un peu sèche, aimait la vérité,
La cherchait, la disait avec simplicité,
Se souciant fort peu qu'elle fût embellie.
Elle eût fait un bon tome à l'Encyclopédie.
Climène à ses deux sœurs adressa ce discours :

« Vous m'avez de nos dieux raconté les amours,
Les aventures, les mystères;
Si nous n'en croyons rien, que nous sert d'en parler?
Un mot devrait suffire : on a trompé nos pères,
Il ne faut pas leur ressembler.
Les Béotiens nos confrères
Chantent au cabaret l'histoire de nos dieux;
Le vulgaire se fait un grand plaisir de croire
Tous ces contes fastidieux
Dont on a dans l'enfance enrichi sa mémoire.
Pour moi, dût le curé me gronder après boire,
Je m'en tiens à vous dire, avec mon peu d'esprit,
Que je n'ai jamais cru rien de ce qu'on m'a dit.
D'un bout du monde à l'autre on ment et l'on mentit;

Nos neveux mentiront comme ont fait nos ancêtres.
Chroniqueurs, médecins, et prêtres
Se sont moqués de nous dans leur fatras obscur :
Moquons-nous d'eux, c'est le plus sûr.
Je ne crois point à ces prophètes
Pourvus d'un esprit de Python,
Qui renoncent à leur raison
Pour prédire des choses faites;
Je ne crois pas qu'un dieu nous fasse nos enfans;
Je ne crois point la guerre des géans :
Je ne crois point du tout à la prison profonde
D'un rival de Dieu même en son temps foudroyé;
Je ne crois point qu'un fat ait embrasé ce monde
Que son grand-père avait noyé :
Je ne crois aucun des miracles
Dont tout le monde parle, et qu'on n'a jamais vus :
Je ne crois aucun des oracles
Que des charlatans ont vendus.
Je ne crois point.... » La belle au milieu de sa phrase
S'arrêta de frayeur; un bruit affreux s'entend,
La maison tremble, un coup de vent
Fait tomber le trio qui jase.
Avec tout son clergé Bacchus entre en buvant :
« Et moi je crois, dit-il, mesdames les savantes,
« Qu'en fesant trop les beaux esprits
« Vous êtes des impertinentes :
« Je crois que de mauvais écrits
« Vous ont un peu tourné la tête :
« Vous travaillez un jour de fête,
« Vous en aurez bientôt le prix,
« Et ma vengeance est toute prête;
« Je vous change en chauve-souris. »

Aussitôt de nos trois reclues
Chaque membre se raccourcit;
Sous leur aisselle il s'étendit
Deux petites ailes velues.
Leur voix pour jamais se perdit;
Elles volèrent dans les rues,
Et devinrent oiseaux de nuit.
Ce châtiment fut tout le fruit
De leurs sciences prétendues.
Ce fut une grande leçon
Pour tout bon raisonneur qui fronde;
On connut qu'il est dans ce monde
Trop dangereux d'avoir raison.
Ovide a conté cette affaire;
La Fontaine en parle après lui;
Moi je la répète aujourd'hui,
Et j'aurais mieux fait de me taire.

LE SONGE CREUX.

Je veux conter comment, la nuit dernière,
D'un vin d'Arbois largement abreuvé,
Par passe-temps dans mon lit j'ai rêvé
Que j'étais mort, et ne me trompais guère.
Je vis d'abord notre portier Cerbère,
De trois gosiers aboyant à la fois;
Il me fallut traverser trois rivières;
On me montra les trois sœurs filandières
Qui font le sort des peuples et des rois.
Je fus conduit vers trois juges sournois

Qu'accompagnaient trois gaupes effroyables,
Filles d'enfer et geôlières des diables;
Car, dieu merci, tout se fesait par trois.
Ces lieux d'horreur effarouchaient ma vue;
Je frémissais à la sombre étendue
Du vaste abîme où des esprits pervers
Semblaient avoir englouti l'univers.
Je réclamais la clémence infinie
Des puissans dieux, auteurs de tous les biens;
Je l'accusais, lorsqu'un heureux génie
Me conduisit aux champs élysiens,
Au doux séjour de la paix éternelle,
Et des plaisirs qui, dit-on, sont nés d'elle.
On me montra sous des ombrages frais,
Mille héros connus par les bienfaits
Qu'ils ont versés sur la race mortelle,
Et qui pourtant n'existèrent jamais :
Le grand Bacchus, digne en tout de son père;
Béllérophon, vainqueur de la Chimère;
Cent demi-dieux des Grecs et des Romains :
En tous les temps tout pays eut ses saints.
   Or, mes amis, il faut que je déclare
Que si j'étais rebuté du Tartare,
Cet Élysée et sa froide beauté
M'avaient aussi promptement dégoûté.
Impatient de fuir cette cohue,
Pour m'esquiver je cherchais une issue,
Quand j'aperçus un fantôme effrayant,
Plein de fumée, et tout enflé de vent,
Et qui semblait me fermer le passage.
Que me veux-tu? dis-je à ce personnage.
« Rien, me dit-il, car je suis le Néant;
« Tout ce pays est de mon apanage. »

De ce discours je fus un peu troublé :
Toi, le Néant! jamais il n'a parlé....
« Si fait, je parle; on m'invoque, et j'inspire
« Tous les savans qui sur mon vaste empire
« Ont publié tant d'énormes fatras. »
Eh bien! mon roi, je me jette en tes bras;
Puisqu'en ton sein tout l'univers se plonge,
Tiens, prends mes vers, ma personne et mon songe.
Je porte envie au mortel fortuné
Qui t'appartient aussitôt qu'il est né.

FIN DES CONTES.

SATIRES.

SATIRES.

SATIRES.

LE PARNASSE.

1714. (1)

Pour tous rimeurs habitans du Parnasse,
De par Phébus il est plus d'une place,
Les rangs n'y sont confondus comme ici,
Et c'est raison : ferait beau voir aussi
Le fade auteur d'un roman ridicule *
Sur même lit couché près de Catulle :
Ou bien Lamotte ayant l'honneur du pas
Sur le harpeur ami de Mécénas.
Trop bien Phébus sait de sa république
Régler les rangs et l'ordre hiérarchique ;
Et, dispensant honneur et dignité,
Donne à chacun ce qu'il a mérité.
Au haut du mont sont fontaines d'eau pure,
Rians jardins, non tels qu'à Châtillon
En a planté l'ami de Crébillon,
Et dont l'art seul a fourni la parure.
Ce sont jardins ornés par la nature,
Là sont lauriers, orangers toujours verts.
Séjournent là gentils feseurs de vers.
Anacréon, Virgile, Horace, Homère,
(Dieux qu'à genoux le bon Dacier révère)

* La Chapelle, auteur du mauvais roman intitulé *les Amours de Catulle et de Tibulle*, et non pas le spirituel Chapelle. R.

D'un beau laurier y couronnent leur front,
Un peu plus bas, sur le penchant du Mont
Est le séjour de ces esprits timides,
De la raison partisans insipides
Qui, compassés dans leurs vers languissans,
A leur lecteur font haïr le bon sens.
Adonc, amis, si, quand ferez voyage,
Vous abordez la poétique plage,
Et que Lamotte ayez désir de voir,
Retenez bien, qu'illec est son manoir.
Là ses consorts ont leurs têtes ornées
De quelques fleurs presque en naissant fanées;
D'un sol aride incultes nourrissons,
Et digne prix de leurs maigres chansons;
Cettui pays n'est pays de Cocagne:
Il est enfin au pied de la montagne
Un bourbier noir, d'infecte profondeur,
Qui fait sentir très malplaisante odeur
A un chacun, fors à la troupe impure
Qui va nageant dans ce fleuve d'ordure.
Et qui sont-ils ces rimeurs diffamés?
Pas ne prétends que par moi soient nommés;
Mais quand verrez chansonniers, feseurs d'odes,
Rogues corneurs de leurs vers incommodes;
Peintres, abbés, brocanteurs, jetonniers,
D'un vil café superbes casaniers,
Où tous les jours contre Rome et la Grèce,
De maldisans se tient bureau d'adresse,
Direz alors, en voyant tel gibier:
Ceci paraît citoyen du bourbier.
De ces grimauds la croupissante race,
En cettui lac incessamment coasse
Contre tous ceux qui d'un vol assuré

Sont parvenus au haut du mont sacré.
En ce seul point, cettui peuple s'accorde,
Et va cherchant la fange la plus orde,
Pour en noircir les menins d'Hélicon
Et polluer le trône d'Apollon.
C'est vainement; car cet impur nuage
Que contre Homère, en son aveugle rage,
La gent moderne assemblait avec art,
Est retombé sur le poète Houdart.
Houdart, ami de la troupe aquatique,
Et de leurs vers approbateur unique,
Comme est aussi le tiers-état auteur,
Dudit Houdart unique admirateur:
Houdart enfin, qui dans un coin du Pinde,
Loin du sommet où Pindare se guinde,
Non loin du lac est assis, ce dit-on,
Tout au-dessus de l'abbé Terrasson.

NOTE.

(1) Les éditeurs de Kehl n'ont pas imprimé cette satire, et cependant il est hors de doute qu'elle leur était connue, puisque, imprimée d'abord dans le premier volume des *Nouvelles littéraires*, 1715, elle l'a été six à huit fois depuis dans divers recueils, tantôt sous le titre du *Parnasse*, tantôt sous le titre du *Bourbier*. Il est à croire que les éditeurs de Kehl l'ont rejetée pour les mêmes raisons qui ont dû déterminer Voltaire à en désirer la suppression. Il a dû regretter beaucoup d'y avoir outragé Lamotte, littérateur estimable, qui avait pu se tromper en donnant à l'abbé Du Jarry un prix académique mieux mérité par Voltaire, mais qui, au lieu de lui vouer inimitié pour cette insulte, eut la générosité de rendre de bon cœur justice à tout son mérite, et de le présenter comme digne successeur des Corneille et des Racine. Combien d'écrits seraient soustraits à la circulation, s'il dépendait des auteurs de rappeler et supprimer une publication faite dans un moment de passion !

Imprimée dans plusieurs éditions récentes, cette pièce, qui est incontestablement de Voltaire, ne pouvait être rejetée de celle-ci. R.

LA CRÉPINADE.(1)

Le diable un jour se trouvant de loisir,
Dit : « Je voudrais former à mon plaisir
« Quelque animal dont l'âme et la figure
« Fût à tel point au rebours de nature,
« Qu'en le voyant l'esprit le plus bouché
« Y reconnût mon portrait tout craché. »
Il dit : il prend une argile ensoufrée,
Des eaux du Styx imbue et pénétrée ;
Il en modèle un chef-d'œuvre naissant,
Pétrit son homme, et rit en pétrissant.
D'abord il met sur une tête immonde
Certain poil roux que l'on sent à la ronde ;
Ce crin de Juif orne un cuir bourgeonné,
Un front d'airain, vrai casque de damné ;
Un sourcil blanc cache un œil sombre et louche ;
Sous un nez large il tord sa laide bouche.
Satan lui donne un ris sardonien,
Qui fait frémir les pauvres gens de bien,
Cou de travers, omoplate en arcade,
Un dos cintré propre à la bastonnade ;
Puis il lui souffle un esprit imposteur,
Traître et rampant, satirique et flatteur ;
Rien n'épargnait. Il vous remplit la bête
De fiel au cœur, et de vent dans la tête.
Quand tout fut fait, Satan considéra
Ce beau garçon, le baisa, l'admira ;
Endoctrina, gouverna son ouaille ;
Puis dit à tous : « Il est temps qu'il rimaille. »
Aussitôt fait, l'animal rimailla,

Monta sa vielle, et Rabelais pilla :
Il griffonna des *Ceintures magiques*,
Des *Adonis*, des *Aïeux chimériques* ;
Dans les cafés il fit le bel esprit ;
Il nous chanta Sodome et Jésus-Christ ;
Il fut sifflé, battu pour son mérite,
Puis fut errant, puis se fit hypocrite,
Et, pour finir, à son père il alla ;
Qu'il y demeure. Or je veux sur cela
Donner au diable un conseil salutaire :
Monsieur Satan, lorsque vous voudrez faire
Quelque bon tour au chétif genre humain,
Prenez-vous-y par un autre chemin :
Ce n'est le tout d'envoyer son semblable
Pour nous tenter : Crépin votre féal,
Vous servant trop, vous a servi fort mal.
Pour nous damner rendez le vice aimable.

NOTE.

(1) J. B. Rousseau avait fait une satire intitulée *la Baronade*, contre le baron de Breteuil, son bienfaiteur, dont il avait été le secrétaire, et il avait eu l'impudence de prétendre ne s'être brouillé avec M. de Voltaire que par zèle pour la religion ; hypocrisie révoltante dans un homme connu par tant d'épigrammes irréligieuses, et banni pour crime de subornation. Ces circonstances rendent cette satire excusable ; l'ingratitude et l'hypocrisie doivent être traitées sans ménagement.

LE MONDAIN.

AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS DE KEHL,

SUR LE MONDAIN ET SUR SA DÉFENSE.

Ces deux ouvrages ont attiré à M. de Voltaire les reproches non-seulement des dévots, mais de plusieurs philosophes austères et respectables. Ceux des dévots ne pouvaient mériter que du mépris; et on leur a répondu dans la *Défense du Mondain.* Toute prédication contre le luxe n'est qu'une insolence ridicule dans un pays où les chefs de la religion appellent leur maison un *palais*, et mènent dans l'opulence une vie molle et voluptueuse.

Les reproches des philosophes méritent une réponse plus grave. Toute grande société est fondée sur le droit de propriété; elle ne peut fleurir qu'autant que les individus qui la composent sont intéressés à multiplier les productions de la terre et celles des arts, c'est-à-dire, autant qu'ils peuvent compter sur la libre jouissance de ce qu'ils acquièrent par leur industrie; sans cela les hommes, bornés au simple nécessaire, sont exposés à en manquer. D'ailleurs l'espèce humaine tend naturellement à se multiplier, puisqu'un homme et une femme qui ont de quoi se nourrir et nourrir leur famille, éleveront en général un plus grand nombre d'enfans que les deux qui sont nécessaires pour les remplacer. Ainsi toute peuplade qui n'augmente point souffre, et l'on sait que dans tout pays où la culture n'augmente point, la population ne peut augmenter.

Il faut donc que les hommes puissent acquérir en propriété plus que le nécessaire, et que cette propriété soit respectée, pour que la société soit florissante. L'inégalité des fortunes, et par conséquent le luxe y est donc utile.

On voit d'un autre côté que moins cette inégalité est grande, plus la société est heureuse. Il faut donc que les lois, en lais-

sant à chacun la liberté d'acquérir des richesses et de jouir de celles qu'il possède, tendent à diminuer l'inégalité; mais si elles établissent le partage égal des successions; si elles n'étendent point trop la permission de tester; si elles laissent au commerce, aux professions de l'industrie toute leur liberté naturelle; si une administration simple d'impôts rend impossibles les grandes fortunes de finance; si aucune grande place n'est ni héréditaire ni lucrative, dès lors il ne peut s'établir une grande inégalité; en sorte que l'intérêt de la prospérité publique est ici d'accord avec la raison, la nature et la justice.

Si l'on suppose une grande inégalité établie, le luxe n'est point un mal; en effet le luxe diminue en grande partie les effets de cette inégalité, en fesant vivre le pauvre aux dépens des fantaisies du riche. Il vaut mieux qu'un homme qui a cent mille écus de rente nourrisse des doreurs, des brodeuses ou des peintres, que s'il employait son superflu, comme les anciens Romains, à se faire des créatures, ou bien, comme nos anciens seigneurs, à entretenir de la valetaille, des moines, ou des bêtes fauves.

La corruption des mœurs naît de l'inégalité d'état ou de fortune, et non pas du luxe: elle n'existe que parce qu'un individu de l'espèce humaine en peut acheter ou soumettre un autre.

Il est vrai que le luxe le plus innocent, celui qui consiste à jouir des délices de la vie, amollit les âmes, et en leur rendant une grande fortune nécessaire, les dispose à la corruption; mais en même temps il les adoucit. Une grande inégalité de fortune, dans un pays où les délices sont inconnues, produit des complots, des troubles, et tous les crimes si fréquens dans les siècles de barbarie.

Il n'est donc qu'un moyen sûr d'attaquer le luxe; c'est de détruire l'inégalité des fortunes par les lois sages qui l'auraient empêché de nuire. Alors le luxe diminuera sans que l'industrie y perde rien; les mœurs seront moins corrompues; les âmes pourront être fortes sans être féroces.

Les philosophes qui ont regardé le luxe comme la source des maux de l'humanité ont donc pris l'effet pour la cause; et ceux qui ont fait l'apologie du luxe, en le regardant comme

la source de la richesse réelle d'un état, ont pris pour un bon régime de santé un remède qui ne fait que diminuer les ravages d'une maladie funeste.

C'est ici toute l'erreur qu'on peut reprocher à M. de Voltaire; erreur qu'il partageait avec les hommes les plus éclairés sur la politique qu'il y eût en France quand il composa cette satire.

Quant à ce qu'il dit dans la première pièce, et qui se borne à prétendre que les commodités de la vie sont une bonne chose, cela est vrai, pourvu qu'on soit sûr de les conserver, et qu'on n'en jouisse point aux dépens d'autrui.

Il n'est pas moins vrai que la frugalité, qu'on a prise pour une vertu, n'a été souvent que l'effet du défaut d'industrie, ou de l'indifférence pour les douceurs de la vie, que les brigands des forêts de la Tartarie poussent au moins aussi loin que les stoïciens.

Les conseils que donne Mentor à Idoménée, quoique inspirés par un sentiment vertueux, ne seraient guère praticables, surtout dans une grande société; et il faut avouer que cette division des citoyens en classes distinguées entre elles par les habits, n'est d'une politique ni bien profonde ni bien solide.

Les progrès de l'industrie, il faut en convenir, ont contribué, sinon au bonheur, du moins au bien-être des hommes; et l'opinion que le siècle où a vécu M. de Voltaire valait mieux que ceux qu'on regrette tant, n'est point particulière à cet illustre philosophe; elle est celle de beaucoup d'hommes très éclairés.

Ainsi, en ayant égard à l'espèce d'exagération que permet la poésie, surtout dans un ouvrage de plaisanterie, ces pièces ne méritent aucun reproche grave, et moins qu'aucun autre celui de dureté ou de personnalité que leur a fait J. J. Rousseau; car c'est précisément parce que le commerce, l'industrie, le luxe, lient entre eux les nations et les états de la société, adoucissent les hommes, et font aimer la paix, que M. de Voltaire en a quelquefois exagéré les avantages.

Nous avouerons avec la même franchise que la vie d'un honnête homme, peinte dans *le Mondain*, est celle d'un sybarite,

et que tout homme qui mène cette vie ne peut être, même sans avoir aucun vice, qu'un homme aussi méprisable qu'ennuyé; mais il est aisé de voir que c'est une pure plaisanterie. Un homme qui, pendant soixante et dix ans, n'a point peut-être passé un seul jour sans écrire ou sans agir en faveur de l'humanité, aurait-il approuvé une vie consumée dans de vains plaisirs ? Il a voulu dire seulement qu'une vie inutile, perdue dans les voluptés, est moins criminelle et moins méprisable qu'une vie austère employée dans l'intrigue, souillée par les ruses de l'hypocrisie, ou les manœuvres de l'avidité.

LE MONDAIN.[a]

1736.

REGRETTERA qui veut le bon vieux temps,
Et l'âge d'or, et le règne d'Astrée,
Et les beaux jours de Saturne et de Rhée,
Et le jardin de nos premiers parens;
Moi, je rends grâce à la nature sage,
Qui, pour mon bien, m'a fait naître en cet âge
Tant décrié par nos tristes frondeurs:
Ce temps profane est tout fait pour mes mœurs.
J'aime le luxe, et même la mollesse,
Tous les plaisirs, les arts de toute espèce,
La propreté, le goût, les ornemens:
Tout honnête homme a de tels sentimens.
Il est bien doux pour mon cœur très immonde
De voir ici l'abondance à la ronde,
Mère des arts et des heureux travaux,
Nous apporter de sa source féconde
Et des besoins et des plaisirs nouveaux.
L'or de la terre, et les trésors de l'onde,
Leurs habitans, et les peuples de l'air,
Tout sert au luxe, aux plaisirs de ce monde.
O le bon temps que ce siècle de fer!
Le superflu, chose très nécessaire,
A réuni l'un et l'autre hémisphère.
Voyez-vous pas ces agiles vaisseaux
Qui du Texel, de Londres, de Bordeaux,
S'en vont chercher, par un heureux échange,
De nouveaux biens, nés aux sources du Gange;
Tandis qu'au loin, vainqueurs des Musulmans,

Nos vins de France enivrent les sultans?
Quand la nature était dans son enfance,
Nos bons aïeux vivaient dans l'ignorance,
Ne connaissant ni le *tien* ni le *mien*.
Qu'auraient-ils pu connaître? ils n'avaient rien;
Ils étaient nus, et c'est chose très claire
Que qui n'a rien n'a nul partage à faire.
Sobres étaient: ah! je le crois encor;
Martialo (*b*) n'est point du siècle d'or:
D'un bon vin frais ou la mousse ou la séve
Ne gratta point le triste gosier d'Ève;
La soie et l'or ne brillaient point chez eux.
Admirez-vous pour cela nos aïeux?
Il leur manquait l'industrie et l'aisance:
Est-ce vertu? c'était pure ignorance.
Quel idiot, s'il avait eu pour lors
Quelque bon lit, aurait couché dehors?
Mon cher Adam, mon gourmand, mon bon père, (*c*)
Que fesais-tu dans les jardins d'Éden?
Travaillais-tu pour ce sot genre humain?
Caressais-tu madame Ève ma mère?
Avouez-moi que vous aviez tous deux
Les ongles longs, un peu noirs, et crasseux,
La chevelure assez mal ordonnée,
Le teint bruni, la peau bise et tannée.
Sans propreté, l'amour le plus heureux
N'est plus amour, c'est un besoin honteux.
Bientôt lassés de leur belle aventure,
Dessous un chêne ils soupent galamment
Avec de l'eau, du millet et du gland;
Le repas fait, ils dorment sur la dure:
Voilà l'état de la pure nature.
Or maintenant voulez-vous, mes amis,

Savoir un peu, dans nos jours tant maudits,
Soit à Paris, soit dans Londre, ou dans Rome,
Quel est le train des jours d'un honnête homme?
Entrez chez lui : la foule des beaux-arts,
Enfans du goût, se montre à vos regards.
De mille mains l'éclatante industrie
De ces dehors orna la symétrie;
L'heureux pinceau, le superbe dessin
Du doux Corrége et du savant Poussin,
Sont encadrés dans l'or d'une bordure;
C'est Bouchardon (d) qui fit cette figure,
Et cet argent fut poli par Germain : (e)
Des Gobelins l'aiguille et la teinture
Dans ces tapis surpassent la peinture.
Tous ces objets sont vingt fois répétés
Dans des trumeaux tout brillans de clartés.
De ce salon je vois par la fenêtre,
Dans des jardins, des myrtes en berceaux;
Je vois jaillir les bondissantes eaux.
Mais du logis j'entends sortir le maître.
Un char commode, avec grâces orné,
Par deux chevaux rapidement traîné,
Paraît aux yeux une maison roulante,
Moitié dorée, et moitié transparente :
Nonchalamment je l'y vois promené :
De deux ressorts la liante souplesse
Sur le pavé le porte avec mollesse.
Il court au bain : les parfums les plus doux
Rendent sa peau plus fraîche et plus polie.
Le plaisir presse : il vole au rendez-vous
Chez Camargo, chez Gaussin, chez Julie :
Il est comblé d'amour et de faveurs.
Il faut se rendre à ce palais magique

Où les beaux vers, la danse, la musique,
L'art de tromper les yeux par les couleurs,
L'art plus heureux de séduire les cœurs,
De cent plaisirs font un plaisir unique.
Il va siffler quelque opéra nouveau,
Ou, malgré lui, court admirer Rameau.
Allons souper. Que ces brillans services,
Que ces ragoûts ont pour moi de délices!
Qu'un cuisinier est un mortel divin!
Chloris, Églé, me versent de leur main
D'un vin d'Aï, dont la mousse pressée,
De la bouteille avec force élancée,
Comme un éclair fait voler son bouchon :
Il part, on rit, il frappe le plafond.
De ce vin frais l'écume pétillante
De nos Français est l'image brillante.
Le lendemain donne d'autres désirs,
D'autres soupers, et de nouveaux plaisirs.
Or maintenant, monsieur du Télémaque,
Vantez-nous bien votre petite Ithaque,
Votre Salente et vos murs malheureux,
Où vos Crétois, tristement vertueux,
Pauvres d'effet, et riches d'abstinence,
Manquent de tout pour avoir l'abondance :
J'admire fort votre style flatteur,
Et votre prose, encor qu'un peu traînante;
Mais, mon ami, je consens de grand cœur
D'être fessé dans vos murs de Salente,
Si je vais là pour chercher mon bonheur.
Et vous, jardin de ce premier bon homme,
Jardin fameux par le diable et la pomme,
C'est bien en vain que, par l'orgueil séduits,
Huet, Calmet dans leur savante audace,

Du paradis ont recherché la place :
Le paradis terrestre est où je suis. (*f*)

NOTES.

(*a*) Cette pièce est un badinage dont le fonds est très philosophique et très utile : son utilité se trouve expliquée dans la pièce suivante. *Voyez* aussi la lettre de M. de Melon à madame la comtesse de Verrue, ci-après.

(*b*) Auteur du *Cuisinier français.*

(*c*) *Mon cher Adam, mon gourmand, mon bon père,*
Je crois te voir dans un recoin d'Éden,
En secouant madame Ève, ma mère :
Deux singes verts, deux chèvres pieds-fourchus,
Sont moins hideux au pied de leur feuillée.
Par le soleil votre face hâlée,
Vos bras velus, votre main écaillée,
Vos ongles longs, crasseux, noirs et crochus,
Votre peau bise, endurcie et brûlée,
Sont les attraits, sont les charmes flatteurs
Dont l'assemblage allume vos ardeurs.
Bientôt lassés, etc.

(*d*) Fameux sculpteur, né à Chaumont en Champagne.

(*e*) Excellent orfévre dont les dessins et les ouvrages sont du plus grand goût.

(*f*) Les curieux d'anecdotes seront bien aises de savoir que ce badinage, non-seulement très innocent, mais dans le fond très utile, fut composé dans l'année 1736, immédiatement après le succès de la tragédie d'*Alzire*. Ce succès anima tellement les ennemis littéraires de l'auteur, que l'abbé Desfontaines alla dénoncer la petite plaisanterie du *Mondain* à un prêtre nommé Couturier, qui avait du crédit sur l'esprit du cardinal de Fleury. Desfontaines falsifia l'ouvrage, y mit des vers de sa façon, comme il avait fait à *la Henriade*. L'ouvrage fut traité de scandaleux, et l'auteur de *la Henriade*, de *Mérope*, de *Zaire*, fut obligé de s'enfuir de Paris. Le roi de Prusse lui offrit alors le même asile qu'il lui a donné depuis; mais l'auteur aima mieux aller retrouver ses amis dans sa patrie. Nous tenons cette anecdote de la bouche même de M. de Voltaire.

LETTRE DE M. DE MELON,[1]

CI-DEVANT SECRÉTAIRE DU RÉGENT DU ROYAUME,

A MADAME LA COMTESSE DE VERRUE,

SUR L'APOLOGIE DU LUXE.

J'AI lu, madame, l'ingénieuse *Apologie du luxe ;* je regarde ce petit ouvrage comme une excellente leçon de politique, cachée sous un badinage agréable. Je me flatte d'avoir démontré, dans mon *Essai politique sur le commerce*, combien ce goût des beaux-arts, et cet emploi des richesses, cette âme d'un grand état, qu'on nomme *luxe*, sont nécessaires pour la circulation de l'espèce et pour le maintien de l'industrie ; je vous regarde, madame, comme un des grands exemples de cette vérité. Combien de familles de Paris subsistent uniquement par la protection que vous donnez aux arts [2] ! Que l'on cesse d'aimer les tableaux, les estampes, les curiosités en toute sorte de genre, voilà vingt mille hommes, au moins, ruinés tout d'un coup dans Paris, et qui sont forcés d'aller chercher de l'emploi chez l'étranger. Il est bon que dans un canton suisse on fasse des lois somptuaires, par la raison qu'il ne faut pas qu'un pauvre vive comme un riche. Quand les Hollandais ont commencé leur commerce, ils avaient besoin d'une extrême frugalité ; mais à présent que c'est la nation de l'Europe qui a le plus d'argent, elle a besoin de luxe, etc.

[1] Cette lettre fut écrite dans le temps que la pièce du *Mondain* parut, en 1736.

[2] Madame la comtesse de Verrue, mère de madame la princesse de Carignan, dépensait cent mille francs par an en curiosités : elle s'était formé un des beaux cabinets de l'Europe en raretés et en tableaux. Elle rassemblait chez elle une société de philosophes, auxquels elle fit des legs par son testament. Elle mourut avec la fermeté et la simplicité de la philosophie la plus intrépide.

LETTRE

A M. LE COMTE DE SAXE,

DEPUIS MARÉCHAL GÉNÉRAL.[1]

Voici, monsieur le comte, la *Défense du Mondain;* j'ai l'honneur de vous l'envoyer, non-seulement comme à un mondain très aimable, mais comme à un guerrier très philosophe, qui sait coucher au bivouac aussi lestement que dans le lit magnifique de la plus belle de ses maîtresses, et tantôt faire un souper de Lucullus, tantôt un souper de houssard.

Omnis Aristippum decuit color et status et res.
Hor. l. 1, ep. 17.

Je vous cite Horace, qui vivait dans le siècle du plus grand luxe et des plaisirs les plus raffinés; il se contentait de deux demoiselles ou de l'équivalent; et souvent il ne se fesait servir à table que par trois laquais : *cœna ministratur pueris tribus.* Les poètes de ce temps-ci, sous un Mécène tel que le cardinal de Fleury, sont encore plus modestes.

Oui, je suis loin de m'en dédire,
Le luxe a des charmes puissans;
Il encourage les talens,
Il est la gloire d'un empire.

Il ressemble aux vins délicats,
Il faut s'en permettre l'usage:
Le plaisir sied très bien au sage;
Buvez, ne vous enivrez pas.

Qui ne sait pas faire abstinence
Sait mal goûter la volupté;
Et qui craint trop la pauvreté
N'est pas digne de l'opulence.

[1] Cette lettre a été trouvée dans les papiers de M. le maréchal de Saxe.

DÉFENSE DU MONDAIN,

OU

L'APOLOGIE DU LUXF

A table hier, par un triste hasard,
J'étais assis près d'un maître cafard,
Lequel me dit : « Vous avez bien la mine
« D'aller un jour échauffer la cuisine
« De Lucifer; et moi, prédestiné,
« Je rirai bien quand vous serez damné. —
« Damné! comment? pourquoi? — Pour vos folies.
« Vous avez dit en vos œuvres non pies,
« Dans certain conte en rimes barbouillé,
« Qu'au paradis Adam était mouillé
« Lorsqu'il pleuvait sur notre premier père,
« Qu'Ève avec lui buvait de belle eau claire;
« Qu'ils avaient même, avant d'être déchus,
« La peau tannée et les ongles crochus.
« Vous avancez, dans votre folle ivresse,
« Prêchant le luxe, et vantant la mollesse,
« Qu'il vaut bien mieux, ô blasphèmes maudits!
« Vivre à présent qu'avoir vécu jadis.
« Par quoi, mon fils, votre muse pollue
« Sera rôtie, et c'est chose conclue. »
  Disant ces mots, son gosier altéré
Humait un vin qui, d'ambre coloré,
Sentait encor la grappe parfumée
Dont fut pour nous la liqueur exprimée;
Un rouge vif enluminait son teint.

Lors je lui dis : Pour dieu, monsieur le saint,
Quel est ce vin? d'où vient-il, je vous prie?
D'où l'avez-vous? — Il vient de Canarie;
C'est un nectar, un breuvage d'élu :
Dieu nous le donne, et Dieu veut qu'il soit bu.
— Et ce café, dont, après cinq services,
Votre estomac goûte encor les délices?
— Par le Seigneur il me fut destiné.
— Bon : mais avant que Dieu vous l'ait donné,
Ne faut-il pas que l'humaine industrie
L'aille ravir aux champs de l'Arabie?
La porcelaine, et la frêle beauté
De cet émail à la Chine empâté,
Par mille mains fut pour vous préparée,
Cuite, recuite, et peinte, et diaprée :
Cet argent fin, ciselé, godronné,
En plat, en vase, en soucoupe tourné,
Fut arraché de la terre profonde,
Dans le Potose, au sein d'un nouveau monde.
Tout l'univers a travaillé pour vous,
Afin qu'en paix, dans votre heureux courroux,
Vous insultiez, pieux atrabilaire,
Au monde entier épuisé pour vous plaire.
O faux dévot, véritable mondain,
Connaissez vous; et dans votre prochain
Ne blâmez plus ce que votre indolence
Souffre chez vous avec tant d'indulgence.
Sachez surtout que le luxe enrichit
Un grand état, s'il en perd un petit.
Cette splendeur, cette pompe mondaine,
D'un règne heureux est la marque certaine.
Le riche est né pour beaucoup dépenser;
Le pauvre est fait pour beaucoup amasser.

Dans ces jardins regardez ces cascades,
L'étonnement et l'amour des Naïades;
Voyez ces flots, dont les nappes d'argent
Vont inonder ce marbre blanchissant;
Les humbles prés s'abreuvent de cette onde;
La terre en est plus belle et plus féconde:
Mais de ces eaux si la source tarit,
L'herbe est séchée, et la fleur se flétrit.
Ainsi l'on voit en Angleterre, en France,
Par cent canaux circuler l'abondance·
Le goût du luxe entre dans tous les rangs;
Le pauvre y vit des vanités des grands:
Et le travail, gagé par la mollesse,
S'ouvre à pas lents la route à la richesse.
J'entends d'ici des pédans à rabats,
Tristes censeurs des plaisirs qu'ils n'ont pas,
Qui, me citant Denys d'Halicarnasse,
Dion, Plutarque, et même un peu d'Horace,
Vont criaillant, qu'un certain Curius,
Cincinnatus, et des consuls en *us*,
Bêchaient la terre au milieu des alarmes,
Qu'ils maniaient la charrue et les armes,
Et que les blés tenaient à grand honneur
D'être semés par la main d'un vainqueur.
C'est fort bien dit, mes maîtres: je veux croire
Des vieux Romains la chimérique histoire.
Mais, dites-moi, si les dieux par hasard
Fesaient combattre Auteuil et Vaugirard,
Faudrait-il pas, au retour de la guerre,
Que le vainqueur vînt labourer sa terre?
L'auguste Rome, avec tout son orgueil,
Rome jadis était ce qu'est Auteuil.
Quand ces enfans de Mars et de Sylvie,

Pour quelque pré signalant leur furie,
De leur village allaient au champ de Mars,
Ils arboraient du foin [1] pour étendards.
Leur Jupiter, au temps du bon roi Tulle,
Était de bois; il fut d'or sous Luculle.
N'allez donc pas, avec simplicité,
Nommer vertu ce qui fut pauvreté.
Oh, que Colbert était un esprit sage!
Certain butor conseillait, par ménage,
Qu'on abolît ces travaux précieux,
Des Lyonnais ouvrage industrieux.
Du conseiller l'absurde prud'homie
Eût tout perdu par pure économie.
Mais le ministre, utile avec éclat,
Sut par le luxe enrichir notre état.
De tous nos arts il agrandit la source,
Et du Midi, du Levant et de l'Ourse,
Nos fiers voisins, de nos progrès jaloux,
Payaient l'esprit qu'ils admiraient en nous.
Je veux ici vous parler d'un autre homme,
Tel que n'en vit Paris, Pékin, ni Rome;
C'est Salomon, ce sage fortuné,
Roi philosophe, et Platon couronné,
Qui connut tout, du cèdre jusqu'à l'herbe.
Vit-on jamais un luxe plus superbe?
Il fesait naître au gré de ses désirs
L'argent et l'or, mais surtout les plaisirs.
Mille beautés servaient à son usage.
— Mille? — On le dit, c'est beaucoup pour un sage.
Qu'on m'en donne une, et c'est assez pour moi,
Qui n'ai l'honneur d'être sage ni roi.

[1] Une poignée de foin au bout d'un bâton, nommée *manipulus*, était le premier étendard des Romains.

Parlant ainsi, je vis que les convives
Aimaient assez mes peintures naïves :
Mon doux béat très peu me répondait,
Riait beaucoup, et beaucoup plus buvait ;
Et tout chacun présent à cette fête
Fit son profit de mon discours honnête.

SUR L'USAGE DE LA VIE,

POUR RÉPONDRE AUX CRITIQUES QU'ON AVAIT FAITES DU MONDAIN.

SACHEZ, mes très chers amis,
Qu'en parlant de l'abondance,
J'ai chanté la jouissance
Des plaisirs purs et permis,
Et jamais l'intempérance.
Gens de bien voluptueux,
Je ne veux que vous apprendre
L'art peu connu d'être heureux :
Cet art, qui doit tout comprendre,
Est de modérer ses vœux.
Gardez de vous y méprendre :
Les plaisirs, dans l'âge tend
S'empressent à vous flatter.
Sachez que pour les goûter
Il faut savoir les quitter,
Les quitter pour les reprendre.
Passez du fracas des cours
A la douce solitude :

Quittez les jeux pour l'étude;
Changez tout, hors vos amours.
D'une recherche importune
Que vos cœurs embarrassés
Ne volent point empressés
Vers les biens que la fortune
Trop loin de vous a placés:
Laissez la fleur étrangère
Embellir d'autres climats;
Cueillez d'une main légère
Celle qui naît sous vos pas.
Tout rang, tout sexe, tout âge
Reconnaît la même loi;
Chaque mortel en partage
A son bonheur près de soi.
L'inépuisable nature
Prend soin de la nourriture
Des tigres et des lions,
Sans que sa main abandonne
Le moucheron qui bourdonne
Sur les feuilles des buissons:
Et, tandis que l'aigle altière
S'applaudit de sa carrière
Dans le vaste champ des airs,
La tranquille Philomèle
A sa compagne fidèle
Module ses doux concerts.
Jouissez donc de la vie,
Soit que dans l'adversité
Elle paraisse avilie,
Soit que sa prospérité
Irrite l'œil de l'envie.
Tout est égal, croyez-moi;

On voit souvent plus d'un roi
Que la tristesse environne;
Les brillans de la couronne
Ne sauvent point de l'ennui:
Ses valets de pied, ses pages,
Jeunes, indiscrets, volages,
Sont plus fortunés que lui.
La princesse et la bergère
Soupirent également;
Et si leur âme diffère,
C'est en un point seulement.
Phyllis a plus de tendresse,
Phyllis aime constamment,
Et bien mieux que son altesse....
Ah! madame la princesse,
Comme je sacrifîrais
Tous vos augustes attraits
Aux larmes de ma maîtresse!
Un destin trop rigoureux
A mes transports amoureux
Ravit cet objet aimable;
Mais, dans l'ennui qui m'accable,
Si mes amis sont heureux,
Je serai moins misérable.

LE PAUVRE DIABLE,

OUVRAGE EN VERS AISÉS DE FEU M. VADÉ, MIS EN LUMIÈRE PAR CATHERINE VADÉ, SA COUSINE.

A MAITRE ABRAHAM CHAUMEIX.

Comme il est parlé de vous dans cet ouvrage de feu mon cousin Vadé, je vous le dédie. C'est mon *vade mecum ;* vous direz sans doute *vade retrò ;* et vous trouverez dans l'œuvre de mon cousin plusieurs passages contre l'état, contre la religion, les mœurs, etc. ; partant vous pouvez le dénoncer, car je préfère mon devoir à mon cousin Vadé.

Faites l'analyse de l'ouvrage ; ne manquez pas d'y répandre un filet de vinaigre en souvenance de votre premier métier. J'ai des préjugés légitimes [1] que vous êtes un des plus absurdes barbouilleurs de papier qui se soient jamais mêlés de raisonner ; ainsi personne n'est plus en droit que vous d'obtenir, par vos raisonnemens et par votre crédit, qu'on brûle ce petit poëme, comme si c'était un mandement d'évêque, ou le *Nouveau Testament* de frère Berruyer. Continuez de faire honneur à votre siècle, ainsi que tous les personnages dont il est question dans ce livret que je vous présente.

Catherine VADÉ.

A Paris, rue Thibautodé, chez maître Jean Gauchat, attenant le gîte de l'auteur des Nouvelles ecclésiastiques, 27 *mars* 1758.

[1] Abraham Chaumeix avait fait un livre intitulé *Préjugés légitimes contre l'Encyclopédie*, etc.



Tu n'as point d'aile, et tu veux voler ! rampe.
Hélas ! Monsieur, déjà je rampe assez.

Le Pauvre Diable.

J.B. Simonet Sculp.

LE PAUVRE DIABLE.[a]

1758.*

Quel parti prendre? où suis-je, et qui dois-je être?
Né dépourvu, dans la foule jeté,
Germe naissant par le vent emporté,
Sur quel terrain puis-je espérer de croître?
Comment trouver un état, un emploi?
Sur mon destin, de grâce, instruisez-moi.
— Il faut s'instruire et se sonder soi-même,
S'interroger, ne rien croire que soi,
Que son instinct, bien savoir ce qu'on aime;
Et, sans chercher des conseils superflus,
Prendre l'état qui vous plaira le plus.

* C'est Voltaire lui-même qui a mis à cette pièce la date de 1758; mais nous croyons devoir faire remarquer qu'elle n'est que de 1760. C'est en effet à cette date que les éditeurs de Kehl l'ont comprise dans leur table chronologique. Le Franc de Pompignan venait de prononcer, pour sa réception à l'Académie Française, un discours au moins déplacé, que Voltaire a immortalisé par les facéties qu'il publia à cette occasion. Ce qui prouve que *le Pauvre Diable* n'est que de 1760, c'est que *, 1°. Voltaire en parle pour la première fois dans sa lettre à d'Alembert, du 10 juin 1760, et pour la seconde dans celle à M. d'Argental, du 27 juin 1760; 2°. ce fut en 1760 que parut *le Pauvre Diable*, *chant second*, misérable rapsodie, sans aucun sel, où Voltaire est traité aussi mal qu'on peut l'être par un écrivain sans esprit. Il n'est pas à croire qu'on eût attendu deux ans pour faire cette suite et critique du *Pauvre Diable*; 3°. on sait aujourd'hui que le héros de cette pièce est Siméon Valette, mort le 29 décembre 1801. (*Voyez* sur ce personnage une notice intéressante, par M. Tourlet, dans le *Magasin encyclopédique*, année 1811, tome II, page 75.) Or Voltaire ne connut Valette qu'à la fin de 1759, ainsi qu'on le voit par ses lettres à d'Alembert, des 25 auguste et 15 décembre de cette année. B.

* Dans la réimpression de 1762 il a lui-même rétabli la vraie date : 27 mars 1760. R.

— J'aurais aimé le métier de la guerre.
— Qui vous retient? allez ; déjà l'hiver
A disparu ; déjà gronde dans l'air
L'airain bruyant, ce rival du tonnerre ;
Du duc Broglie osez suivre les pas ;
Sage en projets, et vif dans les combats,
Il a transmis sa valeur aux soldats ;
Il va venger les malheurs de la France :
Sous ses drapeaux marchez dès aujourd'hui,
Et méritez d'être aperçu de lui.
— Il n'est plus temps ; j'ai d'une lieutenance
Trop vainement demandé la faveur,
Mille rivaux briguaient la préférence ;
C'est une presse ! En vain Mars en fureur
De la patrie a moissonné la fleur,
Plus on en tue, et plus il s'en présente ;
Ils vont trottant des bords de la Charente,
De ceux du Lot, des coteaux champenois,
Et de Provence, et des monts francomtois,
En botte, en guêtre, et surtout en guenille,
Tous assiégeant la porte de Crémille, (*b*)
Pour obtenir des maîtres de leur sort
Un beau brevet qui les mène à la mort.
Parmi les flots de la foule empressée,
J'allai montrer ma mine embarrassée ;
Mais un commis, me prenant pour un sot,
Me rit au nez, sans me répondre un mot ;
Et je voulus, après cette aventure,
Me retourner vers la magistrature.
— Eh bien ! la robe est un métier prudent ;
Et cet air gauche et ce front de pédant
Pourront encor passer dans les enquêtes ;
Vous verrez là de merveilleuses têtes !

Vite achetez un emploi de Caton,
Allez juger : êtes-vous riche ? — Non,
Je n'ai plus rien, c'en est fait. — Vil atome !
Quoi ! point d'argent, et de l'ambition !
Pauvre impudent ! apprends qu'en ce royaume
Tous les honneurs sont fondés sur le bien
L'antiquité tenait pour axiome,
Que rien n'est rien, que de rien ne vient rien.
Du genre humain connais quelle est la trempe;
Avec de l'or je te fais président,
Fermier du roi, conseiller, intendant:
Tu n'as point d'aile, et tu veux voler ! rampe.
— Hélas ! monsieur, déjà je rampe assez.
Ce fol espoir qu'un moment a fait naître,
Ces vains désirs pour jamais sont passés :
Avec mon bien j'ai vu périr mon être.
Né malheureux, de la crasse tiré,
Et dans la crasse en un moment rentré,
A tous emplois on me ferme la porte.
Rebut du monde, errant, privé d'espoir,
Je me fais moine, ou gris, ou blanc, ou noir,
Rasé, barbu, chausse, déchaux, n'importe.
De mes erreurs déchirant le bandeau,
J'abjure tout ; un cloître est mon tombeau,
J'y vais descendre ; oui, j'y cours. — Imbécille,
Va donc pourrir au tombeau des vivans.
Tu crois trouver le repos ; mais apprends
Que des soucis c'est l'éternel asile ;
Que les ennuis en font leur domicile ;
Que la discorde y nourrit ses serpens ;
Que ce n'est plus ce ridicule temps
Où le capuce, et la toque à trois cornes,
Le scapulaire, et l'impudent cordon,

Ont extorqué des hommages sans bornes.
Du vil berceau de son illusion
La France arrive à l'âge de raison;
Et les enfans de François et d'Ignace,
Bien reconnus, sont remis à leur place.
Nous fesons cas d'un cheval vigoureux,
Qui, déployant quatre jarrets nerveux,
Frappe la terre, et bondit sous son maître:
J'aime un gros bœuf, dont le pas lent et lourd
En sillonnant un arpent dans un jour,
Forme un guéret où mes épis vont naître:
L'âne me plaît, son dos porte au marché
Les fruits du champ que le rustre a bêché:
Mais pour le singe, animal inutile,
Malin, gourmand, saltimbanque indocile,
Qui gâte tout et vit à nos dépens,
On l'abandonne aux laquais fainéans.
Le fier guerrier, dans la Saxe, en Thuringe,
C'est le cheval; un Péquet, un Pléneuf, (c)
Un trafiquant, un commis, est le bœuf;
Le peuple est l'âne, et le moine est le singe.
— S'il est ainsi, je me décloître. O ciel!
Faut-il rentrer dans mon état cruel!
Faut-il me rendre à ma première vie!
— Quelle était donc cette vie? — Un enfer
Un piége affreux, tendu par Lucifer.
J'étais sans biens, sans métier, sans génie,
Et j'avais lu quelques méchans auteurs,
Je croyais même avoir des protecteurs; *

* Ce vers, qui est bien de Voltaire, n'est pas dans les premières éditions; il remplace ici un vers qui n'est pas de lui, et qu'on avait introduit pour compléter la rime:

Froids romanciers, plats versificateurs. R.

Mordu du chien de la métromanie,
Le mal me prit, je fus auteur aussi.
— Ce métier-là ne t'a pas réussi,
Je le vois trop : çà, fais-moi, pauvre diable,
De ton désastre un récit véritable.
Que fesais-tu sur le Parnasse? — Hélas !
Dans mon grenier, entre deux sales draps,
Je célébrais les faveurs de Glycère,
De qui jamais n'approcha ma misère ;
Ma triste voix chantait d'un gosier sec
Le vin mousseux, le frontignan, le grec,
Buvant de l'eau dans un vieux pot à bière ;
Faute de bas, passant le jour au lit,
Sans couverture, ainsi que sans habit,
Je fredonnais des vers sur la paresse,
D'après Chaulieu je vantais la mollesse.
Enfin, un jour qu'un surtout emprunté
Vêtit à cru ma triste nudité,
Après midi, dans l'antre de Procope
(C'était le jour que l'on donnait Mérope),
Seul en un coin, pensif et consterné,
Rimant une ode, et n'ayant point dîné,
Je m'accostai d'un homme à lourde mine,
Qui sur sa plume a fondé sa cuisine,
Grand écumeur des bourbiers d'Hélicon,
De Loyola chassé pour ses fredaines,
Vermisseau né du cul de Desfontaines,
Digne en tout sens de son extraction,
Lâche Zoïle, autrefois laid Giton :
Cet animal se nommait Jean Fréron. (*d*)
J'étais tout neuf; j'étais jeune, sincère
Et j'ignorais son naturel félon ;
Je m'engageai, sous l'espoir d'un salaire,

A travailler à son hebdomadaire,
Qu'aucuns nommaient alors patibulaire :
Il m'enseigna comment on dépeçait
Un livre entier, comme on le recousait,
Comme on jugeait du tout par la préface,
Comme on louait un sot auteur en place,
Comme on fondait avec lourde roideur
Sur l'écrivain pauvre et sans protecteur.
Je m'enrôlai, je servis le corsaire;
Je critiquai, sans esprit et sans choix,
Impunément le théâtre, la chaire,
Et je mentis pour dix écus par mois.
 Quel fut le prix de ma plate manie?
Je fus connu, mais par mon infamie,
Comme un gredin que la main de Thémis
A diapré de nobles fleurs de lis,
Par un fer chaud, gravé sur l'omoplate.
Triste et honteux, je quittai mon pirate,
Qui me vola, pour fruit de mon labeur,
Mon honoraire, en me parlant d'honneur.
 M'étant ainsi sauvé de sa boutique,
Et n'étant plus compagnon satirique,
Manquant de tout, dans mon chagrin poignant,
J'allai trouver Le Franc de Pompignan, (e)
Ainsi que moi natif de Montauban,
Lequel jadis a brodé quelque phrase
Sur la Didon qui fut de Métastase;
Je lui contai tous les tours du croquant :
« Mon cher pays, secourez-moi, lui dis-je;
« Fréron me vole, et pauvreté m'afflige.
 « De ce bourbier vos pas seront tirés,
« Dit Pompignan; votre dur cas me touche;
« Tenez, prenez mes cantiques sacrés;

« Sacrés ils sont ; car personne n'y touche :
« Avec le temps un jour vous les vendrez :
« Plus, acceptez mon chef-d'œuvre tragique
« De Zoraïd, la scène est en Afrique : (f)
« A la Clairon vous le présenterez :
« C'est un trésor : allez, et prospérez. »
Tout ranimé par son ton didactique,
Je cours en hâte au parlement comique,
Bureau de vers, où maint auteur pelé
Vend mainte scène à maint acteur sifflé.
J'entre, je lis d'une voix fausse et grêle
Le triste drame écrit pour la Denèle. (g)
Dieu paternel, quels dédains, quel accueil !
De quelle œillade altière, impérieuse,
La Duménil rabattit mon orgueil !
La Dangeville est plaisante et moqueuse ;
Elle riait : Grandval me regardait
D'un air de prince, et Sarrazin dormait :
Et, renvoyé pénaud par la cohue,
J'allai gronder et pleurer dans la rue.
De vers, de prose, et de honte étouffé,
Je rencontrai Gresset dans un café,
Gresset doué du double privilége (h)
D'être au collége un bel esprit mondain,
Et dans le monde un homme de collége ;
Gresset dévot, long-temps petit badin,
Sanctifié par ses palidonies,
Il prétendait avec componction
Qu'il avait fait jadis des comédies
Dont à la Vierge il demandait pardon.
— Gresset se trompe, il n'est pas si coupable :
Un vers heureux et d'un tour agréable
Ne suffit pas ; il faut une action,

De l'intérêt, du comique, une fable,
Des mœurs du temps un portrait véritable,
Pour consommer cette œuvre du démon.
Mais que fit-il dans ton affliction?
— Il me donna les conseils les plus sages.
« Quittez, dit-il, les profanes ouvrages;
« Faites des vers moraux contre l'amour;
« Soyez dévot, montrez-vous à la cour. »
Je crois mon homme, et je vais à Versaille;
Maudit voyage! hélas! chacun se raille
En ce pays d'un pauvre auteur moral;
Dans l'antichambre il est reçu bien mal,
Et les laquais insultent sa figure
Par un mépris pire encor que l'injure.
Plus que jamais confus, humilié,
Devers Paris je m'en revins à pié.
L'abbé Trublet alors avait la rage (i)
D'être à Paris un petit personnage:
Au peu d'esprit que le bon homme avait
L'esprit d'autrui par supplément servait;
Il entassait adage sur adage,
Il compilait, compilait, compilait;
On le voyait sans cesse écrire, écrire
Ce qu'il avait jadis entendu dire,
Et nous lassait sans jamais se lasser:
Il me choisit pour l'aider à penser:
Trois mois entiers ensemble nous pensâmes,
Lûmes beaucoup, et rien n'imaginâmes.
L'abbé Trublet m'avait pétrifié;
Mais un bâtard du sieur de La Chaussée
Vint ranimer ma cervelle épuisée;
Et tous les deux nous fîmes par moitié
Un drame court et non versifié,

Dans le grand goût du larmoyant comique,
Roman moral, roman métaphysique.
— Eh bien, mon fils, je ne te blâme pas!
Il est bien vrai que je fais peu de cas
De ce faux genre, et j'aime assez qu'on rie;
Souvent je bâille au tragique bourgeois,
Aux vains efforts d'un auteur amphibie,
Qui défigure et qui brave à la fois,
Dans son jargon, Melpomène et Thalie.
Mais après tout, dans une comédie,
On peut parfois se rendre intéressant,
En empruntant l'art de la tragédie,
Quand par malheur on n'est point né plaisant.
Fus-tu joué? ton drame hétéroclite
Eut-il l'honneur d'un peu de réussite?
— Je cabalai; je fis tant qu'à la fin
Je comparus au tripot d'Arlequin.
J'y fus hué; ce dernier coup de grâce
M'allait sans vie étendre sur la place;
On me porta dans un logis voisin,
Près d'expirer de douleur et de faim,
Les yeux tournés, et plus froid que ma pièce.
— Le pauvre enfant! son malheur m'intéresse;
Il est naïf. Allons, poursuis le fil
De tes récits. Ce logis, quel est-il?
— Cette maison d'une nouvelle espèce,
Où je restai long-temps inanimé,
Était un antre, un repaire enfumé,
Où s'assemblait six fois en deux semaines
Un reste impur de ces énergumènes (*k*)
De Saint-Médard effrontés charlatans,
Trompeurs, trompés, monstres de notre temps.
Missel en main, la cohorte infernale

Psalmodiait en ce lieu de scandale,
Et s'exerçait à des contorsions
Qui feraient peur aux plus hardis démons.
Leurs hurlemens en sursaut m'éveillèrent;
Dans mon cerveau mes esprits remontèrent;
Je soulevai mon corps sur mon grabat,
Et m'avisai que j'étais au sabbat.
Un gros rabbin de cette synagogue,
Que j'avais vu ci-devant pédagogue,
Me reconnut; le bouc s'imagina
Qu'avec ses saints je m'étais couché là.
Je lui contai ma honte et ma détresse.
Maître Abraham, après cinq ou six mots (*l*)
De compliment, me tint ce beau propos :
« J'ai comme toi croupi dans la bassesse,
« Et c'est le lot des trois quarts des humains;
« Mais notre sort est toujours dans nos mains.
« Je me suis fait auteur, disant la messe,
« Persécuteur, délateur, espion :
« Chez les dévots je forme des cabales :
« Je cours, j'écris, j'invente des scandales,
« Pour les combattre et pour me faire un nom,
« Pieusement semant la zizanie,
« Et l'arrosant d'un peu de calomnie.
« Imite-moi; mon art est assez bon :
« Suis comme moi les méchans à la piste;
« Crie à l'impie, à l'athée, au déiste,
« Au géomètre; et surtout prouve bien
« Qu'un bel esprit ne peut être chrétien.
« Du rigorisme embouche la trompette;
« Sois hypocrite, et ta fortune est faite. »
A ce discours saisi d'émotion,
Le cœur encore aigri de ma disgrâce,

Je répondis en lui couvrant la face
De mes cinq doigts; et la troupe en besace,
Qui fut témoin de ma vive action,
Crut que c'était une convulsion.
A la faveur de cette opinion
Je m'esquivai de l'antre de Mégère.
— C'est fort bien fait; si ta tête est légère,
Je m'aperçois que ton cœur est fort bon.
Où courus-tu présenter ta misère?
— Las! où courir dans mon destin maudit?
N'ayant ni pain, ni gîte, ni crédit,
Je résolus de finir ma carrière,
Ainsi qu'ont fait, au fond de la rivière,
Des gens de bien, lesquels n'en ont rien dit.
  O changement! ô fortune bizarre!
J'apprends soudain qu'un oncle trépassé,
Vieux janséniste, et docteur de Navarre,
Des vieux docteurs certes le plus avare,
Ab intestat malgré lui m'a laissé
D'argent comptant un immense héritage.
  Bientôt changeant de mœurs et de langage,
Je me décrasse; et m'étant dérobé
A cette fange où j'étais embourbé,
Je prends mon vol, je m'élève, je plane;
Je veux tâter des plus brillans emplois,
Être officier, signaler mes exploits,
Puis de Thémis endosser la soutane,
Et, moyennant vingt mille écus tournois,
Être appelé le tuteur de nos rois.
J'ai des amis, je leur fais grande chère;
J'ai de l'esprit alors, et tous mes vers
Ont comme moi l'heureux talent de plaire :
Je suis aimé des dames que je sers.

Pour compléter tant d'agrémens divers,
On me propose un très bon mariage;
Mais les conseils de mes nouveaux amis,
Un grain d'amour ou de libertinage,
La vanité, le bon air, tout m'engage
Dans les filets de certaine Laïs
Que Belzébut fit naître en mon pays,
Et qui depuis a brillé dans Paris.
Elle dansait à ce tripot lubrique,
Que de l'Église un ministre impudique
(Dont Marion fut servie assez mal) (m)
Fit élever près du Palais-Royal.
Avec éclat j'entretins donc ma belle :
Croyant l'aimer, croyant être aimé d'elle,
Je prodiguais les vers et les bijoux :
Billets de change étaient mes billets doux :
Je conduisais ma Laïs triomphante,
Les soirs d'été, dans la lice éclatante
De ce rempart, asile des amours,
Par Outrequin rafraîchi tous les jours. (n)
Quel beau vernis brillait sur sa voiture!
Un petit peigne orné de diamans
De son chignon surmontait la parure;
L'Inde à grands frais tissut ses vêtemens;
L'argent brillait dans la cuvette ovale
Où sa peau blanche, et ferme autant qu'égale
S'embellissait dans des eaux de jasmin.
A son souper un surtout de Germain
Et trente plats chargeaient sa table ronde
Des doux tributs des forêts et de l'onde.
Je voulus vivre en fermier général :
Que voulez-vous, hélas! que je vous dise?
Je payai cher ma brillante sottise,

En quatre mois je fus à l'hôpital.
  Voilà mon sort, il faut que je l'avoue.
Conseillez-moi. — Mon ami, je te loue
D'avoir enfin déduit sans vanité
Ton cas honteux, et dit la vérité.
Prête l'oreille à mes avis fidèles.
Jadis l'Égypte eut moins de sauterelles
Que l'on ne voit aujourd'hui dans Paris
De malotrus, soi-disant beaux esprits,
Qui, dissertant sur les pièces nouvelles,
En font encor de plus sifflables qu'elles :
Tous l'un de l'autre ennemis obstinés,
Mordus, mordans, chansonneurs, chansonnés,
Nourris de vent au temple de mémoire,
Peuple crotté qui dispense la gloire.
J'estime plus ces honnêtes enfans,
Qui de Savoie arrivent tous les ans,
Et dont la main légèrement essuie
Ces longs canaux engorgés par la suie :
J'estime plus celle qui dans un coin
Tricotte en paix les bas dont j'ai besoin;
Le cordonnier qui vient de ma chaussure
Prendre à genoux la forme et la mesure,
Que le métier de tes obscurs Frérons.
Maître Abraham, et ses vils compagnons,
Sont une espèce encor plus odieuse.
Quant aux catins, j'en fais assez de cas;
Leur art est doux, et leur vie est joyeuse;
Si quelquefois leurs dangereux appas
A l'hôpital mènent un pauvre diable,
Un grand benêt, qui fait l'homme agréable,
Je leur pardonne, il l'a bien mérité.
  Écoute, il faut avoir un poste honnête.

Les beaux projets dont tu fus tourmenté
Ne troublent plus ta ridicule tête;
Tu ne veux plus devenir conseiller;
Tu n'as point l'air de te faire officier,
Ni courtisan, ni financier, ni prêtre.
Dans mon logis il me manque un portier;
Prends ton parti, réponds-moi, veux-tu l'être?
— Oui-dà, monsieur. — Quatre fois dix écus
Seront par an ton salaire; et de plus,
D'assez bon vin chaque jour une pinte
Rajustera ton cerveau qui te tinte;
Va dans ta loge; et surtout garde-toi
Qu'aucun Fréron n'entre jamais chez moi.
— J'obéirai sans réplique à mon maître
En bon portier : mais en secret peut-être
J'aurais choisi, dans mon sort malheureux,
D'être plutôt le portier des chartreux. (*o*)

NOTES.

(*a*) On nous assure que l'auteur s'amusa à composer cet ouvrage en 1758, pour détourner de la carrière dangereuse des lettres un jeune homme sans fortune, qui prenait pour du génie sa fureur de faire de mauvais vers. Le nombre de ceux qui se perdent par cette passion malheureuse est prodigieux. Ils se rendent incapables d'un travail utile; leur petit orgueil les empêche de prendre un emploi subalterne, mais honnête, qui leur donnerait du pain; ils vivent de rimes et d'espérances, et meurent dans la misère.

(*b*) .... *La porte de Crémille.*

M. de Crémille, lieutenant général, était chargé alors du département de la guerre, sous M. le maréchal de Belle-Isle.

(*c*) .... *Un Péquet, un Pléneuf.*

Péquet était un premier commis des affaires étrangères; Pléneuf était un entrepreneur des vivres; tous les deux grands travailleurs.

(*d*) .... *Jean Fréron.*

Fréron ne se nomme pas Jean, mais Caterin. Il semble que cet homme soit le cadavre d'un coupable qu'on abandonne au scalpel des chirurgiens. Il a été méchant, et il en a été puni. Il dit, dans une de ses feuilles de l'année 1756 : « Je ne hais pas la médisance, peut-être « même ne haïrais-je pas la calomnie. » Un homme qui écrit ainsi ne doit pas être surpris qu'on lui rende justice.

(*e*) .... *Pompignan.*

L'homme dont il s'agit ici était d'ailleurs un magistrat et un homme de lettres et de mérite. Il eut le malheur de prononcer à l'Académie un discours peu mesuré, et même très offensant. Il est vrai que sa tragédie de *Didon* est faite sur le modèle de celle de *Metastasio;* mais aussi il y a de beaux morceaux qui sont à l'auteur français. Il faut avouer qu'en général la pièce est mal écrite. Il n'y a qu'à voir le commencement :

> Tous mes ambassadeurs, irrités et confus,
> Trop souvent de la reine ont subi les refus.
> Voisin de ses états faibles dans leur naissance,
> Je croyais que Didon, redoutant ma vengeance,
> Se résoudrait sans peine à l'hymen glorieux
> D'un monarque puissant, fils du maître des dieux.
> Je contiens cependant la fureur qui m'anime;
> Et, déguisant encor mon dépit légitime,
> Pour la dernière fois, en proie à ses hauteurs,
> Je viens sous le faux nom de mes ambassadeurs,
> Au milieu de la cour d'une reine étrangère,
> D'un refus obstiné pénétrer le mystère;
> Que sais-je... ? n'écouter qu'un transport amoureux.

Des ambassadeurs ne subissent point des refus : on essuie, on reçoit des refus.

Si tous ses ambassadeurs irrités et confus ont subi des refus, comment cet Iarbe pouvait-il croire que Didon se soumettrait sans peine à cet hymen glorieux? Iarbe d'ailleurs a-t-il envoyé tous ses ambassadeurs ensemble, ou l'un après l'autre?

Il contient cependant la fureur qui l'anime, et il déguise encore son dépit légitime. S'il déguise ce dépit légitime, et s'il est si furieux, il ne croit donc pas que Didon l'épousera sans peine. Épouser quelqu'un sans peine, et déguiser son dépit légitime, ne sont pas des expressions bien nobles, bien tragiques, bien élégantes.

Il vient, sous le faux nom de ses ambassadeurs, être en proie à des hauteurs! Comment vient-on sous le faux nom de ses ambassadeurs? On peut venir sous le nom d'un autre; mais on ne vient point sous le

nom de plusieurs personnes. De plus, si on vient sous le nom de quelqu'un, on vient à la vérité sous un faux nom, puisqu'on prend un nom qui n'est pas le sien, mais on ne prend pas le faux nom d'un ambassadeur quand on prend le véritable nom de cet ambassadeur même.

Il veut pénétrer le mystère d'un refus obstiné. Qu'est-ce que le mystère d'un refus si net et déclaré avec tant de hauteur ? Il peut y avoir du mystère dans des délais, dans des réponses équivoques, dans des promesses mal tenues ; mais quand on a déclaré avec des hauteurs à tous vos ambassadeurs qu'on ne veut point de vous, il n'y a certainement là aucun mystère.

Que sais-je...? n'écouter qu'un transport amoureux. Que sait-il ? il n'écoutera qu'un transport, il sera terrible dans le tête-à-tête.

Le grand malheur de tant d'auteurs est de n'employer presque jamais le mot propre ; ils sont contens pourvu qu'ils riment ; mais les connaisseurs ne sont pas contens.

(*f*) *De Zoraïde*, etc.....

Zoraïde était une tragédie africaine du même auteur. Les comédiens le prièrent de leur faire une seconde lecture pour y corriger quelque chose ; il leur écrivit cette lettre :

« Je suis fort surpris, messieurs, que vous exigiez une seconde lec-
« ture d'une tragédie telle que *Zoraïde*. Si vous ne vous connaissez pas
« en mérite, je me connais en procédés, et je me souviendrai assez
« long-temps des vôtres pour ne plus m'occuper d'un théâtre où l'on
« distingue si peu les personnes et les talens. Je suis, messieurs, au-
« tant que vous méritez que je le sois, votre, etc. »

(*g*) .... *Pour la Denèle.*

Quinault Denèle était dans ce temps-là une assez bonne comédienne, pour qui principalement *Zoraïde* avait été faite. Les noms qui suivent sont les noms des comédiens de ce temps-là.

(*h*) *Gresset doué du double privilége.*

Gresset, auteur du petit poëme de *Ver-Vert*, d'autres ouvrages dans ce goût, et de quelques comédies. Il y a des vers très heureux dans tout ce qu'il a fait. Il était jésuite quand il fit imprimer son *Ver-Vert*. Le contraste de son état et des termes de b..... et f..... qu'on voyait dans ce petit poëme, fit un très grand éclat dans le monde, et donna à l'auteur une grande réputation. Ce poëme n'était fondé, à la vérité, que sur des plaisanteries de couvent ; mais il promettait beaucoup ; l'auteur fut obligé de sortir des jésuites. Il donna la comédie du *Méchant*, pièce un peu froide, mais dans laquelle il y a des scènes extrêmement

bien écrites. Revenu depuis à la dévotion, il fit imprimer une lettre dans laquelle il avertissait le public qu'il ne donnerait plus de comédies, de peur de se damner. Il pouvait cesser de travailler pour le théâtre sans le dire. Si tous ceux qui ne font point de comédies en avertissaient tout le monde, il y aurait trop d'avertissemens imprimés. Cet avis au public fut plus sifflé que ne l'aurait été une pièce nouvelle; tant le public est malin!

(*i*) L'abbé Trublet, auteur de quatre tomes d'*Essais de littérature*. Ce sont de ces livres inutiles où l'on ramasse de prétendus bons mots qu'on a entendu dire autrefois, des sentences rebattues, des pensées d'autrui délayées dans de longues phrases, de ces livres enfin dont on pourrait faire douze tomes avec le seul secours du *Polyanthe*.*

(*k*) .... *De ces énergumènes.*

Il y avait en effet alors auprès de l'hôtel de la Comédie italienne une maison où s'assemblaient tous les convulsionnaires, et où ils fesaient des miracles. Ils étaient protégés par un président au parlement, nommé Dubois, après l'avoir été par un Carré de Mongeron, conseiller au même parlement. Cette secte de convulsionnaires, celle des moraves, des ménonistes, des piétistes, font voir comment certaines religions peuvent aisément s'établir dans la populace, et gagner ensuite les classes supérieures. Il y avait alors plus de six mille convulsionnaires à Paris. Plusieurs d'entre eux fesaient des choses très extraordinaires. On rôtissait des filles sans que leur peau fût endommagée; on leur donnait des coups de bûches sur l'estomac sans les blesser, et cela s'appelait donner des secours. Il y eut des boiteux qui marchèrent droit, et des sourds qui entendirent. Tous ces miracles commençaient par un psaume qu'on récitait en langue vulgaire; on était saisi du Saint-Esprit, on prophétisait; et quiconque dans l'assemblée se serait permis de rire aurait couru risque d'être lapidé. Ces farces ont duré vingt ans chez les Velches.

(*l*) *Maître Abraham*, etc.

C'est Abraham Chaumeix, vinaigrier et théologien, dont on a parlé ailleurs.

(*m*) Marion de Lorme, courtisane fort en vogue du temps du car-

* On appelle *Polyanthea* le volume intitulé *Florilègii magni seu Polyantheæ floribus novissimis sparsæ libri* XXII, etc. etc. C'est un recueil par ordre alphabétique des matières, des définitions, pensées, maximes, adages d'auteurs célèbres. B.

dinal de Richelieu, et qui fit une assez grande fortune avec ce ministre, qui était fort généreux.

(*n*) *Par Outrequin*, etc.

La mode était alors de se promener en carrosse ou à pied sur les boulevarts de Paris, que M. Outrequin avait soin de faire arroser tous l[illegible]s pendant l'été. Les jeunes gens se piquaient d'y faire paraître [illegible]urs maîtresses dans les voitures les plus brillantes. On y voyait des filles de l'Opéra couvertes de diamans; elles renouaient leurs cheveux avec des peignes où il y avait autant de diamans que de dents. Les boulevarts étaient bordés de cafés, de boutiques de marionnettes, de joueurs de gobelets, de danseurs de corde, et de tout ce qui peut amuser la jeunesse.

(*o*) *Le Portier des chartreux* est un livre qui n'est pas de la morale la plus austère On y trouve un portrait de l'abbé Desfontaines, plus hardi que tous ceux qu'on lit dans *Pétrone*. Cet ouvrage est de (Gervaise) l'auteur de la petite comédie intitulée *le B....* L'auteur était d'ailleurs aussi savant dans l'antiquité que dans l'histoire des mœurs modernes; et il a composé des discours sérieux pour des personnages très graves, qui ne savaient pas les faire eux-mêmes.

LA VANITÉ.[1]

1760.

Qu'as-tu, petit bourgeois d'une petite ville?
Quel accident étrange, en allumant ta bile,
A sur ton large front répandu la rougeur?
D'où vient que tes gros yeux pétillent de fureur?

[1] Un provincial, dans un Mémoire, a imprimé ces mots: « Il faut « que tout l'univers sache que leurs majestés se sont occupées de mon « discours. Le roi l'a voulu voir; toute la cour l'a voulu voir. » Il dit dans un autre endroit que « sa naissance est encore au-dessus de son discours. » Un frère de la Doctrine chrétienne a trouvé peu d'humilité chrétienne dans les paroles de ce monsieur; et, pour le corriger, il a mis en lumière ces vers chrétiens, applicables à tous ceux qui ont plus de vanité qu'il ne faut.

Réponds donc. — L'univers doit venger mes injures ; (a)
L'univers me contemple, et les races futures
Contre mes ennemis déposeront pour moi.
— L'univers, mon ami, ne pense point à toi,
L'avenir encor moins : conduis bien ton ménage,
Divertis-toi, bois, dors, sois tranquille, sois sage.
De quel nuage épais ton crâne est offusqué !
— Ah ! j'ai fait un discours, et l'on s'en est moqué !
Des plaisans de Paris j'ai senti la malice :
Je vais me plaindre au roi, qui me rendra justice ;
Sans doute il punira ces ris audacieux.
— Va, le roi n'a point lu ton discours ennuyeux ;
Il a trop peu de temps, et trop de soins à prendre,
Son peuple à soulager, ses amis à défendre,
La guerre à soutenir : en un mot les bourgeois
Doivent très rarement importuner les rois.
La cour te croira fou : reste chez toi, bon homme.
— Non, je n'y puis tenir ; de brocards on m'assomme.
Les *quand*, les *qui*, les *quoi*, pleuvant de tous côtés (b)
Sifflent à mon oreille, en cent lieux répétés.
On méprise à Paris mes chansons judaïques,
Et mon *Pater* anglais, et mes rimes tragiques, (c)
Et ma prose aux quarante ! un tel renversement
D'un état policé détruit le fondement ;
L'intérêt du public se joint à ma vengeance ;
Je prétends des plaisans réprimer la licence.
Pour trouver bons mes vers il faut faire une loi :
Et de ce même pas je vais parler au roi.

Ainsi, nouveau venu, sur les rives de Seine,
Tout rempli de lui-même, un pauvre énergumène
De son plaisant délire amusait les passans.
Souvent notre amour-propre éteint notre bon sens ;
Souvent nous ressemblons aux grenouilles d'Homère

Implorant à grands cris le fier dieu de la guerre,
Et les dieux des enfers, et Bellone, et Pallas,
Et les foudres des cieux, pour se venger des rats.
Voyez dans ce réduit ce crasseux janséniste,
Des nouvelles du temps infidèle copiste, (d)
Vendant sous le manteau ces mémoires sacrés
De bedeaux de paroisse, et de clercs tonsurés.
Il pense fermement, dans sa superbe extase,
Ressusciter les temps des combats d'Athanase.
Ce petit bel esprit, orateur du barreau,
Alignant froidement ses phrases au cordeau,
Citant mal à propos des auteurs qu'il ignore,
Voit voler son beau nom du couchant à l'aurore;
Ses flatteurs à dîner l'appellent Cicéron.
Berthier dans son collége est surnommé Varron.
Un vicaire à Chaillot croit que tout homme sage
Doit penser dans Pékin comme dans son village:
Et la vieille badaude, au fond de son quartier,
Dans ses voisins badauds voit l'univers entier.
Je suis loin de blâmer le soin très légitime
De plaire à ses égaux, et d'être en leur estime.
Un conseiller du roi, sur la terre inconnu,
Doit dans son cercle étroit, chez les siens bienvenu,
Être approuvé du moins de ses graves confrères;
Mais on ne peut souffrir ces bruyans téméraires
Sur la scène du monde ardens à s'étaler.
Veux-tu te faire acteur? on voudra te siffler.
Gardons-nous d'imiter ce fou de Diogène,
Qui, pouvant chez les siens, en bon bourgeois d'Athène,
A l'étude, au plaisir doucement se livrer,
Vécut dans un tonneau pour se faire admirer.
Malheur à tout mortel, et surtout dans notre âge,
Qui se fait singulier pour être un personnage!

Piron seul eut raison, quand, dans un goût nouveau, (e)
Il fit ce vers heureux, digne de son tombeau,
Ci gît qui ne fut rien. — Quoi que l'orgueil en dise,
Humains, faibles humains, voilà votre devise.
Combien de rois, grands dieux! jadis si révérés,
Dans l'éternel oubli sont en foule enterrés!
La terre a vu passer leur empire et leur trône.
On ne sait en quel lieu florissait Babylone.
Le tombeau d'Alexandre, aujourd'hui renversé,
Avec sa ville altière a péri dispersé.
César n'a point d'asile où son ombre repose:
Et l'ami Pompignan pense être quelque chose!

NOTES.

(*a*) .... *L'univers doit venger mes injures.*

Un provincial, dans un Mémoire concernant une petite querelle académique, avait imprimé ces propres mots : « Il faut que tout l'univers « sache que leurs majestés se sont occupées de mon discours à « l'Académie. »

Et comme dans ce discours, dont leurs majestés ne s'étaient point occupées, l'auteur avait insulté plusieurs académiciens, il n'est pas étonnant qu'il se soit attiré une petite correction dans la petite pièce de vers intitulée *la Vanité;* car s'il est mal de commencer la guerre, il est très pardonnable de se défendre.

(*b*) *Les quand, les qui, les quoi,* etc.

Ce sont de petites feuilles volantes qui coururent dans Paris vers ce temps-là : on les trouve dans cette édition. (Volume des *Facéties.*)

(*c*) *Et mon Pater anglais*, etc.

C'est la prière de Pope, connue sous le nom de *Prière du déiste.* (Voyez aussi le volume des *Facéties.*) Il est vrai qu'elle n'était pas chrétienne, mais elle était universelle. On ne s'en scandalisa point à Londres, non-seulement parce qu'on permet beaucoup de choses aux poètes, mais parce qu'on était las de persécuter Pope, et surtout parce

qu'il se trouve en Angleterre beaucoup plus de philosophes que de persécuteurs.

M. Le Franc de Pompignan la traduisit en vers français; mais, après l'avoir traduite, il ne devait pas insulter tous les gens de lettres de Paris dans son discours de réception à l'Académie Française. Il pouvait faire sa cour sans insulter ses confrères. Ce discours fut la source de quantité d'épigrammes, de chansons et de petites pièces de vers, dont aucune ne touche à l'honneur, et qui n'empêchent pas, comme on l'a déjà dit ailleurs, que l'homme qui s'était attiré cette querelle ne pût avoir beaucoup de mérite.

(*d*) .... *Infidèle copiste.*

C'est le gazetier des *Nouvelles ecclésiastiques:* on en a déjà parlé ailleurs.

C'est en effet une chose assez plaisante que l'importance mise par ce gazetier à ces petites querelles ignorées dans le reste du monde, méprisées dans Paris par tous les gens de bon sens, et connues seulement par ceux qui les excitaient et par la canaille des convulsionnaires. Le gazetier ecclésiastique assura dans plusieurs feuilles que les temps d'Arius et d'Athanase avaient été moins orageux, et qu'on devait s'attendre aux événemens les plus funestes, depuis qu'on avait mis un porte-dieu à Bicêtre, et un colporteur au pilori.

(*e*) *Piron seul eut raison*, etc.

Piron, auteur de *la Métromanie*, jolie pièce qui a eu beaucoup de succès. Il a fait son épitaphe, qui commence par ce vers :

Ci gît, qui? quoi? ma foi, personne, rien.

LE RUSSE A PARIS.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS DE L'ÉDITION DE KEHL.

Nous avons rétabli les notes de cette satire d'après les premières éditions. L'auteur avait cru devoir en supprimer quelques-unes. Ce qui occupait les esprits en 1760 était oublié en 1775. Il faut se rappeler, en les lisant, l'époque où elles ont été faites, et la nécessité où se trouvait M. de Voltaire de dévoiler l'hypocrisie des hommes qui, sous le masque du patriotisme, comme sous le manteau de la religion, cherchaient à perdre auprès de Louis xv des écrivains vertueux et amis du bien public, dont tout le crime était d'avoir excité leur envie, ou blessé leur orgueil.

LE RUSSE A PARIS,

PETIT POËME EN VERS ALEXANDRINS, COMPOSÉ A PARIS, AU MOIS DE MAI 1760, PAR M. IVAN ALÉTHOFF, SECRÉTAIRE DE L'AMBASSADE RUSSE.

TOUT le monde sait que M. Aléthoff, ayant appris le français à Archangel, dont il était natif, cultiva les belles-lettres avec une ardeur incroyable, et y fit des progrès plus incroyables encore : ses travaux ruinèrent sa santé. Il était aisé à émouvoir, comme Horace, *irasci celer;* il ne pardonnait jamais aux auteurs qui l'ennuyaient. Un livre du sieur Gauchat et un discours du sieur Le Franc de Pompignan le mirent dans une telle colère, qu'il en eut une fluxion de poitrine; depuis ce temps il ne fit que languir, et mourut à Paris le 1er juin 1760, avec tous les sentimens d'un vrai catholique grec, persuadé de l'infaillibilité de l'Église grecque. Nous donnons au public son dernier ouvrage, qu'il n'a pas eu le temps de perfectionner; c'est grand dommage : mais nous nous flattons d'imprimer dans peu ses autres poemes, dans lesquels on trouvera plus d'érudition, et un style beaucoup plus châtié.

LE RUSSE A PARIS,

OU

DIALOGUE D'UN PARISIEN ET D'UN RUSSE.

1760.

LE PARISIEN.

Vous avez donc franchi les mers hyperborées,
Ces immenses déserts et ces froides contrées,
Où le fils d'Alexis, instruisant tous les rois,
A fait naître les arts, et les mœurs, et les lois ?
Pourquoi vous dérober aux sept astres de l'ourse ?
Beaux lieux où nos Français, dans leur savante course,
Allèrent, de Borée arpentant l'horizon,
Geler auprès du pôle aplati par Newton ; (a)
Et, dans ce grand projet utile à cent couronnes, (b)
Avec un quart de cercle enlever deux Laponnes ? (c)
Est-ce un pareil dessein qui vous conduit chez nous ?

LE RUSSE.

Non ; je viens m'éclairer, m'instruire auprès de vous,
Voir un peuple fameux, l'observer, et l'entendre.

LE PARISIEN.

Aux bords de l'Occident que pouvez-vous apprendre ?
Dans vos vastes états vous touchez à la fois
Au pays de Christine, à l'empire chinois ;
Le héros de Narva sentit votre vaillance ;
Le brutal janissaire a tremblé dans Byzance ;
Les hardis Prussiens ont été terrassés ;
Et, vainqueurs en tous lieux, vous en savez assez.

LE RUSSE.

J'ai voulu voir Paris : les fastes de l'histoire
Célèbrent ses plaisirs, et consacrent sa gloire.
Tout mon cœur tressaillait à ces récits pompeux
De vos arts triomphans, de vos aimables jeux.
Quels plaisirs, quand vos jours, marqués par vos conquêtes,
S'embellissaient encore à l'éclat de vos fêtes !
L'étranger admirait dans votre auguste cour
Cent filles de héros conduites par l'Amour ;
Ces belles Montbazons, ces Châtillons brillantes,
Ces piquantes Bouillons, ces Némours si touchantes,
Dansant avec Louis sous des berceaux de fleurs, (d)
Et du Rhin subjugué couronnant les vainqueurs ;
Perrault du Louvre auguste élevant la merveille ;
Le grand Condé pleurant aux vers du grand Corneille ;
Tandis que, plus aimable, et plus maître des cœurs,
Racine, d'Henriette exprimant les douleurs, (e)
Et voilant ce beau nom du nom de Bérénice,
Des feux les plus touchans peignait le sacrifice.
Cependant un Colbert en vos heureux remparts
Ranimait l'industrie, et rassemblait les arts :
Tous ces arts en triomphe amenaient l'abondance.
Sur cent châteaux ailés les pavillons de France (f)
Bravant ce peuple altier, complice de Cromwel,
Effrayaient la Tamise et les ports du Texel.
Sans doute les beaux fruits de ces âges illustres,
Accrus par la culture et mûris par vingt lustres,
Sous vos savantes mains ont un nouvel éclat.
Le temps doit augmenter la splendeur de l'état ;
Mais je la cherche en vain dans cette ville immense.

LE PARISIEN.

Aujourd'hui l'on étale un peu moins d'opulence.
Nous nous sommes défaits d'un luxe dangereux ; (g)

Les esprits sont changés, et les temps sont fâcheux.

LE RUSSE.

Et que vous reste-t-il de vos magnificences?

LE PARISIEN.

Mais.... nous avons souvent de belles remontrances, (h)
Et le nom d'Ysabeau * sur un papier timbré
Est dans tous nos périls un secours assuré.

LE RUSSE.

C'est beaucoup; mais enfin, quand la riche Angleterre
Épuise ses trésors à vous faire la guerre,
Les papiers d'Ysabeau ne vous défendront pas;
Il faut des matelots, des vaisseaux, des soldats....

LE PARISIEN.

Nous avons à Paris de plus grandes affaires.

LE RUSSE.

Quoi donc?

LE PARISIEN.

Jansénius.... la bulle.... ses mystères: (i)
De deux sages partis les cris et les efforts,
Et des billets sacrés payables chez les morts, (k)
Et des convulsions et des réquisitoires, (l)
Rempliront de nos temps les brillantes histoires.
Le Franc de Pompignan par ses divins écrits (m)
Plus que Palissot même occupe nos esprits; (n)
Nous quittons et la Foire et l'Opéra-comique,
Pour juger de Le Franc le style académique.
Le Franc de Pompignan dit *à tout l'univers*
Que le roi lit sa prose, et même encor ses vers;
L'univers cependant voit nos apothicaires
Combattre en parlement les jésuites leurs frères: (o)
Car chacun vend sa drogue, et croit sur son pailler

* Greffier du parlement de Paris.

Fixer, comme Le Franc, les yeux du monde entier.
Que dit-on dans Moscou de ces nobles querelles?

LE RUSSE.

En aucun lieu du monde on ne m'a parlé d'elles.
Le Nord, la Germanie, où j'ai porté mes pas,
Ne savent pas un mot de ces fameux débats.

LE PARISIEN.

Quoi! du clergé français la gazette prudente, (*p*)
Cet ouvrage immortel que le pur zèle enfante,
Le Journal du Chrétien, le Journal de Trévoux, (*q*)
N'ont point passé les mers et volé jusqu'à vous?

LE RUSSE.

Non.

LE PARISIEN.

Quoi! vous ignorez des mérites si rares?

LE RUSSE.

Nous n'en avons jamais rien appris.

LE PARISIEN.

Les barbares!
Hélas! en leur faveur mon esprit abusé
Avait cru que le Nord était civilisé.

LE RUSSE.

Je viens pour me former sur les bords de la Seine;
C'est un Scythe grossier voyageant dans Athène,
Qui vous conjure ici, timide et curieux,
De dissiper la nuit qui couvre encor ses yeux.
Les modernes talens que je cherche à connaître
Devant un étranger craignent-ils de paraître?
Le cygne de Cambrai, l'aigle brillant de Meaux,
Dans ce temps éclairé n'ont-ils pas des égaux?
Leurs disciples, nourris de leur vaste science,
N'ont-ils pas hérité de leur noble éloquence?

LE PARISIEN.

Oui, le flambeau divin qu'ils avaient allumé
Brille d'un nouveau feu, loin d'être consumé;
Nous avons parmi nous des pères de l'Église.

LE RUSSE.

Nommez-moi donc ces saints que le ciel favorise.

LE PARISIEN.

Maître Abraham Chaumeix, Hayer le récollet, (r)
Et Berthier le jésuite, et le diacre Trublet,
Et le doux Caveirac, et Nonotte, et tant d'autres; (s)
Ils sont tous parmi nous ce qu'étaient les apôtres
Avant qu'un feu divin fût descendu sur eux:
De leur siècle profane instructeurs généreux, (t)
Cachant de leur savoir la plus grande partie,
Écrivant sans esprit, par pure modestie,
Et par piété même ennuyant les lecteurs.

LE RUSSE.

Je n'ai point encor lu ces solides auteurs.
Il faut que je vous fasse un aveu condamnable:
Je voudrais qu'à l'utile on joignît l'agréable;
J'aime à voir le bon sens sous le masque des ris;
Et c'est pour m'égayer que je viens à Paris.
Ce peintre ingénieux de la nature humaine
Qui fit voir en riant la raison sur la scène,
Par ceux qui l'ont suivi serait-il éclipsé?

LE PARISIEN.

Vous parlez de Molière; oh! son règne est passé;
Le siècle est bien plus fin, notre scène épurée
Du vrai beau qu'on cherchait est enfin décorée:
Nous avons les *Remparts* *, nous avons *Ramponeau*; (u)
Au lieu du *Misanthrope* on voit Jacques Rousseau,

* Les comédies qu'on joue sur le boulevart.

Qui, marchant sur ses mains, et mangeant sa laitue, (x)
Donne un plaisir bien noble au public qui le hue.
Voilà nos grands travaux, nos beaux-arts, nos succès,
Et l'honneur éternel de l'empire français.
A ce brillant tableau connaissez ma patrie.

LE RUSSE.

Je vois dans vos propos un peu de raillerie;
Je vous entends assez : mais parlons sans détour;
Votre nuit est venue après le plus beau jour.
Il en est des talens comme de la finance;
La disette aujourd'hui succède à l'abondance;
Tout se corrompt un peu, si je vous ai compris.
Mais n'est-il rien d'illustre au moins dans vos débris?
Minerve de ces lieux serait-elle bannie?
Parmi cent beaux esprits n'est-il plus de génie?

LE PARISIEN.

Un génie? Ah, grand Dieu! puisqu'il faut m'expliquer,
S'il en paraissait un que l'on pût remarquer,
Tant de témérité serait bientôt punie.
Non, je ne le tiens pas assuré de sa vie.
Les Berthiers, les Chaumeix, et jusques aux Frérons,
Déjà de l'imposture embouchent les clairons.
L'hypocrite sourit, l'énergumène aboie;
Les chiens de Saint-Médard s'élancent sur leur proie; (y)
Un petit magistrat à peine émancipé,
Un pédant sans honneur, à Bicêtre échappé,
S'il a du bel esprit la jalouse manie,
Intrigue, parle, écrit, dénonce, calomnie,
En crimes odieux travestit les vertus;
Tous les traits sont lancés, tous les rets sont tendus.
On cabale à la cour; on ameute, on excite
Ces petits protecteurs sans place et sans mérite,
Ennemis des talens, des arts, des gens de bien,

Qui se sont faits dévots de peur de n'être rien.
N'osant parler au roi, qui hait la médisance,
Et craignant de ses yeux la sage vigilance,
Ces oiseaux de la nuit, rassemblés dans leurs trous,
Exhalent les poisons de leur orgueil jaloux :
« Poursuivons, disent-ils, tout citoyen qui pense.
« Un génie ! il aurait cet excès d'insolence !
« Il n'a pas demandé notre protection !
« Sans doute il est sans mœurs et sans religion ;
« Il dit que dans les cœurs Dieu s'est gravé lui-même,
« Qu'il n'est point implacable, et qu'il suffit qu'on l'aime.
« Dans le fond de son âme il se rit des Fantins, (z)
« De Marie Alacoque (aa), et de la Fleur des saints. (bb)
« Aux erreurs indulgent, et sensible aux misères,
« Il a dit, on le sait, que les humains sont frères ;
« Et dans un doute affreux lâchement obstiné,
« Il n'osa convenir que Newton fût damné.
« Le brûler est une œuvre et sage et méritoire. »
Ainsi parle à loisir ce digne consistoire.
Des vieilles, à ces mots, au ciel levant les yeux,
Demandent des fagots pour cet homme odieux ;
Et des petits péchés commis dans leur jeune âge
Elles font pénitence en opprimant un sage.

LE RUSSE.

Hélas ! ce que j'apprends de votre nation
Me remplit de douleur et de compassion.

LE PARISIEN.

J'ai dit la vérité ; vous la vouliez sans feinte :
Mais n'imaginez pas que, tristement éteinte,
La raison sans retour abandonne Paris ;
Il est des cœurs bien faits, il est de bons esprits,
Qui peuvent des erreurs où je la vois livrée

Ramener au droit sens ma patrie égarée.
Les aimables Français sont bientôt corrigés.

LE RUSSE.

Adieu, je reviendrai quand ils seront changés.

NOTES.

(a) .... *Aplati par Newton.*

Ce furent Huygens et Newton qui prouvèrent, le premier par la théorie des forces centrifuges, le second par celle de la gravitation, que le globe doit être un peu aplati aux pôles, et un peu élevé à l'équateur; que par conséquent les degrés du méridien sont plus petits à l'équateur, et au pôle un peu plus longs. La différence, selon Newton, est d'un deux cent trentième, et, selon Huygens, d'un cinq cent soixante-dix-huitième.

On trouva au contraire, par les mesures prises en France, que les degrés du méridien étaient plus grands au sud qu'au nord. De là on conclut que la terre était aplatie au pôle, comme Newton et Huygens l'avaient prouvé par une théorie sûre. C'était tout justement le contraire de ce qu'on devait conclure. Les mesures de France étaient fausses, et la conclusion plus fausse encore.

Cette affaire ne fut portée ni au parlement, ni en Sorbonne, comme celle de l'inoculation y a été déférée. L'Académie des Sciences se rétracta au bout de vingt ans, et Fontenelle avoua dans son histoire que si les degrés étaient plus longs vers le nord, la terre devait être aplatie au pôle.

Cela fesait voir qu'on s'était non-seulement trompé en France sur la théorie, mais qu'on s'était trompé aussi dans les mesures. Les erreurs qu'elles renfermaient ont été reconnues et corrigées depuis. Il est prouvé que la terre est aplatie, comme les expériences du pendule l'avaient prouvé, comme les lois de l'équilibre des fluides paraissent l'exiger. La proportion des axes de la terre s'approche davantage de celle de Newton que de celle d'Huygens, ce qui confirme ce qu'avait découvert Newton, que la force de la pesanteur est le résultat de la force attractive de tous les élémens de la terre, et non une force dirigée vers le centre, suivant l'hypothèse de Huygens; mais les observations du pendule ne sont pas d'accord avec les mesures des degrés du méridien,

dans l'hypothèse de la terre homogène, et ces mesures ne s'accordent pas à donner à la terre une figure régulière.

(*b*) .... *Utile à cent couronnes.*

Moreau de Maupertuis fit accroire au cardinal de Fleury que cette dispute purement philosophique intéressait tous les navigateurs; qu'il y allait de leur vie. Il n'y allait certainement que de la curiosité.

(*c*) .... *Enlever deux Laponnes.*

C'étaient deux filles de Tornéa qui étaient sœurs. Le père commença un procès criminel contre Maupertuis : mais on ne put du cercle polaire envoyer à Paris un huissier. (*Voyez* la note *c* du quatrième discours sur l'homme, tome x, page 51. Voltaire revient encore sur ces deux Laponnes dans son roman de *Micromégas*, chap. v.)

(*d*) *Dansant avec Louis sous des berceaux de fleurs.*

Cela est vrai à la lettre. Il y avait à la fête de Versailles de grands berceaux de verdure, ornés de fleurs qui formaient des dessins pittoresques. Ce fut là que Louis xiv, qui était dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, dansa avec mademoiselle de La Vallière et d'autres dames.

(*e*) *Racine, d'Henriette exprimant les douleurs.*

Rien n'est plus connu que l'histoire de la tragédie de *Bérénice*. La princesse Henriette d'Angleterre, fille de Charles Ier, et femme de Monsieur, frère unique de Louis xiv, donna ce sujet à traiter à Corneille et à Racine. On sait comment Corneille en fit une tragédie aussi froide et aussi ennuyeuse que mal écrite, et comment Racine en fit une pièce très touchante malgré ses défauts.

(*f*) .... *Les pavillons de France.*

Louis xiv était parvenu jusqu'à garnir ses ports de près de deux cents vaisseaux de guerre.

(*g*) *Nous nous sommes défaits d'un luxe dangereux.*

Cela fut dans l'an 1760, temps auquel le malheur des temps, les disgrâces dans la guerre, et la mauvaise administration des finances, avaient obligé le roi et la plupart des gens riches à faire porter à la monnaie une grande partie de leur vaisselle d'argent. On servait alors les potages et les ragoûts dans des plats de faïence qu'on appelait des *culs*

(*h*) *Mais.... nous avons souvent de belles remontrances.*

On n'a pas ici la témérité de vouloir jeter le plus léger soupçon de partialité sur les remontrances; le zèle les dicte, la bonté les reçoit, l'équité y a souvent égard. On observe seulement que lorsque les Anglais se ruinent pour désoler nos côtes, insulter nos ports, détruire nos colonies et notre commerce, nous devons donner quelque chose pour nous défendre. Certes, en voyant notre roi se défaire de sa vaisselle d'argent, et se priver de ce qui fait le nécessaire d'un monarque, quel est le citoyen qui ne suivra pas un exemple si noble et si touchant?

(*i*) .... *Jansénius.... la bulle.... ses mystères.*

La querelle de la bulle *Unigenitus* fut un de ces ridicules sérieux qui ont troublé la France assez long-temps. On n'ignore pas que Louis XIV eut le malheur de se mêler des disputes absurdes entre les jansénistes et les molinistes, que cette extravagance jeta de l'amertume sur la fin de ses jours; et que cette guerre théologique, pour n'avoir pas été assez méprisée, renaquit ensuite assez violemment. C'était la honte de l'esprit humain, mais on était accoutumé à cette honte.

(*k*) Valère Maxime (lib. II, cap. 6) dit que les druïdes prêtaient de l'argent aux pauvres, à la charge qu'ils le rendraient en l'autre monde. (*Voyez* la note *p.*)

(*l*) *Et des convulsions*, etc.

La folie inconcevable des convulsions fut un des fruits de la bulle *Unigenitus*. Il y en avait encore en 1760, et elles avaient commencé en 1724. Sans les philosophes qui jetèrent sur cette démence infâme tout le ridicule qu'elle méritait, cette fureur de l'esprit de parti aurait eu des suites très dangereuses.

(*m*) *Le Franc de Pompignan par ses divins écrits.*

M. Le Franc de Pompignan, dans un mémoire qu'il dit avoir présenté au roi en 1760, s'exprime ainsi page 17 : « Il faut que tout l'univers sache que le roi s'est occupé de mon discours, non comme d'une « nouveauté passagère, mais comme d'une production digne de l'attention particulière des souverains. »

Quel producteur que ce Pompignan! quelle modestie! de quel ton il parle à l'univers! comme l'univers est occupé de lui!

Ce même Le Franc de Pompignan dit, page 10 : « Un homme de « ma naissance et de mon état » ; la naissance de Le Franc!

Ce même Le Franc de Pompignan dit encore que pendant qu'il était juge des aides en Querci, « il écrivait de la prose pour l'utilité de ses

« compatriotes. » Voici la prose utile de M. Le Franc de Pompignan. Il eut la bonté, en 1756, d'écrire au roi, et de lui reprocher le bien que le roi fesait à la nation, en fesant lui-même à Trianon l'essai de la méthode de remédier à la carie des blés. Sa majesté daigna faire envoyer la recette dans toutes les provinces ; c'est une de ses attentions paternelles pour son peuple, nous l'en bénissons, nos enfans l'en béniront. M. Le Franc de Pompignan semble insulter à sa bienfesance ; il lui dit : « Ces expériences ne rendront pas nos champs moins incultes. « Le parc de Versailles ne décide pas de l'état de nos campagnes. Vous « traitez vos sujets plus impitoyablement que des forçats : on exerce sur « eux des vexations horribles : sortez de l'enceinte de votre palais somp- « tueux, vous verrez un royaume qui sera bientôt un désert.... »

Telle est la prose coulante et agréable du sieur Le Franc de Pompignan. Le roi n'a jamais donné un plus grand exemple de clémence qu'en daignant pardonner à ce bourgeois de Querci un peu trop vif. Est-ce à ce titre qu'on l'a reçu à l'Académie ?

Le même Le Franc de Pompignan, auteur du *Voyage de Provence*, de la *Prière du déiste*, de quelques psaumes traduits en vers bien durs, et de plusieurs pièces de théâtre dont une seule a pu être jouée, nie qu'on lui ait refusé quelque temps les provisions de sa charge en Querci, pour le punir de la *Prière du déiste*, parce qu'il fut d'ailleurs suspendu de sa charge en Querci pour une autre affaire qui arriva dans un bal en Querci. Nous n'entrerons point dans ces détails; nous nous contenterons d'observer que ce n'est pas sans raison qu'un père de la Doctrine chrétienne lui a dit :

Pour vivre un peu joyeusement,
Croyez-moi, n'offensez personne :
C'est un petit avis qu'on donne
Au sieur Le Franc de Pompignan.

Il peut sur cet article présenter un mémoire à l'univers.

(*n*) *Plus que Palissot même occupe nos esprits.*

Palissot de Montenoi fit jouer par les comédiens français une comédie intitulée *Les Philosophes*, le 2 mai 1760. Il a eu le malheur, dans cette comédie, d'insulter et d'accuser plusieurs personnes d'un mérite supérieur ; et il se reprochera sans doute cette faute toute sa vie. On voit par la lettre qu'il a donnée au public en forme de préface, qu'il a été trompé par de faux mémoires qu'on lui avait donnés. Il justifie sa pièce en rapportant plusieurs passages tirés de l'*Encyclopédie*, et la plupart de ces passages ne se trouvent pas dans l'*Encyclopédie*. Il cite plusieurs traits de quelques mauvais livres intitulés :

L'Homme plante, et *la Vie heureuse*, comme si ces livres étaient composés par quelques-uns de ceux qui ont mis la main à l'*Encyclopédie*; mais ces livres détestables, contre lesquels il s'élève avec une juste indignation, sont d'un médecin nommé La Mettrie, natif de Saint-Malo, de l'Académie de Berlin, qui les composa à Berlin, il y a plus de douze ans, dans des accès d'ivresse. Ce La Mettrie n'a jamais été en relation avec aucun des citoyens qui sont maltraités dans la pièce des *Philosophes*.

Ceux qu'on insulte dans cette pièce sont M. Duclos, secrétaire perpétuel de l'Académie Française, auteur de plusieurs ouvrages très estimables; M. D'Alembert, de la même Académie et de celle des Sciences, célèbre par sa vaste littérature, par ses connaissances profondes dans les mathématiques, et par son génie; M. Diderot, dont le public fait le même éloge; M. le chevalier de Jaucourt, homme d'une grande naissance, auteur de cent excellens articles qui enrichissent le *Dictionnaire encyclopédique*; M. Helvétius, admirable (ce mot n'est pas trop fort) par une action unique : il a quitté deux cent mille livres de rente pour cultiver les belles-lettres en paix, et il fait du bien avec ce qui lui reste. La facilité et la bonté de son caractère lui ont fait hasarder, dans un livre d'ailleurs plein d'esprit, des propositions fausses et très répréhensibles, dont il s'est repenti le premier, à l'exemple du grand Fénélon. L'auteur de la comédie des *Philosophes* se repent aussi d'avoir porté le poignard dans ses blessures : il a des remords d'avoir imputé des maximes et des vues pernicieuses aux plus honnêtes gens qui soient en France, à des hommes qui n'ont jamais fait le moindre mal à personne, et qui n'en ont jamais dit. En qualité de citoyen, il souhaite que le *Dictionnaire encyclopédique* se continue, que les libraires qui ont fait cette grande entreprise ne soient pas ruinés, que les souscripteurs ne perdent point leurs avances.

Ce livre, qui se perfectionnait sous tant de mains, devenait cher et nécessaire à la nation. J'ai vu l'article *Roi* en manuscrit; des étrangers ont pleuré de tendresse au portrait qu'on fait de Louis XV, et ils ont souhaité d'être ses sujets; la reine son épouse regretterait l'article *Reine*, si sa vertu modeste pouvait lui faire reg[illegible] les plus justes louanges. Au mot *Guerre*, on croirait que celui qui commande aujourd'hui nos armées, et plusieurs lieutenans généraux ont été désignés par l'auteur [1], qui est lui-même un excellent officier. Le mot *Siége* forme un article bien important pour nous; la prise du Port-Mahon immortalise le nom du général, et le nom français : en un mot,

[1] Le comte de Tressan.

cet ouvrage eût fait notre gloire, et il est bien honteux qu'il ait essuyé à la fois la persécution et le ridicule.

(*o*) *Combattre en parlement les jésuites leurs frères.*

Le 14 mai 1760, jour de l'anniversaire de la mort de Henri IV, les apothicaires de Paris firent saisir, dans un couvent de jésuites qu'on appelait la *Maison professe*, des drogues que les jésuites vendaient en fraude, et leur firent un procès au parlement, qui condamna ces pères. On disait qu'ils débitaient chez eux ces drogues pour empoisonner les jansénistes.

(*p*) *Quoi! du clergé français la gazette prudente.*

C'est ce qu'on appelle la *Gazette ecclésiastique*. Ce journal clandestin commença en 1724, et dure encore. C'est un ramas de petits faits concernant des bedeaux de paroisse, des porte-dieu, des thèses de théologie, des refus de sacremens, des billets de confession: c'est surtout dans le temps de ces billets de confession que cette gazette a eu le plus de vogue. L'archevêque de Paris, Christophe de Beaumont, avait imaginé ces lettres de change tirées à vue sur l'autre monde, pour faire refuser le Viatique à tous les mourans qui se seraient confessés à des prêtres jansénistes. Ce comble de l'extravagance et de l'horreur causa beaucoup de troubles, et mit la *Gazette ecclésiastique* alors dans un grand crédit: elle tomba quand cette sottise fut finie. Elle était, dit-on, comme les crapauds, qui ne peuvent s'enfler que de venin.

(*q*) *Le Journal du chrétien, le Journal de Trévoux.*

Le *Journal chrétien* ou *du chrétien* fut d'abord composé par un récollet nommé Hayer, l'abbé Trublet, l'abbé Dinouart, un nommé Joannet. Ils dédièrent leur besogne à la reine, dans l'espérance d'avoir quelque bénéfice, en quoi ils se trompèrent. Ils mirent d'abord leur *Mercure chrétien* à 30 sous, puis à 20, puis à 15, puis à 12. Voyant qu'ils ne réussissaient pas, ils s'avisèrent d'accuser d'athéisme tous les écrivains, à tort et à travers. Ils s'adressèrent malheureusement à M. de Saint-Foix, qui leur fit un procès criminel, et les obligea de se rétracter. Depuis ce temps-là leur journal fut entièrement décrié, et ces pauvres diables furent obligés de l'abandonner.

Pour le *Journal de Trévoux*, il a subi le sort des jésuites ses auteurs, il est tombé avec eux.

(*r*) *Maître Abraham Chaumeix*, etc.

Cet Abraham Chaumeix était ci-devant vinaigrier; et s'étant fait

convulsionnaire, il devint un homme considérable dans le parti, surtout depuis qu'il se fut fait crucifier avec une couronne d'épines sur la tête, le 2 mars 1749, dans la rue Saint-Denis, vis-à-vis Saint-Leu et Saint-Gilles. Ce fut lui qui dénonça au parlement de Paris le *Dictionnaire encyclopédique*. Il a été couvert d'opprobre, et obligé de se réfugier à Moscou, où il s'est fait maître d'école.

Hayer le récollet n'est connu que par le *Journal chrétien;* le jésuite Berthier par le *Journal de Trévoux*, et surtout par une facétie plaisante intitulée, *Relation de la maladie, de la confession, de la mort, et de l'apparition du jésuite Berthier.* (*Voyez* le volume des *Facéties.*)

(*s*) *Et le doux Caveirac, et Nonotte, et tant d'autres.*

Le doux Caveirac est ici par antiphrase. Il n'y a rien de si peu doux que son *Apologie de la révocation de l'édit de Nantes et de la Saint-Barthélemi.* Ce n'est pas qu'on doive en inférer absolument qu'il eût fait la Saint-Barthélemi, s'il eût été à la place du Balafré. On justifie quelquefois les plus abominables actions qu'on ne voudrait pas avoir faites. On fait un livre pour plaire à un évêque, pour attraper un petit bénéfice, une petite pension du clergé, qu'on n'attrape point; et ensuite on écrirait pour les huguenots avec autant de zèle qu'on a écrit contre eux. Tout cela n'est au bout du compte que du papier perdu, et de l'honneur perdu, ce qui est fort peu de chose pour ces gens-là.

Nonotte est un ex-jésuite que notre auteur philosophe a fait connaître par les ignorances dont il l'a convaincu, et par les ridicules dont il l'a accablé avec très juste raison.

(Il y avait Rabot dans les premières éditions. Nous n'avons rien pu découvrir sur ce Rabot. Il en serait de même de la plupart des autres feseurs de libelles immortalisés par M. de Voltaire, s'il ne s'était donné la peine d'ajouter à leur nom des notes instructives.)

(*t*) *De leur siècle profane instructeurs généreux.*

Peu d'auteurs se sont servis du mot *instructeur* qui semble manquer notre langue. On voit bien que c'est un Russe qui parle. Ce terme répond à celui de coukaski, qui est très énergique en esclavon.

(*u*) *Nous avons les Remparts, nous avons Ramponeau.*

Ramponeau était un cabaretier de la Courtille, dont la figure comique et le mauvais vin qu'il vendait bon marché, lui acquirent pendant quelque temps une réputation éclatante. Tout Paris courut à son cabaret; des princes du sang même allèrent voir M. Ramponeau.

Une troupe de comédiens établis sur les remparts s'engagea à lui payer une somme considérable pour se montrer seulement sur leur

théâtre, et pour y jouer quelques rôles muets. Les jansénistes firent un scrupule à Ramponeau de se produire sur la scène; ils lui dirent que Tertullien avait écrit contre la comédie, qu'il ne devait pas prostituer ainsi sa dignité de cabaretier, qu'il y allait de son salut; la conscience de Ramponeau fut alarmée. Il avait reçu de l'argent d'avance, il ne voulut point le rendre, de peur de se damner. Il y eut procès; M. Élie de Beaumont, célèbre avocat, daigna plaider contre Ramponeau; notre poète philosophe plaida pour lui, soit par zèle pour la religion, soit pour se réjouir. Ramponeau rendit l'argent, et sauva son âme. (On trouve ce plaidoyer dans le volume des *Facéties.*)

(*x*) *Qui, marchant sur ses mains, et mangeant sa laitue.*

La même année 1760, on joua sur le théâtre de la Comédie française la comédie des *Philosophes*, avec un concours de monde prodigieux. On voyait sur le théâtre Jean-Jacques Rousseau marchant à quatre pates, et mangeant une laitue. Cette facétie n'était ni dans le goût du *Misanthrope*, ni dans celui du *Tartufe*, mais elle était bien aussi théâtrale que celle de *Pourceaugnac*, qui est poursuivi par des lavemens et des fils de p....

(*y*) *Les chiens de Saint-Médard*, etc.

Saint-Médard est une vilaine paroisse d'un très vilain faubourg de Paris, où les convulsions commencèrent. On appelle depuis ce temps-là les fanatiques, chiens de Saint-Médard.

Au lieu des deux vers suivans, on lisait dans les premières éditions :

Le fripon le plus vil, le plus déshonoré,
Dans la basse débauche obscurément vautré.

(*z*) .... *Des Fantins*,
De Marie Alacoque, et de la Fleur des saints.

Fantin, curé de Versailles, fameux directeur, qui séduisait ses dévotes, et qui fut saisi volant une bourse de cent louis à un mourant qu'il confessait; il n'était pourtant pas philosophe.

(*aa*) *Marie Alacoque*, ouvrage impertinent de Languet, évêque de Soissons, dans lequel l'absurdité et l'impiété furent poussées jusqu'à mettre dans la bouche de Jésus-Christ quatre vers pour Marie Alacoque.

(*bb*) *La Fleur des saints*, compilation extravagante du jésuite Ribadeneira; c'est un extrait de la Légende dorée, traduit et augmenté par le frère Girard, jésuite.

N. B. Que ce n'est pas ce frère Girard condamné au feu, le 10

octobre 1731, par la moitié du parlement d'Aix, pour avoir abusé de sa pénitente en lui donnant le fouet assez doucement, et pour plusieurs profanations. Il fut absous par l'autre moitié du parlement d'Aix, parce qu'on avait ridiculement mêlé l'accusation de sortilége aux véritables charges du procès. C'est bien dommage que ce frère Girard n'ait pas été philosophe.

LES CHEVAUX ET LES ÂNES,

OU

ÉTRENNES AUX SOTS.

1er janvier 1761.

A ces beaux jeux inventés dans la Grèce,
Combats d'esprit, ou de force, ou d'adresse,
Jeux solennels, écoles des héros,
Un gros Thébain, qui se nommait Bathos,
Assez connu par sa crasse ignorance,
Par sa lésine et son impertinence,
D'ambition tout comme un autre épris,
Voulut paraître et prétendit au prix.
C'était la course : un beau cheval de Thrace,
Aux crins flottans, à l'œil brillant d'audace,
Vif et docile, et léger à la main,
Vint présenter son dos à mon vilain.
Il demandait des housses, des aigrettes,
Un beau harnois, de l'or sur ses bossettes.
Le bon Bathos quelque temps marchanda.
Un certain âne alors se présenta.
L'âne disait : » Mieux que lui je sais braire,
« Et vous verrez que je sais mieux courir :
« Pour des chardons je m'offre à vous servir :

« Préférez-moi. » Mon Bathos le préfère.
Sûr du triomphe, il sort de la maison.
Voilà Bathos monté sur son grison.
Il veut courir. La Grèce était railleuse.
Plus l'assemblée était belle et nombreuse,
Plus on sifflait. Les Bathos en ce temps
N'imposaient pas silence aux bons plaisans.
Profitez bien de cette belle histoire,
Vous qui suivez les sentiers de la gloire;
Vous qui briguez ou donnez des lauriers,
Distinguez bien les ânes des coursiers.
En tout état et dans toute science,
Vous avez vu plus d'un Bathos en France;
Et plus d'un âne a mangé quelquefois
Au ratelier des coursiers de nos rois.
L'abbé Dubois, fameux par sa vessie,
Mit sur son front, très atteint de folie,
La même mitre, hélas! qui décora
Ce Fénélon que l'Europe admira. (1)
Au Cicéron des oraisons funèbres,
Sublime auteur de tant d'écrits célèbres,
Qui succéda dans l'emploi glorieux
De cultiver l'esprit des demi-dieux?
Un théatin, un Boyer (2). Mais qu'importe,
Quand l'arbre est beau, quand sa séve est bien forte,
Qu'il soit taillé par Bénigne ou Boyer?
De très bons fruits viennent sans jardinier.
C'est dans Paris, dans notre immense ville,
En grands esprits, en sots toujours fertile,
Mes chers amis, qu'il faut bien nous garder
Des charlatans qui viennent l'inonder.
Les vrais talens se taisent ou s'enfuient,
Découragés des dégoûts qu'ils essuient;

Les faux talens sont hardis, effrontés,
Souples, adroits, et jamais rebutés.
Que de frelons vont pillant les abeilles!
Que de Pradons s'érigent en Corneilles!
Que de Gauchats (*a*) semblent des Massillons!
Que de Le Dains (3) succèdent aux Bignons!
Virgile meurt, Bavius le remplace.
Après Lulli nous avons vu Colasse.
Après Le Brun, Coypel obtint l'emploi
De premier peintre ou barbouilleur du roi.
Ah! mon ami, malgré ta suffisance,
Tu n'étais pas premier peintre de France.
Le lourd Crevier (*b*), pédant crasseux et vain,
Prend hardiment la place de Rollin,
Comme un valet prend l'habit de son maître.
Que voulez-vous! chacun cherche à paraître.
C'est un plaisir de voir ces polissons
Qui du bon goût nous donnent des leçons,
Ces étourdis calculans en finance,
Et ces bourgeois qui gouvernent la France,
Et ces gredins, qui d'un air magistral
Pour quinze sous griffonnant un journal,
Journal chrétien, connu par sa sottise,
Vont se carrant en princes de l'Église,
Et ces faquins, qui d'un ton familier,
Parlent au roi du haut de leur grenier.
Nul à Paris ne se tient dans sa sphère,
Dans son métier, ni dans son caractère;
Et parmi ceux qui briguent quelque nom,
Ou quelque honneur, ou quelque pension
Qui des dévots affectent la grimace,
L'abbé La Coste (*c*) est le seul à sa place.

Le roi, dit-on, bannira ces abus :
Il le voudrait; ses soins sont superflus.
Il ne peut dire en un arrêt en forme :
« Impertinens, je veux qu'on se réforme,
« Que le Journal de Trévoux soit meilleur,
« Guyon (4) moins plat, Moreau (5) plus fin railleur.
« La cour enjoint à Jacque hétérodoxe
« De courir moins après le paradoxe;
« Je lui défends de jamais dénigrer
» Des arts charmans qui peuvent l'honorer;
« Je veux, j'entends que sous mon règne auguste
« Tout bon Français ait l'esprit sage et juste;
« Que nul robin ne soit présomptueux,
« Nul moine fier, nul avocat verbeux.
« Ouï le rapport, dans mon conseil j'ordonne
« Que la raison s'introduise en Sorbonne,
« Que tout auteur sache me réjouir,
« Ou m'éclairer : car tel est mon plaisir. »
Un tel édit serait plus inutile
Que les sermons prêchés par La Neuville. (6)
Donc on aurait grande obligation
A qui pourrait par exhortation,
Par vers heureux, et par douce éloquence,
Porter nos gens à moins d'extravagance,
Admonéter par nom et par surnom
Ces ennemis jurés de la raison.
On pourrait dire aux malins molinistes,
A leurs rivaux les rudes jansénistes,
Aux gens du greffe, aux universités,
Aux faux dévots, d'honnêtes vérités;
Je les dirai, n'en soyez point en peine;
Chacun de vous obtiendra son étrenne.

Messieurs les sots, je dois, en bon chrétien,
Vous fesser tous, car c'est pour votre bien.

Par M. le chevalier de M....re, cornette de cavalerie, et en cette qualité ennemi juré des ânes. A Paris, le 1er janvier 1762. Pour vos étrennes.

NOTES.

(*a*) GAUCHAT, mauvais auteur de quelques brochures.

(*b*) Crevier, mauvais auteur d'une histoire romaine, et d'une histoire de l'université, et beaucoup plus fait pour la seconde que pour la première. Il a depuis fait un libelle contre le célèbre Montesquieu, dans lequel il s'efforce de prouver que Montesquieu n'était pas chrétien. Voilà un beau service que cet homme rend à notre religion, de chercher à nous convaincre qu'elle était méprisée par un grand homme! La monture de Bathos paraît assez convenable à ce monsieur.

(*c*) L'abbé La Coste, qui a travaillé à l'*Année littéraire*, de présent employé à Toulon sur les galères du roi.

(1) Dubois, successeur immédiat de Fénélon à l'archevêché de Cambrai, mourut des suites d'une opération à la vessie. B.

(2) Boyer, moine imbécille que le cardinal de Fleury fit précepteur du dauphin (fils de Louis XV), et désigna en mourant pour ministre de la feuille. Des dévotes lui avaient fait obtenir l'évêché de Mirepoix, qu'il quitta en venant à la cour. Il était l'ennemi déclaré de toute espèce de mérite, et persécuta violemment M. de Voltaire.

(3) Nom d'un avocat qui prononça un plaidoyer pour faire rayer du tableau un de ses confrères, convaincu d'avoir prouvé que l'excommunication des comédiens du roi, pensionnaires de sa majesté, est abusive et contraire aux libertés de l'Église gallicane. Le Dain fut hué; mais il réussit à faire rayer son confrère.

(4) Guyon, auteur de l'*Oracle des nouveaux philosophes*, ouvrage distingué par son ridicule dans la foule des libelles sans nombre, publiés avec approbation contre le citoyen qui fesait le plus d'honneur à son pays, et un de ceux qui lui ont été le plus utiles.

(5) Moreau, avocat au conseil. Il a beaucoup écrit en faveur des fermiers généraux et contre la philosophie. Il est l'auteur du *Catéchisme des Cacouacs*. Dans ses livres sur l'histoire de France, il s'est permis d'altérer et de déguiser les monumens de nos anciennes annales, comme si l'autorité royale avait besoin d'être soutenue par des mensonges : ses livres ont eu le sort qu'ils méritaient ; ils ont été méprisés et payés. On a de lui quelques jolis couplets dans le genre flagorneur.

(6) Charles Frey de Neuville, jésuite, célèbre alors par des sermons remplis d'antithèses, où l'on rencontre de loin en loin quelques traits heureux, d'ailleurs peu fanatique, et plus homme de lettres que jésuite.

L'HYPOCRISIE. (1)

1768.*

Mes chers amis, il me prend fantaisie
De vous parler ce soir d'hypocrisie.
Grave Vernet, soutiens ma faible voix ;
Plus on est lourd, plus on parle avec poids.
  Si quelque belle à la démarche fière,
Aux gros tétons, à l'énorme derrière,
Étale aux yeux ses robustes appas,
Les rimailleurs la nommeront Pallas.
Une beauté jeune, fraîche, ingénue,
S'appelle Hébé ; Vénus est reconnue
A son sourire, à l'air de volupté
Qui de son charme embellit la beauté.

* Cette pièce est dirigée contre Vernet, ministre de l'Évangile à Genève, qui avait publié des *Lettres d'un Voyageur anglais sur l'article* GENÈVE, dans le *Dictionnaire encyclopédique*, et sur la *Lettre de M. d'Alembert à M. Rousseau*, 1761 66, 2 vol. in-8. *Voyez* au reste la note *l* du premier chant de la *Guerre civile de Genève*, tome x, p. 342 ; et encore la *Lettre curieuse de M. Robert Covelle, célèbre citoyen de Genève, à la louange de M. Vernet* (dans les *Mélanges littéraires*).

B.

Mais si j'avise un visage sinistre,
Un front hideux, l'air empesé d'un cuistre,
Un cou jauni sur un moignon penché,
Un œil de porc à la terre attaché,
(Miroir d'une âme à ses remords en proie,
Toujours terni, de peur qu'on ne la voie)
Sans hésiter, je vous déclare net
Que ce magot est Tartufe ou Vernet.
C'est donc à toi, Vernet, que je dédie
Ma très honnête et courte rapsodie,
Sur le sujet de notre ami Guignard,
Fesse-matthieu, dévot et grand paillard.
Avant-hier advint que de fortune
Je rencontrai ce Guignard sur la brune,
Qui chez Fanchon s'allait glisser sans bruit,
Comme un hibou qui ne sort que de nuit.
Je l'arrêtai, d'un air assez fantasque,
Par sa jaquette, et je lui criai Masque,
« Je te connais, l'argent et les catins
« Sont à tes yeux les seuls objets divins,
« Tu n'eus jamais un autre catéchisme.
« Pourquoi veux-tu, de ton plat rigorisme
« Nous étalant le dehors imposteur,
« Tromper le monde, et mentir à ton cœur,
« Et tout petri d'une douce luxure,
« Parler en Paul, et vivre en Épicure? »
Le sycophante alors me répondit
Qu'il faut tromper pour se mettre en crédit,
Que la franchise est toujours dangereuse,
L'art bien reçu, la vertu malheureuse,
La fourbe utile, et que la vérité
Est un joyau peu connu, très vanté,
D'un fort grand prix, mais qui n'est point d'usage.

[illegible] : son discours paraît sage.
L'hypocrisie a du bon quelquefois;
« Pour son profit on a trompé des rois.
« On trompe aussi le stupide vulgaire
« Pour le gruger, bien plus que pour lui plaire.
« Lorsqu'il s'agit d'un trône épiscopal,
« Ou du chapeau qui coiffe un cardinal,
« Ou, si l'on veut, de la triple couronne,
« Que quelquefois l'ami Belzébuth donne;
« En pareil cas peut-être il serait bon
« Qu'on employât quelques tours de fripon;
« L'objet est beau, le prix en vaut la peine.
« Mais se gêner pour nous mettre à la gêne,
« Mais s'imposer le fardeau détesté
« D'une inutile et triste fausseté,
« Du monde entier méprisée et maudite,
« C'est être dupe encor plus qu'hypocrite.
Que Peretti (1) se déguise en chrétien
Pour être pape, il se conduit fort bien.
Mais toi, pauvre homme, excrément de collége,
Dis-moi quel bien, quel rang, quel privilége
« Il te revient de ton maintien cagot?
Tricher au jeu sans gagner est d'un sot.
Le monde est fin. Aisément on devine,
On reconnaît le cafard à la mine,
Chacun le hue : on aime à décrier
Un charlatan qui fait mal son métier.
— « Mais convenez que du moins mes confrères
M'applaudiront. » — Tu ne les connais guères :
Dans leur tripot on les a vus souvent
« Se comporter comme on fait au couvent.
Tout penaillon y vante sa besace,
Son institut, ses miracles, sa crasse,

« Mais en secret l'un de l'autre jaloux,
« Modestement ils se détestent tous.
« Tes ennemis sont parmi tes semblables.
« Les gens du monde au moins sont plus traitables;
« Ils sont railleurs; les autres sont méchans.
« Crains les sifflets; mais crains les malfesans.
« Crois-moi, renonce à la cagoterie;
« Mène uniment une plus noble vie;
« Rougissant moins, sois moins embarrassé;
« Que ton cou tors, désormais redressé,
« Sur son pivot garde un juste équilibre.
« Lève les yeux; parle en citoyen libre;
« Sois franc, sois simple; et, sans affecter rien,
« Essaie un peu d'être un homme de bien. »
Le mécréant alors n'osa répondre.
J'étais sincère, il se sentait confondre.
Il soupira d'un air sanctifié.
Puis détournant son œil humilié,
Courbant en voûte une part de l'échine,
Et du menton se battant la poitrine,
D'un pied cagneux il alla chez Fanchon
Pour lui parler de la religion.

NOTES.

(1) Cette pièce fut faite dans le temps où les prêtres genevois s'avisèrent, pour prouver qu'ils n'étaient pas sociniens, d'essayer s'ils ne pourraient pas rappeler dans Genève les beaux jours où Calvin brûlait, proscrivait, exilait et gouvernait au nom de Dieu. Les esprits étaient changés, et on se moqua d'eux.

(*a*) Sixte-Quint. Il est vrai qu'il fit long-temps semblant d'être humble et doux, lui qui était si fier et si dur; voilà pourquoi M. Robert Covelle dit que Sixte-Quint se déguise en chrétien. Avec sa permission, je trouve cela un terme un peu hardi.

LE MARSEILLOIS ET LE LION.

AVERTISSEMENT.

M. de Saint-Didier, secrétaire perpétuel de l'Académie de Marseille, auteur du poëme de *Clovis*, s'amusa, quelque temps avant sa mort, à composer cette petite fable, dans laquelle on trouve quelques traits de la philosophie anglaise. Ces traits sont en effet imités de la fable des *Abeilles* de Mandeville; mais tout le reste appartient à l'auteur français. Comme il était de Marseille, il n'a pas manqué de prendre un Marseillois pour son héros. Nous avons fait imprimer ce petit ouvrage sur une copie très exacte.

LE MARSEILLOIS ET LE LION,

PAR FEU M. DE SAINT-DIDIER,

SECRÉTAIRE PERPETUEL DE L'ACADÉMIE DE MARSEILLE.

1768.

Dans les sacrés cahiers, méconnus des profanes,
Nous avons vu parler les serpens et les ânes :
Un serpent fit l'amour à la femme d'Adam ; (a)
Un âne avec esprit gourmanda Balaam. (b)
Le grand parleur Homère, en vérités fertile,
Fit parler et pleurer les deux chevaux d'Achille. (c)
Les habitans des airs, des forêts et des champs,
Aux humains chez Ésope enseignent le bon sens.
Descartes n'en eut point quand il les crut machines : (d)
Il raisonna beaucoup sur les œuvres divines ;
Il en jugea fort mal, et noya sa raison
Dans ses trois élémens, au coin d'un tourbillon.
Le pauvre homme ignora, dans sa physique obscure,
Et l'homme, et l'animal, et toute la nature.
Ce romancier hardi dupa long-temps les sots.
Laissons là sa folie, et suivons nos propos.
   Un jour un Marseillois, trafiquant en Afrique,
Aborda le rivage où fut jadis Utique.
Comme il se promenait dans le fond d'un vallon,
Il trouva nez à nez un énorme lion,
A la longue crinière, à la gueule enflammée,
Terrible, et tout semblable au lion de Némée.
Le plus horrible effroi saisit le voyageur :
Il n'était pas Hercule ; et tout transi de peur,
Il se mit à genoux, et demanda la vie.

Le monarque des bois, d'une voix radoucie,
Mais qui fesait encor trembler le Provençal,
Lui dit en bon français : « Ridicule animal,
Tu veux donc qu'aujourd'hui de souper je me passe?
Écoute, j'ai dîné, je veux te faire grâce,
Si tu peux me prouver qu'il est contre les lois
Que le soir un lion soupe d'un Marseillois. »
Le marchand à ces mots conçut quelque espérance.
Il avait eu jadis un grand fonds de science;
Et pour devenir prêtre il apprit du latin;
Il savait Rabelais et son Saint-Augustin. (e)
D'abord il établit, selon l'usage antique,
Quel est le droit divin du pouvoir monarchique;
Qu'au plus haut des degrés des êtres inégaux
L'homme est mis pour régner sur tous les animaux; (f)
Que la terre est son trône, et que dans l'étendue
Les astres sont formés pour réjouir sa vue;
Il conclut qu'étant prince, un sujet africain
Ne pouvait, sans pécher, manger son souverain.
Le lion, qui rit peu, se mit pourtant à rire;
Et voulant par plaisir connaître cet empire,
En deux grands coups de griffe il dépouilla tout nu
De l'univers entier le monarque absolu.
Il vit que ce grand roi lui cachait sous le linge
Un corps faible monté sur deux fesses de singe,
A deux minces talons deux gros pieds attachés,
Par cinq doigts superflus dans leur marche empêchés,
Deux mamelles sans lait, sans grâce, sans usage,
Un crâne étroit et creux couvrant un plat visage,
Tristement dégarni du tissu de cheveux,
Dont la main d'un barbier coiffa son front crasseux.
Tel était en effet ce roi sans diadème,
Privé de sa parure, et réduit à lui-même.

Il sentit qu'en effet il devait sa grandeur
Au fil d'un perruquier, aux ciseaux d'un tailleur.
« Ah ! dit-il au lion, je vois que la nature
Me fait faire en ce monde une triste figure :
Je pensais être roi ; j'avais certes grand tort :
Vous êtes le vrai maître en étant le plus fort.
Mais songez qu'un héros doit dompter sa colère ;
Un roi n'est point aimé, s'il n'est point débonnaire.
Dieu, comme vous savez, est au-dessus des rois.
Jadis en Arménie il vous donna des lois,
Lorsque, dans un grand coffre à la merci des ondes,
Tous les animaux purs, ainsi que les immondes,
Par Noé mon aïeul enfermés si long-temps, (g)
Respirèrent enfin l'air natal de leurs champs :
Dieu fit avec eux tous une étroite alliance,
Un pacte solennel. — Oh ! la plate impudence !
As-tu perdu l'esprit par excès de frayeur ?
Dieu, dis-tu, fit un pacte avec nous ! — Oui, seigneur,
Il vous recommanda d'être clément et sage,
De ne toucher jamais à l'homme son image : (h)
Et si vous me mangez, l'Éternel irrité
Fera payer mon sang à votre majesté.
— Toi, l'image de Dieu ! toi, magot de Provence !
Conçois-tu bien l'excès de ton impertinence ?
Montre l'original de mon pacte avec Dieu.
Par qui fut-il écrit ? en quel temps ? dans quel lieu ? (i)
Je vais t'en montrer un plus sûr, plus véritable.
De mes quarante dents vois la file effroyable, (k)
Ces ongles dont un seul pourrait te déchirer,
Ce gosier écumant prêt à te dévorer,
Cette gueule, ces yeux, dont jaillissent des flammes ;
Je tiens ces heureux dons du Dieu que tu réclames.
Il ne fait rien en vain ; te manger est ma loi ;

C'est là le seul traité qu'il ait fait avec moi.
Ce Dieu, dont mieux que toi je connais la prudence,
Ne donne pas la faim pour qu'on fasse abstinence.
Toi-même as fait passer sous tes chétives dents
D'imbécilles dindons, des moutons innocens,
Qui n'étaient pas formés pour être ta pâture.
Ton débile estomac, honte de la nature,
Ne pourrait seulement, sans l'art d'un cuisinier,
Digérer un poulet, qu'il faut encor payer.
Si tu n'as point d'argent, tu jeûnes en ermite :
Et moi, que l'appétit en tout temps sollicite,
Conduit par la nature attentive à mon bien,
Je puis t'avaler cru, sans qu'il m'en coûte rien.
Je te digérerai sans faute en moins d'une heure.
Le pacte universel est qu'on naisse et qu'on meure.
Apprends qu'il vaut autant, raisonneur de travers,
Être avalé par moi que rongé par les vers.
— Sire, les Marseillois ont une âme immortelle ;
Ayez dans vos repas quelque respect pour elle.
— La mienne apparemment est immortelle aussi.
Va, de ton esprit gauche elle a peu de souci.
Je ne veux point manger ton âme raisonneuse.
Je cherche une pâture et moins fade et moins creuse :
C'est ton corps qu'il me faut ; je le voudrais plus gras ;
Mais ton âme, crois-moi, ne me tentera pas.
— Vous avez sur ce corps une entière puissance ;
Mais quand on a dîné, n'a-t-on point de clémence ?
Pour gagner quelque argent j'ai quitté mon pays ;
Je laisse dans Marseille une femme et deux fils ;
Mes malheureux enfans, réduits à la misère,
Iront à l'hôpital si vous mangez leur père. —
Et moi n'ai-je donc pas une femme à nourrir ?
Mon petit lionceau ne peut encor courir,

Ni saisir de ses dents ton espèce craintive ;
Je lui dois la pâture ; il faut que chacun vive.
Eh ! pourquoi sortais-tu d'un terrain fortuné,
D'olives, de citrons, de pampres couronné ?
Pourquoi quitter ta femme et ce pays si rare
Où tu fêtais en paix Magdeleine et Lazare ? (*l*)
Dominé par le gain tu viens dans mon canton
Vendre, acheter, troquer, être dupe et fripon ;
Et tu veux qu'en jeûnant ma famille pâtisse
De ta sotte imprudence et de ton avarice ?
Réponds-moi donc, maraud. — Sire, je suis battu.
Vos griffes et vos dents m'ont assez confondu.
Ma tremblante raison cède en tout à la vôtre.
Oui, la moitié du monde a toujours mangé l'autre :
Ainsi Dieu le voulut, et c'est pour notre bien.
Mais, sire, on voit souvent un malheureux chrétien,
Pour de l'argent comptant qu'aux hommes on préfère,
Se racheter d'un Turc, et payer un corsaire.
Je comptais à Tunis passer deux mois au plus ;
A vous y bien servir mes vœux sont résolus :
Je vous ferai garnir votre charnier auguste
De deux bons moutons gras, valant vingt francs au juste.
Pendant deux mois entiers ils vous seront portés,
Par vos correspondans chaque jour présentés ;
Et mon valet chez vous restera pour otage.
— Ce pacte, dit le roi, me plaît bien davantage
Que celui dont tantôt tu m'avais étourdi.
Viens signer le traité ; suis-moi chez le cadi ;
Donne des cautions ; sois sûr, si tu m'abuses,
Que je n'admettrai point tes mauvaises excuses ;
Et que, sans raisonner, tu seras étranglé,
Selon le droit divin dont tu m'as tant parlé.
Le marché fut signé ; tous les deux l'observèrent,

D'autant qu'en le gardant tous les deux y gagnèrent.
Ainsi dans tous les temps nos seigneurs les lions
Ont conclu leurs traités aux dépens des moutons.

NOTES.

(*a*) *Un serpent*, etc.

Il est constant que le serpent parlait. La Genèse dit expressément « qu'il était le plus rusé de tous les animaux. » La Genèse ne dit point que Dieu lui donnât alors la parole par un acte extraordinaire de sa toute-puissance pour séduire Ève. Elle rapporte la conversation du serpent et de la femme, comme on rapporte un entretien entre deux personnes qui se connaissent et qui parlent la même langue. Cela même est si évident, que le Seigneur punit le serpent d'avoir abusé de son esprit et de son éloquence; il le condamne à se traîner sur le ventre, au lieu qu'auparavant il marchait sur ses pieds. Flavien Josèphe, dans ses *Antiquités*, Philon, saint Basile, saint Éphrem, n'en doutent pas. Le révérend père dom Calmet, dont le profond jugement est reconnu de tout le monde, s'exprime ainsi : « Toute l'antiquité a reconnu les « ruses du serpent, et on a cru qu'avant la malédiction de Dieu cet « animal était encore plus subtil qu'il ne l'est à présent. L'Écriture parle « de ses finesses en plusieurs endroits; elle dit qu'il bouche ses oreilles « pour ne pas entendre la voix de l'enchanteur. Jésus-Christ, dans « l'Évangile, nous conseille d'avoir la prudence du serpent. »

(*b*) *Un âne avec esprit*, etc.

Il n'en était pas ainsi de l'âne ou de l'ânesse qui parla à Balaam. Il est vraisemblable que les ânes n'avaient point le don de la parole; car il est dit expressément que le Seigneur ouvrit la bouche de l'ânesse : et même saint Pierre, dans sa seconde épître, dit « que cet animal muet parla d'une voix humaine. » Mais remarquons que saint Augustin, dans sa 48e question, dit que Balaam ne fut point étonné d'entendre parler son ânesse. Il en conclut que Balaam était accoutumé à entendre parler les autres animaux. Le révérend père dom Calmet avoue que la chose est très ordinaire. L'âne de Bacchus, dit-il, le bélier de Phryxus, le cheval d'Hercule, l'agneau de Bocchoris, les bœufs de Sicile, les arbres même de Dodone, et l'ormeau d'Apollonius de Tyane ont parlé distinctement. Voilà de grandes autorités qui servent merveilleusement à justifier M. de Saint-Didier.

(c) *Fit parler et pleurer les deux chevaux d'Achille.*

La remarque de madame Dacier sur cet endroit d'Homère est également importante et judicieuse. Elle appuie beaucoup sur la sage conduite d'Homère; elle fait voir que les chevaux d'Achille, Xanthe et Balie, fils de Podarge, sont d'une race immortelle; et qu'ayant déjà pleuré la mort de Patrocle, il n'est point du tout étonnant qu'ils tiennent un long discours à Achille. Enfin elle cite l'exemple de l'ânesse de Balaam, auquel il n'y a rien à répliquer.

(d) *Descartes n'en eut point quand il les crut machines.*

Descartes était certainement un grand géomètre et un homme de beaucoup d'esprit; mais toutes les nations savantes avouent qu'il abandonna la géométrie qui devait être son guide, et qu'il abusa de son esprit pour ne faire que des romans. L'idée que les animaux ont tous les organes du sentiment pour ne point sentir est une contradiction ridicule. Ses tourbillons, ses trois élémens, son système sur la lumière, son explication des ressorts du corps humain, ses idées innées sont regardées par tous les philosophes comme des chimères absurdes. On convient que dans toute sa physique il n'y a pas une vérité physique. Ce grand exemple apprend aux hommes qu'on ne trouve ces vérités que dans les mathématiques et dans l'expérience.

(e) *Il savait Rabelais et son Saint-Augustin.*

Il est rapporté dans l'*Histoire de l'Académie* que La Fontaine demanda à un docteur s'il croyait que saint Augustin eût autant d'esprit que Rabelais, et que le docteur répondit à La Fontaine : « Prenez garde, « monsieur, vous avez mis un de vos bas à l'envers; » ce qui était vrai.

Ce docteur était un sot. Il devait convenir que saint Augustin et Rabelais avaient tous deux beaucoup d'esprit, et que le curé de Meudon avait fait un mauvais usage du sien. Rabelais était profondément savant, et tournait la science en ridicule : saint Augustin n'était pas si savant, il ne savait ni le grec, ni l'hébreu; mais il employa ses talens et son éloquence à son respectable ministère. Rabelais prodigua indignement les ordures les plus basses : saint Augustin s'égara dans des explications mystérieuses que lui-même ne pouvait entendre. On est étonné qu'un orateur tel que lui ait dit dans son sermon sur le psaume VI :

« Il est clair et indubitable que le nombre de quatre a rapport au « corps humain, à cause des quatre élémens et des quatre qualités dont « il est composé; savoir, le chaud et le froid, le sec et l'humide. C'est « pourquoi aussi Dieu a voulu qu'il fût soumis à quatre différentes sai- « sons; savoir, l'été, le printemps, l'automne et l'hiver.... Comme le

« nombre de quatre a rapport au corps, le nombre de trois a rapport « à l'âme, parce que Dieu nous ordonne de l'aimer d'un triple amour; « savoir, de tout notre cœur, de toute notre âme, et de tout notre « esprit.

« Lors donc que les deux nombres de quatre et de trois, dont le « premier a rapport au corps, c'est-à-dire au vieil homme et au vieux « Testament, et le second a rapport à l'âme, c'est-à-dire au nouvel « homme et au nouveau Testament, seront écoulés et passés, comme « le nombre de sept jours passe et s'écoule, parce qu'il n'y a rien qui « ne se fasse dans le temps et par la distribution du nombre quatre au « corps, et du nombre trois à l'âme; lors, dis-je, que ce nombre de « sept sera passé, on verra arriver le huitième qui sera celui du juge-« ment. »

Plusieurs savans ont trouvé mauvais qu'en voulant concilier les deux généalogies différentes données à saint Joseph, l'une par saint Matthieu, et l'autre par saint Luc, il dise dans son sermon 51 *qu'un fils peut avoir deux pères, puisqu'un père peut avoir deux enfans.*

On lui a encore reproché d'avoir dit, dans son livre contre les manichéens, que les puissances célestes se déguisaient, ainsi que les puissances infernales, en beaux garçons et en belles filles pour s'accoupler ensemble, et d'avoir imputé aux manichéens cette théurgie impure, dont ils ne furent jamais coupables.

On a relevé plusieurs de ses contradictions. Ce grand saint était homme; il a ses faiblesses, ses erreurs, ses défauts comme les autres saints. Il n'en est pas moins vénérable, et Rabelais n'est pas moins un bouffon grossier, un impertinent dans les trois quarts de son livre, quoiqu'il ait été l'homme le plus savant de son temps, éloquent, plaisant, et doué d'un vrai génie. Il n'y a pas sans doute de comparaison à faire entre un père de l'Église très vénérable et Rabelais; mais on peut très bien demander lequel avait plus d'esprit; et un bas à l'envers n'est pas une réponse.

(*f*) *L'homme est mis pour régner*, etc.

Dans le *Spectacle de la Nature*, M. le prieur de Jonval, qui d'ailleurs est un homme fort estimable, prétend que toutes les bêtes ont un profond respect pour l'homme. Il est pourtant fort vraisemblable que les premiers ours et les premiers tigres qui rencontrèrent les premiers hommes, leur témoignèrent peu de vénération, surtout s'ils avaient faim.

Plusieurs peuples ont cru sérieusement que les étoiles n'étaient faites que pour éclairer les hommes pendant la nuit. Il a fallu bien du temps

pour détromper notre orgueil et notre ignorance; mais aussi plusieurs philosophes, et Platon entre autres, ont enseigné que les astres étaient des dieux. Saint Clément d'Alexandrie et Origène ne doutent pas qu'ils n'aient des âmes capables de bien et de mal; ce sont des choses très curieuses et très instructives.

(*g*) *Par Noé mon aïeul*, etc.

Il faut pardonner au lion s'il ne connaissait pas Noé. Les Juifs sont les seuls qui l'aient jamais connu. On ne trouve ce nom chez aucun autre peuple de la terre. Sanchoniathon n'en a point parlé; s'il en avait dit un mot, Eusèbe son abréviateur en aurait pris un grand avantage. Ce nom ne se trouve point dans le *Zend-Avesta* de Zoroastre. Le *Sadder*, qui en est l'abrégé, ne dit pas un seul mot de Noé. Si quelque auteur égyptien en avait parlé, Flavien Josèphe, qui rechercha si exactement tous les passages des livres égyptiens qui pouvaient déposer en faveur des antiquités de sa nation, se serait prévalu du témoignage de ses auteurs. Noé fut entièrement inconnu aux Grecs, il le fut également aux Indiens et aux Chinois. Il n'en est parlé ni dans le *Veidam*, ni dans le *Shasta*, ni dans *les cinq Kings*; et il est très remarquable que lui et ses ancêtres aient été également ignorés du reste de la terre.

(*h*) *De ne toucher jamais à l'homme son image.*

Au chap IX de *la Genèse*, vers. 10 et suivans, le Seigneur fait un pacte avec les animaux, tant domestiques que de la campagne. Il défend aux animaux de tuer les hommes; il dit qu'il en tirera vengeance, parce que l'homme est son image. Il défend de même à la race de Noé de manger du sang des animaux mêlé avec de la chair. Les animaux sont presque toujours traités dans la loi juive à peu près comme les hommes; les uns et les autres doivent être également en repos le jour du sabbat (Exod. chap. XXIII). Un taureau qui a frappé un homme de sa corne est puni de mort (Exod. chap. XXI). Une bête qui a servi de succube ou d'incube à une personne est aussi mise à mort (Lévit. chap. XX). Il est dit que l'homme n'a rien de plus que la bête (Ecclésiaste, chap. III et IX). Dans les plaies d'Égypte, les premiers nés des hommes et des animaux sont également frappés (Exod. chap. XII et XIII). Quand Jonas prêche la pénitence à Ninive, il fait jeûner les hommes et les animaux. Quand Josué prend Jéricho, il extermine également les bêtes et les hommes. Tout cela prouve évidemment que les hommes et les bêtes étaient regardés comme deux espèces du même genre. Les Arabes ont encore le même sentiment. Leur tendresse excessive pour leurs chevaux et pour leurs gazelles en est un témoignage assez connu.

(*i*) *Par qui fut-il écrit?* etc.

Le grand Newton, Samuël Clarke, prétendent que le *Pentateuque* fut écrit du temps de Saül. D'autres savans hommes pensent que ce fut sous Osias; mais il est décidé que Moïse en est l'auteur, malgré toutes les vaines objections fondées sur les vraisemblances et sur la raison qui trompe si souvent les hommes.

(*k*) *De mes quarante dents*, etc.

Ceux qui ont écrit l'histoire naturelle auraient bien dû compter les dents des lions; mais ils ont oublié cette particularité aussi-bien qu'Aristote. Quand on parle d'un guerrier, il ne faut pas omettre ses armes. M. de Saint-Didier, qui avait vu disséquer à Marseille un lion nouvellement venu d'Afrique, s'assura qu'il avait quarante dents.

(*l*) *Où tu fêtais en paix Magdeleine et Lazare?*

Ce lion paraît fort instruit, et c'est encore une preuve de l'intelligence des bêtes. La Sainte-Baume, où se retira sainte Marie-Magdeleine, est fort connue; mais peu de gens savent à fond cette histoire. La *Fleur des saints* peut en donner quelques notions : il faut lire son article, tome II de la *Fleur des saints*, depuis la page 59. Ce fut Marie-Magdeleine à qui deux anges parlèrent sur le Calvaire, et à qui notre Seigneur parut en jardinier. Ribadeneira, le savant auteur de la *Fleur des saints*, dit expressément que si cela n'est pas dans l'Évangile, la chose n'en est pas moins indubitable. Elle demeura, dit-il, dans Jérusalem auprès de la Vierge Marie avec son frère Lazare, que Jésus avait ressuscité, et Marthe sa sœur, qui avait préparé le repas lorsque Jésus avait soupé dans leur maison.

L'aveugle-né, nommé Celedone, à qui Jésus donna la vue en frottant ses yeux avec un peu de boue, et Joseph d'Arimathie, étaient de la société intime de Magdeleine. Mais le plus considérable de ses amis fut le docteur saint Maximin, l'un des soixante-dix disciples.

Dans la première persécution qui fit lapider saint Étienne, les Juifs se saisirent de Marie-Magdeleine, de Marthe, de leur servante Marcelle, de Maximin leur directeur, de l'aveugle-né, et de Joseph d'Arimathie. On les embarqua dans un vaisseau sans voiles, sans rames et sans mariniers; le vaisseau aborda à Marseille comme l'atteste Baronius. Dès que Magdeleine fut à terre, elle convertit toute la Provence. Le Lazare fut évêque de Marseille; Maximin eut l'évêché d'Aix : Joseph d'Arimathie alla prêcher l'Évangile en Angleterre; Marthe

fonda un grand couvent; Magdeleine se retira dans la Sainte-Baume, où elle brouta l'herbe toute sa vie. Ce fut là que, n'ayant plus d'habits, elle pria toujours toute nue; mais ses cheveux crûrent jusqu'à ses talons, et les anges venaient la peigner et l'enlever au ciel sept fois par jour, en lui donnant de la musique. On a gardé long-temps une fiole remplie de son sang et ses cheveux; et tous les ans, le jour du Vendredi saint, cette fiole a bouilli à vue d'œil. La liste de ses miracles avérés est innombrable.

LES TROIS EMPEREURS

EN SORBONNE,

PAR M. L'ABBÉ CAILLE.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS DE L'ÉDITION DE KEHL.

En 1767, la Faculté de Théologie de Paris censura le roman philosophique intitulé *Bélisaire*. Ce vieux général s'était avisé de dire à l'empereur Justinien que l'on n'éclairait point les esprits avec la flamme des bûchers, et qu'il était tenté de croire que Dieu n'avait point condamné à la damnation éternelle les héros de la Grèce et de Rome.

Depuis l'invention de l'imprimerie, la Faculté de Paris s'est arrogé le droit de dire son avis en mauvais latin sur les livres qui lui déplaisent; et comme depuis cinquante années le public est en possession de se moquer de cet avis, elle a constamment l'humilité de le traduire en français, afin de multiplier les lecteurs et les sifflets.

La censure de *Bélisaire* eut un grand succès. On ne peut se dissimuler que l'obligation imposée, sous peine de damnation, aux princes et aux magistrats, de condamner à la mort quiconque n'est pas de la communion romaine, ne soit une opinion théologique très moderne. La damnation des païens n'a jamais été donnée comme un article de foi dans les premiers siècles de l'Église. On n'avance de pareilles opinions que lorsqu'on est le maître. La Faculté fut donc obligée d'avouer que si le fond de la croyance doit toujours rester le même, cependant on peut

l'enrichir de temps en temps de quelques nouveaux articles de foi, dont les circonstances n'avaient point permis à notre Seigneur Jésus-Christ et aux saints apôtres de s'occuper.

Cette assertion parut aussi ridicule que scandaleuse; et lorsqu'on vit que le mauvais français de la Sorbonne n'avait pas même le mérite de rendre exactement son mauvais latin, et qu'en se traduisant eux-mêmes, ces sages maîtres avaient fait des contre-sens, les ris redoublèrent.

On trouvera dans cette édition plusieurs pièces en prose sur cette facétie théologique*. M. de Voltaire s'est plu à attaquer souvent l'opinion que tout infidèle est damné, quelles que soient ses vertus et l'innocence de sa vie. Ce n'est point là une opinion théologique indifférente. Il importe au repos de l'humanité de persuader à tous les hommes qu'un Dieu, leur père commun, récompense la vertu, indépendamment de la croyance, et qu'il ne punit que les méchans.

Cette opinion de la nécessité de croire certains dogmes pour n'être point damné, et d'un supplice éternel réservé à ceux qui les ont niés ou même ignorés, est le premier fondement du fanatisme et de l'intolérance. Tout non-conformiste devient un ennemi de Dieu et de notre salut. Il est raisonnable, presque humain, de brûler un hérétique, et d'ajouter quelques heures de plus à un supplice éternel, plutôt que de s'exposer soi et sa famille à être précipités par les séductions de cet impie dans les bûchers éternels.

C'est à cette seule opinion qu'on peut attribuer l'abominable usage de brûler les hommes vivans; usage qui, à la honte de notre siècle, subsiste encore dans les pays catholiques de l'Europe, excepté dans les états de la famille impériale. Heureusement cette opinion est aussi ridicule qu'atroce, et plus inju-

* *Voyez* le volume des *Facéties*.

rieuse à la Divinité que tous les contes des païens sur les aventures galantes des dieux immortels. Aussi, parmi ceux qui sont intéressés au maintien de la théologie, les gens raisonnables voudraient-ils qu'on abandonnât ce prétendu dogme, comme celui de la création du monde il y a juste six mille ans.

On suivrait la même marche à mesure que certains dogmes deviendraient trop révoltans, ou trop clairement absurdes; et au bout d'un certain temps on soutiendrait qu'on ne les a jamais regardés comme articles de foi. Cela est arrivé déjà plus d'une fois, et l'Église s'en est bien trouvée.

Il est juste d'observer ici que Riballier, syndic de Sorbonne, dont on parle dans cette satire, est un homme de mœurs douces, assez tolérant, qui céda malgré lui, dans cette circonstance, au délire théologique de ses confrères. Il avait à se faire pardonner sa modération à l'égard des jansénistes; et, pour l'expier, il se mit à persécuter un peu les gens raisonnables.

LES TROIS EMPEREURS
EN SORBONNE.
1768.

L'HÉRITIER de Brunswick et le roi des Danois,
Vous le savez, amis, ne sont pas les seuls princes
Qu'un désir curieux mena dans nos provinces,
Et qui des bons esprits ont réuni les voix.
Nous avons vu Trajan, Titus et Marc-Aurèle,
Quitter le beau séjour de la gloire immortelle,
Pour venir en secret s'amuser dans Paris.
Quelque bien qu'on puisse être, on veut changer de place.
C'est pourquoi les Anglais sortent de leur pays.
L'esprit est inquiet, et de tout il se lasse;
Souvent un bienheureux s'ennuie en paradis.
   Le trio d'empereurs arrivé dans la ville,
Loin du monde et du bruit choisit son domicile
Sous un toit écarté, dans le fond d'un faubourg.
Ils évitaient l'éclat : les vrais grands le dédaignent.
Les galans de la cour et les beautés qui règnent,
Tous les gens du bel air ignoraient leur séjour.
A de semblables saints il ne faut que des sages;
Il n'en est pas en foule. On en trouva pourtant,
Gens instruits et profonds qui n'ont rien de pédant,
Qui ne prétendent point être des personnages;
Qui, des sots préjugés paisiblement vainqueurs,
D'un regard indulgent contemplent nos erreurs;
Qui, sans craindre la mort savent goûter la vie;
Qui ne s'appellent point *la bonne compagnie*,
Qui la sont en effet. Leur esprit et leurs mœurs

Réussirent beaucoup chez les trois empereurs;
A leur petit couvert chaque jour ils soupèrent;
Moins ils cherchaient l'esprit, et plus ils en montrèrent:
Tous charmés l'un de l'autre, ils étaient bien surpris
D'être sur tous les points toujours du même avis.
Ils ne perdirent point leurs momens en visites;
Mais on les rencontrait aux arsenaux de Mars,
Chez Clio, chez Minerve, aux ateliers des arts;
Ils les encourageaient en prisant leurs mérites.
  On conduisit bientôt nos nouveaux curieux
Aux chefs-d'œuvre brillans d'Andromaque et d'Armide,
Qu'ils préféraient aux jeux du Cirque et de l'Élide.
Le plaisir de l'esprit passe celui des yeux.
  D'un plaisir différent nos trois Césars jouirent,
Lorsqu'à l'Observatoire un verre industrieux
Leur fit envisager la structure des cieux,
Des cieux qu'ils habitaient, et dont ils descendirent.
  De là, près d'un beau pont que bâtit autrefois
Le plus grand des Henris, et peut-être des rois,
Marc-Aurèle aperçut ce bronze qu'on revère,
Ce prince, ce héros célébré tant de fois,
Des Français inconstans le vainqueur et le père;
« Le voilà, disaient-ils, nous le connaissons tous:
« Il boit au haut des cieux le nectar avec nous. »
Un des sages leur dit: « Vous savez son histoire;
« On adore aujourd'hui sa valeur, sa bonté....
« Quand il était au monde il fut persécuté.
« Buri même à présent lui conteste sa gloire. (a)
« Pour dompter la critique on dit qu'il faut mourir:
« On se trompe; et sa dent, qui ne peut s'assouvir,
« Jusque dans le tombeau ronge notre mémoire. »
  Après ces monumens si grands, si précieux,
A leurs regards divins si dignes de paraître,

Sur de moindres objets ils baissèrent les yeux.
Ils voulurent enfin tout voir et tout connaître;
Les Boulevarts, la Foire, et l'Opéra bouffon,
L'école où Loyola corrompit la raison,
Les quatre facultes, et jusqu'à la Sorbonne.
Ils entrent dans l'étable où les docteurs fourrés
Ruminaient Saint-Thomas, et prenaient leurs degrés,
Au séjour de l'*ergo*, Ribaudier en personne
Estropiait alors un discours en latin.
Quel latin, juste ciel! les héros de l'empire
Se mordaient les cinq doigts pour s'empêcher de rire.
Mais ils ne rirent plus quand un gros augustin
Du concile gaulois lut tout haut les censures:
Il disait anathème aux nations impures
Qui n'avaient jamais su, dans leurs impiétés,
Qu'auprès de l'Estrapade il fût des facultés.
« O morts! s'écriait-il, vivez dans les supplices; (b)
« Princes, sages, héros, exemples des vieux temps,
« Vos sublimes vertus n'ont été que des vices,
« Vos belles actions, des péchés éclatans.
« Dieu juste, selon nous, frappe de l'anathème
« Épictète, Caton, Scipion l'Africain,
« Ce coquin de Titus, l'amour du genre humain,
« Marc-Aurèle, Trajan, le grand Henri lui-même, (c)
« Tous créés pour l'enfer et morts sans sacremens;
« Mais parmi ses élus nous plaçons les Cléments, (d)
« Dont nous avons ici solennisé la fête;
« De beaux rayons dorés nous ceignîmes sa tête:
« Ravaillac et Damiens, s'ils sont de vrais croyans, (e)
« S'ils sont bien confessés, sont ses heureux enfans.
« Un Fréron bien huilé verra Dieu face à face; (f)
« Et Turenne amoureux, mourant pour son pays,
« Brûle éternellement chez les anges maudits.

« Tel est notre plaisir ; telle est la loi de grâce. »
Les divins voyageurs étaient bien étonnés
De se voir en Sorbonne, et de s'y voir damnés.
Les vrais amis de Dieu répriment leur colère.
Marc-Aurèle lui dit d'un ton très débonnaire : (g)
« Vous ne connaissez pas les gens dont vous parlez ;
« Les facultés parfois sont assez mal instruites
« Des secrets du Très-Haut, quoiqu'ils soient révélés ;
« Dieu n'est ni si méchant ni si sot que vous dites. »
Ribaudier à ces mots, roulant un œil hagard,
Dans des convulsions dignes de Saint-Médard,
Nomma le demi-dieu déiste, athée, impie,
Hérétique, ennemi du trône et de l'autel,
Et lui fit intenter un procès criminel.
Les Romains cependant sortent de l'écurie.
« Mon Dieu, disait Titus, ce monsieur Ribaudier,
« Pour un docteur français, me semble bien grossier. »
Nos sages rougissaient pour l'honneur de la France :
« Pardonnez, dit l'un d'eux, à tant d'extravagance ;
« Nous n'assistons jamais à ces belles leçons.
« Nous nous sommes mépris ; Ribaudier nous étonne ;
« Nous pensions en effet vous mener en Sorbonne ;
« Et l'on vous a conduits aux Petites-Maisons. »

NOTES.

(a) *Buri même à présent lui conteste sa gloire.*

On dit qu'un écrivain, nommé M. de Buri, a fait une histoire de Henri IV, dans laquelle ce héros est un homme très médiocre. On ajoute qu'il y a dans Paris une petite secte qui s'élève sourdement contre la gloire de ce grand homme. Ces messieurs sont bien cruels envers la patrie ; qu'ils songent combien il est important qu'on regarde comme un être approchant de la Divinité un prince qui exposa toujours sa vie

pour sa nation, et qui voulut toujours la soulager. Mais il avait des faiblesses. Oui, sans doute; il était homme : mais béni soit celui qui a dit que ses défauts étaient ceux d'un homme aimable, et ses vertus celles d'un grand homme! Plus il fut la victime du fanatisme, plus il doit être presque adoré par quiconque n'est pas convulsionnaire.

Chaque nation, chaque cour, chaque prince a besoin de se choisir un patron pour l'admirer et pour l'imiter. Eh! quel autre choisira-t-on que celui qui dégageait ses amis aux dépens de son sang dans le combat de Fontaine-Française, qui criait dans la victoire d'Ivri : «Épargnez les compatriotes,» et qui au faîte de la puissance et de la gloire disait à son ministre : «Je veux que le paysan ait une poule au pot tous les dimanches.»

(*b*) *O morts! s'écriait-il, vivez dans les supplices.*

Il est nécessaire de dire au public, qui l'a oublié, qu'un nommé Riballier, principal du collége Mazarin, et un régent nommé Cogé, s'étant avisés d'être jaloux de l'excellent livre moral de *Bélisaire*, cabalèrent pendant un an pour le faire censurer par ceux qu'on appelle *docteurs de Sorbonne*. Au bout d'un an ils firent imprimer cette censure en latin et en français; elle n'est cependant ni française ni latine; le titre même est un solécisme : *Censure de la faculté de théologie contre le livre, etc.* On ne dit point *censure contre*, mais *censure de*. Le public pardonne à la faculté de ne pas savoir le français; on lui pardonne moins de ne pas savoir le latin. *Determinatio sacræ facultatis in libellum* est une expression ridicule. *Determinatio* ne se trouve ni dans Cicéron, ni dans aucun bon auteur; *determinatio in* est un barbarisme insupportable; et ce qui est encore plus barbare, c'est d'appeler *Bélisaire* un libelle en fesant un mauvais libelle contre lui.

Ce qui est encore plus barbare, c'est de déclarer damnés tous les grands hommes de l'antiquité qui ont enseigné et pratiqué la justice. Cette absurdité est heureusement démentie par saint Paul, qui dit expressément dans son épître aux Juifs * tolérés à Rome : «Lorsque les gentils qui n'ont point la loi font naturellement ce que la loi commande, n'ayant point notre loi, ils sont loi à eux-mêmes.» Tous les honnêtes gens de l'Europe et du monde entier ont de l'horreur et du mépris pour cette détestable ineptie qui va damnant toute l'antiquité. Il n'y a que des cuistres, sans raison et sans humanité, qui puissent soutenir

* *Cum enim Gentes, quæ legem non habent, naturaliter ea, quæ legis sunt, faciunt, ejusmodi legem non habentes, ipsi sibi sunt lex.* Ch. 11, v. 14 de l'ép. non pas aux Juifs, *ad Hebræos*, mais *ad Romanos*, c'est-à-dire à l'Église chrétienne de Rome, tant Juifs que Gentils convertis. R.

une opinion si abominable et si folle, désavouée même dans le fond de leur cœur. Nous ne prétendons pas dire que les docteurs de Sorbonne sont des cuistres, nous avons pour eux une considération plus distinguée : nous les plaignons seulement d'avoir signé un ouvrage qu'ils sont incapables d'avoir fait, soit en français, soit en latin.

Remarquons pour leur justification qu'ils se sont intitulés dans le titre, *sacrée faculté*, en langue latine, et qu'ils ont eu la discrétion de supprimer en français ce mot *sacrée*.

(*c*) *Marc-Aurèle, Trajan, le grand Henri lui-même,*

En effet, le sieur Riballier, qu'on nomme ici Ribaudier, venait de faire condamner en Sorbonne M. Marmontel, pour avoir dit que Dieu pourrait bien avoir fait miséricorde à Titus, à Trajan, à Marc-Aurèle. Ce Riballier est un peu dur.

(*d*) *Mais parmi ses élus nous plaçons les Cléments.*

On ne peut trop répéter que la Sorbonne fit le panégyrique du jacobin Jacques Clément, assassin de Henri III, étudiant en Sorbonne, et que d'une voix unanime elle déclara Henri III déchu de tous ses droits à la royauté, et Henri IV incapable de régner.

Il est clair que, selon les principes cent fois étalés alors par cette faculté, l'assassin parricide, Jacques Clément, qu'on invoquait publiquement alors dans les églises, était dans le ciel au nombre des saints, et que Henri III, prince voluptueux, mort sans confession, était damné. On nous dira peut-être que Jacques Clément mourut aussi sans confession; mais il s'était confessé, et même avait communié l'avant-veille, de la main de son prieur Bourgoing son complice, qu'on dit avoir été docteur de Sorbonne, et qui fut écartelé. Ainsi Clément muni des sacremens fut non-seulement saint, mais martyr. Il avait imité saint Judas, non pas Judas Iscariote, mais Judas Machabée; sainte Judith qui coupait si bien les têtes des amans avec lesquels elle couchait, saint Salomon qui assassina son frère Adonias, saint David qui assassina Urie, et qui en mourant ordonna qu'on assassinât Joab; sainte Jahel qui assassina le capitaine Sisara; saint Aod qui assassina son roi Églon, et tant d'autres saints de cette espèce. Jacques Clément était dans les mêmes principes, il avait la foi : on ne peut lui contester l'espérance d'aller au paradis, au jardin. De la charité, il en était dévoré, puisqu'il s'immolait volontairement pour les rebelles. Il est donc aussi sûr que Jacques Clément est sauvé, qu'il est sûr que Marc-Aurele est damné.

(*e*) *Ravaillac*, etc.

Selon les mêmes principes, Ravaillac doit être dans le paradis, dans

le jardin, et Henri IV dans l'enfer qui est sous terre; car Henri IV mourut sans confession, et il était amoureux de la princesse de Condé; Ravaillac au contraire n'était point amoureux, et il se confessa à deux docteurs de Sorbonne. Voyez quelles douces consolations nous fournit une théologie qui damne à jamais Henri IV, et qui fait un élu de Ravaillac et de ses semblables! avouons les obligations que nous avons à Ribaudier de nous avoir développé cette doctrine.

(*f*) *Un Fréron bien huilé*, etc.

M. Caille a sans doute accolé ces deux noms pour produire le contraste le plus ridicule. On appelle communément à Paris un Fréron tout gredin insolent, tout polisson qui se mêle de faire de mauvais libelles pour de l'argent; et M. Caille oppose un de ces faquins de la lie du peuple qui reçoit l'extrême-onction sur son grabat, au grand Turenne qui fut tué d'un coup de canon sans le secours des saintes huiles, dans le temps qu'il était amoureux de madame de Coetquen. Cette note rentre dans la précédente, et sert à confirmer l'opinion théologique qui accorde la possession du jardin au dernier malotru couvert d'infamie, et qui la refuse aux plus grands hommes et aux plus vertueux de la terre.

N. B. On a prétendu que Turenne avait quitté dès 1670 madame de Coetquen, qui le sacrifiait au chevalier de Lorraine; mais il aima toujours les femmes à la fureur. Ce grand homme qui, avec des talens militaires du premier ordre et une âme héroïque, avait un esprit peu éclairé et un caractère faible, était, à ce qu'on dit, devenu dévot dans ses dernières années; mais l'aventure de madame de Coetquen est postérieure à son abjuration de la religion protestante. C'était un singulier spectacle qu'un homme qui avait gagné des batailles, occupé le matin de savoir au juste ce qu'il faut croire pour n'être pas damné, et cherchant le soir à se damner en commettant le péché de fornication; et que le siècle où l'on admirait tout cela était un pauvre siècle! Quoi qu'il en soit, il est très vraisemblable que Dieu a pardonné à Turenne ses maîtresses; mais lui a-t-il pardonné d'avoir exécuté l'ordre de brûler le Palatinat, et de n'avoir pas renoncé au commandement plutôt que de faire le métier d'incendiaire?

(*g*) *Marc-Aurèle lui dit*, etc.

On invite les lecteurs attentifs à relire quelques maximes de l'empereur Antonin, et à jeter les yeux, s'ils le peuvent, sur la censure contre *Bélisaire*. Ils trouveront dans cette censure des distinctions sur la foi et sur la loi, sur la grâce prévenante, sur la prédestination absolue; et

dans Marc-Antonin ce que la vertu a de plus sublime et de plus tendre. On sera peut-être un peu surpris que de petits Velches inconnus aux honnêtes gens aient condamné dans la rue des Maçons ce que l'ancienne Rome adora, et ce qui doit servir d'exemple au monde entier. Dans quel abîme sommes-nous descendus ! la nouvelle Rome vient de canoniser un capucin nommé Cucufin, dont tout le mérite, à ce que rapporte le procès de la canonisation, est d'avoir eu des coups de pied dans le cul, et d'avoir laissé répandre un œuf frais sur sa barbe. L'ordre des capucins a dépensé quatre cent mille écus aux dépens des peuples, pour célébrer dans l'Europe l'apothéose de Cucufin sous le nom de saint Séraphin ; et Ribaudier damne Marc-Aurèle ! O Ribaudier, la voix de l'Europe commence à tonner contre tant de sottises !

Lecteur éclairé et judicieux (car je ne parle pas aux bégueules imbécilles qui n'ont lu que l'*Année sainte* de Le Tourneux, ou *le Pédagogue chrétien*), de grâce, apprenez à vos amis quelle est l'énorme distance des *Offices* de Cicéron, du *Manuel* d'Épictète, des *Maximes* de l'empereur Antonin à tous les plats ouvrages de morale écrits dans nos jargons modernes, bâtards de la langue latine, et dans les effroyables jargons du Nord. Avons-nous seulement dans tous les livres faits depuis six cents ans, rien de comparable à une page de Sénèque ? Non, nous n'avons rien qui en approche, et nous osons nous élever contre nos maîtres !

LES DEUX SIECLES.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS DE L'ÉDITION DE KEHL.

Dans un siècle où l'on met de la vanité à être sensible, où l'on veut s'occuper des intérêts de la société sans se donner la peine de les étudier, et pouvoir parler de la nature sans s'asservir au travail pénible de l'observer; où l'on confond la singularité des opinions avec la philosophie, et où l'on se croit au-dessus des préjugés, parce qu'on préfère des rêves nouveaux aux rêves de nos pères : dans un tel siècle, les mauvais drames, les livres extravagans en politique, les systèmes vagues d'histoire naturelle, les paradoxes doivent devenir communs ; et il n'est pas étonnant qu'ils aient excité la bile de M. de Voltaire. Mais ces sottises sont une suite nécessaire de ce sentiment d'humanité, fruit précieux de la philosophie, et que M. de Voltaire a contribué plus que personne à répandre en Europe; de l'importance que les hommes savent attacher enfin à leurs véritables intérêts, à la connaissance de leurs droits, et des sources du bonheur public, enfin du goût général pour les sciences naturelles, et pour une philosophie fondée sur la raison seule, et délivrée du joug de l'autorité et des systèmes. Ce mal dont il se plaint n'est que l'abus du bien que lui-même avait fait.

On le voit alternativement, tantôt relever son siècle, tantôt le traiter avec mépris, selon qu'il était le plus frappé ou des progrès de la raison, ou du succès éphémère de quelques extravagances.

Il ne faut point cependant l'accuser de contradiction : c'est un père qui emploie avec ses enfans, tantôt l'encouragement, et tantôt le reproche.

LES DEUX SIÈCLES.

SIÈCLE où je vis briller un 1 suivi d'un *quatre*,
Siècle où l'on sut écrire aussi-bien que combattre,
D'où vient qu'à nos plaisirs a succédé l'ennui ?
Ressemblons-nous du moins au Romain d'aujourd'hui,
Qui, fier dans l'indigence, et grand dans ses misères,
Vante, en tendant la main, les trésors de ses pères?
Non, d'un plus noble orgueil notre esprit est blessé;
Nous croyons valoir mieux que le bon temps passé.
La sagesse en nos jours a sur nous tant d'empire
Que nous avons perdu la faculté de rire.
C'est dommage; autrefois Molière était plaisant;
Il sut nous égayer, mais en nous instruisant :
Le comique pleureur aujourd'hui veut séduire,
Et sans nous amuser renonce à nous instruire.
Que je plains un Français quand il est sans gaîté !
Loin de son élément le pauvre homme est jeté ;
Je n'aime point Thalie alors que sur la scène
Elle prend gauchement l'habit de Melpomène.
Ces deux charmantes sœurs ont bien changé de ton.
Hors de son caractère on ne fait rien de bon.
Molière en rit là-bas, et Racine en soupire.
Il ne peut supporter l'insipide délire
De tous ces plats romans mis en vers boursouflés,
Apostrophes aux dieux, lieux communs ampoulés,
Maximes sans raison, nœuds d'intrigues bizarres,
Et la scène française en proie à des barbares.
Tant mieux, dit un rêveur soi-disant financier,
Qui gouverne l'état du haut de son grenier;
La chute des beaux-arts est un bien pour la France :

Des revenus du roi ma main tient la balance :
Je verrai des impôts les Français affranchis.
Vous ennuyez l'état, et moi je l'enrichis.
J'ai su fertiliser la terre avec ma plume ;
J'ai fait contre Colbert un excellent volume :
Le public n'en sait rien ; mais la postérité
M'attend pour me conduire à l'immortalité ;
Et pour prix des calculs où mon esprit se tue,
Je veux avec Jean-Jacque avoir une statue. (a)
Taisez-vous, lui répond un philosophe altier,
Et ne vous vantez plus de votre obscur métier ;
Vous gouvernez l'état ! quelle triste manie
Peut dans ce cercle étroit captiver un génie ?
Prenez un vol plus haut ; gouvernez l'univers.
Prouvez-nous que les monts sont formés par les mers ;
Jetez les Apennins dans l'abîme de l'onde ;
Descendez par un trou dans le centre du monde.
Pour bien connaître l'âme et nos sens inégaux,
Allez des Patagons disséquer les cerveaux ;
Et tandis que Nedham a créé des anguilles,
Courez chez les Lapons, et ramenez des filles.
Voilà comme on s'illustre en ce siècle profond ;
De la nature enfin mes yeux ont vu le fond.
Que Dieu parle à son gré, qu'à sa voix tout s'arrange ;
Ce trait a ses beautés : moi je parle, et tout change.
Va, ne t'amuse plus aux finances du roi :
Viens-t'en créer un monde, et sois Dieu comme moi. (1)
A ces discours brillans, saisi d'un saint scrupule,
L'archidiacre Trublet s'épouvante et recule ;
Et pour charmer la cour, qui s'y connaît si bien,
Avec un récollet fait le Journal chrétien :
Les voilà tous les deux qui, commentant Moïse,
Pour quinze sous par mois sont l'appui de l'Église.

Ils travaillent long-temps : leur libraire conclut
Qu'il va mourir de faim, mais qu'il fait son salut. (2)
Un autre fou paraît suivi de sa sorcière ;
Il veut réduire au gland l'académie entière.
Renoncez aux cités, venez au fond des bois ;
Mortels, vivez contens sans secours et sans lois ;
Ou si vous persistez dans l'abus effroyable
De goûter les plaisirs d'un être sociable,
A mes soins vigilans osez vous confier.
Je fais d'un gentilhomme un garçon menuisier.
Ma Julie, avec moi perdant son pucelage,
Accouche d'un fœtus, et n'en est que plus sage.
Rien n'est mal ; rien n'est bien ; je mets tout de niveau ;
Je marie au dauphin la fille du bourreau.
Les Petites-Maisons, où toujours j'étudie,
Valent bien la Sorbonne et sa théologie.
Ainsi sur le Pont-Neuf, parmi les charlatans,
L'échappé de Genève ameute les passans,
Grimpé sur les tréteaux, qui jadis dans Athène
Avaient servi de loge au chien de Diogène.
Si la philosophie a pris ce noble essor,
L'histoire sous nos mains va s'embellir encor.
Des riens approfondis dans un long répertoire,
Sans éclairer l'esprit, surchargent la mémoire.
Allons, poudreux valets d'insolens imprimeurs,
Petits abbés crottés, faméliques auteurs,
Ressassez-moi Pétau, copiez-moi Ducange;
De tous nos vieux écrits compilez le mélange.
Servez d'antiques mets, sous des noms empruntés,
A l'appétit mourant des lecteurs dégoûtés :
Mais surtout écrivez en prose poétique ;
Dans un style ampoulé parlez-moi de physique;
Donnez du gigantesque ; étourdissez les sots.

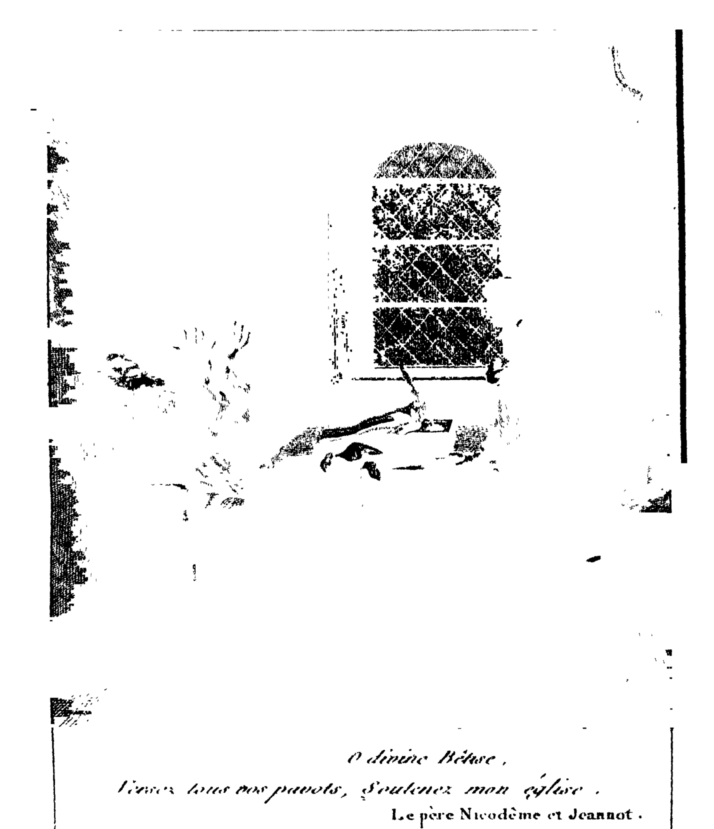
Si vous ne pensez pas, créez de nouveaux mots,
Et que votre jargon, digne en tout de notre âge,
Nous fasse de Racine oublier le langage.
Jadis en sa volière un riche curieux
Rassembla des oiseaux le peuple harmonieux;
Le chantre de la nuit, le serin, la fauvette,
De leurs sons enchanteurs égayaient sa retraite;
Il eut soin d'écarter les lézards et les rats.
Ils n'osaient approcher : ce temps ne dura pa
Un nouveau maître vint; ses gens se négligèrent,
La volière tomba; les rats s'en emparèrent;
Ils dirent aux lézards : Illustres compagnons,
Les oiseaux ne sont plus, et c'est nous qui régnons.

NOTES.

(*a*) On a déjà vu que Jean-Jacques Rousseau le genevois s'avisa d'écrire, dans une lettre à M. l'archevêque de Paris, que l'Europe aurait dû lui élever une statue, a lui Jean-Jacques.

(1) Voyez sur ces différens systemes la partie philosophique de cette édition (et spécialement le traité *des singularités de la nature.*)

(2) C'était avec l'abbé Joannet que l'abbé Trublet fesait le *Journal chretien*. Le récollet Hayer fesait un autre journal avec l'avocat [illegible]; l'abbé Dinouart et l'abbe Gauchat en fesaient deux autres. Nous avions alors quatre journaux théologiques.



O divine Bêtise,

Versez tous vos pavots, Soutenez mon église.

Le père Nicodème et Jeannot.

M. Moreau le J.ne inv. *J. B. Simonet Sculp. an 11.*

LE PÈRE NICODÊME
ET JEANNOT.

LE PÈRE NICODÊME.

Jeannot, souviens-toi bien que la philosophie
Est un démon d'enfer à qui l'on sacrifie.
Archimède autrefois gâta le genre humain ;
Newton dans notre temps fut un franc libertin.
Locke a plus corrompu de femmes et de filles
Que Lass à l'hôpital n'a conduit de familles.
Tout chretien qui raisonne a le cerveau blessé.
Bénissons les mortels qui n'ont jamais pensé.
O bienheureux Larcher, Viret, Cogé, Nonotte, (1)
Que de tous vos écrits la pesanteur dévote
Toujours pour mon esprit eut de charmes puissans !
Le péché n'est, dit-on, que l'abus du bon sens ;
Et de peur de l'abus vous bannissez l'usage.
Ah ! fuyons saintement le danger d'être sage.
Pour faire ton salut ne pense point, Jeannot ;
Abrutis bien ton âme, et fais vœu d'être un sot.

JEANNOT.

Je sens de vos discours l'influence bénigne,
Je bâille, et de vos soins je me crois déjà digne.
J'ai toujours remarqué que l'esprit rend malin.
Vous vous ressouvenez du bon cure Fantin,
Qui prêchant, confessant les dames de Versailles,
Caressait tour à tour et volait ses ouailles ; *

* *Voyez* ci-devant, page 155, note *x*, de la satire intitulée *le Russe à Paris.*

Ce cher monsieur Billard, et son ami Grizel, (2)
Grands porteurs de cilice, et chanteurs de misses,
Qui prenaient notre argent pour mettre en œuvres pies:
Tous ces gens-là, mon père, étaient de grands génies!

LE PÈRE NICODÊME.

Mon fils, n'en doute pas, ils ont philosophé;
Et soudain leur esprit, par le diable échauffé,
Brûla de tous les feux de la concupiscence.
Dans les bosquets d'Éden l'arbre de la science
Portait un fruit de mort et de corruption;
Notre bon père en eut une indigestion.
Pour lui bien conserver sa fragile innocence,
Il eût fallu planter l'arbre de l'ignorance.

JEANNOT.

C'est bien dit; mais souffrez que Jeannot l'hébété
Propose avec respect une difficulté:
De tous les écrivains dont la pesante plume
Barbouilla sans penser tous les mois un volun
Le plus ignare en grec, en français, en latin,
C'est notre ami Fréron de Quimper-Corentin.
Sa grosse âme pourtant dans le vice est plongée;
De cent mortels poisons Belzébuth l'a rongée.
Je conclurais de là, si j'osais raisonner,
Que le pauvre d'esprit peut encor se damner.

LE PÈRE NICODÊME.

Oui, mais c'est quand ce pauvre ose se croire riche,
C'est quand du bel esprit un lourd pédant s'entiche;
Quand le démon d'orgueil et celui de la faim
Saisissent à la gorge un maudit écrivain:
Le déloyal alors est possédé du diable.
Chez tout sot bel esprit le vice est incurable;
Il va trouver enfin, pour prix de ses travers,

Desfontaine et Chausson * dans le fond des enfers.
Au pur sein d'Abraham il eût volé peut-être,
Si dans son humble étage il eût su se connaître;
Mais il fut réprouvé sitôt qu'il e[illegible]t
D'allier la sottise avec le bel [illegible].
Autrefois, un hibou, formé par la nature
Pour fuir l'astre du jour au fond de sa masure,
Lassé de sa retraite, eut le projet hardi
De voir comment est fait le soleil à midi.
Il pria de son antre une aigle sa voisine
De daigner le conduire à la sphère divine
D'où le blond Apollon de ses rayons dorés
Perce les vastes cieux par lui seul éclairés.
L'aigle au milieu des airs le porta sur ses ailes;
Mais bientôt ébloui des clartés immortelles
Dont l'éclat n'est pas fait pour ses débiles yeux,
Le mangeur de souris tomba du haut des cieux.
Les oiseaux accourus à ses plaintes funèbres,
Dévorèrent soudain le courrier des ténèbres.
Profite de sa faute; et, tapi dans ton trou,
Fuis le jour à jamais en fidèle hibou.

JEANNOT.

On a beau se soumettre à fermer la paupière,
On voudrait quelquefois voir un peu de lumière.
J'entends dire en tous lieux que le monde est instruit,
Qu'avec saint Loyola le mensonge s'enfuit,
Qu'Aranda dans l'Espagne, éclairant les fidèles,
A l'inquisition vient de rogner les ailes.
Chez les Italiens les yeux se sont ouverts.
Une auguste cité, souveraine des mers,
Des filets de Barjone a rompu quelques mailles.

* *Voyez* la note *n* du premier chant de *la Guerre de Genève*, tome x, page 343. B.

Le souverain chéri qui naquit dans Versailles
Annula, m'a-t-on dit, ces billets si fameux
Que les morts aux enfers emportaient avec eux. (3)
Avec discrétion la [illegible] tolérance
D'une éternelle paix nous permet l'espérance.
D'abord avec effroi j'entendais ces discours;
Mais, par cent mille voix répétés tous les jours,
Ils réveillent enfin mon âme appesantie :
Et j'ai de raisonner la plus terrible envie.

LE PÈRE NICODÊME.

Ah! te voilà perdu. Jeannot n'est plus à moi.
Tous les cœurs sont gâtés.... l'esprit bannit la foi!
L'esprit s'étend partout.... O divine bêtise,
Versez tous vos pavots, soutenez mon église!
A quel saint recourir dans cette extrémité?
O mon fils, cher enfant de la stupidité,
Quel ennemi t'arrache au doux sein de ta mère?
On te l'a dit cent fois, malheur à qui s'éclaire!
Ne va point contrister les cœurs des gens de bien :
Courage; allons, rends-toi, lis le Journal chrétien;
De Jean-Georges (4), crois-moi, lis le discours sublime :
C'est pour ton mal qui presse un excellent régime.
Tu peux guérir encore. Oui, Paris dans ses murs
Voit encor, grâce à Dieu, des esprits lourds, obscurs,
D'argumens rebattus déterminés copistes,
Tout farcis de lambeaux des premiers jansénistes.
Jette-toi dans leurs bras, dévore leurs leçons;
Apprends d'eux à donner des mots pour des raisons;
Fais des phrases, Jeannot : ma douleur t'en conjure;
Par ce palliatif adoucis ta blessure;
Ne sois point philosophe.

JEANNOT.

Ah! vous percez mon cœur.

Allons, ne voyons goutte, et chérissons l'erreur.
C'est vous qui le voulez. Mais quel fruit tirerai-je
De demeurer un sot au sortir du collége?

LE PÈRE NICODÊME.

Jeannot, je te promets un bon canonicat;
Et peut-être à ton tour deviendras-tu prélat.

NOTES.

(1) Il est beaucoup question de Larcher et de Nonotte dans les ouvrages en prose. Cogé, régent de rhétorique au collége Mazarin, auteur de quelques mauvaises brochures contre M. de Voltaire et M. Marmontel, à l'occasion de *Bélisaire* : Viret, cordelier, qui a écrit une brochure contre *le Dîner du comte de Boulainvilliers* : elle était intitulée, *le Mauvais Dîner*.

(2) Billard, financier et dévot de profession, avait fait une banqueroute considérable. Le petit peuple du quartier Saint-Eustache, qui le voyait communier souvent et aller tous les jours à plusieurs messes, s'empressait de lui porter son argent, et en fut la dupe.

Le parlement en fit justice et le condamna au pilori. M. l'abbé Grizel, son directeur, fameux par des aventures de testamens, etc. fut impliqué dans l'affaire, mais il n'y eut point de preuves juridiques contre lui.

(3) L'archevêque de Paris, Beaumont, exigeait que ceux qui demandaient les sacremens, à la mort, présentassent un billet signé de leur confesseur. Le parlement crut devoir sévir contre ce joug nouveau qu'on voulait imposer aux citoyens. Malheureusement il se trompa sur les moyens; il ordonna d'administrer, au lieu d'ordonner simplement d'enterrer ceux que l'archevêque laisserait mourir sans sacremens. Au bout de six mois le bon Christophe les aurait offerts à tout le monde.

(4) Voyez la *Lettre d'un quaker à Jean-George* (volume des *Facéties*). Il y avait dans les premières éditions *du fier prélat du Puy* : mais Jean-Georges ayant quitté son église du Puy pour en épouser une plus riche, il a fallu changer ce vers.

L'évêque actuel du Puy est un homme de qualité; homme d'esprit, sans être bel esprit, et qui n'a rien de commun avec son prédécesseur.

LES SYSTÈMES.

1772.

Lorsque le seul puissant, le seul grand, le seul sage,
De ce monde, en six jours, eut achevé l'ouvrage,
Et qu'il eut arrangé tous les célestes corps,
De sa vaste machine il cacha les ressorts,
Et mit sur la nature un voile impénétrable.
J'ai lu chez un rabbin que cet Être ineffable
Un jour, devant son trône, assembla nos docteurs
Fiers enfans du sophisme, éternels disputeurs;
Le bon Thomas d'Aquin (a), Scot (b), et Bonaventure, (c)
Et jusqu'au Provençal, élève d'Épicure, (d)
Et ce maître René (e) qu'on oublie aujourd'hui,
Grand fou persécuté par de plus fous que lui;
Et tous ces beaux esprits dont le savant caprice
D'un monde imaginaire a bâti l'édifice.
« Çà, mes amis, dit Dieu, devinez mon secret:
Dites-moi qui je suis, et comment je suis fait.
Et dans un supplément dites-moi qui vous êtes;
Quelle force en tous sens fait courir les comètes,
Et pourquoi, dans ce globe, un destin trop fatal,
Pour une once de bien, mit cent quintaux de mal.
Je sais que, grâce aux soins des plus nobles génies,
Des prix sont proposés par les académies:
J'en donnerai. Quiconque approchera du but,
Aura beaucoup d'argent, et fera son salut. »
Il dit: Thomas se lève à l'auguste parole,
Thomas le jacobin, l'ange de notre école,
Qui de cent argumens se tira toujours bien,
Et répondit à tout sans se douter de rien.

« Vous êtes, lui dit-il, l'existence et l'essence, (f)
Simple avec attributs, acte pur et substance,
Dans les temps, hors des temps; fin, principe, et milieu,
Toujours présent partout sans être en aucun lieu. »
L'Éternel, à ces mots, qu'un bachelier admire,
Dit : « Courage, Thomas! » et se mit à sourire;
Descartes prit sa place avec quelque fracas,
Cherchant un tourbillon qu'il ne rencontrait pas;
Et le front tout poudreux de matière subtile,
N'ayant jamais rien lu, pas même l'Évangile :
« Seigneur, dit-il à Dieu, ce bon homme Thomas
Du rêveur Aristote a trop suivi les pas.
Voici mon argument, qui me semble invincible :
Pour être, c'est assez que vous soyez possible : (g)
Quant à votre univers, il est fort imposant;
Mais quand il vous plaira j'en ferai tout autant; (h)
Et je puis vous former d'un morceau de matière
Élémens, animaux, tourbillons, et lumière,
Lorsque du mouvement je saurai mieux les lois. »
Dieu sourit de pitié pour la seconde fois.
L'incertain Gassendi, ce bon prêtre de Digne,
Ne pouvait du Breton souffrir l'audace insigne,
Et proposait à Dieu ses atomes crochus, (i)
Quoique passés de mode, et dès long-temps déchus;
Mais il ne disait rien sur l'essence suprême.
Alors un petit Juif, au long nez, au teint blême,
Pauvre, mais satisfait, pensif et retiré,
Esprit subtil et creux, moins lu que célébré,
Caché sous le manteau de Descartes son maître,
Marchant à pas comptés, s'approcha du grand Être :
« Pardonnez-moi, dit-il, en lui parlant tout bas,
Mais je pense, entre nous, que vous n'existez pas; (k)
Je crois l'avoir prouvé par mes mathématiques.

J'ai de plats écoliers, et de mauvais critiques.
Jugez-nous....» A ces mots, tout le globe trembla,
Et d'horreur et d'effroi saint Thomas recula;
Mais Dieu clément et bon, plaignant cet infidèle,
Ordonna seulement qu'on purgeât sa cervelle.
Ne pouvant désormais composer pour le prix,
Il partit, escorté de quelques beaux esprits.
Nos docteurs, qui voyaient avec quelle indulgence
Dieu daignait compatir à tant d'extravagance,
Étalèrent bientôt cent belles visions,
De leur esprit pointu nobles inventions :
Ils parlaient, disputaient et criaient tous ensemble.
Ainsi, lorsqu'à dîner un amateur rassemble
Quinze ou vingt raisonneurs, auteurs, commentateurs,
Rimeurs, compilateurs, chansonneurs, traducteurs,
La maison retentit des cris de la cohue;
Les passans ébahis s'arrêtent dans la rue.
D'un air persuadé Malebranche assura
Qu'il faut parler au Verbe et qu'il nous répondra. (*l*)
Arnauld dit que de Dieu la bonté souveraine
Exprès pour nous damner forma la race humaine. (*m*)
Leibnitz avertissait le Turc et le chrétien
Que sans son harmonie on ne comprendra rien; (*n*)
Que Dieu, le monde, et nous, tout n'est rien sans monades.
Le courrier des Lapons, dans ses turlupinades, (*o*)
Veut qu'on aille au détroit où vogua Magellan,
Pour se former l'esprit, disséquer un géant.
Notre consul Maillet (*p*), non pas consul de Rome,
Sait comment ici-bas naquit le premier homme :
D'abord il fut poisson; de ce pauvre animal
Le berceau très changeant fut du plus fin cristal;
Et les mers des Chinois sont encore étonnées
D'avoir par leurs courans formé les Pyrénées.

Chacun fit son système ; et leurs doctes leçons
Semblaient partir tout droit des Petites-Maisons.
Dieu ne se fâcha point ; c'est le meilleur des pères :
Et, sans nous engourdir par des lois trop austères,
Il veut que ses enfans, ces petits libertins,
S'amusent en jouant de l'œuvre de ses mains.
Il renvoya le prix à la prochaine année :
Mais il vous fit partir dès la même journée
Son ange Gabriel, ambassadeur de paix,
Tout pétri d'indulgence et porteur de bienfaits.
Le ministre emplumé vola dans vingt provinces ;
Il visita des saints, des papes et des princes,
De braves cardinaux et des inquisiteurs,
Dans le siècle passé dévots persécuteurs.
« Messeigneurs, leur dit-il, le bon Dieu vous ordonne,
De vous bien divertir, sans molester personne.
Il a su qu'en ce monde on voit certains savans,
Qui sont, ainsi que vous, de fieffés ignorans :
Ils n'ont ni volonté, ni puissance de nuire :
Pour penser de travers, hélas ! faut-il les cuire ?
Un livre, croyez-moi, n'est pas fort dangereux ;
Et votre signature est plus funeste qu'eux.
En Sorbonne, aux charniers (q), tout se mêle d'écrire :
Imitez le bon Dieu, qui n'en a fait que rire.

NOTES.

(a) *Le bon Thomas d'Aquin*, etc.

Nous n'avons de saint Thomas d'Aquin que dix-sept gros volumes bien avérés, mais nous en avons vingt-un d'Albert ; aussi celui-ci a été surnommé le grand.

(b) Scot est le fameux rival de Thomas. C'est lui qu'on a cru mal à

propos l'instituteur du dogme de l'immaculée conception; mais il fut le plus intrépide défenseur de l'*Universel de la part de la chose.*

(*c*) Bonaventure.... Nous avons de saint Bonaventure *le Miroir de l'âme, l'Itinéraire de l'esprit à Dieu, la Diète du salut, le Rossignol de la passion, le Bois de vie, l'Aiguillon de l'amour, les Flammes de l'amour, l'Art d'aimer, les Vingt-cinq Mémoires, les Quatre vertus cardinales, les Sept chemins de l'éternité, les Six ailes des chérubins, les Six ailes des séraphins, les Cinq fêtes de l'enfant Jésus*, etc.

(*d*) ...... *Provençal, élève d'Épicure.*

Gassendi, qui ressuscita pendant quelque temps le système d'Épicure. En effet, il ne s'éloigne pas de penser que l'homme a trois âmes; la végétative qui fait circuler toutes les liqueurs, la sensitive qui reçoit toutes les impressions, et la raisonnable qui loge dans la poitrine. Mais aussi il avoue l'ignorance éternelle de l'homme sur les premiers principes des choses; et c'est beaucoup pour un philosophe.

(*e*) *Et ce maître René*, etc.

Descartes était le contraire de Gassendi : celui-ci cherchait, et l'autre croyait avoir trouvé. On sait assez que toute la philosophie de Descartes n'est qu'un roman mal tissu qu'on ne se donne plus la peine ni de réfuter, ni d'examiner. Quel homme aujourd'hui perd son temps à rechercher comment des dés, tournant sur eux-mêmes dans le plein, ont produit des soleils, des planètes, des terres et des mers? Les partisans de ces chimères les appelaient les hautes sciences; ils se moquaient d'Aristote, et ils disaient : « Nous avons de la méthode. » On peut comparer le système de Descartes à celui de Law; tous deux étaient fondés sur la synthèse. Descartes vint dans un temps où la raison humaine était égarée. Law se mit à philosopher en France, lorsque l'argent du royaume était plus égaré encore. Tous deux élevèrent leur édifice sur des vessies. Les tourbillons de Descartes durèrent une quarantaine d'années; ceux de Law ne subsistèrent que dix-huit mois. On est plus tôt détrompé en arithmétique qu'en philosophie.

(*f*) .... *L'existence et l'essence.*

Ce sont les propres paroles de saint Thomas d'Aquin. D'ailleurs toute la partie métaphysique de sa *Somme* est fondée sur la métaphysique d'Aristote.

(*g*) *Pour être, c'est assez que vous soyez possible.*

Voici où est, ce me semble, le défaut de cet argument ingénieux de

Descartes. Je conclus l'existence de l'Être nécessaire et éternel, de ce que j'ai aperçu clairement que quelque chose existe nécessairement et de toute éternité; sans quoi il y aurait quelque chose qui aurait été produit du néant et sans cause, ce qui est absurde : donc un être a existé toujours nécessairement et de lui-même. J'ai donc conclu son existence de l'impossibilité qu'il ne soit pas, et non de la possibilité qu'il soit : cela est délicat, et devient plus délicat encore quand on ose sonder la nature de cet Être éternel et nécessaire. Il faut avouer que tous ces raisonnemens abstraits sont assez inutiles, puisque la plupart des têtes ne les comprennent pas. Il serait assurément d'une horrible injustice et d'un énorme ridicule de faire dépendre le bonheur et le malheur éternel du genre humain de quelques argumens que les neuf dixièmes des hommes ne sont pas en état de comprendre. C'est à quoi ne prennent pas garde tant de scolastiques orgueilleux et peu sensés qui osent enseigner et menacer. Quand un philosophe serait le maître du monde, encore devrait-il proposer ses opinions modestement; c'est ainsi qu'en usait Marc-Aurèle et même Julien. Quelle différence de ces grands hommes à Garasse, à Nonotte, à l'abbé Guyon, à l'auteur de la *Gazette ecclésiastique*, à Paulian, l'ex-jésuite, et à tant d'autres!

(*h*) .... *J'en ferai tout autant.*

Donnez-moi de la matière et du mouvement, et je ferai un monde. Ces paroles de Descartes sont un peu téméraires; elles n'auraient pas été permises à Platon. Passe qu'Archimède ait dit : « Donnez-moi un point « fixe dans le ciel, et j'enleverai la terre » : il ne s'agissait plus que de trouver le levier; mais qu'avec de la matière et du mouvement on fasse des organes sentans et des têtes pensantes, sitôt que Dieu y aura mis une âme, cela est bien fort. Je doute même que Descartes et le père Mersenne ensemble eussent pu donner à la matière la gravitation vers un centre. Après tout, Descartes avait de la matière et du mouvement; nous n'en manquons pas. Que ne travaillait-il ? que ne fesait-il un petit automate de monde ? Avouons que dans toutes ces imaginations on ne voit que des enfans qui se jouent.

(*i*) .... *Ses atomes crochus.*

Démocrite, Épicure et Lucrèce, avec leurs atomes déclinans dans le vide, étaient pour le moins aussi enfans que Descartes avec ses tourbillons tournoyans dans le plein; et l'on ne peut que déplorer la perte d'un temps précieux employé à étudier sérieusement ces fadaises par des hommes qui auraient pu être utiles.

Où est l'homme de bon sens qui ait jamais conçu clairement que des atomes se soient assemblés pour aller en ligne droite, et pour se

détourner ensuite à gauche, moyennant quoi ils ont produit des astres, des animaux, des pensées? Pourquoi de tant de fabricateurs de mondes ne s'en est-il pas trouvé un seul qui soit parti d'un principe vrai et reçu de tous les hommes raisonnables? Ils ont adopté des chimères, et ont voulu les expliquer; mais quelle explication! Ils ressemblaient parfaitement aux commentateurs des anciens historiens. La tour de Babel avait vingt mille pieds de haut; donc les maçons avaient des grues de plus de vingt mille pieds pour élever leurs pierres. Le lit du roi Og était de quinze pieds. Le serpent, qui eut de longues conversations avec Ève, ne put lui parler qu'en hébreu; car il devait lui parler en sa langue pour être entendu, et non en la langue des serpens, et Ève devait parler le pur hébreu, puisqu'elle était la mère des Hébreux, et que ce langage n'avait pu encore se corrompre. C'est sur des raisons de cette force que furent appuyés long-temps tous les commentaires et tous les systèmes. Hérodote a dit que le soleil avait changé deux fois de levant et de couchant; et sur cela on a recherché par quel mouvement ce phénomène s'était opéré. Des savans se sont distillé le cerveau pour comprendre comment le cheval d'Achille avait parlé grec; comment la nuit que Jupiter passa avec Alcmène fut une fois plus longue qu'elle ne devait être, sans que l'ordre de la nature fût dérangé; comment le soleil avait reculé au souper d'Atrée et de Thyeste; par quel secret Hercule était resté trois jours et trois nuits enseveli dans le ventre d'une baleine; par quel art, au son d'un instrument, les murs de.... Enfin, on a compilé et empilé des écrits sans nombre pour trouver la vérité dans les plus absurdes et les plus insipides fables.

(*k*) *Mais je pense, entre nous, que vous n'existez pas.*

Spinosa, dans son fameux livre, si peu lu, ne parle que de Dieu, et on lui a reproché de ne point connaître de Dieu. C'est qu'il n'a point séparé la Divinité du grand Tout qui existe par elle. C'est le dieu de Straton, c'est le dieu des stoïciens:

Jupiter est quodcumque vides, quocumque moveris.

C'est le dieu d'Aratus dans le sens d'une philosophie audacieuse:

In Deo vivimus, movemur, et sumus.

La marche de Spinosa est plus géométrique que celle de tous les philosophes de l'antiquité. C'est le premier athée qui ait procédé par lemmes et par théorèmes.

Bayle, en prenant la doctrine de Spinosa à la lettre, en raisonnant d'après ses paroles, trouve cette doctrine contradictoire et ridicule.

En effet, qu'est-ce qu'un Dieu dont tous les êtres seraient des modifications, qui serait jardinier et plante, médecin et malade, homicide et mourant, destructeur et détruit ?

Bayle paraît opposer à Spinosa une dialectique très supérieure; mais quel est le sort de toutes les disputes ! Jurieu regardait Bayle comme un compilateur d'idées plus dangereuses que celles de Spinosa. Arnauld et ses partisans tombaient sur Jurieu comme sur un fanatique absurde. Les jésuites accusaient Arnauld d'être au fond un ennemi de la religion, et tout Paris voyait dans les jésuites les corrupteurs de la raison et de la morale, et des fabricateurs de lettres de cachet. Pour Spinosa, tout le monde en parlait, et personne ne le lisait.

Voici l'analyse de tous ses principes :

Il ne peut exister qu'une substance; car qui est par soi doit être un, et ne peut être limité. La substance doit donc être infinie.

Il est impossible qu'une substance en produise une autre sans qu'il y ait quelque chose de commun entre elles. Or, ce quelque chose de commun ne peut exister avant la substance produite ; donc la création est impossible.

Une substance ne peut en faire une autre, puisque étant infinie par sa nature, un infini ne peut en créer un autre.

Il n'y a donc qu'un infini; donc tout est mode.

L'intelligence et la matière existent; donc l'intelligence et la matière entrent dans la nature de cet infini.

La substance étant infinie doit avoir une infinité d'attributs; donc l'infinité d'attributs est Dieu; donc Dieu est tout.

Ce système a été assez réfuté par l'humain Fénélon, par le subtil Lami, et surtout de nos jours, par M. l'abbé de Condillac, par M. l'abbé Pluquet.

Si d'illustres adversaires peuvent servir en quelque sorte à la gloire d'un auteur, on voit que jamais homme n'a été honoré d'ennemis plus respectables. Il a été attaqué par deux cardinaux des plus savans et des plus ingénieux qu'ait eus la France, tous deux chéris à la cour, tous deux ministres et ambassadeurs à Rome. Le premier lui fait la guerre en beaux vers latins dans son *Anti-Lucrèce;* le second en beaux vers français dans une épître instructive et agréable.

Voici quelques-uns des vers latins :

Dogmata complexus, partìm vesana Stratonis
Restituit commenta, suisque erroribus auxit
Omnigeni Spinosa Dei fabricator, et orbem
Appellare Deum, ne quis Deus imperet orbi,
Tanquàm esset domus ipsa domum qui condidit, ausus.

Sic rediviva novo sese munimine cinxit
Impietas, tumidumque altâ caput extulit arce.
Scilicet ex toto rerum glomeramine numen
Construxit, cui sint pro corpore corpora cuncta,
Et cunctæ mentes pro mente, simulque perenni
Pro vitâ atque ævo, fuga temporis ipsa caduci,
Et qui sæclorum jugis devolvitur ordo.
Pana putes.

(*Anti-Lucrèce*, liv. III, vers 805.)

Voici quelques-uns des vers français :

Cesse de méditer dans ce sauvage lieu :
Homme, plante, animaux, esprit, corps, tout est Dieu.
Spinosa le premier connut mon existence :
Je suis l'être complet et l'unique substance ;
La matière et l'esprit en sont les attributs :
Si je n'embrassais tout, je n'existerais plus.
Principe universel, je comprends tous les êtres :
Je suis le souverain de tous les autres maîtres :
Les membres différens de ce vaste univers
Ne composent qu'un tout dont les modes divers
Dans les airs, dans les cieux, sur la terre, et sur l'onde,
Embellissent entre eux le théâtre du monde.

. . . .

Il dit ; mais de cent coups à la fois foudroyé,
Comme un faible cristal le colosse est broyé.

BERNIS, *Discours sur la Poésie.*

Le livre du *Système de la nature*, qu'on nous a donné depuis peu, est d'un genre tout différent ; c'est une *Philippique* contre Dieu. L'auteur prétend que la matière existe seule, et qu'elle produit seule la sensation et la pensée. Pour avancer une idée aussi étrange, il faudrait au moins tâcher de l'appuyer sur quelque principe, et c'est ce que l'auteur ne fait pas. Il a pris cette opinon chez Hobbes ; mais Hobbes se borne à la supposer ; il ne l'affirme pas : il dit que des philosophes savans ont prétendu que tous les corps ont du sentiment. *Qui corpora omnia sensu esse prædita sustinuerunt.*

Depuis Brama, Zoroastre et Thaut, jusqu'à nous, chaque philosophe a fait son système, et il n'y en a pas deux qui soient de même avis. C'est un chaos d'idées, dans lequel personne ne s'est entendu. Le petit nombre des sages est toujours parvenu à détruire les châteaux enchantés ; mais jamais à pouvoir en bâtir un logeable. On voit par sa raison ce qui n'est pas ; on ne voit point ce qui est. Dans ce conflit éternel de témérités et d'ignorances, le monde est toujours allé comme

il va ; les pauvres ont travaillé, les riches ont joui, les puissans ont gouverné, les philosophes ont argumenté, tandis que des ignorans se partageaient la terre.

(*l*) *Qu'il faut parler au Verbe, et qu'il nous répondra.*

Par quelle fatalité le système de Malebranche paraît-il retomber dans celui de Spinosa, comme deux vagues qui semblent se combattre dans une tempête, et le moment d'après s'unissent l'une dans l'autre ?

« Dieu, dit Malebranche, est le lieu des esprits, de même que l'espace est le lieu des corps. Notre âme ne peut se donner d'idées.... Nos idées sont efficaces, puisqu'elles agissent sur notre esprit. Or, rien ne peut agir sur notre esprit que Dieu.... Donc il est nécessaire que nos idées se trouvent dans la substance efficace de la Divinité. » Livre III, *de l'Esprit pur*, partie II.

Voilà les propres paroles de Malebranche. Or, si nous ne pouvons avoir de perceptions que dans Dieu, nous ne pouvons donc avoir de sentiment que dans lui, ni faire aucune action que dans lui ; cela me paraît évident. On peut donc en inférer que nous ne sommes que des modifications de lui-même. Il n'y a donc dans l'univers qu'une seule substance. Voilà le spinosisme, le stratonisme tout pur ; et Malebranche pousse les illusions qu'il se fait à lui-même jusqu'à vouloir autoriser son système par des passages de saint Paul et de saint Augustin.

Je ne dis pas que ce savant prêtre de l'Oratoire fût spinosiste, à Dieu ne plaise ; je dis qu'il servait d'un plat dont un spinosiste aurait mangé très volontiers. On sait que depuis il s'entretint familièrement avec le Verbe. Eh ! pourquoi avec le Verbe plutôt qu'avec le Saint-Esprit ? Mais comme il n'y avait personne en tiers dans la conversation, nous ne rendrons point compte de ce qui s'est dit ; nous nous contentons de plaindre l'esprit humain, de gémir sur nous-mêmes, et d'exhorter nos pauvres confrères les hommes à l'indulgence.

(*m*) *Exprès pour nous damner*, etc.

Il faut avouer que ce système, qui suppose que l'Être tout-puissant et tout bon a créé exprès des millions de milliards d'êtres raisonnables et sensibles, pour en favoriser quelques douzaines, et pour tourmenter tous les autres à tout jamais, paraîtra toujours un peu brutal à quiconque a des mœurs douces.

(*n*) *Que sans son harmonie*, etc....

Notre âme étant *simple* (car on suppose que son existence et sa *simplicité* sont prouvées), elle peut résider dans l'étoile du nord ou du

petit chien, et notre corps végéter sur ce globe. L'âme a des idées là-haut, et notre corps fait ici les fonctions correspondantes à ces idées, à peu près comme un homme prêche, tandis qu'un autre fait les gestes; ou plutôt l'âme est l'horloge, et le corps sonne ici les heures. Il y a des gens qui ont étudié cela sérieusement (et l'inventeur de ce système est celui qui a disputé contre Newton, et qui peut même avoir eu raison sur quelques points).

Quant aux monades, tout être physique étant composé doit être un résultat d'êtres simples; car dire qu'il est fait d'êtres composés, c'est ne rien dire. Des monades sans parties et sans étendue font donc l'étendue et les parties; elles n'ont ni lieu, ni figure, ni mouvement, quoiqu'elles constituent des corps qui ont figure et mouvement dans un lieu.

Chaque monade doit être différente d'une autre, sans quoi ce serait un double emploi.

Chaque monade doit avoir du rapport avec toutes les autres, parce qu'il y a entre les corps dont ces monades font l'assemblage, une union nécessaire. Ces rapports entre ces monades simples, inétendues, ne peuvent être que des idées, des perceptions. Il n'y a pas de raison pour laquelle une monade, ayant des rapports avec une de ses compagnes, n'en ait pas avec toutes. Chaque monade voit donc toutes les autres, et par conséquent est un miroir concentrique de l'univers. Il y a un pays où cela s'est enseigné dans des écoles à des gens qui avaient de la barbe au menton.

(*o*) .... *Dans ses turlupinades.*

On a fait assez connaître l'idée d'aller disséquer des cervelles de Patagons pour voir la nature de l'âme; d'examiner les songes, pour savoir comment on pense dans la veille; d'enduire les malades de poix-résine, pour empêcher l'air de nuire; de creuser un trou jusqu'au centre de la terre pour voir le feu central. Et ce qu'il y a de déplorable, c'est que ces folies ont causé des querelles et des infortunes. Voyez la *Diatribe du docteur Akakia*, volume des *Facéties.*

(*p*) *Notre consul Maillet*, etc.

On connaît aussi le système vraisemblable par lequel la mer a formé les montagnes, et la terre est de verre; mais celui-là n'a encore rien de funeste. Certes, ceux qui ont inventé la charrue, la navette et les poulies, étaient des dieux bienfesans, en comparaison de tous ces rêveurs; et il est vrai qu'un opéra comique vaut mieux que les systèmes de Cudworth, de Wiston, de Burnet et de Woodward. Car ces systèmes n'ont appris aucune vérité, et n'ont fait aucun plaisir; mais

l'opéra des *Gueux* et *le Déserteur* ont fait passer très agréablement le temps à plus de cent mille hommes.

(*q*) ...... *Aux charniers, tout se mêle d'écrire.*

Charniers des Saints-Innocens, belle place de Paris, près du Palais-Royal, et non loin du Louvre. C'est là qu'on enterre tous les gueux, au lieu de les porter hors de la ville, comme on fait partout ailleurs. On y voit plusieurs écrivains qui font les placets au roi, les lettres des cuisinières à leurs amans, et les critiques des pièces nouvelles. On y a travaillé long-temps à l'*Année littéraire*. Il y a le style à cinq sous, et le style à dix sous.

Qu'on écrive les imaginations de M. Oufle, les *Mémoires d'un homme de qualité*, les *Soliloques d'une âme dévote;* que l'on condamne les idées innées, et que l'on condamne ensuite ceux qui les rejettent; qu'on donne au public les lettres de *Thérèse* à *Sophie*, ou qu'on dise en mauvais latin [1] « que la vraie religion a été, selon la variété des temps, variée et diverse quant à sa forme et quant à la clarté de la révélation, et que cependant elle a toujours été la même depuis Adam, quant à ce qui appartient à la substance; » que ces belles choses, dis-je, partent des charniers Saints-Innocens, ou de l'imprimerie de la veuve Simon, cela est bien égal; *imitons le bon Dieu, qui n'en a fait que rire.*

Concluons surtout qu'une nation qui s'amuse continuellement de tant de sottises, doit être une nation extrêmement opulente et extrêmement heureuse, puisqu'elle est si oisive.

[1] *Veram religionem, etsi quantùm ad suî formam et revelationis perspicuitatem*, etc. page 21 d'un ouvrage latin rempli de solécismes et de barbarismes, imputé faussement à la Sorbonne : il est intitulé *Determinatio sacræ facultatis parisiensis in libellum cui titulus* BÉLISAIRE. *Parisiis*, 1767 : Censure de la Faculté de Théologie de Paris, contre le livre qui a pour titre BÉLISAIRE. *A Paris*, 1767, chez la veuve *Simon*, etc. (*Voyez* ci-devant, page 190, note *b* de la satire intitulée *les Trois Empereurs en Sorbonne.*)

Voyez aussi *les trente-sept Vérités opposées aux trente-sept Impiétés*, par un bachelier ubiquiste.

N. B. L'auteur de cet ouvrage était véritablement bachelier en théologie; mais ayant renoncé à cette science, il était devenu un des plus grands philosophes, et un des premiers hommes d'état de l'Europe. On appelle *ubiquiste* un docteur ou licencié de la Faculté de Paris, qui n'est ni moine ni associé aux maisons de Sorbonne et de Navarre.

LES CABALES.

1772.

Barbouilleurs de papier, d'où viennent tant d'intrigues,
Tant de petits partis, de cabales, de brigues ?
S'agit-il d'un emploi de fermier général,
Ou du large chapeau qui coiffe un cardinal ?
Êtes-vous au conclave ? aspirez-vous au trône (a)
Où l'on dit qu'autrefois monta Simon Barjone ?
Çà, que prétendez-vous ? — De la gloire. — Ah ! gredin,
Sais-tu bien que cent rois la briguèrent en vain ?
Sais-tu ce qu'il coûta de périls et de peines
Aux Condés, aux Sullis, aux Colberts, aux Turennes,
Pour avoir une place au haut du mont sacré,
De sultan Mustapha pour jamais ignoré ?
Je ne m'attendais pas qu'un crapaud du Parnasse
Eût pu dans son bourbier s'enfler de tant d'audace.
— Monsieur, écoutez-moi : j'arrive de Dijon,
Et je n'ai ni logis, ni crédit, ni renom.
J'ai fait de méchans vers ; et vous pouvez bien croire
Que je n'ai pas le front de prétendre à la gloire ;
Je ne veux que l'ôter à quiconque en jouit.
Dans ce noble métier l'ami Fréron m'instruit,
Monsieur l'abbé Profond m'introduit chez les dames ;
Avec deux beaux esprits nous ourdissons nos trames.
Nous serons dans un mois l'un de l'autre ennemis ;
Mais le besoin présent nous tient encore unis.
Je me forme sous eux dans le bel art de nuire ;
Voilà mon seul talent, c'est la gloire où j'aspire. —
Laissons là de Dijon ce pauvre garnement (b)
Des bâtards de Zoïle imbécille instrument ;

Qu'il coure à l'hôpital où son destin le mène.
Allons nous réjouir aux jeux de Melpomène....
Bon ! j'y vois deux partis l'un à l'autre opposés ;
Léon dix et Luther étaient moins divisés.
L'un claque, l'autre siffle ; et l'antre du parterre, (c)
Et les cafés voisins sont le champ de la guerre.
Je vais chercher la paix au temple des chansons :
J'entends crier : — Lulli, Campra, Rameau, Bouffons, (d)
Êtes-vous pour la France, ou bien pour l'Italie ?
— Je suis pour mon plaisir, messieurs. Quelle folie
Vous tient ici debout, sans vouloir écouter ?
Ne suis-je à l'Opéra que pour y disputer ? —
Je sors, je me dérobe aux flots de la cohue ;
Les laquais assemblés cabalaient dans la rue.
Je me sauve avec peine aux jardins si vantés
Que la main de Le Nôtre avec art a plantés.
D'autres fous à l'instant une troupe m'arrête ;
Tous parlent à la fois, tous me rompent la tête....
— Avez-vous lu sa pièce ? il tombe, il est perdu ;
Par le dernier journal je le tiens confondu. —
Qui ? de quoi parlez-vous ? d'où vient tant de colère ?
Quel est votre ennemi ? — C'est un vil téméraire,
Un rimeur insolent qui cause nos chagrins ;
Il croit nous égaler en vers alexandrins. —
Fort bien : de vos débats je conçois l'importance. —
Mais un gros de bourgeois de ce côté s'avance.
— Choisissez, me dit-on, du vieux ou du nouveau.
Je croyais qu'on parlait d'un vin qu'on boit sans eau ;
Et qu'on examinait si les gourmets de France
D'une vendange heureuse avaient quelque espérance,
Ou que des érudits balançaient doctement
Entre la loi nouvelle et le vieux Testament.
Un jeune candidat, de qui la chevelure

Passait de Clodion la royale coiffure, (e)
Me dit d'un ton de maître, avec peine adouci :
— Ce sont nos parlemens dont il s'agit ici.
Lequel préférez-vous ? — Aucun d'eux, je vous jure.
Je n'ai point de procès, et dans ma vie obscure
Je laisse au roi mon maître, en pauvre citoyen,
Le soin de son royaume, où je ne prétends rien.
Assez de grands esprits, dans leur troisième étage,
N'ayant pu gouverner leur femme et leur ménage, (f)
Se sont mis par plaisir à régir l'univers ;
Sans quitter leur grenier ils traversent les mers ;
Ils raniment l'état, le peuplent, l'enrichissent :
Leurs marchands de papier sont les seuls qui gémissent.
Moi, j'attends dans un coin que l'imprimeur du roi
M'apprenne pour dix sous mon devoir et ma loi.
Tout confus d'un édit qui rogne mes finances,
Sur mes biens écornés je règle mes dépenses ;
Rebuté de Plutus, je m'adresse à Cérès,
Ses fertiles trésors garnissent mes guérets,
La campagne en tout temps, par un travail utile,
Répara tous les maux qu'on nous fit à la ville.
On est un peu fâché, mais qu'y faire ?... Obéir.
A quoi bon cabaler quand on ne peut agir ? —
Mais, monsieur, des Capets les lois fondamentales,
Et le grenier à sel, et les cours féodales,
Et le gouvernement du chancelier Duprat.... —
Monsieur, je n'entends rien aux matières d'état :
Ma loi fondamentale est de vivre tranquille.
La Fronde était plaisante, et la guerre civile (g)
Amusait la grand'chambre et le coadjuteur.
Barricadez-vous bien ; je m'enfuis ; serviteur. —
A peine ai-je quitté mon jeune énergumène,
Qu'un groupe de savans m'enveloppe et m'entraîne.

D'un air d'autorité l'un deux me tire à part.... —
Je vous goûtai, dit-il, lorsque de Saint-Médard
Vous crayonniez gaîment la cabale grossière,
Gambadant pour la grâce au coin d'un cimetière; *
Les billets au porteur des chrétiens trépassés,
Les fils de Loyola sur la terre éclipsés:
Nous applaudîmes tous à votre noble audace,
Lorsque vous nous prouviez qu'un maroufle à besace,
Dans sa crasse orgueilleuse à charge au genre humain,
S'il eût bêché la terre, eût servi son prochain.
Jouissez d'une gloire avec peine achetée,
Acceptez à la fin votre brevet d'athée. —
  Ah! vous êtes trop bon. Je sens au fond du cœur
Tout le prix qu'on doit mettre à cet excès d'honneur.
Il est vrai, j'ai raillé Saint-Médard et la bulle;
Mais j'ai sur la nature encor quelque scrupule:
L'univers m'embarrasse; et je ne puis songer
Que cette horloge existe, et n'ait point d'horloger. (i)
Mille abus, je le sais, ont régné dans l'Église:
Fleury le confesseur en parle avec franchise. (k)
J'ai pu de les siffler prendre un peu trop de soin:
Eh, quel auteur, hélas! ne va jamais trop loin?
De saint Ignace encore on me voit souvent rire;
Je crois pourtant un Dieu, puisqu'il faut vous le dire. —
  Ah, traître! ah, malheureux! je m'en étais douté.
Va, j'avais bien prévu ce trait de lâcheté,
Alors que, de Maillet insultant la mémoire, (l)
Du monde qu'il forma tu combattis l'histoire....
Ignorant! vois l'effet de mes combinaisons:
Les hommes autrefois ont été des poissons;
La mer de l'Amérique a marché vers le Phase;
Les huîtres d'Angleterre ont formé le Caucase:

* Voyez *le Pauvre Diable*, ci-devant page 123. B.

Nous te l'avions appris; mais tu t'es éloigné
Du vrai sens de Platon, par nous seuls enseigné.
Lâche! oses-tu bien croire une essence suprême? —
Mais oui. — *De la nature* as-tu lu *le Système?* *
Par ses propos diffus n'es-tu pas foudroyé?
Que dis-tu de ce livre? — Il m'a fort ennuyé.... (*m*)
— C'en est assez, ingrat : ta perfide insolence
Dans mon premier concile aura sa récompense.
Va, sot adorateur d'un fantôme impuissant,
Nous t'avions jusqu'ici préservé du néant;
Nous t'y ferons rentrer, ainsi que ce grand Être
Que tu prends bassement pour ton unique maître.
De mes amis, de moi, tu seras méprisé. —
Soit. — Nous insulterons à ton génie usé. —
J'y consens. — Des fatras de brochures sans nombre
Dans ta bière à grands flots vont tomber sur ton ombre. —
Je n'en sentirai rien. — Nous t'abandonnerons
Aux puissans Langlevieux, aux immortels Frérons. —

Ah! bachelier du diable, un peu plus d'indulgence;
Nous avons, vous et moi, besoin de tolérance.
Que deviendrait le monde et la société,
Si tout, jusqu'à l'athée, était sans charité?
Permettez qu'ici-bas chacun fasse à sa tête.
J'avoûrai qu'Épicure avait une âme honnête,
Mais le grand Marc-Aurèle était plus vertueux;
Lucrèce avait du bon, Cicéron valait mieux;
Spinosa pardonnnait à ceux dont la faiblesse (*o*)
D'un moteur éternel admirait la sagesse.
Je crois qu'il est un Dieu; vous osez le nier.

* *Le Système de la Nature* est le titre d'un ouvrage publié sous nom de Mirabaud, mais qui paraît être du baron d'Holbach *Voyez* jugement de Voltaire sur cet ouvrage, note *h* de la pièce précédent page 212. B.

Examinons le fait sans nous injurier.
J'ai désiré cent fois, dans ma verte jeunesse,
De voir notre saint-père, au sortir de la messe,
Avec le grand lama dansant un cotillon;
Bossuet le funèbre embrassant Fénélon,
Et le verre à la main, Le Tellier et Noailles
Chantant chez Maintenon des couplets dans Versailles.
Je préférais Chaulieu coulant en paix ses jours
Entre le dieu des vers et celui des amours,
A tous ces froids savans dont les vieilles querelles
Traînaient si pesamment les dégoûts après elles.
Des charmes de la paix mon cœur était frappé;
J'espérais en jouir : je me suis bien trompé.
On cabale à la cour, à l'armée, au parterre;
Dans Londres, dans Paris, les esprits sont en guerre;
Ils y seront toujours. La discorde autrefois,
Ayant brouillé les dieux, descendit chez les rois;
Puis dans l'Église sainte établit son empire,
Et l'étendit bientôt sur tout ce qui respire.
Chacun vantait la Paix que partout on chassa.
On dit que seulement par grâce on lui laissa
Deux asiles fort doux; c'est le lit et la table.
Puisse-t-elle y fixer un règne un peu durable!
L'un d'eux me plaît encore. Allons, amis, buvons,
Cabalons pour Chloris, et fesons des chansons.

NOTES DE M. DE MORZA.

(a) .... *Aspirez-vous au trône ?*

Ce trône est très respectable. Il est sans doute l'objet d'une louable émulation. Simon, fils de Jones, nommé Céphas ou Pierre, est un très grand saint; mais il n'eut point de trône. Celui au nom duquel il parlait avait défendu expressément à tous ses envoyés de prendre même le nom de docteur, de maître, et avait déclaré que qui voudrait être le premier serait le dernier. Les choses sont changées; et dans la suite des temps le trône devint la récompense de l'humilité passée.

(b) .... *De Dijon ce pauvre garnement.*

Ce garnement de Dijon est un nommé Clément, maître de quartier dans un collége de Dijon, qui a fait un livre contre messieurs de Saint-Lambert, Delille, de Watelet, Dorat et plusieurs autres personnes. L'auteur des *Cabales* fut maltraité dans ce livre où règne un air de suffisance, un ton décisif et tranchant qui a été tant blâmé par tous les honnêtes gens dans les hommes les plus accrédités de la littérature, et qui est le comble de l'insolence et du ridicule dans un jeune provincial sans expérience et sans génie. Il s'est couvert d'opprobre par des libelles aussi affreux qu'absurdes, que la police n'a pas punis, parce qu'elle les a ignorés. Les malheureux qui ont composé de tels libelles pour vivre, comme Clément, La Beaumelle, Sabatier, natif de Castres, ressemblent précisément au *Pauvre Diable*, qui est si naturellement peint dans la pièce de ce nom, pages 123 et suivantes du présent volume. Il n'est point de vie plus déplorable que la leur.

(c) .... *Et l'antre du parterre*

C'est principalement au parterre de la Comédie Française, à la représentation des pièces nouvelles, que les cabales éclatent avec le plus d'emportement. Le parti qui fronde l'ouvrage et le parti qui le soutient se rangent chacun d'un côté. Les émissaires reçoivent à la porte ceux qui entrent, et leur disent : Venez-vous pour siffler? mettez-vous là : venez-vous pour applaudir? mettez-vous ici. On a joué quelquefois aux dés la chute ou le succès d'une tragédie nouvelle au café de Procope. Ces cabales ont dégoûté les hommes de génie, et n'ont pas peu servi à décréditer un spectacle qui avait fait si long-temps la gloire de la nation.

(*d*) .... *Rameau, Bouffons.*

La même manie a passé à l'Opéra et a été encore plus tumultueuse. Mais les cabales au Théâtre-Français ont un avantage que les cabales de l'Opéra n'ont pas; c'est celui de la satire raisonnée. On ne peut à l'Opéra critiquer que des sons. Quand on a dit, « cette chaconne, cette loure me déplaît, » on a tout dit. Mais à la Comédie on examine des idées, des raisonnemens, des passions, la conduite, l'exposition, le nœud, le dénoûment, le langage. On peut vous prouver méthodiquement, et de conséquence en conséquence, que vous êtes un sot qui avez voulu avoir de l'esprit, et qui avez assemblé quinze cents personnes pour leur prouver que vous en savez plus qu'eux. Chacun de ceux qui vous écoutent est, sans le savoir, un peu jaloux de vous; il est en droit de vous critiquer, et vous êtes en droit de lui répondre. Le seul malheur est que vous êtes trop souvent un contre mille.

Il en va autrement en fait de musique; il n'y a que le potier qui soit jaloux du potier, et le musicien du musicien, disait Hésiode. Il y faut seulement ajouter encore les partisans du musicien; mais ceux-là sont ennemis, et ne sont point jaloux. Dans les talens de l'esprit, au contraire, tout le monde est jaloux en secret; et voilà pourquoi tous les gens de lettres, méprisés quand ils n'ont pas réussi, ont été persécutés dès qu'ils ont eu de la réputation.

(*e*) .... *La royale coiffure.*

Il n'y a pas long-temps que les jeunes conseillers allaient au tribunal les cheveux étalés et poudrés blanc, ou blanc poudrés.

(*f*) *N'ayant pu gouverner*, etc.

L'Europe est pleine de gens qui, ayant perdu leur fortune, veulent faire celle de leur patrie ou de quelque état voisin. Ils présentent aux ministres des mémoires qui rétabliront les affaires publiques en peu de temps; et en attendant ils demandent une aumône qu'on leur refuse. Boisguillebert, qui écrivit contre le grand Colbert, et qui ensuite osa attribuer sa *Dîme royale* au maréchal de Vauban, s'était ruiné. Ceux qui sont assez ignorans pour le citer encore aujourd'hui, croyant citer le maréchal de Vauban, ne se doutent pas que, si on suivait ses beaux systèmes, le royaume serait aussi misérable que lui. Celui qui a imprimé le *Moyen d'enrichir l'état*, sous le nom du comte de Boulainvilliers, est mort à l'hôpital. Le petit La Jonchère, qui a donné tant d'argent au roi en quatre volumes, demandait l'aumône. Tels sont les gens qui enseignent l'art de s'enrichir par le commerce, après avoir fait banqueroute, et ceux qui font le tour du monde sans sortir de leur cabinet, et ceux qui, n'ayant jamais possédé une charrue, remplissent nos gre-

niers de froment. D'ailleurs la littérature ne subsiste presque plus que d'infâmes plagiats ou de libelles. Jamais cette profession si belle n'a été si universelle ni si avilie.

(*g*) *La Fronde était plaisante*, etc.

La Fronde en effet était fort plaisante, si l'on ne regarde que ses ridicules. Le président Le Coigneux, qui chasse de chez lui son fils le célèbre Bachaumont, conseiller au parlement, pour avoir opiné en faveur de la cour, et qui fait mettre ses chevaux dans la rue; Bachaumont qui lui dit : Mon père, mes chevaux n'ont pas opiné, et qui de raillerie en raillerie fait boire son père à la santé du cardinal Mazarin proscrit par le parlement; le gentilhomme ami du coadjuteur qui vient pour le servir dans la guerre civile, et qui trouvant un de ses camarades chez ce prélat, lui dit : Il n'est pas juste que les deux plus grands fous du royaume servent sous le même drapeau, il faut se partager; je vais chez le cardinal Mazarin; et qui en effet va de ce pas battre les troupes auxquelles il était venu se joindre ce même coadjuteur qui prêche et qui fait pleurer des femmes; un de ses convives qui leur dit : Mesdames, si vous saviez ce qu'il a gagné avec vous, vous pleureriez bien davantage : ce même archevêque qui va au parlement avec un poignard, et le peuple qui crie : C'est son bréviaire; et toutes les expéditions de cette guerre méditées au cabaret, et les bons mots, et les chansons qui ne finissaient point; tout cela serait bon sans doute pour un opéra comique. Mais les fourberies, les pillages, les rapines, les scélératesses, les assassinats, les crimes de toute espèce dont ces plaisanteries étaient accompagnées, formaient un mélange hideux des horreurs de la Ligue et des farces d'Arlequin. Et c'étaient des gens graves, des *patres conscripti* qui ordonnaient ces abominations et ces ridicules! Le cardinal de Retz dit, dans ses Mémoires, que « *le parlement fesait par des arrêts la guerre civile, qu'il aurait condamnée lui-même par les arrêts les plus sanglans.* »

L'auteur que je commente avait peint cette guerre de singes dans le *Siècle de Louis* XIV (chap. IV et V); un de ces magistrats qui, ayant acheté leurs charges quarante ou cinquante mille francs, se croyaient en droit de parler orgueilleusement aux lettrés, écrivit à l'auteur que messieurs pourraient le faire repentir d'avoir dit ces vérités, quoique reconnues. Il lui répondit : « Un empereur de la Chine dit un jour à « l'historiographe de l'empire : Je suis averti que vous mettez par écrit « mes fautes; tremblez. » L'historiographe prit sur-le-champ des tablettes. Qu'osez-vous écrire là? Ce que votre majesté vient de me dire. L'empereur se recueillit, et dit : Écrivez tout, mes fautes seront réparées.

(*h*) .... *Lorsque de Saint-Médard.*

On connaît le fanatisme des convulsions de Saint-Médard, qui durèrent si long-temps dans la populace, et qui furent entretenues par le président Dubois, le conseiller Carré et d'autres énergumènes. La terre a été mille fois inondée de superstitions plus affreuses, mais jamais il n'y en eut de plus sotte et de plus avilissante. L'histoire des billets de confession et l'expulsion des jésuites servirent bientôt à ces facéties. Observez surtout que nous avons une liste de miracles opérés par ces malheureux, signée de plus de deux cents personnes. Les miracles d'Esculape, ceux de Vespasien et d'Apollonius de Tyane, etc., n'ont pas été plus authentiques.

(*i*) *Que cette horloge existe*, etc.

Si une horloge prouve un horloger, si un palais annonce un architecte, comment en effet l'univers ne démontre-t-il pas une intelligence suprême? Quelle plante, quel animal, quel élément, quel astre ne porte pas l'empreinte de celui que Platon appelait l'éternel géomètre? Il me semble que le corps du moindre animal démontre une profondeur et une unité de dessein qui doivent à la fois nous ravir en admiration, et atterrer notre esprit. Non-seulement ce chétif insecte est une machine dont tous les ressorts sont faits exactement l'un pour l'autre; non-seulement il est né, mais il vit par un art que nous ne pouvons ni imiter, ni comprendre; mais sa vie a un rapport immédiat avec la nature entière, avec tous les élémens, avec tous les astres dont la lumière se fait sentir à lui. Le soleil le réchauffe, et les rayons qui partent de Sirius, à quatre cent millions de lieues au-delà du soleil, pénètrent dans ses petits yeux, selon toutes les règles de l'optique. S'il n'y a pas là immensité et unité de dessein qui démontrent un fabricateur intelligent, immense, unique, incompréhensible, qu'on nous démontre donc le contraire; mais c'est ce qu'on n'a jamais fait. Platon, Newton, Locke, ont été frappés également de cette grande vérité. Ils étaient théistes dans le sens le plus rigoureux et le plus respectable.

Des objections! on nous en fait sans nombre : des ridicules! on croit nous en donner en nous appelant cause-finaliers; mais des preuves contre l'existence d'une intelligence suprême, on n'en a jamais apporté aucune. Spinosa lui-même est forcé de reconnaître cette intelligence; et Virgile avant lui, et après tant d'autres, avait dit : *Mens agitat molem.* C'est ce *Mens agitat molem* qui est le fort de la dispute entre les athées et les théistes, comme l'avoue le géomètre Clarke dans son livre de l'*Existence de Dieu;* livre le plus éloigné de notre bavarderie ordinaire, livre le plus profond et le plus serré que nous ayons sur cette matière, livre

auprès duquel ceux de Platon ne sont que des mots, et auquel je ne pourrais préférer que le naturel et la candeur de Locke.

(*k*) *Fleury le confesseur en parle avec franchise.*

Fleury, célèbre par ses excellens discours, qui sont d'un sage écrivain et d'un citoyen zélé, connu aussi par son *Histoire ecclésiastique*, qui ressemble trop en plusieurs endroits à la *Légende dorée*.

(*l*) *Alors que, de Maillet* [illegible]

Ce consul Maillet fut un de ces charlatans dont on a dit qu'ils voulaient imiter Dieu, et créer un monde avec la parole. C'est lui qui, abusant de l'histoire de quelques bouleversemens avérés, arrivés dans ce globe, prétend que les mers avaient formé les montagnes, et que les poissons avaient été changés en hommes. Aussi, quand on a imprimé son livre, on n'a pas manqué de le dédier à Cyrano de Bergerac.

(*m*) .... *Il m'a fort ennuyé.*

Il y a des morceaux éloquens dans ce livre, mais il faut avouer qu'il est diffus, et quelquefois déclamateur; qu'il se contredit, qu'il affirme trop souvent ce qui est en question, et surtout qu'il est fondé sur de prétendues expériences dont la fausseté et le ridicule sont aujourd'hui reconnus et sifflés de tout le monde. Tenons-nous-en à ce dernier article, qui est le plus palpable de tous. C'est cette fameuse transmutation qu'un pauvre jésuite anglais, nommé Needham, crut avoir faite de jus de mouton et de blé pourri en petites anguilles, lesquelles produisaient bientôt une race innombrable d'anguilles. Nous en avons parlé ailleurs.

On disait au jésuite Needham que cela n'était bon que du temps d'Aristote, de Gamaliel, de Flavien Josèphe et de Philon, où l'on croyait que la génération s'opérait par la corruption, et que le limon de l'Égypte formait des rats. Il répondit que notre Sauveur lui-même et ses apôtres avaient dit plusieurs fois qu'il faut que le blé pourrisse et meure pour lever et pour produire, et que par conséquent son blé pourri et son jus de mouton fesaient naître des races d'anguilles infailliblement. On avait beau lui répliquer que Jésus-Christ daignait se conformer aux idées fausses et grossières des paysans galiléens, ainsi qu'il daignait se vêtir à leur mode, parler leur langage, et observer tous leurs rites; mais que la sagesse incarnée devait bien savoir que rien ne peut naître sans germe; que son système était aussi dangereux qu'extravagant; que si on pouvait former des anguilles avec du jus de mouton, on ne manquerait pas de former des hommes avec du jus de perdrix; qu'alors on croirait pouvoir se passer de Dieu,

et que les athées s'empareraient de la place. Needham n'en démordait point; et, aussi mauvais raisonneur que mauvais chimiste, il persista long-temps à se croire créateur d'anguilles; de sorte que par une étrange bizarrerie, un jésuite se servait des propres paroles de Jésus-Christ pour établir son opinion ridicule; et les athées se servaient de l'ignorance et de l'opiniâtreté d'un jésuite pour se confirmer dans l'athéisme. On citait partout la découverte de Needham. Un des plus intrépides athées m'assurait que dans la ménagerie du prince Charles, à Bruxelles, il y avait un lapin qui fesait tous les mois des enfans à une poule. Enfin, l'expérience du jésuite fut reconnue pour ce qu'elle était, et les athées furent obligés de se pourvoir ailleurs.

(*n*) *Aux puissans Langlevieux*, etc.

C'est ce même Langlevieux La Beaumelle * dont il est parlé dans les notes sur l'épître de M. Dalembert, tome x, page 281, et ailleurs.

Ce même homme s'est depuis associé avec Fréron; et, malgré tant d'horreurs et tant de bassesses, il a surpris la protection d'une personne respectable qui ignorait ses excès ridicules : mais *oportet cognosci malos*.

Nous ajouterons à cette note que Boileau attaqua toujours des personnes dont il n'avait pas le moindre sujet de se plaindre, et que notre auteur s'est toujours borné à repousser les injures et les calomnies des Rollets de son temps. Il y avait deux partis à prendre, celui de négliger les impostures atroces que La Beaumelle a vomies pendant vingt ans, et celui de les relever. Nous avons jugé le dernier parti plus juste et plus convenable.

C'est rendre un service essentiel à plus de cent familles, de faire connaître le vil scélérat qui a osé les outrager.

Les ministres d'état, et tous ceux qui sont chargés de maintenir l'ordre public, doivent savoir que ces libelles méprisables sont recherchés dans l'Allemagne, dans l'Angleterre, dans tout le Nord; qu'il y en a de toute espèce; qu'on les lit avidement, comme on y boit pour du vin de Bourgogne les vins faits à Liége; que la faim et la malice produisent tous les jours de ces ouvrages infâmes, écrits quelquefois avec assez d'artifice; que la curiosité les dévore; qu'ils font pendant un temps une impression dangereuse; que depuis peu l'Europe a été inondée de ces scandales; et que plus la langue française a de cours dans les pays étrangers, plus on doit l'employer contre les malheureux qui en font un si coupable usage, et qui se rendent si indignes de leur patrie.

* Son nom est Angliviel de La Beaumelle. B

(*o*) Baruch Spinosa, théologien circonspect et fort honnête homme; nous l'appelons ici Baruch, parce que c'est son véritable nom; on ne lui a donné celui de Benoît que par erreur: il ne fut jamais baptisé. Nous avons fait une note plus longue sur ce sophiste à la suite du petit poëme sur *les Systèmes* (ci-devant page 210, note *k*.)

N. B. Vers 1771, les querelles sur les deux parlemens, les révolutions du ministère, et les disputes sur la cause universelle augmentèrent le nombre des ennemis de M. de Voltaire; les philosophes parurent un moment vouloir s'unir aux prêtres contre lui: mais cette division entre des hommes qui devaient rester toujours unis, pour défendre la cause de la raison et de l'humanité, ne fut point durable. C'est à cette querelle passagère que M. de Voltaire fait allusion à la fin des *Cabales*.

LA TACTIQUE.

1773.

J'ÉTAIS lundi passé chez mon libraire Caille,
Qui dans son magasin n'a souvent rien qui vaille:
« J'ai, dit-il, par bonheur, un ouvrage nouveau,
Nécessaire aux humains, et sage autant que beau;
C'est à l'étudier qu'il faut que l'on s'applique;
Il fait seul nos destins: prenez; c'est la Tactique.
— La Tactique? lui dis-je; hélas! jusqu'à présent
J'ignorais la valeur de ce mot si savant.
— Ce nom, répondit-il, venu de Grèce en France,
Veut dire le grand art, ou l'art par excellence; (*a*)
Des plus nobles esprits il remplit tous les vœux. »
J'achetai sa Tactique, et je me crus heureux.
J'espérais trouver l'art de prolonger ma vie,
D'adoucir les chagrins dont elle est poursuivie,
De cultiver mes goûts, d'être sans passion,
D'asservir mes désirs au joug de la raison,

D'être juste envers tous, sans jamais être dupe.
Je m'enferme chez moi, je lis, je ne m'occupe
Que d'apprendre par cœur un livre si divin.
Mes amis! c'était l'art d'égorger son prochain.
J'apprends qu'en Germanie autrefois un bon prêtre (b)
Pétrit, pour s'amuser, du soufre et du salpêtre;
Qu'un énorme boulet, qu'on lance avec fracas,
Doit mirer un peu haut pour arriver plus bas;
Que d'un tube de bronze aussitôt la mort vole
Dans la direction qui fait la parabole. (c)
Et renverse en deux coups, prudemment ménagés,
Cent automates bleus à la file rangés.
Mousquet, poignard, épée ou tranchante ou pointue,
Tout est bon, tout va bien, tout sert, pourvu qu'on tue.
L'auteur, bientôt après, peint des voleurs de nuit,
Qui dans un chemin creux, sans tambour et sans bruit,
Discrètement chargés de sabres et d'échelles,
Assassinent d'abord cinq ou six sentinelles;
Puis, montant lestement aux murs de la cité,
Où les pauvres bourgeois dormaient en sûreté,
Portent dans leurs logis le fer avec les flammes,
Poignardent les maris, couchent avec les dames,
Écrasent les enfans, et, las de tant d'efforts,
Boivent le vin d'autrui sur des monceaux de morts.
Le lendemain matin on les mène à l'église
Rendre grâce au bon Dieu de leur noble entreprise,
Lui chanter en latin qu'il est leur digne appui,
Que dans la ville en feu l'on n'eût rien fait sans lui,
Qu'on ne peut ni voler ni violer son monde,
Ni massacrer les gens, si Dieu ne nous seconde.
Étrangement surpris de cet art si vanté,
Je cours chez monsieur Caille, encore épouvanté;
Je lui rends son volume, et lui dis en colère:

« Allez, de Belzébuth détestable libraire!
Portez votre Tactique au chevalier de Tot;
Il fait marcher les Turcs au nom de Sabaoth.
C'est lui qui, de canons couvrant les Dardanelles,
A tuer les chrétiens instruit les infidèles;
Allez, adressez-vous à monsieur Romanzof;
Aux vainqueurs tout sanglans de Bender et d'Azof;
A Frédéric surtout offrez ce bel ouvrage,
Et soyez convaincu qu'il en sait davantage :
Lucifer l'inspira bien mieux que votre auteur ; (d)
Il est maître passé dans cet art plein d'horreur,
Plus adroit meurtrier que Gustave et qu'Eugène.
Allez; je ne crois pas que la nature humaine
Sortit (je ne sais quand) des mains du Créateur
Pour insulter ainsi l'éternel bienfaiteur,
Pour montrer tant de rage et tant d'extravagance:
L'homme avec ses dix doigts, sans armes, sans défense,
N'a point été formé pour abréger des jours
Que la nécessité rendait déjà si courts :
La goutte avec sa craie, et la glaire endurcie
Qui se forme en cailloux au fond de la vessie,
La fièvre, le catarrhe, et cent maux plus affreux,
Cent charlatans fourrés, encor plus dangereux,
Auraient suffi, sans doute, au malheur de la terre,
Sans que l'homme inventât ce grand art de la guerre.
Je hais tous les héros, depuis le grand Cyrus
Jusqu'à ce roi brillant qui forma Lentulus; (e)
On a beau me vanter leur conduite admirable,
Je m'enfuis loin d'eux tous, et je les donne au diable. »
En m'expliquant ainsi, je vis que dans un coin
Un jeune curieux m'observait avec soin;
Son habit d'ordonnance avait deux épaulettes,
De son grade à la guerre éclatans interprètes;

Ses regards assurés, mais tranquilles et doux,
Annonçaient ses talens, sans marquer de courroux;
De la Tactique, enfin, c'était l'auteur lui-même.
« Je conçois, me dit-il, la répugnance extrême
Qu'un vieillard philosophe, ami du monde entier,
Dans son cœur attendri se sent pour mon métier;
Il n'est pas fort humain, mais il est nécessaire.
L'homme est né bien méchant; Caïn tua son frère;
Et nos frères les Huns, les Francs, les Visigoths,
Des bords du Tanaïs accourant à grands flots,
N'auraient point désolé les rives de la Seine,
Si nous avions mieux su la Tactique romaine.
Guerrier, né d'un guerrier, je professe aujourd'hui
L'art de garder son bien, non de voler autrui.
Eh quoi! vous vous plaignez qu'on cherche à vous défendre!
Seriez-vous bien content qu'un Goth vînt mettre en cendre
Vos arbres, vos moissons, vos granges, vos châteaux?
Il vous faut de bons chiens pour garder vos troupeaux.
Il est, n'en doutez point, des guerres légitimes,
Et tous les grands exploits ne sont pas de grands crimes.
Vous-même, à ce qu'on dit, vous chantiez autrefois
Les généreux travaux de ce cher Béarnois;
Il soutenait le droit de sa naissance auguste;
La ligue était coupable, Henri quatre était juste.
Mais, sans vous retracer les faits de ce grand roi,
Ne vous souvient-il plus du jour de Fontenoi,
Quand la colonne anglaise, avec ordre animée,
Marchait à pas comptés à travers notre armée?
Trop fortuné badaud!.... dans les murs de Paris,
Vous fesiez en riant la guerre aux beaux esprits;
De la douce Gaussin le centième idolâtre,
Vous alliez la lorgner sur les bancs du théâtre;
Et vous jugiez en paix les talens des acteurs.

Hélas! qu'auriez-vous fait, vous et tous les auteurs?
Qu'aurait fait tout Paris, si Louis en personne
N'eût passé le matin sur le pont de Calonne,
Et si tous vos Césars à quatre sous par jour
N'eussent bravé l'Anglais, qui partit sans retour?
Vous savez quel mortel, amoureux de la gloire,
Avec quatre canons ramena la victoire;
Ce fut au prix du sang du généreux Grammont,
Et du sage Luttaux, et du jeune Craon,
Que de vos beaux esprits les bruyantes cohues
Composaient les chansons qui couraient dans les rues;
Ou qu'ils venaient gaîment, avec un ris malin,
Siffler Sémiramis, Mérope, et l'Orphelin.
Ainsi que le dieu Mars, Apollon prend les armes;
L'Église, le barreau, la cour ont leurs alarmes.
Au fond d'un galetas Clément et Sabotier (f)
Font la guerre au bon sens sur des tas de papier.
Souffrez donc qu'un soldat prenne au moins la défense
D'un art qui fit long-temps la grandeur de la France,
Et qui des citoyens assure le repos. »
Monsieur Guibert se tut après ce long propos.
Moi, je me tus aussi, n'ayant rien à redire.
De la droite raison je sentis tout l'empire;
Je conçus que la guerre est le premier des arts,
Et que le peintre heureux des Bourbons, des Bayards, (g)
En dictant leurs leçons, était digne peut-être
De commander déjà dans l'art dont il est maître.
Mais, je vous l'avoûrai, je formai des souhaits
Pour que ce beau métier ne s'exerçât jamais,
Et qu'enfin l'équité fît régner sur la terre
L'impraticable paix de l'abbé de Saint-Pierre. (h)

NOTES.

(*a*) TACTIQUE vient originairement du verbe τάσσω, *j'arrange*. Tactique est proprement l'art d'aller par rangs; c'est l'arrrangement des troupes. C'est ce qui fit que Pyrrhus, en voyant le camp des Romains, ne les trouva pas si barbares.

(*b*) .... *Autrefois un bon prêtre.*

On ne sait encore qui employa le premier les canons dans les batailles et dans les siéges. Une invention qui a changé entièrement l'art de la guerre dans toute la terre connue méritait plus de recherches; mais presque toutes les origines sont ignorées. Qui le premier inventa un bateau? qui imagina de plier une branche de frêne, de l'assujettir avec une corde faite d'un intestin d'un animal, et d'y ajuster une verge garnie d'un os ou d'un fer pointu à un bout, et de quatre plumes à l'autre bout? qui inventa la navette, les fours, les moulins? De cette prodigieuse multitude d'arts qui secourent notre vie ou qui la détruisent, il n'y en a pas un dont l'inventeur soit connu. C'est que personne n'inventa l'art entier. Les architectes ne sont venus que des milliers de siècles après les cavernes et les huttes.

Les Chinois connaissaient la poudre inflammable, et la fesaient servir à leurs divertissemens ingénieux, à leurs fêtes, deux mille ans avant que les jésuites Schall et Verbiest fondissent du canon pour les conquérans tartares, vers l'an 1630. Ce furent donc deux religieux allemands qui enseignèrent l'usage de l'artillerie dans cette vaste partie du monde, comme ce fut, dit-on, un autre allemand nommé Schwartz, ou moine noir, qui trouva le secret de la poudre inflammable, au quatorzième siècle, sans qu'on ait jamais su l'année de cette invention.

On a prétendu que Roger Bacon, moine anglais, antérieur d'environ cent années au moine allemand, était le véritable inventeur de la poudre. Nous avons rapporté ailleurs les paroles de ce Roger qui se trouvent dans son *Opus majus*, page 454, grande édition d'Oxford.... « Nous avons une preuve des explosions subites dans ce jeu d'enfans qu'on fait par tout le monde. On enfonce du salpêtre dans une balle de la grosseur d'un pouce, et on la fait crever avec un bruit si violent qu'elle surpasse le rugissement du tonnerre, et il en sort une plus grande exhalaison de feu que celle de la foudre. »

Il y a bien loin, sans doute, de cette petite boule de simple salpêtre à notre artillerie; mais elle a pu mettre sur la voie.

Il paraît qu'il est très faux que les Anglais eussent employé le canon

dans leur victoire de Créci en 1346, et dans celle de Poitiers dix ans après. Les actes de la Tour de Londres, recueillis par Rymer, en diraient quelque chose.

Plusieurs de nos historiens ont assuré qu'il existe encore, dans la ville d'Amberg du Haut-Palatinat, un canon fondu en 1301, et que cette date est encore gravée sur la culasse.

Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

On écrivait et on imprimait à Paris cette erreur avec tant d'assurance, que je fis écrire à M. le comte de Holnstein de Bavière, gouverneur du pays d'Amberg. Il donna un certificat authentique qu'un fondeur de canons, nommé Martin, assez fameux pour son temps, était mort en 1501. On mit un petit canon sur son tombeau avec la date 1501. Il eut la bonté d'envoyer une copie figurée de l'inscription. Il est étonnant qu'on ait pris 1501 pour 1301; mais les historiens aiment l'antique et le merveilleux. Voyez *Essai sur les mœurs*, tome IV, page 362.

Je n'ai guère plus de foi à la bombarde de Froissard, qui avait plus de *cinquante pieds de long, et qui menait si grande noise au décliquer, qu'il semblait que tous les diables d'enfer fussent en chemin.* C'était apparemment une espèce de baliste.

Je doute beaucoup encore du registre de Du Drach, trésorier des guerres en 1338. « A Henri Faumechon, pour avoir poudre et autres choses nécessaires aux canons devant Puyguillaume. » Ducange rapporte ce trait; mais il se borne à le rapporter. Il n'examine point s'il y avait alors des trésoriers des guerres. Il ne s'informe pas si on assiégea un Puyguillaume ou un Puyguilliem dans le Périgord. Il ne paraît pas qu'on ait fait le moindre exploit de guerre en Périgord en l'an 1338. Si l'on entend le petit hameau de Puyguillaume en Bourbonnais, on ne voit pas qu'il y eût un château. Il faut donc douter, et c'est presque toujours le seul parti à prendre.

Ce qui paraît certain, c'est que trois moines ont contribué à détruire les hommes et les villes par l'artillerie, et en ajoutant à ces trois moines les jésuites Schall et Verbiest, cela fera cinq.

(c) *Dans la direction qui fait la parabole.*

Lorsqu'on tire un boulet, ou qu'on lance une flèche horizontalement, elle tend à décrire une ligne droite; mais la gravitation la fait descendre continuellement dans une autre ligne droite vers le centre de la terre, et de ces deux directions se compose la ligne courbe nommée parabole, à la lettre, *allant au-delà.* Si un canonnier s'occupait de toutes les propriétés de cette ligne courbe, il n'aurait jamais le temps de mettre le feu à son canon.

(*d*) *Lucifer l'inspira bien mieux que votre auteur,*
Il est maître passé dans cet art plein d'horreur,
Plus adroit meurtrier que Gustave et qu'Eugène.

Il s'est élevé sur ces vers une grande dispute. Les uns ont pris ces vers pour un reproche, les autres pour une louange. Il est clair qu'on ne peut faire un plus grand éloge d'un guerrier qu'en le mettant au-dessus du prince Eugène et du grand Gustave. On a dit que vouloir condamner cette comparaison, c'était vouloir faire une querelle d'Allemand.

(*e*) Le roi de Prusse a formé lui-même tous ses généraux.

(*f*) . . . . *Clément et Sabotier.*

Voyez les notes sur le *Dialogue de Pégase et du vieillard*, ci-après, pages 244 et suiv.

(*g*) . . . . *Des Bourbons, des Bayards.*

M. Guibert a fait une tragédie du *Connétable de Bourbon*, dans laquelle le chevalier Bayard dit des choses admirables.

(*h*) *L'impraticable paix de l'abbé de Saint-Pierre.*

L'idée d'une paix perpétuelle entre tous les hommes est plus chimérique sans doute que le projet d'une langue universelle. Il est trop vrai que la guerre est un fléau contradictoire avec la nature humaine et avec presque toutes les religions, et cependant un fléau aussi ancien que cette nature humaine, et antérieur à toute religion. Il est aussi difficile d'empêcher les hommes de se faire la guerre que d'empêcher les loups de manger des moutons.

La guerre est quelque chose de si exécrable, que plus nos nations barbares qui sont venues envahir, ensanglanter, ravager toute notre Europe, se sont enfin un peu policées, plus elles ont adouci les horreurs que la guerre traîne après elle.

Ce n'est point assurément l'ouvrage immense de Grotius, sur le droit prétendu de la guerre et de la paix, qui a rendu les hommes moins féroces; ce ne sont point ses citations de Carnéade, de Quintilien, de Porphyre, d'Aristote, de Juvénal et du *Pentateuque;* ce n'est point parce qu'après le déluge il fut défendu de manger les animaux avec leur âme et leur sang, comme le rapporte Barbeyrac son commentateur. Ce n'est point, en un mot, par tous les argumens profondément frivoles de Grotius et de Pufendorf, c'est uniquement parce qu'on ne voit plus parmi nous des hordes sauvages et affamées sortir de leur pays pour en aller détruire un autre. Nos peuples ne font plus la

guerre. Des rois, des évêques, des électeurs, des sénateurs, des bourgmestres ont un certain terrain à défendre. Des hommes qui sont leurs troupeaux paissent dans ce terrain. Les maîtres ont pour eux la laine, le lait, la peau et les cornes, avec quoi ils entretiennent des chiens armés d'un collier, pour garder le pré, et pour prendre celui du voisin dans l'occasion. Ces chiens se battent; mais les moutons, les bœufs, les ânes ne se battent pas : ils attendent patiemment la décision, qui leur apprendra à quel maître leur lait, leur laine, leurs cornes, leur peau appartiendront.

Quand le prince Eugène assiégeait Lille, les dames de la ville allèrent à la comédie pendant tout le siége; et dès que la capitulation fut faite, le peuple paya tranquillement à l'empereur ce qu'il payait auparavant au roi de France. Point de pillage, point de massacre, point d'esclavage comme du temps des Huns, des Alains, des Visigoths, des Francs.

Le duc de Marlborough fesait garder très soigneusement tous les domaines de ce Fénélon, archevêque de Cambrai, citoyen de toute l'Europe par son amour du genre humain; amour plus dangereux peut-être à sa cour que son amour de Dieu.

Quand les Français eurent remporté la célèbre victoire de Fontenoi, tous les habitans de Tournai et des environs s'empressèrent de loger chez eux les prisonniers blessés; tous eurent soin d'eux comme de leurs frères, et les femmes prodiguèrent tant de délicatesses sur leurs tables, que les médecins et les chirurgiens furent obligés de modérer cet excès de zèle, devenu dangereux.

A Rosbach, on vit le roi de Prusse lui-même acheter tout le linge d'un château voisin pour le service de nos blessés; et quand il les eut fait guérir, il les renvoya sur leur parole, en disant : « Je ne puis m'accoutumer à verser le sang des Français. »

Quelle humanité! quelle belle âme le prince héréditaire de Brunswick ne déploya-t-il pas, lorsqu'il reçut prisonnier à Crevelt ce comte de Gisors, ce fils du maréchal de Belle-Isle, cet espoir du royaume, ce jeune homme si valeureux, si instruit, si aimable! Le prince de Brunswick ne sortit point d'auprès de son lit, et le baigna de larmes, en le voyant expirer entre ses bras. Il pleurait celui des Français auquel il ressemblait davantage.

Portons nos regards chez cette nation nouvelle qui naît tout d'un coup pour être l'émule des plus policées, et l'exemple des autres. Voyons un comte Alexis Orloff prendre un vaisseau turc chargé des femmes, des esclaves, des meubles, de l'or, de l'argent, des bijoux du plus riche bacha de la Turquie, et lui renvoyer tout à Constanti-

nople. Ce même bacha, quelque temps après, commande un corps d'armée contre les Russes; il s'avance hors des rangs avec un interprète, et demande à parler. « Avez-vous, dit-il, à votre tête un comte Orloff ? » — « Non ; que lui voudriez-vous ? » — « Me jeter à ses pieds, » répliqua le Turc.

Pouvons-nous rien ajouter à ces traits, sinon l'accueil, les attentions nobles et délicates, les fêtes, les présens, les bienfaits que reçurent les prisonniers turcs dans Pétersbourg, d'une impératrice qui leur enseignait la guerre, la politesse et la générosité ?

Nous ne voyons point de telles leçons dans *Grotius*. Il vous dit bien, dans son chapitre du *Droit de ravager*, que les Juifs étaient obligés de ravager au nom du Seigneur; mais il ne trouve chez le peuple saint aucun trait qui ressemble aux exemples profanes que nous venons de rapporter.

Voilà donc le dictame que l'humanité des grands cœurs répand sur les maux que fait la guerre; mais ces consolations divines nous démontrent que la guerre est infernale.

DIALOGUE

DE PÉGASE ET DU VIEILLARD.

1774.

PEGASE.

Que fais-tu dans ces champs au coin d'une masure ?

LE VIEILLARD.

J'exerce un art utile, et je sers la nature ;
Je défriche un désert, je sème, et je bâtis. (a)

PÉGASE.

Que je vois en pitié tes sens appesantis !
Que tes goûts sont changés, et que l'âge te glace !
Ne reconnais-tu plus ton coursier du Parnasse ?
Monte-moi.

LE VIEILLARD.

Je ne puis. Notre maître Apollon,
Comme moi, dans son temps, fut berger et maçon.

PÉGASE.

Oui, mais rendu bientôt à sa grandeur première,
Dans les plaines du ciel il sema la lumière ;
Il reprit sa guitare, il fit de nouveaux vers,
Des filles de Mémoire il régla les concerts.
Imite en tout le Dieu dont tu cites l'exemple :
Les doctes sœurs encor pourraient t'ouvrir leur temple ;
Tu pourrais dans la foule, heureusement guidé,
Et suivant d'assez loin le sublime Vadé, (b)
Retrouver une place au séjour du Génie.

LE VIEILLARD.

Hélas ! j'eus autrefois cette noble manie :

D'un espoir orgueilleux honteusement déçu,
Tu sais, mon cher ami, comme je fus reçu,
Et comme on bafoua mes grandes entreprises.
A peine j'abordai, les places étaient prises.
Le nombre des élus au Parnasse est complet;
Nous n'avons qu'à jouir; nos pères ont tout fait.
Quand l'œillet, le narcisse, et les roses vermeilles,
Ont prodigué leurs sucs aux trompes des abeilles,
Les bourdons sur le soir y vont chercher en vain
Ces parfums épuisés qui plaisaient au matin.
Ton Parnasse d'ailleurs et ta belle écurie,
Ce palais de la Gloire, est l'antre de l'Envie.
Homère, cet esprit si vaste et si puissant,
N'eut qu'un imitateur, et Zoïle en eut cent.
Je gravis avec peine à cette double cime
Où la mesure antique a fait place à la rime,
Où Melpomène en pleurs étale en ses discours
Des rois du temps passé la gloire et les amours.
Pour contempler de près cette grande merveille
Je me mis dans un coin sous les pieds de Corneille;
Bientôt Martin Fréron (c), prompt à me corriger,
M'aperçut dans ma niche, et m'en fit déloger.
Par ce juge équitable exilé du Parnasse,
Sans secours, sans amis, humble dans ma disgrâce,
Je voulus adoucir, par des égards flatteurs,
Par quelques soins polis, mes frères les auteurs;
Je n'y réussis point; leur bruyante séquelle
A connu rarement l'amitié fraternelle:
Je n'ai pu désarmer Sabotier (*d*) mon rival.
Le Parnasse a bien fait de n'avoir qu'un cheval;
Si nous en avions deux, ils se mordraient sans doute.
J'ai vu les beaux esprits; je sais ce qu'il en coûte.
Il fallut malgré moi combattre soixante ans

Les plus grands écrivains, les plus profonds savans,
Toujours en faction, toujours en sentinelle;
Ici c'est l'abbé Guyon (e), plus bas c'est La Beaumelle. (f)
Leur nombre est dangereux. J'aime mieux désormais
Les languissans plaisirs d'une insipide paix.
Il faut que je te fasse une autre confidence:
La poste, comme on sait, console de l'absence;
Les frères, les époux, les amis, les amans,
Surchargent les courriers de leur beaux sentimens.
J'ouvre souvent mon cœur en prose ainsi qu'en rime:
J'écris une sottise, aussitôt on l'imprime;
On y joint méchamment le recueil clandestin
De mon cousin Vadé, de mon oncle Bazin:
Candide emprisonné dans mon vieux secrétaire,
En criant *Tout est bien*, s'enfuit chez un libraire. (g)
Jeanne, et la tendre Agnès, et le gourmand Bonneau,
Courent en étourdis de Genève à Breslau.
Quatre bénédictins avec leurs doctes plumes
Auraient peine à fournir ce nombre de volumes.
On ne va point, mon fils, fût-on sur toi monté,
Avec ce gros bagage à la postérité.
Pour comble de malheur, une foule importune
De bâtards indiscrets, rebut de la fortune,
Nés le long du *charnier* nommé des *Innocens*,
Se glisse (h) sous la presse avec mes vrais enfans.
C'en est trop; je renonce à tes neuf immortelles:
J'ai beaucoup de respect et d'estime pour elles;
Mais tout change, tout s'use, et tout amour prend fin:
Va, vole au mont sacré; je reste en mon jardin.

PÉGASE.

Tes dégoûts vont trop loin, tes chagrins sont injustes.
Des arts qui t'ont nourri les déesses augustes
Ont mis sur ton front chauve un brin de ce laurier

Qui coiffa Chapelain, Desmarets, Saint-Didier. (i)
N'as-tu pas vu cent fois à la tragique scène,
Sous le nom de Clairon, l'altière Melpomène,
Et l'éloquent Lekain, le premier des acteurs,
De tes drames rampans ranimant les langueurs,
Corriger, par des tons que dictait la nature,
De ton style ampoulé la froide et sèche enflure?
De quoi te plaindrais-tu? Parle de bonne foi;
Cinquante bons esprits, qui valaient mieux que toi,
N'ont-ils pas à leurs frais érigé la statue
Dont tu n'étais pas digne, et qui leur était due?
Malgré tous tes rivaux, mon écuyer Pigal
Posa ton corps tout nu sur un beau piédestal;
Sa main creusa les traits de ton visage étique,
Et plus d'un connaisseur le prend pour un antique.
Je vis Martin Fréron, à le mordre attaché,
Consumer de ses dents tout l'ébène ébréché. *
Je vis ton buste rire à l'énorme grimace
Que fit en le rongeant cet apostat d'Ignace.
Viens donc rire avec nous, viens fouler à tes pieds
De tes sots ennemis les fronts humiliés.
Aux sons de ton sifflet vois rouler dans la crotte
Sabotier sur Clément (k), Patouillet (l) sur Nonotte; (m)
Leurs clameurs un moment pourront te divertir.

LE VIEILLARD.

Les cris des malheureux ne me font point plaisir.
De quoi viens-tu flatter le déclin de mon âge?
La jeunesse est maligne, et la vieillesse est sage.
Le sage en sa retraite, occupé de jouir,
Sans chercher les humains, et pourtant sans les fuir,
Ne s'embarrasse point des bruyantes querelles
Des auteurs ou des rois, des moines ou des belles.
Il regarde de loin, sans dire son avis,

Trois états polonais doucement envahis,
Saint Ignace dans Rome écrasé par saint Pierre,
Ou Clément dans Paris acharné sur Lemierre.
Dans ses champs cultivés, à l'abri des revers,
Le sage vit tranquille et ne fait point de vers.
Monsieur l'abbé Terrai, pour le bien du royaume,
Préfère un laboureur, un prudent économe,
A tous nos vains écrits qu'il ne lira jamais.
Triptolème est le dieu dont je veux les bienfaits.
Un bon cultivateur est cent fois plus utile
Que ne fut autrefois Hésiode ou Virgile.
Le besoin, la raison, l'instinct doit nous porter
A faire nos moissons plutôt qu'à les chanter :
J'aime mieux t'atteler toi-même à ma charrue,
Que d'aller sur ton dos voltiger dans la nue.

PÉGASE.

Ah! doyen des ingrats! ce triste et froid discours
Est d'un vieux impuissant qui médit des amours.
Un pauvre homme épuisé se pique de sagesse.
Eh bien! tu te sens faible, écris avec faiblesse.
Corneille en cheveux blancs sur moi caracola,
Quand en croupe avec lui je portais Attila;
Je suis tout fier encor de sa course dernière.
Tout mortel jusqu'au bout doit fournir sa carrière,
Et je ne puis souffrir un changement grossier.
Quoi! renoncer aux arts et prendre un vil métier!
Sais-tu qu'un villageois sans esprit, sans science,
N'ayant pour tout talent qu'un peu d'expérience,
Fait jaunir dans son champ de plus riches moissons
Que n'en eut Mirabeau par ses nobles leçons? (n)
Laisse un travail pénible aux mains du mercenaire,
Aux journaliers la bêche, aux maçons leur équerre :
Songe que tu naquis pour mon sacré vallon.

Chante encore avec Pope, et pense avec Platon,
Ou rime en vers badins les leçons d'Épicure,
Et ce *système* heureux qu'on dit *de la nature.*
Pour la dernière fois veux-tu me monter?

LE VIEILLARD.

Non.
Apprends que tout système offense ma raison.
Plus de vers, et surtout plus de philosophie.
A rechercher le vrai j'ai consumé ma vie;
J'ai marché dans la nuit sans guide et sans flambeau :
Hélas! voit-on plus clair au bord de son tombeau?
A quoi peut nous servir ce don de la pensée,
Cette lumière faible, incertaine, éclipsée?
Je n'ai pensé que trop. Ceux qui par charité
Ont au fond de leur puits noyé la vérité,
Font repentir souvent l'imprudent qui l'en tire.
Je me tais : je ne veux rien savoir, ni rien dire.

PÉGASE.

Eh bien! végète, et meurs. Je revole à Paris
Présenter mon service à de profonds esprits;
Les uns, dans leurs greniers, fondant des républiques,
Les autres ébranchant les verges monarchiques.
J'en connais qui pourraient, loin des profanes yeux,
Sans le secours des vers, élevés dans les cieux,
Émules fortunés de l'essence éternelle,
Tout faire avec des mots, et tout créer comme elle.
Ils ont besoin de moi dans leurs inventions;
J'avais porté René (*o*) parmi ses tourbillons :
Son disciple, plus fou (*p*), mais non pas moins superbe,
Était monté sur moi quand il parlait au Verbe.
J'ai des amis en prose, et bien mieux inspirés
Que tes héros du Pinde aux rimes consacrés :

Je vais porter leurs noms dans les deux hémisphères.

LE VIEILLARD.

Adieu donc; bon voyage au pays des chimères. (q)

NOTES DE M. DE MORZA.

(a) *Je défriche un désert*, etc.

En effet, notre auteur a défriché quelques terrains plus rebelles que ceux des plus mauvaises landes de Bordeaux et de la Champagne pouilleuse, et ils ont produit le plus beau froment; mais ces tentatives très longues et très dispendieuses ne peuvent être imitées par des colons. Il faudrait que le gouvernement s'en chargeât; qu'il recommandât ce travail immense à un intendant, l'intendant à un subdélégué, et qu'on fît venir de la cavalerie sur les lieux.

(b) Vadé, écrivain de la Foire, sous le nom duquel l'auteur de *l'Écossaise* se cacha par modestie.*

(c) Martin Fréron; Martin n'est pas son nom de baptême, ce n'est que son nom de guerre. Il s'est déchaîné, dit-on, pendant vingt ans contre l'auteur de ce dialogue, pour faire vendre ses feuilles. *Quâ mensurâ mensi fueritis, eâdem remetictur vobis*. Il s'est attiré *l'Écossaise*, et nous en sommes bien fâchés.

(d) .... *Sabotier mon rival.*

L'abbé Sabotier ou Sabatier, natif de Castres, ne s'est pas exercé dans les mêmes genres que le chantre de Henri IV, et le peintre qui a dessiné le *Siècle de Louis* XIV *et de Louis* XV; ainsi il ne peut être son rival. S'il s'était adonné aux mêmes études, il aurait été son maître.

Cet abbé avait fait, en 1771, un *Dictionnaire de littérature*, dans lequel il prodiguait des éloges outrés; il ne se vendit point. Mais il en fit un autre, en 1772, intitulé *les Trois Siècles*, dans lequel il prodiguait des calomnies, et il se vendit. Il insulta MM. D'Alembert, de Saint-Lambert, Marmontel, Thomas, Diderot, Beauzée, La Harpe,

* *L'Écossaise* n'a pas été donnée sous le nom de Vadé, mais sous celui de Jérôme Carré. (*Voyez* tome V, pag. 1 et suiv.) Mais ce n'est peut-être pas la seule fois que cette erreur ait été commise par M. de Voltaire. Dans son prologue de *la Guerre de Genève*, tome X, page 298, il attribue à G. Vadé ce qui a été dit par J. Carré relativement au mot *impasse*. B.

Delille, et vingt autres gens de lettres vivans, dont il faudrait respecter la mémoire s'ils étaient morts.

Mais celui que MM. Sabotier et Clément ont déchiré avec l'acharnement le plus emporté, est un vieillard de quatre-vingts ans qui ne pouvait pas se défendre.

Il est permis, il est utile de dire son sentiment sur des ouvrages, surtout quand on le motive par des raisons solides, ou du moins séduisantes. S'il ne s'agissait que de littérature, nous dirions qu'il est très injuste d'accuser l'auteur de *la Henriade* et du *Siècle de Louis* XIV, occupé de célébrer la gloire des grands hommes de ce siècle, de ne leur avoir pas rendu justice. Nous dirions que personne n'a parlé avec plus de sensibilité des admirables scènes de Corneille, de la *perfection désespérante* du style de Racine (comme s'exprime M. de La Harpe), de la perfection non moins désespérante de l'art poétique, et de plusieurs belles épîtres de Boileau.

Nous dirions que sa liste des grands écrivains de ce siècle mémorable contient l'éloge raisonné de l'inimitable Molière, qu'il regarde comme supérieur à tous les comiques de l'antiquité; celui de La Fontaine, qui a surpassé Phèdre par sa naïveté et par ses grâces; celui de Quinault, qui n'eut ni modèles ni rivaux dans ses opéra. Nous dirions qu'il a rendu des hommages aux Bossuet, aux Fénélon, à tous les hommes de génie, à tous les savans.

Nous ajouterions qu'il aurait été indigne d'apprécier leurs extrêmes beautés s'il n'avait pas connu leurs fautes inséparables de la faiblesse humaine; que c'eût été une grande impertinence de mettre sur le même rang *Cinna* et *Pertharite*, *Polyeucte* et *Théodore*, et d'admirer également les excellentes fables de La Fontaine, et celles qui sont moins heureuses. Il faut plus encore, il faut savoir discerner dans le même ouvrage une beauté au milieu des défauts, et un vice de langage, un manque de justesse dans les pensées les plus sublimes; c'est en quoi consiste le goût; et nous pourrions assurer que l'auteur du *Siècle de Louis* XIV, après soixante ans de travaux, était peut-être alors aussi en droit de dire son avis que l'est aujourd'hui M. Sabotier.

Mais il s'agit ici d'accusations plus importantes. C'est peu que cet abbé, dans l'espérance de plaire à ses supérieurs, dont il ignore l'équité et le discernement, impute à cent littérateurs de nos jours des sentimens odieux; il a la cruauté de les appeler *indévots*, *impies*. Il dit en propres mots que l'auteur de *la Henriade* nie *l'immortalité de l'âme*. C'était bien assez de lui ravir l'immortalité d'*Alzire*, de *Zaïre*, de *Mérope*, dont nous sommes certains qu'il est peu jaloux, et dont il ne prend point le parti. Il est trop dur de dépouiller une âme de quatre-vingts ans de la seule vie qui puisse lui rester dans le temps à venir. Ce

procédé est injuste et maladroit, et d'autant plus maladroit, qu'il nous met dans la nécessité de révéler quelle est l'âme de l'abbé dans le temps présent.

Nous l'avons vu et lu, et nous le tenons entre nos mains, le Spinosa *commenté*, expliqué, éclairci, embelli, écrit tout entier de la main de M. l'abbé Sabotier, natif de Castres *; et nous déposerons ce monument chez un notaire ou chez un greffier, dès qu'il nous en aura donné la permission; car nous ne voulons pas disposer d'un tel écrit sans l'aveu de l'auteur. C'est un égard que nous nous devons les uns aux autres.

Pour les poésies légères de ce grand critique et de ce grand missionnaire, nous en userons un peu plus librement. Voici les preuves de la piété de cet abbé qui est si peu indulgent pour les péchés de son prochain: voici les preuves du bon goût de celui qui trouve les vers de MM. de Saint-Lambert, Delille, de La Harpe, si mauvais.

En sortant de la prison où ses mœurs respectables l'avaient fait renfermer à Strasbourg, il s'amusa, pour se dissiper, à faire un conte intitulé *le*.... mauvais lieu. Ce conte commence ainsi; et remarquez bien que nous l'avons écrit de sa main, de la même main que le *Spinosa :*

Du temps que la dame Pâris
Tenait école florissante
De jeux d'amour à juste prix,
D'une écolière assez savante
Sur les bords de la Seine un jour le pied glissa
(La chose assurément n'était pas merveilleuse,
Mais la chute dans l'eau n'était pas périlleuse),
Lorsqu'un mousquetaire passa.
Il crut que ce serait une perte publique
Que la perte de tant d'appas;
Aussi, plein d'ardeur héroïque,
Mit-il, sans hésiter, chemise et pourpoint bas, etc.

Nous épargnons, sans hésiter, aux yeux de nos chastes lecteurs la suite de ce morceau délicat. Ce n'est qu'un échantillon de l'élégante poésie de M. l'abbé des *Trois Siècles*.

Nous lui demandons bien pardon de publier un autre morceau de sa prose, bien plus touchant et bien plus décisif (et toujours de sa main, et signé Sabotier de Castres.)

« On n'aime ici que les processions, les sermons et les messes. Les « gens qui ont eu la force de secouer le joug des préjugés de l'en-

* L'abbé Sabatier (mort le 15 juin 1817) a publié une *Apologie de Spinosa et du Spinosisme. Altona*, 1806, *in*-8. *Paris*, 1810, *in*-12. B.

« fance, du fanatisme et de l'erreur, en un mot, les hommes qui pen-
« sent bien, n'osent se faire connaître, etc. etc. »

Nous donnerons le reste si cela lui fait plaisir.

Jugez maintenant, lecteur, s'il sied bien à ce galant homme de traiter un secrétaire d'une de nos académies d'impie et de scélérat, et d'en dire autant de nos littérateurs les plus illustres. On croit qu'il aura incessamment un bénéfice : mais quelle récompense aura le censeur royal qui lui a fait obtenir une permission tacite d'outrager la vertu et le bon goût ?

On dit qu'il est tonsuré, et qu'étant bientôt élevé aux dignités de l'Église, il croira en Dieu, ne fût-ce que par reconnaissance : car, malgré son spinosisme, il saura qu'il n'y a point de société policée qui n'admette un Être suprême, rémunérateur de la vertu, et vengeur du crime. Nous le prions de se souvenir de ce vers de M. de Voltaire :

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.
Épître XCVII, tome XI, page 229.

Ce philosophe écrivait il n'y a pas long-temps à un grand prince : « C'est de tous les vers médiocres que j'ai jamais faits, le moins médiocre, et celui dont je suis le moins mécontent. » Il avait grande raison : un athée est peut-être presque aussi dangereux, si on l'ose dire, qu'un fanatique : car si le fanatique est un loup enragé qui égorge et qui suce le sang publiquement, en croyant bien faire, l'athée pourra commettre tous les crimes secrets, sachant bien qu'il fait mal, et comptant sur l'impunité. Voilà pourquoi les deux grands législateurs, Locke et Penn, qui ont admis toutes les religions dans la Caroline et dans la Pensylvanie, en ont formellement exclus les athées.

(*e*) L'abbé Guyon, auteur d'un libelle insipide contre notre auteur, intitulé *l'Oracle des philosophes*.

(*f*) Langleviel (Angliviel), dit La Beaumelle, autre écrivain de libelles aussi ridicules qu'affreux contre la cour. Il faut pardonner à notre auteur s'il n'a puni ces gredins qu'en imprimant leurs noms, et en exposant simplement leurs calomnies.

(*g*) On a imprimé cinq ou six volumes des prétendues lettres de notre auteur ; cela n'est pas honnête. On en a falsifié plusieurs ; cela est encore moins honnête ; mais les éditeurs ont voulu gagner de l'argent.

(*h*) On a glissé dans le recueil de ses ouvrages bien des morceaux qui ne sont pas de lui, comme une traduction *des Apocryphes* de Fabri-

cius, qui est de M. Bigex; un dialogue de Périclès et d'un Russe, fort estimé, dont l'auteur est M. Suard; des vers sur la mort de mademoiselle Lecouvreur, moins estimés, commençant par ceux-ci :

Quel contraste frappe mes yeux !
Melpomène ici désolée
Élève avec l'aveu des dieux
Un magnifique mausolée.

Cette pièce est du sieur Bonneval, jadis précepteur chez M. de Montmartel; s'il a eu l'aveu des dieux, il n'a pas eu celui d'Apollon.

On trouve dans la collection des ouvrages de M. de Voltaire de prétendus vers de M. Clairaut, qui n'en fit jamais; une pièce qui a pour titre *les Avantages de la raison*, dans laquelle il n'y a ni raison ni rime; une épître à mademoiselle Sallé, qui est de M. Thiriot *; une épître à l'abbé de Rothelin, qui est de M. de Formont; des vers sur la mort de madame du Châtelet, dont nous ignorons l'auteur.

Des vers au duc d'Orléans régent, qu'il n'a jamais faits.

Une ode intitulée *le vrai Dieu*, qui est d'un jésuite nommé Lefèvre. **

Une épître de l'abbé de Grécourt, platement licencieuse, qui commence par ces mots : « Belle maman, soyez l'arbitre »; des vers au médecin Silva et à l'oculiste Gendron; une réponse à un M. de B.... qui commence ainsi :

Oui, mon cher B...., il est l'âme du monde,
Sa chaleur le pénètre et sa clarté l'inonde,
Effets d'une même action.
Sa plus belle production
Est cette lumière éthérée
Dont Newton le premier, d'une main inspirée,
Sépara les couleurs par la réfraction.

Les beaux vers ! et que les gens qui les attribuent à M. de Voltaire ont le goût fin, et que leur main est inspirée !

Des vers à une prétendue marquise de T..... sur la philosophie de Newton, dans lesquels on trouve cette élégante tirade :

Tout est en mouvement. La terre suspendue
En atome léger nage dans l'étendue.
L'espace, ou plutôt Dieu dans son immensité,
Balance sur son poids l'univers agité.
Les travaux de la nuit, les phases sont prédites.
Newton des premiers mois retraça les orbites.

* *Voyez* tome XI, page 85. Cette épître est de Voltaire. B.

** *Voyez* tome X, page 387, cette pièce et la note qui l'accompagne.

Et les éditeurs suisses, qui ont imprimé ces bêtises venues de Paris, ont l'assurance d'imprimer en notes que c'est la véritable leçon.

On a fait pourtant un recueil immense de ces fadaises barbares sans consulter jamais l'auteur; ce qui est aussi incroyable que vrai. Tant pis pour les libraires qui ont ainsi déshonoré leur art et la littérature.

C'est sur quoi l'auteur disait : « On fait mon inventaire, quoique je ne sois pas encore mort, et chacun y glisse ses meubles pour les vendre. »

(*i*) .... *Saint-Didier.*

M. Clément et M. Sabotier ont imprimé que notre auteur avait pillé le poëme de *la Henriade* d'un poëme intitulé *Clovis* par M. Saint-Didier. Cela est encore peu honnête; car ce Clovis ne parut que trois ans après *la Henriade;* mais une erreur de trois ans est peu de chose.

Il en a échappé une de quinze ans à M. l'abbé Sabotier; car il a imprimé que notre auteur avait pillé son *Siècle de Louis* XIV dans les *Annales politiques* de l'abbé de Saint-Pierre; mais le *Siècle de Louis* XIV fut imprimé pour la première fois en 1752, et le livre de l'abbé de Saint-Pierre en 1767, sur quoi un mauvais plaisant se souvenant mal à propos que Sabotier est le fils d'un bon perruquier de Castres, chassé de chez son père, a écrit qu'il aurait dû plutôt faire des perruques pour l'auteur de *la Henriade*, que de le dépouiller cruellement de ses prétendus lauriers, et d'exposer sa tête octogénaire à la rigueur des saisons.

(*k*) .... *Clément*, etc.

Cet homme était venu de Dijon à Paris avec sa tragédie de *Charles Ier*, et sa tragédie de *Médée*. Il ne put venir à bout de les faire représenter. La faim le pressait; il s'engagea avec un libraire à lui fournir des critiques contre les premiers livres qui auraient du succès. Il obtint quelque argent à compte sur ces satires à venir. M. de Saint-Lambert donnait alors ses *Saisons*, M. Delille sa traduction de *Virgile*, M. Dorat son poëme sur *la Déclamation*, M. Watelet son poëme sur *la Peinture*. Voilà l'écolier Clément qui se met vite à écrire contre ces maîtres de l'art, et qui leur donne des leçons comme à des disciples dont il serait mécontent. S'il n'avait eu que ce ridicule, on n'en aurait pas parlé, on ne l'aurait pas connu; mais pour rendre ses leçons plus piquantes, il y mêle des traits personnels : il outrage une dame respectable. Alors on sait qu'il existe; la police met mon pédant dans je ne sais quelle prison, soit Bicêtre, soit le For-l'Évêque. M. de Saint-Lambert a la générosité de solliciter sa grâce, et d'obtenir son élargissement. Que fait le critique alors? il persuade qu'on ne lui a fait cette correc-

tion que pour avoir enseigné l'art d'écrire, pour avoir soutenu la cause du bon goût, qui sans lui allait expirer en France, et qu'il est, comme Fréron, victime de ses grands talens.

Sorti de prison, il fait un nouveau libelle, dans lequel il insulte un conseiller de grand'chambre, fils d'un magistrat de la chambre des comptes; il dit ingénieusement qu'il est fils d'un pâtissier, et ce magistrat a dédaigné de le faire remettre à Bicêtre. Il s'associe depuis à Fréron, à Sabotier, et à d'autres gens de cette espèce. Il broche libelle sur libelle contre un vieillard solitaire, retiré depuis trente années, qu'on peut outrager impunément. Il avait écrit auparavant à ce même solitaire plusieurs lettres dont nous avons les originaux entre les mains. En voici un fragment :

« Jugez, monsieur, si votre silence peut ne pas m'affliger. Peut-« être, hélas! vous êtes-vous imaginé que vous me verriez payer « vôtre amitié, vos bienfaits, par la plus noire ingratitude; que je « serais assez lâche, assez criminel, pour n'être pas plus reconnais-« sant que tant d'autres! Ah! monsieur, ne me faites pas l'injure de « soupçonner ainsi ma probité. C'est ce bien précieux que je voudrais « délivrer de la contagion générale : vos soupçons le flétriraient; « votre générosité, votre grandeur d'âme peuvent en conserver et en « relever l'éclat. Ma tendresse, mon zèle, mon respect, voilà mes seuls « biens; ils sont tous à vous, et ils y seront toujours, etc. A Dijon, ce « sixième décembre 1769. Voici mon adresse : A Clément fils, chez son « père, procureur à Dijon, derrière les Minimes. »

Il a eu depuis l'attention de désavouer cette lettre, et la probité de dire qu'elle était falsifiée. Nous la conservons pourtant, quoique ce ne soit pas une pièce bien curieuse; mais c'est toujours un témoignage subsistant de l'honneur que cette petite cabale met dans sa conduite. C'est ce qui fesait dire à M. Duclos, secrétaire de l'Académie, qu'il ne connaissait rien de plus méprisable et de plus méchant que la canaille de la littérature. Il est à croire que M. Clément s'étant marié deviendra plus juste et plus sage, qu'il sera plus modeste, qu'il ne calomniera plus des personnes dont il n'eut jamais sujet de se plaindre, qu'il n'a même jamais envisagées, et qu'il se repentira d'avoir débuté dans le monde par une conduite si infâme.

(*l*) *Patouillet sur Nonotte*. Patouillet est un ex-jésuite, lequel débitait, il y a quelques années, des déclamations de collége nommées mandemens, pour des évêques qui ne pouvaient pas en faire. Il en débita un contre notre auteur et contre d'autres gens de lettres : c'est dommage qu'il ait été brûlé par la main du bourreau. Ce Patouillet était un des

plus forts écrivains dans le genre calomnieux que nous ayons eus depuis Garasse.

(*m*) Nonotte est un autre ex-jésuite, digne compagnon de Patouillet. Il a fait deux gros volumes sous le titre d'*Erreurs de Voltaire*, et qu'il aurait pu intituler *Erreurs de Nonotte*. Il commence par reprocher à l'auteur de l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, d'avoir dit que *l'ignorance chrétienne* regarde le règne des empereurs romains comme une Saint-Barthélemi continuelle, et l'auteur n'a point dit cela. Nonotte, pour rendre odieux celui qu'il attaque, ajoute de sa grâce ce mot *chrétienne*. L'auteur ne parle point là des autres empereurs; il parle du seul Dioclétien, que Galérius engagea à être persécuteur après dix-neuf ans d'un règne de douceur et de tolérance. Sur quoi l'auteur avait remarqué la faute qu'ont faite tous les chronologistes de placer l'ère des martyrs la première année de ce règne : il la fallait dater de l'an 303, et non de l'an 284.

Il fait dire à l'auteur que *Dioclétien ne punit que quelques chrétiens, qui étaient des hommes brouillons, emportés, et factieux*. L'auteur n'a pas dit un mot de cela, et n'a pu le dire. Il n'a pas assez oublié sa langue pour se servir de cette expression, *hommes brouillons*.

Nonotte accuse l'auteur d'avoir dit que Charlemagne n'était qu'un heureux brigand. L'auteur n'a rien écrit de semblable. Ainsi voilà en deux pages trois calomnies dont ce bon Nonotte est convaincu. M. Damilaville daigna prendre le soin de relever deux ou trois cents erreurs de Nonotte. Elles sont imprimées à la suite de l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*. Et Nonotte était tout étonné qu'on lui manquât ainsi de respect; à lui qui avait eu l'honneur de prêcher dans un village de Franche-Comté, et de régenter en sixième. L'orgueil a du bon; et quand il est soutenu par l'ignorance, il est parfait.

(*n*) *Mirabeau par ses doctes leçons*. Il a fort encouragé l'agriculture par son livre intitulé *l'Ami des hommes*.

(*o*) *René Descartes*. On sait qu'il était excellent géomètre, mais que toute sa philosophie n'est fondée que sur des chimères.

(*p*) On sait aussi que Malebranche s'est entretenu familièrement avec le Verbe, quoique la première partie de son livre sur les erreurs des sens et de l'imagination soit un chef-d'œuvre de philosophie.

(*q*) *Au pays des chimères*. Rien n'est plus chimérique en effet que la plupart des systèmes de physique. Burnet et Woodward n'ont écrit que des folies raisonnées sur le déluge universel. Malebranche a inventé de

petits tourbillons mous pour expliquer la lumière et les couleurs, et cela plus de vingt ans après que Newton avait fait son *Optique*. Maillet a osé dire que la mer avait formé les montagnes, que les hommes avaient été poissons, que notre globe est de verre, qu'il est le débris d'une comète; d'autres ont retrouvé le monde primitif, la langue primitive, la manière dont les métaux se formaient dans ce monde primitif. On sait qu'un philosophe très doux, très modeste, très judicieux, et point jaloux *, a eu le secret d'enduire les hommes de poix-résine pour les empêcher de tomber malades, qu'il disséquait des géans pour connaître la nature de l'âme, et qu'il prédisait l'avenir : de tels hommes pourtant en ont imposé.

* Maupertuis. Voyez *Mémoires pour servir à la vie de Voltaire.*

LE TEMPS PRÉSENT,

PAR M. JOSEPH LAFFICHARD,

DE PLUSIEURS ACADÉMIES.

1775.

Dans un coin de mes bois, loin du bruit des cités,
Mes tablettes en main, j'étais tenté d'écrire,
En vers assez communs, d'utiles vérités
Qu'à Paris on condamne, ou dont on aime à rire.
De nos pédans fourrés j'esquissais la satire,
Lorsque je vis de loin des filles, des garçons,
Des vieillards, des enfans, qui dansaient aux chansons;
Aux transports du plaisir ils se livraient en proie:
J'étais presque joyeux de leur bruyante joie.
J'en demandai la cause : un deux me répondit :
« Nous sommes tous heureux, à ce qu'on nous a dit.
— Heureux ! c'est un grand mot. Il est vrai que peut-être
Par vos travaux constans vous méritiez de l'être.
Virgile et Saint-Lambert ont quelquefois vanté

A Mécène, à Beauvau, votre félicité;
Mais ce sont, entre nous, des discours de poètes,
De douces fictions, d'élégantes sornettes.
Leurs vers étaient heureux, et vous ne l'étiez pas.
Le bonheur nous appelle, et fuit devant nos pas;
Sous le dais, sous le charme, il trompe notre vie.
C'est en vain qu'on a dit, en pleine académie,
Choiseul est agricole, et Voltaire est fermier.
L'art qui nourrit le monde est un méchant métier.
Laissons là ce Choiseul si grand, si magnanime,
Ce Voltaire mourant qui radote et qui rime,
Qu'un fripon persécute, et qui dans son hameau
Rit encor des Frérons au bord de son tombeau.
Songez à vous, amis; contemplez les misères
Qu'accumulent sur vous des brigands mercenaires,
Subalternes tyrans munis d'un parchemin,
Ravissant les épis qu'a semés votre main,
Vous traînant aux cachots, à la rame, aux corvées;
Tandis que de leurs pleurs vos femmes abreuvées
Pressent en vain vos fils mourans entre leurs bras.
Travaillez, succombez, invoquez le trépas;
Mourez sur un fumier, le seul bien qui vous reste;
Ou, si vous survivez à cet état funeste,
Sous l'horrible débris de vos toits écrasés,
Sans vêtemens, sans pain, dansez; si vous l'osez.»
A peine eus-je parlé, mille voix éclatèrent;
Jusqu'aux bords étrangers les échos répétèrent:
Ce temps affreux n'est plus; on a brisé nos fers. (*a*)
Justement étonné de ces nouveaux concerts,
« Quel Hercule, disais-je, a fait ce grand ouvrage?
« Quel dieu vous a sauvés?» On répond: « C'est un sage.
— Un sage! Ah, juste ciel! à ce nom je frémis.
Un sage! il est perdu; c'en est fait, mes amis.

Ne les voyez-vous pas ces monstres scolastiques,
Ces partisans grossiers des erreurs tyranniques,
Ces superstitieux qu'on vit dans tous les temps,
Du vrai qui les irrite ennemis si constans,
Rassemblant les poisons dont leur troupe est pourvue?
Socrate est seul contre eux, et je crains la ciguë. (1) »

Dans mon profond chagrin je restais éperdu;
Je plaignais le génie, et surtout la vertu.
Ariston, mon ami (*b*), survint dans mes bocages,
Que j'avais attristés par ces sombres images.
On connaît Ariston; ce philosophe humain,
Dédaignant les grandeurs qui lui tendaient la main,
De la vérité simple ami noble et fidèle;
Son esprit réunit Euclide et Fontenelle:
Il rendit le courage à mon cœur affligé:
« Ne vois-tu pas, dit-il, que le siècle est changé?
Va, de vaines terreurs ne doivent point t'abattre.
Quand un Sulli renaît, espère un Henri quatre. »

Ce propos ranima mes esprits languissans;
La gaîté renoua le fil de mes vieux ans;
Et revenant chez moi, je repris mes tablettes
Pour écrire à loisir ces rimes indiscrètes.

NOTES.

(*a*) Le roi Louis XVI venait d'abolir les corvées, et de défendre qu'on poursuivît arbitrairement les débiteurs du fisc. Ces deux opérations si simples n'ont rien coûté à la couronne, et auraient été le salut du peuple....

(*b*) M. le marquis de Condorcet.

(1) Il faut être juste : les prêtres n'eurent aucune part aux intrigues, aux calomnies qui privèrent la France du ministre le plus éclairé et le plus vertueux qui ait jamais gouverné un grand empire, M. Turgot.

LA BASTILLE. (1)

1716.

Or ce fut donc par un matin sans faute
En beau printemps, un jour de Pentecôte,
Qu'un bruit étrange en sursaut m'éveilla.
Un mien valet qui du soir était ivre :
« Maître, dit-il, le Saint-Esprit est là ;
C'est lui sans doute, et j'ai lu dans mon livre
Qu'avec vacarme il entre chez les gens.
Et moi de dire alors entre mes dents :
Gentil puîné de l'essence suprême,
Beau Paraclet, soyez le bien-venu ;
N'êtes-vous pas celui qui fait qu'on aime? »
En achevant ce discours ingénu,
Je vois paraître au bout de ma ruelle,
Non un pigeon, non une colombelle,
De l'Esprit saint oiseau tendre et fidèle,
Mais vingt corbeaux de rapine affamés,
Monstres crochus que l'enfer a formés :
L'un près de moi s'approche en sycophante :
Un maintien doux, une démarche lente,
Un ton cafard, un compliment flatteur,
Cachent le fiel qui lui ronge le cœur.
« Mon fils, dit-il, la cour sait vos mérites,
On prise fort les bons mots que vous dites,
Vos petits vers, et vos galans écrits ;
Et, comme ici tout travail a son prix,
Le roi, mon fils, plein de reconnaissance,
Veut de vos soins vous donner récompense,
Et vous accorde, en dépit des rivaux,

Un logement dans un de ses châteaux :
Les gens de bien qui sont à votre porte
Avec respect vous serviront d'escorte ;
Et moi, mon fils, je viens de par le roi,
Pour m'acquitter de mon petit emploi. »
« Trigaud, lui dis-je, à moi point ne s'adresse
Ce beau début, c'est me jouer d'un tour ;
Je ne suis point rimeur suivant la cour ;
Je ne connais roi, prince, ni princesse ;
Et si tout bas je forme des souhaits,
C'est que d'iceux ne sois connu jamais :
Je les respecte ; ils sont dieux sur la terre ;
Mais ne les faut de trop près regarder :
Sage mortel doit toujours se garder
De ces gens-là qui portent le tonnerre :
Partant, vilain, retournez vers le roi,
Dites-lui fort que je le remercie
De son logis, c'est trop d'honneur pour moi ;
Il ne me faut tant de cérémonie :
Je suis content de mon bouge, et les dieux
Dans mon taudis m'ont fait un sort tranquille :
Mes biens sont purs, mon sommeil est facile,
J'ai le repos ; les rois n'ont rien de mieux. »
J'eus beau parler, et j'eus beau m'en défendre,
Tous ces messieurs, d'un air doux et badin,
Obligeamment me prirent par la main ;
Allons, mon fils, marchons... fallut me rendre,
Fallut partir. Je fus bientôt conduit
En coche clos vers le royal réduit
Que près Saint-Paul ont vu bâtir nos pères
Par Charles cinq. O gens de bien, mes frères,
Que Dieu vous gard' d'un pareil logement !
J'arrive enfin dans mon appartement.

Certain croquant avec douce manière
Du nouveau gîte exaltait les beautés,
Perfections, aises, commodités :
Jamais Phébus, dit-il, dans sa carrière,
N'y fit briller sa trop vive lumière :
Voyez ces murs de dix pieds d'épaisseur
Vous y serez avec plus de fraîcheur :
Puis me fesant admirer la clôture,
Triple la porte et triple la serrure,
Grilles, verroux, barreaux de tout côté;
C'est, me dit-il, pour votre sûreté.
  Midi sonnant, un chaudeau l'on m'apporte;
La chère n'est délicate ni forte;
De ce beau mets je n'étais point tenté;
Mais on me dit : C'est pour votre santé;
Mangez en paix, ici rien ne vous presse.
  Me voici donc en ce lieu de détresse,
Embastillé, logé fort à l'étroit,
Ne dormant point, buvant chaud, mangeant froid,
Sans passe-temps, sans amis, sans maîtresse.
  O Marc René (2), que Caton le censeur
Jadis dans Rome eût pris pour successeur!
O Marc René, de qui la faveur grande
Fait ici-bas tant de gens murmurer!
Vos beaux avis m'ont fait claquemurer;
Que quelque jour le bon Dieu vous le rende!

NOTES.

(1) Il parut en 1714 des vers satiriques, intitulés *les J'ai vu*. M. de Voltaire ayant été soupçonné d'en être l'auteur, fut renfermé à la Bastille.

On trouvera les *J'ai vu* dans la vie de M. de Voltaire.

(2) Marc-René de Voyer d'Argenson, alors lieutenant de police. M. de Voltaire ne parle point ici de M. d'Argenson du même ton que dans le siècle de Louis XIV, ou dans le petit poëme sur la Police. M. d'Argenson fut plus haï qu'estimé tant qu'il vécut. Après sa mort, on lui a rendu justice, et même plus que justice.

FIN DES SATIRES.

POÉSIES MÊLÉES.

POÉSIES MÊLÉES.

I. NUIT BLANCHE DE SULLI.*

1717.

A MADAME DE LA VRILLIÈRE.

QUELLE beauté dans cette nuit profonde,
Vient éclairer nos rivages heureux!
Serait-ce point la nymphe de cette onde,
Qu'amène ici le satyre amoureux?
Je vois s'enfuir la jalouse dryade,
Je vois venir le faune dangereux;
Non, ce n'est point une simple naïade :
A tant d'attraits dont nos cœurs sont frappés,
A tant de grâce, à cet art de nous plaire,
A ces Amours autour d'elle attroupés,
Je reconnais Vénus ou La Vrillière.
O déité! qui que ce soit des deux,
Vous qui venez prendre un rhume en ces lieux,
Heureux cent fois, heureux l'aimable asile
Qui vers minuit possède vos appas!
Et plus heureux les rimeurs qu'on exile
Dans ces jardins honorés par vos pas!

* *Voyez* dans la *Correspondance générale* la Lettre à madame la marquise de Mimeure, en 1717. B.

A MADAME DE LISTENAI.

Aimable Listenai, notre fête grotesque
Ne doit point déplaire à vos yeux :
Les Amours en chians-lits déguisés dans ces lieux,
Sont toujours les Amours ; et l'habit romanesque
Dont ils sont revêtus ne les a pas changés :
Vous les voyez encore autour de vous rangés.
Ces guenillons brillans, ces masques, ce mystère,
Ces méchans violons dont on vous étourdit,
Ce bal et ce sabat maudit,
Tout cela dit pourtant que l'on voudrait vous plaire.

A MADAME DE LA VRILLIÈRE.*

Venez, charmant moineau, venez dans ce bocage :
Tous nos oiseaux surpris et confondus
Admireront votre plumage :
Les pigeons du char de Vénus
Viendront même vous rendre hommage.
Joli moineau, que vous dire de plus !
Heureux qui peut vous voir, et qui peut vous entendre !
Vous plaisez par la voix, vous charmez par les yeux :
Mais le nom de moineau vous siérait un peu mieux
Si vous étiez un peu plus tendre.

* Dans la société du château de Sulli, on appelait madame de La Vrillière le *Moineau*. Ce château devint l'asile de Voltaire en 1718, quand il s'éloigna de Paris pour se dérober à la persécution. R.

II. AU DUC DE LORRAINE LÉOPOLD,

ET A MADAME LA DUCHESSE SON ÉPOUSE, EN LEUR PRÉSENTANT LA TRAGÉDIE D'OEDIPE.

1718.

O vous, de vos sujets l'exemple et les délices,
Vous qui régnez sur eux en les comblant de biens,
De mes faibles talens acceptez les prémices,
C'est aux dieux qu'on les doit, et vous êtes les miens.

* Le duc de Lorraine Léopold, mort en 1729, mérita l'amour des Lorrains, auprès desquels son nom est encore en vénération. R.

III. ÉPIGRAMME.

DANCHET, si méprisé jadis,
Fait voir aux pauvres de génie
Qu'on peut gagner l'académie
Comme on gagne le paradis. [1]

Ces vers fesaient partie d'une lettre à l'abbé de Chaulieu, qu'on n'a point trouvée.

IV. TRIOLET,

A M. TITON DU TILLET.

DÉPÊCHEZ-vous, monsieur Titon,
Enrichissez votre Hélicon; [1]
Placez-y sur un piédestal

Le Parnasse en bronze, à la Bibliothèque du Roi.

Saint-Didier, Danchet et Nadal;
Qu'on voie armés du même archet
Nadal, Saint-Didier, et Danchet;
Et couverts du même laurier
Danchet, Nadal, et Saint-Didier.

V. SUR M. DE FONTENELLE.

D'un nouvel univers il ouvrit la barrière;
Des mondes infinis autour de lui naissans,
Mesurés par ses mains, à son ordre croissans,
A nos yeux étonnés il traça la carrière;
L'ignorant l'entendit, le savant l'admira :
Que voulez-vous de plus? il fit un opéra.

VI. COUPLET

A MADEMOISELLE DUCLOS.*

Belle Duclos,
Vous charmez toute la nature!
Belle Duclos,
Vous avez les dieux pour rivaux,
Et Mars tenterait l'aventure
S'il ne craignait le dieu Mercure,
Bèlle Duclos.

* Cette actrice, célèbre avant mademoiselle Lecouvreur, débuta en 1693, se retira du théâtre en 1733., et mourut en 1748. Grimm rapporte ce couplet dans sa *Correspondance*, I, 449, sous la date de 1755 : nous croyons qu'il doit être de 1720 ou environ : peut-être même n'est-il pas de beaucoup postérieur à l'*Épître à madame de Montbrun* (tome XI, page 11), où il est question de mademoiselle Duclos. B.

VII. A MADAME LA MARQUISE DE RUPELMONDE.[1]

Quand Apollon, avec le dieu de l'onde,
Vint autrefois habiter ces bas lieux,
L'un sut si bien cacher sa tresse blonde,
L'autre ses traits, qu'on méconnut les dieux :
Mais, c'est en vain qu'abandonnant les cieux,
Vénus comme eux veut se cacher au monde;
On la connaît au pouvoir de ses yeux,
Dès que l'on voit paraître Rupelmonde.

[1] Ces vers ont été attribués mal à propos à Ferrand.

VIII. IMPROMPTU

A MADEMOISELLE DE CHAROLOIS, PEINTE EN HABIT DE CORDELIER.

Frère ange de Charolois,
Dis-nous par quelle aventure
Le cordon de saint François
Sert à Vénus de ceinture?[1]

[1] M. de Voltaire sachant qu'on chantait ces vers sur l'air de *Robin ture-lure*, y ajouta, dit-on, d'autres couplets fort plaisans. Ce portrait donna lieu à beaucoup de plaisanteries; c'était le ton de cette cour; en voici un échantillon :

Beau saint François, ne souffrez pas
Qu'on perce vos mains délicates;
Dites à l'ange : C'est plus bas
Qu'il faut appliquer les stygmates

IX. A MADAME DE**,

EN LUI ENVOYANT LES OEUVRES MYSTIQUES DE FÉNÉLON.

Quand de la Guyon le charmant directeur
Disait au monde : Aimez Dieu pour lui-même,
Oubliez-vous, dans votre heureuse ardeur;
On ne crut point à cet amour extrême,
On le traita de chimère et d'erreur :
On se trompait; je connais bien mon cœur,
Et c'est ainsi, belle Églé, qu'il vous aime.

X. A LA MÊME.

De votre esprit la force est si puissante,
Que vous pourriez vous passer de beauté;
De vos attraits la grâce est si piquante,
Que sans esprit vous auriez enchanté.
Si votre cœur ne sait pas comme on aime,
Ces dons charmans sont des dons superflus :
Un sentiment est cent fois au-dessus
Et de l'esprit et de la beauté même.

XI. INSCRIPTION

POUR UNE STATUE DE L'AMOUR, DANS LES JARDINS DE SCEAUX.

Qui que tu sois, voici ton maître;
Il l'est, le fut, ou le doit être. *

* D'autres copies portent : « Il l'est, il le fut, ou doit l'être ; » ou « il le fut, il l'est, ou doit l'être » B.

XII. IMPROMPTU

A MADAME LA MARQUISE DE CRILLON, A SOUPER, DANS UNE PETITE MAISON DE M. LE DUC DE RICHELIEU.

Dans le plus scandaleux séjour
La vertu même est amenée:
Et la débauche est étonnée
De respecter ici l'amour.

XIII. A UNE DAME

A QUI L'AUTEUR ENVOYAIT UNE BAGUE OÙ SON PORTRAIT ÉTAIT GRAVÉ.

Barier grava ces traits destinés pour vos yeux;
Avec quelque plaisir daignez les reconnaître:
Les vôtres dans mon cœur furent gravés bien mieux,
Mais ce fut par un plus grand maître.

XIV. A MADEMOISELLE DE GUISE,

DEPUIS DUCHESSE DE RICHELIEU, SOEUR DE MADAME DE BOUILLON.

Vous possédez fort inutilement,
Esprit, beauté, grâce, vertu, franchise:
Qu'y manque-t-il? quelqu'un qui vous le dise,
Et quelque ami dont on en dise autant.

XV. IMPROMPTU

A M. LE COMTE DE VINDISGRATZ.[1]

SEIGNEUR, le congrès vous supplie
D'ordonner tout présentement
Qu'on nous donne une tragédie
Demain pour divertissement;
Nous vous le demandons au nom de Rupelmonde:
Rien ne résiste à ses désirs;
Et votre prudence profonde
Doit commencer par nos plaisirs
A travailler pour le bonheur du monde.

[1] M. de Voltaire passant à Cambrai avec madame la marquise de Rupelmonde pendant le congrès de 1722, et soupant chez madame de Saint-Contest, toute la compagnie marqua le désir qu'elle avait de voir jouer la tragédie d'*OEdipe* en présence de son auteur. Mais la comédie des *Plaideurs* ayant été précédemment annoncée pour le lendemain, à la demande de M. de Vindisgratz, premier plénipotentiaire de l'empire, les convives chargèrent M. de Voltaire de lui demander la représentation d'*OEdipe*. Le poète, sans sortir de table, fit cette espèce de placet impromptu qu'il se chargea de porter lui-même à M. de Vindisgratz: il obtint facilement ce qu'on demandait, et rapporta le placet à madame de Rupelmonde, avec cette apostille au bas:

L'Amour vous fit, aimable Rupelmonde,
Pour décider de nos plaisirs:
Je n'en sais pas de plus parfait au monde
Que de répondre à vos désirs.
Sitôt que vous parlez on n'a point de réplique;
Vous aurez donc *OEdipe*, et même sa critique.[1]
L'ordre est donné pour qu'en votre faveur
Demain l'on joue et la pièce et l'auteur.

[1] La parodie d'*OEdipe* que M. de Voltaire avait demandée lui-même.

*XVI. POUR LE PORTRAIT

DE MADEMOISELLE SALLÉ.

De tous les cœurs et du sien la maîtresse,
Elle allume des feux qui lui sont inconnus :
De Diane c'est la prêtresse,
Dansant sous les traits de Vénus.

XVII. IMPROMPTU

A MADAME LA DUCHESSE DE LUXEMBOURG, QUI DEVAIT SOUPER AVEC M. LE DUC DE RICHELIEU.

Un dindon tout à l'ail, un seigneur tout à l'ambre,
A souper vous sont destinés :
On doit, quand Richelieu paraît dans une chambre,
Bien défendre son cœur, et bien boucher son nez.

XVIII. A MADAME DE***,

EN LUI ENVOYANT LA HENRIADE.

1724.

Mes vers auront donc l'avantage
D'attirer vos regards sur eux ;
Ne pourrai-je jamais attirer vos beaux yeux
Sur l'auteur comme sur l'ouvrage?

XIX. A MADAME DE***.

Oui, Philis, la coquetterie
Est faite pour vos agrémens :
Croyez-moi, la galanterie,
Malgré tous les grands sentimens,
Est sœur de la friponnerie.

Vénus versa sur vous tous ses dons précieux :
Ce serait être injuste et les mal reconnaître
Que de vous obstiner à faire un seul heureux,
Lorsque avec vous le monde entier veut l'être.

Qu'est-ce que la constance? un vieux mot rebattu,
Des amans ennuyeux languissant apanage ;
Mais l'infidélité devient une vertu
Quand on a vos attraits, votre esprit et votre âge.

XX. IMPROMPTU

ÉCRIT SUR UN CAHIER DE LETTRES DE MADAME LA DUCHESSE DU MAINE ET DE M. DE LAMOTTE-HOUDARD, QUI AVAIT PERDU LA VUE.

Dans ses filets elle savait vous prendre
Sitôt qu'elle se laissait voir :
Un pauvre aveugle aussi ressentit son pouvoir;
Je le crois bien, car il pouvait l'entendre.

XXI. A MADEMOISELLE***,

QUI AVAIT PROMIS UN BAISER A CELUI QUI FERAIT LES MEILLEURS VERS POUR SA FÊTE.

Quoi! pour le prix des vers accorder au vainqueur
D'un baiser la douce caresse!
Céphise, quelle est votre erreur! *
Vous donnez à l'esprit ce qui n'est dû qu'au cœur.
Un baiser fut toujours le prix de la tendresse,
Et c'est à l'amour seul qu'en appartient le don;
Les habitans du Pinde, en leur plus grande ivresse,
N'ont jamais espéré qu'un laurier d'Apollon.
Des vers à mes rivaux je cède l'avantage;
Ils riment mieux que moi, mais je sais mieux aimer.
Que le laurier soit leur partage,
Et le mien sera le baiser.

* Quoi! d'un baiser faire la récompense
De celui dont les vers auront la préférence!
Pauline, *quelle est votre erreur*, etc.

Cette version est donnée par Collé, qui, en transcrivant cette pièce (dans ses *Mémoires*, tome 1, p. 208), dit qu'elle était de Saurin. B.

XXII. TO LADY HERVEY.

VERS 1726.

Hervey, would you know the passion
You have kindled in my breast?
Trifling is the inclination
That by words can be express'd.
In my silence see the lover;

True love is by silence known :
In my eyes you 'll best discover
All the power of your own.

A LADY HERVEY.*

Désirez-vous connaître, Hervey, la passion
Que dans mon sein vous avez allumée?
Bien légère serait une inclination
Qui par des mots pourrait être exprimée.
Le véritable amour s'exprime par les yeux;
Un tel langage est moins trompeur que d'autres.
Lisez dans mes regards, vous découvrirez mieux,
Charmante Hervey, tout le pouvoir des vôtres.

* Cette traduction est de M. Clogenson, d'Alençon, à qui je dois d'avoir pensé à recueillir cette pièce, qui a été publiée dans la *Poétique anglaise*, tome II. Lady Hervey était une des plus aimables femmes de la cour de Saint-James, et mère du célèbre comte de Chesterfield. R.

XXIII. PORTRAIT DE M. DE LA FAYE.

Il a réuni le mérite
Et d'Horace et de Pollion,
Tantôt protégeant Apollon,
Et tantôt chantant à sa suite.
Il reçut deux présens des dieux,
Les plus charmans qu'ils puissent faire;
L'un était le talent de plaire,
L'autre le secret d'être heureux.

XXIV. A M. DUCHÉ.

Dans tes vers, Duché, je te prie,
Ne compare point au Messie
Un pauvre diable comme moi :
Je n'ai de lui que sa misère,
Et suis bien éloigné, ma foi,
D'avoir une vierge pour mère.

XXV. A MADAME LA MARÉCHALE DE VILLARS,

EN LUI ENVOYANT LA HENRIADE.

Quand vous m'aimiez, mes vers étaient aimables;
Je chantais dignement vos grâces, vos vertus;
Cet ouvrage naquit dans ces temps favorables:
Il eût été parfait, mais vous ne m'aimez plus.

XXVI. A M. DE CIDEVILLE.*

ÉCRITS SUR UN EXEMPLAIRE DE LA HENRIADE.

1730.

Mon cher confrère en Apollon,
Censeur exact, ami facile,
Solide et tendre Cideville,

* Cideville était un conseiller au parlement de Rouen, qui fesait avec facilité des vers agréables. Il était homme de goût, et très bon juge des productions littéraires.

L'exemplaire dont il est ici question est conservé dans la Bibliothéque publique du département de la Seine inférieure R.

Accepte ce frivole don :
Je ne serai pas ton Virgile,
Mais tu seras mon Pollion.

XXVII. A M. LEFÈVRE,*

EN REPONSE A DES VERS QU'IL AVAIT ENVOYÉS A L'AUTEUR.

N'ATTENDS de moi ton immortalite,
Tu l'obtiendras un jour par ton genie ;
N'attends de moi ta première santé,
Ton protecteur, le dieu de l'harmonie,
Te la rendra par son art enchanté.
De tes beaux jours la fleur n'est point fletrie :
Mais je voudrais, de tes destins pervers
En corrigeant l'influence ennemie,
Contribuer au bonheur d'une vie
Que tu rendras celebre par tes vers.

* De tous les jeunes gens dont Voltaire encouragea les talens nai[illegible] Lefèvre était un de ceux qui donnaient le plus d'esperances. Il [illegible]t en 1732, a l'âge de vingt-neuf ans, entre les bras de son [illegible] C'est a lui que Voltaire adressa, en 1732, la lettre *sur les Inconven[illegible]ns de la litterature* R

XXVIII. MADRIGAL.

AH, Camargo *, que vous êtes brillante !
Mais que Sallé, grands dieux, est ravissante !
Que vos pas sont légers, et que les siens sont doux !
Elle est inimitable, et vous êtes nouvelle ;
Les Nymphes sautent comme vous,
Et les Grâces dansent comme elle.

* Célèbre danseuse de l'Opéra, ainsi que mademoiselle Sallé. Mademoiselle Camargo s'appelait Cuppi, elle était fille d'un maître de danse dont le père avait épousé, disait-on, une Espagnole de la noble famille de Camargo. En montant sur le théâtre, mademoiselle Cuppi prit le nom de sa grand'mère. Elle est morte en 1770. R.

XXIX. VERS

A MADAME LA MARQUISE DU CHATELET,*

FESANT UNE COLLATION SUR UNE MONTAGNE APPELÉE SAINT-BLAISE, PRÈS DE MONTJEU.

1734.

SAINT-BLAISE a plus d'attraits encor
Que la montagne du Thabor ;
Vous valez le fils de Marie ;
Mais lorsqu'il s'y transfigura,
Souvenez-vous qu'il y gagna,
Et vous y perdriez, Silvie.

* Cette pièce et les cinq qui suivent sont extraites de la *Correspondance de Grimm*, année 1762, tome III, pages 211, 212 et 217, une septième pièce rapportée par Grimm fait partie d'une lettre à Cideville, en vers et en prose, de l'annee 1732

XXX. A LA MÊME.

Nymphe aimable, nymphe brillante,
Vous en qui j'ai vu tour à tour
L'esprit de Pallas la savante,
Et les grâces du tendre amour ;
De mon siècle les vains suffrages
N'enchanteront point mes esprits :
Je vous consacre mes ouvrages,
C'est de vous que j'attends leur prix.

XXXI. A LA MÊME.

Vous m'ordonnez de vous écrire ;
Et l'amour, qui conduit ma main,
A mis tous ses feux dans mon sein
Et m'ordonne de vous le dire.

XXXII. A LA MÊME.

Allez, ma muse, allez vers Émilie ;
Elle le veut, qu'elle soit obéie.
De son esprit admirez les clartés,
Ses sentimens, sa grâce naturelle,
Et désormais que toutes ses beautés
Soient de vos chants l'objet et le modèle.

XXXIII. A LA MÊME,

QUI SOUPAIT AVEC BEAUCOUP DE PRÊTRES.

Un certain dieu, dit-on, dans son enfance,
Ainsi que vous, confondait les docteurs;
Un autre point qui fait que je l'encense,
C'est que l'on dit qu'il est maître des cœurs:
Bien mieux que lui vous y regnez, Thémire,
Son règne au moins n'est pas de ce séjour;
Le vôtre en est, c'est celui de l'amour:
Souvenez-vous de moi dans votre empire.

XXXIV. A LA MÊME,

LORSQU'ELLE APPRENAIT L'ALGÈBRE.

Sans doute, vous serez célèbre
Par les grands calculs de l'algebre
Ou votre esprit est absorbe:
J'oserais m'y livrer moi-même;
Mais, hélas! A + D — B
N'est pas = à je vous aime.

XXXV. IMPROMPTU A M. THIRIOT,*

QUI S'ÉTAIT FAIT PEINDRE LA HENRIADE A LA MAIN.

1735.

Si je voyais ce monument,
Je dirais, rempli d'allégresse :
Messieurs, c'est mon plus cher enfant,
Que mon meilleur ami caresse.

* En 1714, Voltaire entra chez le procureur Alain; il y connut Thiriot, qui s'amusait bien plus de Virgile, d'Horace et du théâtre que de la *Coutume de Paris*. Thiriot prévit l'avenir de Voltaire, et se passionna pour lui. Ce dévouement ne s'est jamais démenti. Quand Voltaire se réfugia chez madame du Châtelet en 1732, Piron n'oublia pas Thiriot dans la description qu'il fit du voyage :

Voici l'attelage du char.
Une chèvre dans le brancard,
Chèvre bondissante et pelée;
Un levrier a la volée.
Derrière le triomphateur,
Un petit clerc, son colporteur,
Mince et subalterne personne, etc. etc.

On appelait Thiriot la *mémoire de Voltaire*. Il avait retenu des vers que Voltaire lui-même avait oubliés, et qu'il n'eût pas retrouvés sans lui.

Thiriot a demeuré long-temps chez M. de La Popelinière. Son vrai nom est Thieriot; mais Voltaire supprima l'*e*, et l'habitude a prévalu.
R.

XXXVI. A MADAME DE FLAMARENS,

QUI AVAIT BRULÉ SON MANCHON PARCE QU'IL N'ÉTAIT PLUS A LA MODE.

Il est une déesse inconstante, incommode,
Bizarre dans ses goûts, folle en ses ornemens,
Qui paraît, fuit, revient, et naît en tous les temps :
Protée était son père, et son nom est *la Mode*.
Il est un dieu charmant, son modeste rival,
Toujours nouveau comme elle, et jamais inégal,
Vif sans emportement, sage sans artifice :
Ce dieu, c'est *le Mérite*. On l'adore dans vous.
Mais le Mérite enfin peut avoir un caprice ;
Et ce dieu si prudent que nous admirions tous,
A la Mode à son tour a fait un sacrifice.
Vous, que pour Flamarens nous voyons soupirer,
Vous qui redoutez sa sagesse,
Amans, commencez d'espérer ;
Flamarens vient enfin d'avoir une faiblesse.

INSCRIPTION POUR L'URNE QUI RENFERME LES CENDRES DU MANCHON.

Je fus manchon, je suis cendre légère :
Flamarens me brûla, je l'ai pu mériter ;
Et l'on doit cesser d'exister
Quand on commence à lui déplaire.

* Fille d'un président au parlement de Bordeaux, et petite-nièce de M. de Maurepas. R.

XXXVII. A M. LINANT.*

Connaissez mieux l'oisiveté :
Elle est ou folie ou sagesse ;
Elle est vertu dans la richesse,
Et vice dans la pauvreté.
On peut jouir en paix, dans l'hiver de sa vie,
De ces fruits qu'au printemps sema notre industrie :
Courtisans de la gloire, écrivains ou guerriers,
Le sommeil est permis, mais c'est sur des lauriers.

* Linant fut d'abord précepteur du fils de madame d'Épinay (*Voyez* les *Mémoires* de cette dame.) Il rechercha l'amitié de Voltaire, et l'obtint. Madame du Châtelet lui confia l'éducation de son fils, depuis duc du Châtelet, et colonel du régiment des Gardes.

Linant remporta trois prix à l'Académie Française, et fit deux tragédies (*Alzaïde* et *Vanda*), qui sont oubliées. Il est mort jeune, en 1749. R

XXXVIII. A MADAME LA DUCHESSE DE BOUILLON,

QUI VANTAIT SON PORTRAIT FAIT PAR CLINCHETET.

Cesse, Bouillon, de vanter davantage
Ce Clinchetet qui peignit tes attraits :
Un meilleur peintre, avec de plus beaux traits,
Dans tous nos cœurs a tracé ton image,
Et cependant tu n'en parles jamais.

XXXIX. A LA MÊME.

Deux Bouillons tour à tour ont brillé dans le monde,*
Par la beauté, le caprice et l'esprit :
Mais la première eût crevé de dépit
Si par malheur elle eût vu la seconde.

* La première duchesse de Bouillon était une des nièces du cardinal de Mazarin.

La seconde était sœur de mademoiselle de Guise, duchesse de Richelieu. R.

XL. LES DEUX AMOURS.

A MADAME LA MARQUISE DU CHATELET.

Certain enfant qu'avec crainte on caresse,
Et qu'on connaît à son malin souris,
Court en tous lieux précédé par les ris,
Mais trop souvent suivi de la tristesse;
Dans les cœurs des humains il entre avec souplesse,
Habite avec fierté, s'envole avec mépris.
Il est un autre Amour, fils craintif de l'estime,
Soumis dans ses chagrins, constant dans ses désirs,
Que la vertu soutient, que la candeur anime,
Qui résiste aux rigueurs, et croît par les plaisirs.
De cet Amour le flambeau peut paraître
Moins éclatant; mais ses feux sont plus doux :
Voilà le dieu que mon cœur veut pour maître,
Et je ne veux le servir que pour vous.

XLI. A LA MÊME.

Lorsque Linus chante si tendrement,
Crois-tu que l'amour seul l'anime?
Non, il sait l'art d'exprimer dans son chant
Plus d'amour que son cœur n'en sent;
Et j'en sens plus qu'il n'en exprime.

XLII. A M. BERNARD.

Ma muse épique, historique et tragique,
Sur un vieux luth qu'il faut monter toujours,
S'en va raclant quelque air melancolique;
Ton flageolet enchante les amours.
Lorsque Apollon régla notre apanage,
Il nous dota de presens inégaux;
J'eus les sifflets, les tourmens, les travaux;
Toi, les plaisirs. Garde bien ton partage.

XLIII. A M. LOUIS RACINE.

Cher Racine, j'ai lu, dans tes vers didactiques,[1]
De ton Jansénius les leçons fanatiques:
Quelquefois je t'admire, et ne te crois en rien.
Si ton style me plaît, ton Dieu n'est pas le mien.
Tu m'en fais un tyran, je veux qu'il soit un père;
Ton hommage est forcé, mon culte est volontaire.
Mieux que toi de son sang je reconnais le prix;
Tu le sers en esclave, et je l'adore en fils.

[1] Le poeme de *la Grâce*.

Crois-moi, n'affecte plus une inutile audace :
Il faut comprendre Dieu, pour comprendre sa grâce.
Soumettons nos esprits, présentons lui nos cœurs,
Et soyons des chrétiens, mais non pas des docteurs.

XLIV. A M. GRÉGOIRE,

DÉPUTÉ DU COMMERCE DE MARSEILLE.

Voyageur fortuné, dont les soins curieux
Ont emporté les pas aux confins de la terre,
Vous avez vu Paphos, Amathonte et Cythère,
Et vous pouvez voir en ces lieux
Hébé, Mars et Vénus [1], réunis sous vos yeux.

[1] La duchesse de Villars, née Noailles; Hector de Villars, pair et maréchal de France; la maréchale de Villars, sœur de madame de Maisons.

XLV. QUATRAIN

POUR LE PORTRAIT DE MADEMOISELLE LECOUVREUR.

Seule de la nature elle a su le langage;
Elle embellit son art, elle en changea les lois: [1]
L'esprit, le sentiment, le goût fut son partage;
L'Amour fut dans ses yeux, et parla par sa voix.

[1] Mademoiselle Lecouvreur bannit de la tragédie la déclamation ampoulée, qui était encore en vogue de son temps.

XLVI. ÉPIGRAMME.

Certain émérite envieux,
Plat auteur du *Capricieux*,
Et de ces *Aïeux chimériques*,
Et de tant de vers germaniques,
Et de tous ces sales écrits,
D'un père infâme enfans proscrits,
Voulait, d'une audace hautaine,
Donner des lois à Melpomène,
Et régenter ses favoris;
Quand du sifflet le bruit utile,
Dont aux pièces de ce Zoïle
Nous étions toujours assourdis,
Pour notre repos a fait taire
La voix débile et téméraire
De ce doyen des étourdis.

XLVII. A MADAME LA MARQUISE DU CHATELET.[1]

Tout est égal, et la nature sage
Veut au niveau ranger tous les humains:
Esprit, raison, beaux yeux, charmant visage,
Fleur de santé, doux loisir, jours sereins,
Vous avez tout, c'est là votre partage.

[1] M. de Voltaire ayant joint à l'envoi de ce madrigal l'épigramme sur J. B. Rousseau, *Certain émérite envieux*, etc. mandait à madame du Châtelet. « Voici des fleurs et des épines que je vous envoie. Je suis « comme saint Pacôme, qui, récitant ses matines sur sa chaise percée, « disait au diable: Mon ami, ce qui va en haut est pour Dieu, ce qui « tombe en bas est pour toi. Le diable, c'est Rousseau; et pour Dieu, « vous savez bien que c'est vous. »

Moi, je parais un être infortuné,
De la nature enfant abandonné,
Et n'avoir rien semble mon apanage :
Mais vous m'aimez, les dieux m'ont tout donné.

XLVIII. VERS DE M. DE FORMONT,

A M. DE VOLTAIRE.

Assis devant votre pupitre,
Avec votre plume j'écris.
Cela semble d'abord un titre
Pour façonner des vers polis ;
Aussi je voulais vous en faire ;
Mais Apollon m'a reconnu ;
J'eus beau vouloir vous contrefaire,
De lui je n'ai rien obtenu.
Je vois trop que c'est temps perdu,
Et qu'il ne répond qu'à Voltaire.

RÉPONSE.

On m'a conté (l'on m'a menti peut-être)
Qu'Apelle un jour vint entre cinq et six,
Confabuler chez son ami Zeuxis ;
Mais ne trouvant personne en son taudis,
Fit sans billet sa visite connaître.
Sur un tableau par Zeuxis commencé,
Un simple trait fut hardiment tracé.
Zeuxis revint : puis, en voyant paraître
Ce trait léger et pourtant achevé,
Il reconnut son maître et son modèle.
Ne suis Zeuxis, mais chez moi j'ai trouvé
Des traits formés de la main d'un Apelle.

XLIX. DEVISE POUR MADAME DU CHATELET.

Du repos, des riens, de l'étude,
Peu de livres, point d'ennuyeux,
Un ami dans la solitude ;
Voilà mon sort; il est heureux.

L. COUPLETS

CHANTÉS PAR POLICHINELLE, DANS UNE FÊTE A SCEAUX.

POLICHINELLE de grand cœur,
Prince [1], vous remercie :
En me fesant beaucoup d'honneur,
Vous faites mon envie ;
Vous possédez tous les talens,
Je n'ai qu'un caractère;
J'amuse pour quelques momens,
Vous savez toujours plaire.

On sait que vous faites mouvoir
De plus belles machines :
Vous fîtes sentir leur pouvoir
A Bruxelle, à Malines.
Les Anglais se virent traiter
En vrais polichinelles;
Et vous avez de quoi dompter
Les remparts et les belles.

[1] M. le comte de Clermont.

LI. A M. DE LA FAYE.[1]

Pardon, beaux vers, La Faye, et Polymnie :
Las! je deviens prosateur ennuyeux.
Non, ce n'était qu'en langage des dieux
Qu'il eût fallu parler de l'harmonie.
Donnez-le moi cet aimable génie,
Cet art charmant de savoir enfermer
Un sens précis dans des rimes heureuses;
Joindre aux raisons des grâces lumineuses;
En instruisant savoir se faire aimer;
A la dispute, autrefois si caustique,
Oter son air pédantesque et jaloux;
Être à la fois juste, sincère et doux,
Ami, rival, et poète, et critique:
A ce grand art vainement je m'applique,
Heureux La Faye, il n'est donné qu'à vous.

[1] Ces vers paraissent avoir été faits à l'occasion de la belle Ode de M. de La Faye en faveur de la poésie, contre le sentiment de Lamotte-Houdard, que M. de Voltaire n'avait combattu qu'en prose dans les lettres qui se trouvent à la suite de la tragédie d'*Œdipe*.

LII. SUR L'ESTAMPE

DU R. P. GIRARD ET DE LA CADIÈRE.

Cette belle voit Dieu; Girard voit cette belle :
Ah! Girard est plus heureux qu'elle!

LIII. ÉPIGRAMME.

On dit que notre ami Coypel
Imite Horace et Raphaël :
A les surpasser il s'efforce ;
Et nous n'avons point aujourd'hui
De rimeur peignant de sa force,
Ni peintre rimant comme lui.

LIV. IMPROMPTU

ÉCRIT CHEZ MADAME DU DEFFAND.

1732.

Qui vous voit et qui vous entend
Perd bientôt sa philosophie ;
Et tout sage avec Du Deffand
Voudrait en fou passer sa vie.

LV. A MADAME DU CHATELET,

EN LUI ENVOYANT L'HISTOIRE DE CHARLES XII.

Le voici ce héros si fameux tour à tour
Par sa défaite et sa victoire :
S'il eût pu vous entendre et vous voir à sa cour,
Il n'aurait jamais joint, et vous pouvez m'en croire,
A toutes les vertus qui l'ont comblé de gloire,
Le défaut d'ignorer l'amour.

LVI. A M. DE FORCALQUIER,*

QUI AVAIT EU SES CHEVEUX COUPÉS PAR UN BOULET DE CANON AU SIÉGE DE KEHL.

1733.

Des boulets allemands la pesante tempête
A, dit-on, coupé vos cheveux :
Les gens d'esprit son fort heureux
Qu'elle ait respecté votre tête.
On prétend que César, le phénix des guerriers,
N'ayant plus de cheveux, se coiffa de lauriers.
Cet ornement est beau, mais n'est plus de ce monde.
Si César nous était rendu,
Et qu'en servant Louis il eût été tondu,
Il n'y gagnerait rien qu'une perruque blonde.

* M. de Forcalquier était fils du maréchal duc de Brancas. Il fut moins connu par ses talens militaires que par son esprit et par la beauté de sa femme, veuve à quinze ans du marquis d'Antin, mort en 1741.

M. de Forcalquier laissa quelques comédies manuscrites, jouées en société : *le Jaloux de lui-même*, *l'Homme du bel air*, *l'Heureux mensonge*, *la Fausse innocence*, etc. etc.

Madame de Rochefort, depuis duchesse de Nivernais, était la sœur du comte de Forcalquier. R.

LVII. A MADEMOISELLE DE GUISE,

DANS LE TEMPS QU'ELLE DEVAIT ÉPOUSER M. LE DUC DE RICHELIEU.

1734.

Guise, des plus beaux dons assemblage céleste,
Vous dont la vertu simple et la gaîté modeste
Rend notre sexe amant, et le vôtre jaloux,
Vous qui ferez le bonheur d'un époux
Et les désirs de tout le reste;
Quoi, dans un recoin de Montjeu,
Vos doux appas auront la gloire
De finir l'amoureuse histoire
De ce volage Richelieu!
Ne vous aimez pas trop, c'est moi qui vous en prie;
C'est le plus sûr moyen de vous aimer toujours :
Il vaut mieux être amis tout le temps de sa vie,
Que d'être amans pour quelques jours.

LVIII. LE PORTRAIT MANQUÉ.

A MADAME LA MARQUISE DE B**.

On ne peut faire ton portrait :
Folâtre et sérieuse, agaçante et sévère,
Prudente avec l'air indiscret,
Vertueuse, coquette, à toi-même contraire :
La ressemblance échappe en rendant chaque trait.

Si l'on te peint constante, on t'aperçoit légère ;
Ce n'est jamais toi qu'on a fait.
Fidèle au sentiment avec des goûts volages,
Tous les cœurs à ton char s'enchaînent tour à tour.
Tu plais aux libertins, tu captives les sages,
Tu domptes les plus fiers courages,
Tu fais l'office de l'Amour.
On croit voir cet enfant en te voyant paraître ;
Sa jeunesse, ses traits, son art,
Ses plaisirs, ses erreurs, sa malice peut-être :
Serais-tu ce dieu, par hasard?

LIX. SUR CE QUE L'AUTEUR OCCUPAIT A SCEAUX LA CHAMBRE DE M. DE SAINT-AULAIRE, QUE MADAME LA DUCHESSE DU MAINE APPELAIT SON BERGER.

1747.

J'AI la chambre de Saint-Aulaire
Sans en avoir les agrémens ;
Peut-être à quatre-vingt-dix ans[1]
J'aurai le cœur de sa bergère :
Il faut tout attendre du temps,
Et surtout du désir de plaire.

[1] M. de Saint-Aulaire avait fait à quatre-vingt-quinze ans de jolis vers pour madame la duchesse du Maine. Voyez *Siècle de Louis XIV*, tome XVII, page 154.

LX. A MADAME DE NOINTEL.

A ses écarts Nointel allie
L'amour du vrai, le goût du bon:
En vérité, c'est la Raison
Sous le masque de la Folie.

LXI. ÉPIGRAMME.

QUAND les Français à tête folle
S'en allèrent dans l'Italie,
Ils gagnèrent à l'étourdie
Et Gêne, et Naple, et la v.....
Puis ils furent chassés partout,
Et Gêne, et Naple, on leur ôta:
Mais ils ne perdirent pas tout,
Car la v..... leur resta.

LXII. A MADAME DE FONTAINE-MARTEL,

EN LUI ENVOYANT LE TEMPLE DE L'AMITIÉ.

1733.

POUR vous, vive et douce Martel,
Pour vous, solide et tendre amie,
J'ai bâti ce temple immortel
Où rarement on sacrifie.
C'est vous que j'y veux encenser,
Et c'est là que je veux passer
Les jours les plus beaux de ma vie.

LXIII. VERS ENVOYÉS A M. SYLVA,

PREMIER MÉDECIN DE LA REINE, AVEC LE PORTRAIT DE L'AUTEUR.

Au temple d'Épidaure on offrait les images
Des humains conservés et guéris par les dieux :
Sylva, qui de la mort est le maître comme eux,
Mérite les mêmes hommages.
Esculape nouveau, mes jours sont tes bienfaits,
Et tu vois ton ouvrage en revoyant mes traits.

LXIV. A MADAME D'ARGENTAL,

LE JOUR DE SAINTE-JEANNE, SA PATRONNE.

Jean fut un saint (si l'on en croit l'histoire
De saint Matthieu) qui buvait l'eau du ciel,
D'un rocher creux fesait son réfectoire,
Et tristement soupait avec du miel :
Jeanne, au rebours, sainte sans prud'homie,
Au sentiment unissait la raison,
Sans opulence avait bonne maison,
Et de l'esprit était la bonne amie :
On l'adorait, et c'était bien raison.
Or vous, grand saint, mangeur de sauterelle,
Dans vos déserts vivez avec les loups,
Prêchez, jeûnez, priez; mais vous, la belle,
Quand vous voudrez, j'irai souper chez vous.

LXV. A M. CLÉMENT, DE MONTPELLIER,

QUI AVAIT ADRESSÉ DES VERS A L'AUTEUR, EN L'EXHORTANT A NE PAS ABANDONNER LA POÉSIE POUR LA PHYSIQUE.

Un certain chantre abandonnait sa lyre;
Nouveau Kepler, un télescope en main,
Lorgnant le ciel, il prétendait y lire,
Et décider sur le vide et le plein.
Un rossignol, du fond d'un bois voisin,
Interrompit son morne et froid délire;
Ses doux accens l'éveillèrent soudain
(A la nature il faut qu'on se soumette);
Et l'astronome, entonnant un refrain,
Reprit sa lyre, et brisa sa lunette.

LXVI. AU ROI STANISLAS,

SUR SA SECONDE ÉLECTION AU TRÔNE DE POLOGNE.

1734.

Il fallait un monarque aux fiers enfans du Nord;
Un peuple de héros s'assemblait pour l'élire;
Mais l'aigle de Russie et l'aigle de l'Empire
Menaçaient la Pologne, et maîtrisaient le sort.
De la France aussitôt, son trône et sa patrie,
La Vertu descendit aux champs de Varsovie;
Mars conduisait ses pas : Vienne en frémit d'effroi :
La Pologne respire en la voyant paraître.
« Peuples nés, lui dit-elle, et pour Mars et pour moi,
« De nos mains à jamais recevez votre maître. »
Stanislas à l'instant vint, parut, et fut roi.

LXVII. A MADAME LA DUCHESSE DE RICHELIEU,

NÉE DE GUISE.

1734.

Plus mon œil étonné vous suit et vous observe,
Et plus vous ravissez mes esprits éperdus,
Avec les yeux noirs de Vénus
Vous avez l'esprit de Minerve.
Mais Minerve et Vénus ont reçu des avis;
Il faut bien que je vous en donne :
Ne parlez désormais de vous qu'à vos amis,
Et de votre père à personne.*

* Le conseil était sage, si, comme on l'a dit, madame la duchesse de Richelieu parlait d'elle avec un peu trop de complaisance.

Et s'il était vrai que le duc de Guise, son père, se permît au jeu de petites espiègleries à la Grammont, à la Matta, ce n'est qu'à l'aide de ces deux conjectures qu'on peut entendre ces vers. La dernière paraîtrait confirmée par des vers de Voltaire au duc de Guise (page 304), qui finissent ainsi :

Vous m'instruisez par vos leçons,
Et me gâtez par votre exemple. R.

LXVIII. SUR M. DE LA CONDAMINE,

QUI ÉTAIT OCCUPÉ DE LA MESURE D'UN DEGRÉ DU MÉRIDIEN AU PÉROU, LORSQUE M. DE VOLTAIRE FAISAIT ALZIRE.

Ma muse et son compas sont tous deux au Pérou;
Il suit, il examine, et je peins la nature;
Je m'occupe à chanter les pays qu'il mesure.
Qui de nous deux est le plus fou?

LXIX. ÉPIGRAMME.

CERTAIN cafard, jadis jésuite,
Plat écrivain, depuis deux jours
Ose gloser sur ma conduite,
Sur mes vers et sur mes amours.
En bon chrétien je lui fais grâce :
Chaque pédant peut critiquer mes vers ;
Mais sur l'amour jamais un fils d'Ignace
Ne glosera que de travers.

LXX. A M. ***,

QUI ÉTAIT A L'ARMÉE D'ITALIE.

1735.

AINSI le bal et la tranchée,
Les boulets, le vin et l'amour,
Savent occuper tour à tour
Votre vie aux devoirs, aux plaisirs attachée.
Vous suivez de Villars les glorieux travaux,
A de pénibles jours joignant des nuits passables.
Eh bien ! vous serez donc le second des héros,
Et le premier des gens aimables.

LXXI. A M. BERNARD,

AUTEUR DE L'ART D'AIMER.

LES TROIS BERNARD.

En ce pays trois Bernard sont connus :
L'un est ce saint, ambitieux reclus,
Prêcheur adroit, fabricateur d'oracles ;
L'autre Bernard est l'enfant de Plutus,
Bien plus grand saint, fesant plus de miracles ;
Et le troisième est celui de Phébus,
Gentil Bernard, dont la muse féconde
Doit faire encor les délices du monde,
Quand des deux saints l'on ne parlera plus.

LXXII. INVITATION AU MÊME.

Au nom du Pinde et de Cythère,
Gentil Bernard, sois averti
Que l'art d'aimer doit samedi
Venir souper cher l'art de plaire. [1]

[1] Madame la marquise du Châtelet.

LXXIII. VERS

MIS AU BAS D'UN PORTRAIT DE LEIBNITZ.

Il fut dans l'univers connu par ses ouvrages,
Et dans son pays même il se fit respecter :
Il éclaira les rois, il instruisit les sages ;
Plus sage qu'eux, il sut douter.

LXXIV. A MADAME DE BASSOMPIERRE,

ABBESSE DE POUSSAI.

Avec cet air si gracieux
L'abbesse de Poussai me chagrine, me blesse.
De Montmartre la jeune abbesse
De mon héros * combla les vœux ;
Mais celle de Poussai l'eût rendu malheureux.
Je ne saurais souffrir les beautés sans faiblesse.

* Le maréchal de Richelieu.

LXXV. VERS DE M. DE LINANT

A M. DE VOLTAIRE.

Le nom qu'au prix de ta santé
T'ont fait tes vers et ton histoire,
Crois-moi, n'est pas trop acheté :
Tu te portes, en vérité,
Encor trop bien pour tant de gloire.

RÉPONSE.

Mais vous, Linant, que le ciel a doté
De minois rond, de croupe rebondie,
Et, qui plus est, de cet art enchanté
Par qui l'esprit se joint à l'harmonie,
Votre Apollon, dieu de la poésie,
Est bien aussi le dieu de la santé.

LXXVI. POUR LE PORTRAIT

DE JEAN BERNOUILLI.

Son esprit vit la vérité,
Et son cœur connut la justice;
Il a fait l'honneur de la Suisse,
Et celui de l'humanité.

LXXVII. VERS

ÉCRITS AU BAS D'UNE LETTRE DE MADAME DU CHATELET A MADAME DE CHAMPBONIN.

C'est l'architecte [1] d'Émilie
Qui ce petit mot vous écrit:
Je me sers de sa plume, et non de son génie;
Mais je vous aime, aimable amie :
Ce seul mot vaut beaucoup d'esprit.

[1] On bâtissait alors le château de Cirey, et M. de Voltaire dirigeait l'ouvrage.

LXXVIII. A MADAME LA MARQUISE DU CHATELET,*

LE JOUR QU'ELLE A JOUÉ A SCEAUX LE RÔLE D'ISSÉ.

1747.

Être Phébus aujourd'hui je désire ;
Non pour régner sur la prose et les vers,
Car à du Maine il remet cet empire ;
Non pour courir autour de l'univers,
Car vivre à Sceaux est le but où j'aspire ;
Non pour tirer des accords de sa lyre,
De plus doux chants font retentir ces lieux ;

* Imitation de ces vers de Cl. Marot :

> Être Phébus bien souvent je désire ;
> Non pour connaître herbes divinement;
> Car la douleur qui mon cœur veut occire
> Ne se guérit par herbe aucunement :
> Non pour avoir ma place au firmament ;
> Car en la terre habite mon plaisir :
> Non pour son arc encontre Amour saisir ;
> Car à mon roi ne veux être rebelle :
> Être Phébus seulement j'ai désir,
> Pour être aimé de Diane la belle.

Le madrigal de Ferrand, mort en 1719, reproduit la même idée, le même tour :

> Être l'Amour aujourd'hui je désire,
> Non pour régner sur la terre et les cieux,
> Mais pour régner sur le cœur de Thémire ;
> Seule elle vaut les mortels et les dieux :
> Non pour avoir son bandeau sur les yeux,
> Car de tout point Thémire m'est fidèle :
> Non pour jouir d'une gloire immortelle,
> Car à ses jours survivre je ne veux ;
> Mais seulement pour épuiser sur elle
> Du dieu d'amour et les traits et les feux. R.

Mais seulement pour voir et pour entendre
La belle Issé, qui pour lui fut si tendre,
Et qui le fit le plus heureux des dieux.

LXXIX. PARODIE DE LA SARABANDE D'ISSÉ.

A LA MÊME.

Charmante Issé, vous nous faites entendre
Dans ces beaux lieux les sons les plus flatteurs;
Ils vont droit à nos cœurs:
Leibnitz n'a point de monade plus tendre,
Newton n'a point d'x x plus enchanteurs;
A vos attraits on les eût vus se rendre;
Vous tourneriez la tête à nos docteurs :
Bernouilli dans vos bras,
Calculant vos appas,
Eût brisé son compas.

LXXX. SONNET

A M. LE COMTE ALGAROTTI, VÉNITIEN.

On a vanté vos murs bâtis sur l'onde;
Et votre ouvrage est plus durable qu'eux.
Venise et lui semblent faits pour les dieux;
Mais le dernier sera plus cher au monde.
Qu'admirons-nous de ce dieu merveilleux
Qui dans sa course éternelle et féconde
Embrasse tout, et traverse à nos yeux
Des vastes airs la campagne profonde?

L'invoquons-nous pour avoir sur les mers
Bâti ces murs que la honte a couverts,
Cet Ilion caché dans la poussière?
Ainsi que vous il est le dieu des vers;
Ainsi que vous il répand la lumière.
Voilà l'objet des vœux de l'univers.

LXXXI. A MADAME LA MARQUISE D'USSÉ. *

L'ART dit un jour à la Nature :
Vous n'égalez jamais les œuvres de ma main,
Vous agissez sans choix, vous créez sans dessein;
Que feriez-vous sans ma parure?
Un teint flétri par vous s'embellit par mon fard;
C'est moi qui d'une prude arrange la sagesse;
Des coquettes beautés je conduis la finesse,
Et mène sous mon étendard
Et les beaux esprits, et les belles.
J'ai seul dicté sans vous les vers de Fontenelles,
Et les fables du sieur Houdard.
Ainsi, belle d'Ussé, l'Art se croyait le maître,
Et le monde à son char paraissait s'attacher;
Mais la Nature vous fit naître,
Et l'Art confus s'alla cacher.

* La marquise d'Ussé, fille du maréchal de Vauban, avait épousé M. d'Ussé, qui fut le bienfaiteur et l'ami de J. Baptiste Rousseau.
R.

LXXXII. A MADAME DU CHATELET,

QUI DÎNAIT AVEC L'AUTEUR DANS UN COLLÉGE, ET QUI AVAIT SOUPÉ AVEC LUI LA VEILLE DANS UNE HÔTELLERIE.

M'EST-IL permis, sans être sacrilége,
De révéler votre secret?
Vénus vint, sous vos traits, souper au cabaret,
Et Minerve aujourd'hui vient dîner au college.

LXXXIII. A UN BAVARD.

IL faudrait penser pour écrire;
Il vaut encor mieux effacer.
Les auteurs quelquefois ont écrit sans penser,
Comme on parle souvent sans avoir rien à dire.

LXXXIV. IMPROMPTU

ÉCRIT SUR LA FEUILLE DU SUISSE DE M. LE DUC DE LA VALLIÈRE, A QUI L'AUTEUR ALLAIT DEMANDER LA ROMANCE DE GABRIELLE DE VERGY.

ENVOYEZ-MOI par charité
Cette romance qui sait plaire,
Et que je donnerais par pure vanité,
Si j'avais eu le bonheur de la faire.

LXXXV. A M. DE CORLON,

QUI ÉTAIT AVEC L'AUTEUR A MONTJEU, CHEZ M. LE DUC DE GUISE, ALORS MALADE.

1734.

Je sais ce que je dois, et n'en fais jamais rien.
Au lieu d'aller tâter le pouls de Son Altesse,
J'abandonne son lit sans dormir dans le mien.
Je renonce aux dîners, au piquet, à la messe,
Très mauvais courtisan, bien plus mauvais chrétien,
Libertin dans l'esprit, et rempli de paresse.
Ah, monsieur de Corlon, que vous êtes heureux!
Plus libertin que moi sans être paresseux,
On vous trouve à toute heure, et vous savez tout faire.
De grâce, enseignez-moi ce secret précieux
De vous lever matin, de dîner et de plaire.

LXXXVI. A M. LE DUC DE GUISE,

QUI PRÊCHAIT L'AUTEUR A L'OCCASION DES VERS PRÉCÉDENS.

1734.

Lorsque je vous entends et que je vous contemple,
Je profite avec vous de toutes les façons;
Vous m'instruisez par vos leçons
Et me gâtez par votre exemple.

LXXXVII. A M. JORDAN, A BERLIN.

1738.

Un prince jeune, et pourtant sage,
Un prince aimable, et c'est bien plus,
Au sein des arts et des vertus,
Jordan, vous donne son suffrage;
Ses mains mêmes vous ont paré
De ces fleurs que la poésie
Sous ses pas fait naître à son gré.
Par vous ce prince est adoré,
Et chaque jour de votre vie
A Frédéric est consacré.
Si je n'étais pas à Cirey,
Que je vous porterais d'envie!

LXXXVIII. PORTRAIT

DE MADAME LA DUCHESSE DE LA VALLIÈRE. *

1744.

Être femme sans jalousie,
Et belle sans coquetterie,
Bien juger sans beaucoup savoir,
Et bien parler sans le vouloir,
N'être haute, ni familière,

* Anne-Julie-Françoise de Crussol d'Uzès, d'abord duchesse de Vaujour, puis épouse du duc de La Vallière, connu par sa belle bibliothèque.

N'avoir point d'inégalité ;
C'est le portrait de La Vallière
Il n'est ni fini ni flatté.

LXXXIX. ÉPIGRAMME.

Connaissez-vous certain rimeur obscur,
Sec et guindé, toujours froid, toujours dur,
Ayant la rage et non l'art de médire,
Qui ne peut plaire, et peut encor moins nuire,
Pour ses méfaits dans la geôle encagé,
A Saint-Lazare après ce fustigé,
Chassé, battu, détesté pour ses crimes,
Honni, berné, conspué pour ses rimes,
Cocu, content, parlant toujours de soi ?
Chacun s'écrie : « Eh ! c'est le poète Roi. »

XC. IMPROMPTU

FAIT DANS LES JARDINS DE CIREY, EN SE PROMENANT AU CLAIR DE LA LUNE.

Astre brillant, favorable aux amans,
Porte ici tous les traits de ta douce lumière :
Tu ne peux éclairer dans ta vaste carrière
Deux cœurs plus amoureux, plus tendres, plus constans.

XCI. A MADAME DU CHATELET,

EN RECEVANT SON PORTRAIT.

Traits charmans, image vivante
Du tendre et cher objet de ma brûlante ardeur,
L'image que l'amour a gravée en mon cœur
Est mille fois plus ressemblante.

XCII. A LA MÊME.

Mon cœur est pénétré de tout ce qui vous touche;
De la félicité je vous fais des leçons :
Mais je suis peu savant; un mot de votre bouche
Vaut bien mieux que tous mes sermons.

XCIII. A M. CLOZIER,*

QUI AVAIT ENVOYÉ A L'AUTEUR UN POËME SUR LA GRÂCE.

Lorsque vous me parlez des grâces naturelles
Du héros votre commandant,[1]
Et de la déité qu'on adore à Bruxelles,[2]
C'est un langage qu'on entend.

* Closier était probablement un jurisconsulte; car il dit à Voltaire dans son épître d'envoi :

. . . . Fais grâce à cet ouvrage,
Fruit de quelques momens dérobés à Thémis. R.

[1] M. le duc de Richelieu.

[2] La marquise du Châtelet était alors à Bruxelles.

La grâce du Seigneur est bien d'une autre espèce :
Moins vous nous l'expliquez, plus vous en parlez bien :
Je l'adore, et n'y comprends rien.
L'attendre et l'ignorer, voilà notre sagesse.
Tout docteur, il est vrai, sait le secret de Dieu ;
Élus de l'autre monde, ils sont dignes d'envie.
Mais qui vit auprès d'Émilie,
Ou bien auprès de Richelieu,
Est un élu de cette vie.

XCIV. SUR LE MARIAGE DU FILS DU DOGE DE VENISE

AVEC LA FILLE D'UN ANCIEN DOGE.

Venise et la mère d'Amour
Naquirent dans le sein de l'onde ;
Ces deux puissances tour à tour
Ont été la gloire du monde :
C'est pour éterniser un triomphe si beau
Qu'aujourd'hui l'Amour sans bandeau
Unit deux cœurs qu'il favorise ;
Et c'est un triomphe nouveau
Et pour Vénus et pour Venise.

XCV. L'ÉPIPHANIE DE 174[illegible].

Stuart, chassé par les Anglais,
Dit son rosaire en Italie ;
Stanislas, ex-roi polonais,
Fume sa pipe en Austrasie :
L'empereur, chéri des Français,

Vit à l'auberge en Franconie ;
La belle reine des Hongrais
Se *rit* de cette épiphanie.

XCVI. SUR LE SERIN

DE MADEMOISELLE DE RICHELIEU.

J'APPARTIENS à l'Amour ; non, j'appartiens aux Grâces ;
Non, j'appartiens à Richelieu :
L'un dans ses yeux, les autres sur ses traces,
A la méprise ont donné lieu.

XCVII. ÉPIGRAMME SUR LA MORT DE M. D'AUBE,[1]

NEVEU DE M. DE FONTENELLE.

« QUI frappe là ? » dit Lucifer. —
« Ouvrez, c'est d'Aube. » Tout l'enfer
A ce nom fuit et l'abandonne.
« Oh, oh ! dit d'Aube, en ce pays
« On me reçoit comme à Paris ;
« Quand j'allais voir quelqu'un, je ne trouvais personne. »

[1] Ancien intendant de Soissons, homme fort instruit, mais si contredisant que tout le monde le fuyait. C'est lui dont il est parlé dans *les Disputes*, de M. de Rublières. (*Voyez* le *Dictionnaire philosophique* au mot *Dispute*

Outre ce neveu, M. de Fontenelle avait encore un frère qui était prêtre. Quelqu'un lui demandait un jour ce que fesait son frère : « Le matin il dit la messe, et le soir il ne sait ce qu'il dit. »

XCVIII. POUR LE PORTRAIT

DE MADAME LA PRINCESSE DE TALMONT.

Les dieux, en lui donnant naissance
Aux lieux par la Saxe envahis,
Lui donnèrent pour récompense
Le goût qu'on ne trouve qu'en France,
Et l'esprit de tous les pays.

XCIX. VERS

ÉCRITS A LA MARGE D'UN MANUSCRIT DE MADAME DU CHATELET SUR NEWTON.

Penser avec solidité,
Et d'un style brillant et sage
Oser écrire avec courage
Ce que le génie a dicté ;
Être femme, avoir en partage
Et la grandeur et la beauté,
Sans être vaine ni volage ;
Sur les hommes, en vérité,
C'est avoir pris trop d'avantage.

C. A M. L'ABBÉ

DEPUIS CARDINAL DE BERNIS.

Votre muse vive et coquette,
Cher abbé, me paraît plus faite
Pour un souper avec l'Amour,
Que pour un souper de poète.
Venez demain chez Luxembourg,
Venez la tête couronnée
De lauriers, de myrte et de fleurs;
Et que ma muse un peu fanée
Se ranime par les couleurs
Dont votre jeunesse est ornée.

CI. A M. H... ANGLAIS,

QUI AVAIT COMPARÉ L'AUTEUR AU SOLEIL.

Le soleil des Anglais, c'est le feu du génie,
C'est l'amour de la gloire et de l'humanité,
Celui de la patrie et de la liberté;
Voilà leur Apollon, voilà leur Polymnie.
Le feu que Prométhée au ciel avait surpris
N'est point dans les climats, il est dans les esprits;
Le Nord n'en éteint point les flammes immortelles,
Partout vous en portez les vives étincelles.
Vous brillerez partout, dans la chaire, au sénat;
Vous servirez le prince, et beaucoup mieux l'état;
Et, né pour instruire et pour plaire,
Ce feu que vous tenez de votre illustre père
A dans vous un nouvel éclat.

CII. A MADAME DE BOUFFLERS,

EN LUI ENVOYANT UN EXEMPLAIRE DE LA HENRIADE.

Vos yeux sont beaux, mais votre âme est plus belle.
Vous êtes simple et naturelle,
Et sans prétendre à rien, vous triomphez de tous.
Si vous eussiez vécu du temps de Gabrielle,
Je ne sais pas ce qu'on eût dit de vous,
Mais l'on n'aurait point parlé d'elle.

CIII. A M. DE LA NOUE,

AUTEUR DE MAHOMET II, TRAGÉDIE, EN LUI ENVOYANT CELLE DE MAHOMET LE PROPHÈTE.

Mon cher La Noue, illustre père
De l'invincible Mahomet,
Soyez le parrain d'un cadet
Qui sans vous n'est point sûr de plaire.
Votre fils est un conquérant,
Le mien a l'honneur d'être apôtre,
Prêtre, fripon, dévot, brigand :
Faites-en l'aumônier du vôtre.

CIV. A MADAME LA DUCHESSE DE LA VALLIÈRE,

AU NOM DE MADAME LA DUCHESSE DE***, EN LUI ENVOYANT UNE NAVETTE.

L'EMBLÈME frappe ici vos yeux :
Si les Grâces, l'Amour, et l'Amitié parfaite,
Peuvent jamais former des nœuds,
Vous devez tenir la navette.

CV. ÉPIGRAMME.

LA MUSE DE SAINT-MICHEL.

NOTRE monarque, après sa maladie,
Était à Metz attaqué d'insomnie.
Ah ! que de gens l'auraient guéri d'abord !
Le poète Roi dans Paris versifie :
La pièce arrive, on la lit, le roi dort.
De Saint-Michel la muse soit bénie ! [1]

Roi était chevalier de Saint-Michel.

CVI. A MADAME DUBOCCAGE.

J'AVAIS fait un vœu téméraire
De chanter un jour à la fois
Les grâces, l'esprit, l'art de plaire,
Le talent d'unir sous ses lois
Les dieux du Pinde et de Cythère :

Sur cet objet fixant mon choix,
Je cherchais ce rare assemblage,
Nul autre ne put me toucher;
Mais je vis hier Duboccage,
Et je n'eus plus rien à chercher.

CVII. A M. DE LA BRUÈRE.

L'Amour t'a prêté son flambeau;
Quinault, son ministre fidèle,
T'a laissé son plus doux pinceau:
Tu vas jouir d'un sort plus beau,
Sans jamais trouver de cruelle,
Et sans redouter un Boileau.

CVIII. ÉPIGRAMME

SUR BOYER, THÉATIN, ÉVÊQUE DE MIREPOIX, QUI ASPIRAIT AU CARDINALAT.

En vain la fortune s'apprête
A t'orner d'un lustre nouveau;
Plus ton destin deviendra beau,
Et plus tu nous paraîtras bête.
Benoît donne bien un chapeau,
Mais il ne donne point de tête.

CIX. A M. DE VERRIÈRE,

QUI AVAIT ADRESSÉ A L'AUTEUR UNE TRÈS LONGUE ÉPÎTRE EN VERS. [1]

Vous qu'Apollon admit à ses concerts,
Ne me louez pas tant, travaillez mieux vos vers;
Le plus bel arbre a besoin de culture.
Émondez ces rameaux confusément épars;
Ménagez cette séve, elle en sera plus pure.
Sachez que le secret des arts
Est de corriger la nature.

[1] Elle fut imprimée en 1736. Dans une note de cette épître, M. de Verrière rapporte que M. de Voltaire, lisant son prétendu portrait dans un libelle contre lui, publié en 1735, fit, dans son indignation, l'impromptu suivant :

Sais-tu que celui dont tu parles
D'Apollon est le favori ;
Qu'il est le Quint-Curce de Charles,
Et l'Homère du grand Henri ?

Nous n'avons vu ailleurs aucune trace de cette anecdote. L'impromptu que M. de Verrière attribue à M. de Voltaire pourrait l'être avec plus de vraisemblance à quelqu'un de ses amis.

CX. A MADAME LA DUCHESSE D'ORLÉANS,

SUR UNE ÉNIGME ININTELLIGIBLE QU'ELLE AVAIT DONNÉE A DEVINER A L'AUTEUR. [1]

Votre énigme n'a point de mot;
Expliquer chose inexplicable
Est d'un docteur, ou bien d'un sot;
L'un à l'autre est assez semblable:
Mais si l'on donne à deviner
Quelle est la princesse adorable
Qui sur les cœurs sait dominer,
Sans chercher cet empire aimable;
Pleine de goût sans raisonner,
Et d'esprit sans faire l'habile:
Cette énigme peut étonner;
Mais le mot n'est pas difficile.

[1] La voici :

Je suis des Musulmans l'horreur et le modèle ;
J'ai suivi les Césars, et suis encor pucelle.
Soit qu'il pleuve ou qu'il tonne,
Je vais à l'abreuvoir ;
Et la place que j'abandonne
Ne sera prise par personne,
Qu'il n'ait pissé sur son mouchoir.

CXI. IMPROMPTU A LA MÊME,

QUI DEMANDAIT DES VERS POUR UNE DE SES DAMES D'ATOUR.

Que pourrait-on dire de plus
De la nymphe qui suit vos traces?
Un jeune objet qui sert Vénus
Doit être mis au rang des Grâces.

CXII. MADRIGAL.

Projet flatteur d'engager une belle,
Soins concertés de lui faire la cour,
Tendres écrits, sermens d'être fidèle,
Airs empressés, vous n'êtes point l'amour;
Mais se donner sans espoir de retour,
Par son désordre annoncer que l'on aime,
Respect timide avec ardeur extrême,
Persévérance au comble du malheur,
Voilà l'amour : il n'est que dans mon cœur.

CXIII. A MADAME DE POMPADOUR,*

ALORS MADAME D'ÉTIOLE, QUI VENAIT DE JOUER LA COMÉDIE AUX PETITS APPARTEMENS.

Ainsi donc vous réunissez
Tous les arts, tous les goûts, tous les talens de plaire:
Pompadour, vous embellissez
La cour, le Parnasse, et Cythère.
Charme de tous les cœurs, trésor d'un seul mortel,
Qu'un sort si beau soit éternel!
Que vos jours précieux soient marqués par des fêtes;
Que la paix dans nos champs revienne avec Louis:
Soyez tous deux sans ennemis,
Et tous deux gardez vos conquêtes.

* Ces jolis vers devinrent funestes à l'auteur. Mesdames, filles du roi, furent indignées de la comparaison des conquêtes du roi dans ses premières campagnes, avec la conquête du cœur de sa maîtresse. Elles persuadèrent au roi qu'il ne pouvait laisser impunis ces vers scandaleux, et l'exil de Voltaire fut signé. Madame de Pompadour n'osa le défendre, et le roi, pour payer le silence que s'imposa son amitié, la nomma surintendante de la maison de la reine, qui ne s'en plaignit pas. R.

CXIV. A M. LE MARÉCHAL DE RICHELIEU,

EN LUI ENVOYANT PLUSIEURS PIÈCES DÉTACHÉES.

Que de ces vains écrits, enfans de mes beaux jours,
La lecture au moins vous amuse:
Mais, charmant Richelieu, ne traitez point ma muse
Ainsi que vos autres amours;
Ne l'abandonnez point, elle en sera plus belle;

Votre aimable suffrage animera ma voix.
Richelieu, soyez-lui fidèle:
Vous le serez pour la première fois.

CXV. A MADAME DE BOUFFLERS,

QUI S'APPELAIT MADELEINE.

Chanson sur l'air *des folies d'Espagne.*

VOTRE patronne en son temps savait plaire;
Mais plus de cœurs vous sont assujettis.
Elle obtint grâce, et c'est à vous d'en faire,
Vous qui causez les feux qu'elle a sentis.

Votre patronne, au milieu des apôtres,
Baisa les pieds du maître le plus doux:
Belle Boufflers, il eût baisé les vôtres,
Et saint Jean même en eût été jaloux.

CXVI. IMPROMPTU A MADAME DU CHATELET,

DÉGUISÉE EN TURC, ET CONDUISANT AU BAL MADAME DE BOUFFLERS, DÉGUISÉE EN SULTANE.

Sous cette barbe qui vous cache,
Beau Turc, vous me rendez jaloux.
Si vous ôtiez votre moustache,
Roxane le serait de vous.

CXVII. A M. DE PLEEN,

QUI ATTENDAIT L'AUTEUR CHEZ MADAME DE GRAFFIGNY, OU L'ON DEVAIT LIRE LA PUCELLE.

Comment! Écossais que vous êtes,
Vous voilà parmi nos poètes!
Votre esprit est de tous pays.
Je serai sans doute fidèle
Au rendez-vous que j'ai promis;
Mais je ne plains pas vos amis;
Car cette veuve aimable et belle
Par qui nous sommes tous séduits,
Vaut cent fois mieux qu'une pucelle.

CXVIII. A MADAME DU CHATELET.

Il est deux dieux qui font tout ici-bas:
J'entends qui font que l'on plaît et qu'on aime;
Si ce n'est tout, du moins je ne crois pas
Être le seul qui suive ce système.
Ces deux divinités sont l'Esprit et l'Amour,
Qui rarement vivent ensemble;
L'intérêt les sépare, et chacun a sa cour.
Heureux celui qui les rassemble!
Assez d'ouvrages imparfaits
Sont les fruits de leur jalousie.
Ils voulurent pourtant un jour faire la paix:
Ce jour de paix fut unique en leur vie;
Mais on ne l'oublîra jamais,
Car il produisit Émilie.

CXIX. ÉTRENNES A LA MÊME,

AU NOM DE MADAME DE BOUFFLERS.

Une étrenne frivole à la docte Uranie!
Peut-on la présenter? oh! très bien, j'en réponds.
Tout lui plaît, tout convient à son vaste genie;
Les livres, les bijoux, les compas, les pompons,
Les vers, les diamans, le biribi, l'optique,
L'algèbre, les soupers, le latin, les jupons,
L'opéra, les procès, le bal, et la physique.

RÉPONSE DE MADAME DU CHATELET.

Hélas! vous avez oublié,
Dans cette longue kirielle,
De placer la tendre amitié:
Je donnerais tout le reste pour elle.

CXX. A MADAME D'E***.

Le nouveau Trajan des Lorrains,
Comme roi, n'a pas mon hommage:
Vos yeux seraient plus souverains;
Mais ce n'est pas ce qui m'engage.
Je crains les belles et les rois:
Ils abusent trop de leurs droits,
Ils exigent trop d'esclavage.
Amoureux de ma liberté,
Pourquoi donc me vois-je arrêté
Dans les chaînes qui m'ont su plaire?

Votre esprit, votre caractère,
Font sur moi ce que n'ont pu faire
Ni la grandeur, ni la beauté.

CXXI. A MADAME DUMONT,

QUI AVAIT ADRESSÉ DES VERS A L'AUTEUR, EN LUI DEMANDANT D'ENTRER AVEC SA FILLE AUX FÊTES DE VERSAILLES POUR LE MARIAGE DU DAUPHIN.

Il faut au duc d'Ayen montrer vos vers charmans:
De notre paradis il sera le saint Pierre;
Il aura les clefs, et j'espère
Qu'on ouvrira la porte aux beautés de quinze ans.*

* Voici les vers *charmans* auxquels Voltaire répond :

A celui qui, sur le Parnasse,
S'acquiert un immortel renom,
Sans avoir décliné mon nom,
Puis-je demander une grâce ?
D'une fillette de quinze ans,
Chaque jour j'entends la prière :
« Si vous vouliez, ma chère mère,
« Remplir mes vœux les plus ardens,
« Vous me meneriez à la fête
« Que pour le dauphin on apprête, etc. etc.

La dame qui demandait par cette épître un billet de bal, est une dame Dumont, auteur d'un recueil de poésies très médiocres qu'elle a fait imprimer en 1764. R.

CXXII. A MADAME DE POMPADOUR.

Les esprits, et les cœurs, et les remparts terribles,
Tout cède à ses efforts, tout fléchit sous sa loi;
Et Berg-op-Zom et vous, vous êtes invincibles;
Vous n'avez cédé qu'à mon roi;
Il vole dans vos bras, du sein de la victoire;
Le prix de ses travaux n'est que dans votre cœur;
Rien ne peut augmenter sa gloire,
Et vous augmentez son bonheur.

CXXIII. INSCRIPTION *

MISE SUR LA NOUVELLE PORTE DE NEVERS, ÉLEVÉE EN L'HONNEUR DE LOUIS XV.

1746.

(*Du côté de Paris.*)

Au grand vainqueur modeste, au plus doux des vainqueurs,
Au père de l'état, au maître de nos cœurs.

(*En dedans de la ville.*)

A ce grand monument, qu'éleva l'abondance:
Reconnaissez Nevers, et jugez de la France.

(*En dedans de la porte.*)

Dans ces temps fortunés de gloire et de puissance,

* Aucun des éditeurs qui nous ont précédés n'a admis cette pièce dans les OEuvres de Voltaire. Cependant son authenticité ne peut être contestée. Le dernier historien de Nevers, M. L. de Sainte-Marie, n'en cite que les quatre premiers, et dit qu'ils furent payés cent louis. B.

Où Louis, répandant les bienfaits et l'effroi,
Triomphait des Anglais aux champs de Fontenoi,
Et fesait avec lui triompher sa clémence;
Tandis que tous les arts, aimés et soutenus,
Embellissaient l'état, que sa main sut défendre;
Tandis qu'il renversait les portes de la Flandre,
Pour fermer à jamais les portes de Janus,
Les peuples de Nevers, dans ces jours de victoire,
Ont voulu signaler leur bonheur et sa gloire:
Étalez à jamais, augustes monumens,
Le zèle et la vertu de ceux qui vous fondèrent;
Instruisez l'avenir, soyez vainqueurs du temps,
Ainsi que le grand nom dont leurs mains vous ornèrent.

CXXIV. VERS

FAITS EN PASSANT AU VILLAGE DE LAWFELT.

Rivage teint de sang, ravagé par Bellone,
Vaste tombeau de nos guerriers,
J'aime mieux les épis dont Cérès te couronne,
Que des moissons de gloire et de tristes lauriers.
Fallait-il, justes dieux! pour un maudit village,
Repandre plus de sang qu'aux bords du Simoïs?
Ah! ce qui paraît grand aux mortels éblouis,
Est bien petit aux yeux du sage.

CXXV. A M. DE LA POPELINIÈRE,*

EN LUI ENVOYANT UN EXEMPLAIRE DE SÉMIRAMIS.

1748.

Mortel de l'espèce très rare
Des solides et beaux esprits,
Je vous offre un tribut qui n'est pas de grand prix:
Vous pourriez donner mieux ; mais vos charmans écrits
Sont le seul de vos biens dont vous soyez avare.

* Ces vers sont imprimés dans l'édition de Kehl, comme adressés à M. Helvétius. Il suffit de les lire pour se convaincre que c'est une erreur. Le *Mortel de l'espèce très rare*, désigné par ses initiales dans les anciennes éditions, est M. de La Popelinière, fermier général, homme lettré, qui fesait un usage honorable de sa fortune. De plusieurs ouvrages qu'il a composés, et que vantaient ses amis, on ne connaît que le roman de *Daira*, qu'il fit imprimer en 1760. Voltaire accepta de lui quelques vers écrits pour être mis en musique dans la *Princesse de Navarre*. La Popelinière se sépara de sa première femme, petite-fille de Dancourt, après la fameuse aventure de la cheminée tournante. R.

CXXVI. A M. D'ARNAUD,

QUI LUI AVAIT ADRESSÉ DES VERS TRÈS FLATTEURS.

Mon cher enfant, tous les rois sont loués,
Lorsque l'on parle à leur personne;
Mais ces éloges qu'on leur donne
Sont trop souvent désavoués.
J'aime peu la louange, et je vous la pardonne;
Je la chéris en vous, puisqu'elle vient du cœur.
Vos vers ne sont pas d'un flatteur;

Vous peignez mes devoirs, et me faites connaître,
Non pas ce que je suis, mais ce que je dois être.
Poursuivez, et croissez en grâces, en vertus;
Si vous me louez moins, je vous loûrai bien plus.

CXXVII. A MADAME DE POMPADOUR,

DESSINANT UNE TÊTE.

Pompadour, ton crayon divin
Devait dessiner ton visage:
Jamais une plus belle main
N'aurait fait un plus bel ouvrage.

CXXVIII. A LA MÊME,

APRÈS UNE MALADIE.

Lachésis tournait son fuseau,
Filant avec plaisir les beaux jours d'Isabelle:
J'aperçus Atropos qui, d'une main cruelle,
Voulait couper le fil, et la mettre au tombeau.
J'en avertis l'Amour; mais il veillait pour elle,
Et du mouvement de son aile
Il étourdit la Parque, et brisa son ciseau.

CXXIX. IMPROMPTU A LA MÊME,

EN ENTRANT A SA TOILETTE, LE LENDEMAIN D'UNE REPRÉSENTATION D'ALZIRE, AU THÉATRE DES PETITS APPARTEMENS, OÙ ELLE AVAIT JOUÉ LE RÔLE D'ALZIRE.

Cette Américaine parfaite,
Trop de larmes a fait couler.
Ne pourrai-je me consoler,
Et voir Vénus à sa toilette?

CXXX. AU ROI STANISLAS.

Le ciel, comme Henri, voulut vous éprouver;
La bonté, la valeur, à tous deux fut commune;
Mais mon héros fit changer la fortune,
Que votre vertu sait braver.

CXXXI. COMPLIMENT

ADRESSÉ AU ROI STANISLAS ET A MADAME LA PRINCESSE DE LA ROCHE-SUR-YON, SUR LE THÉATRE DE LUNÉVILLE, PAR M. DE VOLTAIRE, QUI VENAIT D'Y JOUER LE RÔLE DE L'ASSESSEUR DANS L'ÉTOURDERIE.*

O roi dont la vertu, dont la loi nous est chère!
Esprit juste, esprit vrai, cœur tendre et généreux,
Nous devons chercher à vous plaire,
Puisque vous nous rendez heureux.
Et vous fille des rois, princesse douce, affable,

* Comédie de Fagan, en un acte et en prose.

Princesse sans orgueil, et femme sans humeur,
De la société, vous, le charme adorable,
Pardonnez au pauvre assesseur.

CXXXII. AU ROI STANISLAS,

A LA CLÔTURE DU THÉATRE DE LUNÉVILLE.

Des jeux où présidaient les Ris et les Amours
La carrière est bientôt bornée;
Mais la vertu dure toujours;
Vous êtes de toute l'année.
Nous fesions vos plaisirs, et vous les aimiez courts;
Vous faites à jamais notre bonheur suprême,
Et vous nous donnez, tous les jours,
Un spectacle inconnu trop souvent dans les cours:
C'est celui d'un roi que l'on aime.

CXXXIII. AU ROI DE PRUSSE.

O fils aîné de Prométhée,
Vous eûtes, par son testament,
L'héritage du feu brillant
Dont la terre est si mal dotée.
On voit encor, mais rarement,
Des restes de ce feu charmant
Dans quelques françaises cervelles.
Chez nous ce sont des étincelles,
Chez vous c'est un embrasement.

Pour ce Boyer, ce lourd pédant,
Diseur de sottise et de messe,

Il connaît peu cet élément;
Et dans sa fanatique ivresse,
Il voudrait brûler saintement
Dans des flammes d'une autre espèce.

CXXXIV. IMPROMPTU

SUR UNE ROSE DEMANDÉE PAR LE MÊME ROI.

Phénix des beaux esprits, modèle des guerriers,
Cette rose naquit au pied de vos lauriers.

CXXXV. A MADAME LA PRINCESSE ULRIQUE DE PRUSSE,

DEPUIS REINE DE SUÈDE. *

Souvent un peu de vérité
Se mêle au plus grossier mensonge:
Cette nuit dans l'erreur d'un songe,
A rang des rois j'étais monté.
Je vous aimais, princesse, et j'osais vous le dire!
Les dieux à mon réveil ne m'ont pas tout ôté;
Je n'ai perdu que mon empire. [1]

* On a prétendu qu'à ce madrigal le roi de Prusse avait répondu par des vers infâmes. Cette calomnie est détruite par la lettre même de Frédéric à Voltaire, du 7 avril 1744. B.

[1] M. de Modène, capitaine au régiment Dauphin, a traduit ainsi ces vers charmans:

Sæpè aliquid veri secum mendacia ducunt;
Hâc nocte, in somno, demens, regnare putavi:
Te ardebam, princeps, audebam dicere! Manè
Amisi imperium: non abstulit omnia Numen.

CXXXVI. A M. CLÉMENT, DE DREUX,

SUR LES VERS QU'IL AVAIT FAITS A L'OCCASION DES LENTILLES ENVOYÉES A MADAME DU CHATELET ET A VOLTAIRE PAR MADAME LA BARONNE DU GOULET. *

1746.

On voit sans peine, à vos rimes gentilles
Dont vous ornez ce salutaire don,
Que dans vos champs les lauriers d'Apollon
Sont cultivés ainsi que vos lentilles.
Si, dans son temps, ce gourmand d'Ésaü
Pour un tel mets vendit son droit d'aînesse,
C'est payer cher, il faut qu'on le confesse;
Mais de surcroît si ce Juif eût reçu
D'aussi bons vers; il n'aurait jamais eu
De quoi payer les fruits de cette espèce.

* Voici ces vers :

Fruit cultivé dans un lieu solitaire,
Connaissez tout votre bonheur :
Du Châtelet chérit votre saveur,
Et vous serez l'aliment de Voltaire;
Soyez celui de mon ambition :
Les demi-dieux, qui vous trouvent si bon,
Vont vous mêler à l'ambroisie
Dont les nourrit le divin Apollon.
Vous n'avez eu jusqu'ici nul rénom,
Aucun pouvoir sur le genie;
Puissiez-vous en avoir sur l'inclination,
Et de deux cœurs dont mon âme est remplie
M'assurer la possession !

CXXXVII. PLACET

POUR UN HOMME A QUI LE ROI DE PRUSSE DEVAIT DE L'ARGENT.

Grand roi, tous vos voisins vous doivent leur estime,
Vos sujets vous doivent leurs cœurs;
Vous recevez partout un tribut légitime
D'amour, de respect, et d'honneurs.
Chacun doit son hommage à votre ardeur guerrière.
O vous, qui me devez quelques mille ducats,
Prince, si bien payé de la nature entière,
Pourquoi ne me payez-vous pas?

CXXXVIII. AU ROI DE PRUSSE.

A Berlin, le 1er décembre.

J'ai vu la beauté languissante
Qui par lettres me consulta
Sur les blessures d'une amante:
Son bon médecin lui donna
La recette de l'inconstance.
Très bien, sans doute, elle en usa,
En use encore, en usera
Avec longue persévérance;
Le tendre amour applaudira,
Certain prince aimable en rira,
Mais le tout avec indulgence.
Oui, grand prince, dans vos états

On verra quelques infidèles :
J'entends les amans et les belles ;
Car pour vous seul on ne l'est pas.

CXXXIX. A LA METTRIE,*

QUI ÉTAIT MALADE.

Je ne suis point inquiété
Si notre joyeux La Mettrie
Perd quelquefois cette santé
Qui rend sa face si fleurie.
Quelque peu de gloutonnerie,
Avec beaucoup de volupté,
Sont les doux emplois de sa vie.
Il se conduit comme il écrit ;
A la nature il s'abandonne ;
Et chez lui le plaisir guérit
Tous les maux que le plaisir donne.

* De La Mettrie, auteur de plusieurs écrits satiriques contre les médecins de son temps, était médecin, et gourmand. Il est mort jeune, vers la fin de 1751, pour avoir mangé, après un copieux repas, *tout un pâté d'aigle, déguisé en faisan*, suivant l'expression de Voltaire. (*Lettre à madame Denis*, 14 décembre 1751.) R.

CXL. AU ROI DE PRUSSE.

Vous êtes pis qu'un hérétique ;
Car ces gens, qu'un bon catholique
Doit pieusement détester,
Pensent qu'on peut ressusciter,
Et que la Bible est véridique.
Mais le héros de Sans-Souci,
En qui tant de lumière abonde,
Fait peu de cas de l'autre monde,
Et se moque de celui-ci.

CXLI. IMPROMPTU A M. DE MAUPERTUIS,

QUI ÉTAIT A LA TOILETTE DU ROI DE PRUSSE AVEC L'AUTEUR, LORSQUE CE PRINCE, ENCORE A LA FLEUR DE SON AGE, LEUR FIT REMARQUER QU'IL AVAIT DES CHEVEUX BLANCS.

Ami, vois-tu ces cheveux blancs
Sur une tête que j'adore ?
Ils ressemblent à ses talens :
Ils sont venus avant le temps,
Et comme eux ils croîtront encore.

CXLII. AUTRE IMPROMPTU,

SUR UN CARROUSEL DONNÉ PAR LE ROI DE PRUSSE, ET OÙ PRÉSIDAIT LA PRINCESSE AMÉLIE.

Jamais dans Athène et dans Rome
On n'eut de plus beaux jours, ni de plus digne prix.
J'ai vu le fils de Mars sous les traits de Pâris,
Et Vénus qui donnait la pomme.

CXLIII. A MADAME DE ***,

EN LUI ENVOYANT LES ŒUVRES DU ROI DE PRUSSE.

Aimable Églé, vous lirez les écrits
D'un roi fameux par plus d'une victoire :
Législateurs, rois, héros, beaux esprits
Dans tous les temps vanteront sa mémoire.
Il a cherché tous les genres de gloire ;
L'amour à part, j'en excepte ce point :
Mais si jamais j'écrivais son histoire,
J'ajouterais qu'il ne vous connut point.

CXLIV. AU ROI DE PRUSSE.

Du sein des brillantes clartés,
Et de l'éternelle abondance
Dont vous avez la jouissance,
Trop heureux roi, vous insultez
Mon obscure et triste indigence.

Je vous l'avoue, un bon écrit
De ma part est chose très rare;
Je ne suis qu'un pauvre d'esprit:
Vous m'appelez d'esprit avare;
Mais il faut que le pauvre encor
Porte sa substance au trésor
De ces puissances trop altières;
Et le palais d'azur et d'or
Reçoit le tribut des chaumières.

CXLV. AUX PRINCESSES DE PRUSSE

ULRIQUE ET AMÉLIE.

Si Pâris venait sur la terre
Pour juger entre vos beaux yeux,
Il couperait la pomme en deux,
Et ne produirait plus de guerre.

CXLVI. AUX MÊMES.

Pardon, charmante Ulric, pardon, belle Amélie:
J'ai cru n'aimer que vous le reste de ma vie,
Et ne servir que sous vos lois;
Mais enfin j'entends et je vois
Cette adorable sœur dont l'Amour suit les traces.[1]
Ah! ce n'est pas outrager les trois Grâces
Que de les aimer toutes trois.

[1] Madame la margrave de Bareith.

CXLVII. VERS

QUI ACCOMPAGNAIENT UNE BRANCHE DE LAURIER CUEILLIE SUR LE TOMBEAU DE VIRGILE, ET ENVOYÉE PAR LA MARGRAVE DE BAREITH AU ROI DE PRUSSE SON FRÈRE.

Sur l'urne de Virgile un immortel laurier
De l'outrage des temps seul a pu se défendre,
Toujours vert et toujours entier;
Je voulais le cueillir, et n'osais l'entreprendre.
Prévenant mon effort, je l'ai vu se plier,
Et cette voix* s'est fait entendre:
« Approche, auguste sœur du rival d'Alexandre;
« Frédéric de ma lyre est le digne héritier:
« J'y joins un nouveau don que lui seul peut prétendre:
« Déjà son front par Mars fut cinq fois couronné;
« Qu'aujourd'hui par ta main il soit encore orné
« Du laurier qu'Apollon fit naître de ma cendre. »

CXLVIII. SUR LE DÉPART DU ROI DE PRUSSE,

DE POTZDAM POUR BERLIN.

15 décembre 1750.

Je vais donc vous quitter, ô champêtre séjour,
Retraite du vrai sage, et temple du vrai juste!
J'y voyais Horace et Salluste,
J'étais auprès d'un roi, mais sans être à la cour.
Il va donc étaler des pompes qu'il dédaigne,
D'un peuple qui l'attend contenter les désirs.
Il va donc s'ennuyer pour donner des plaisirs.
Que j'aimais l'homme en lui! pourquoi faut-il qu'il règne?

CXLIX. AU ROI DE PRUSSE.

1751.

Je baise avec transport un livre si charmant.
Le seigneur de Saint-Jame et celui de Versailles
Ne peuvent faire un tel présent;
Et je m'écrie en vous lisant,
Comme en parlant de vos batailles:
« Non, il n'est point de roi qui puisse en faire autant. »

CL. AU ROI DE PRUSSE.

1751.

On dit que tout prédicateur
Dément assez souvent ce qu'il annonce en chaire;
Grand roi, soit dit sans vous déplaire,
Vous êtes de leur même humeur,
Vous nous annoncez avec zèle
Une importante vérité;
Mais vous allez pourtant à l'immortalité
En nous prêchant l'âme mortelle.

CLI. AU ROI DE PRUSSE.

10 décembre 1751.

Affublé d'un bonnet, qui couvre de ses bords
Le peu que les destins m'ont donné de visage,
Sur un grabat étroit, où gît mon maigre corps,
Oublié des plaisirs, et mis au rang des morts,
Que fais-je à votre avis ? j'enrage.

Il est vrai, Salomon, que dans un bel ouvrage
Vous m'avez enseigné qu'il faut savoir vieillir,
Souffrir, mourir, s'anéantir.
Faute de mieux, grand roi, c'est un parti fort sage;
Je fais assez gaîment ce triste apprentissage;
Du mal qui me poursuit je brave en paix les coups.
Je me sens assez de courage
Pour affronter la nuit du ténébreux rivage,
Mais non pas pour vivre sans vous.

CLII. AU ROI DE PRUSSE.

1752.

Je n'ai point cultivé votre terre fertile,
J'en ai vu les progrès, et j'en goûte les fruits.
O séjour des neuf Sœurs, où Mars même est tranquille,
Paré des dons divers qu'à mes yeux tu produis,
Tu seras mon dernier asile!

Je renvoie au héros dont je suis enchanté,
Cet ampoulé fatras d'un ministre entêté,

Triomphe du faux goût plus que de l'innocence,
Et je garde la vérité,
Que vous daignez m'offrir des mains de l'éloquence.

CLIII. AU ROI DE PRUSSE.

BILLET DE CONGÉ.

1753.

Non, malgré vos vertus ; non, malgré vos appas,
Mon âme n'est point satisfaite :
Non, vous n'êtes qu'une coquette
Qui subjuguez les cœurs, et ne vous donnez pas. [1]

[1] Voici la réponse du roi de Prusse :

Mon âme sent le prix de vos divins appas,
Mais ne présumez point qu'elle soit satisfaite :
Traître, vous me quittez pour suivre une coquette ;
Moi, je ne vous quitterais pas.

CLIV. A MADAME LA DUCHESSE DE SAXE GOTHA.

A Gotha, 1753.

Grand Dieu, qui rarement fais naître parmi nous
De grâces, de vertus cet heureux assemblage,
Quand ce chef-d'œuvre est fait, sois un peu plus jaloux
De conserver un tel ouvrage :
Fais naître en sa faveur un éternel printemps ;
Étends dans l'avenir ses belles destinées,
Et raccourcis les jours des sots et des méchans
Pour ajouter à ses années.

CLV. A MADAME LA DUCHESSE DE SAXE GOTHA.

De Plombières.

Loin de vous et de votre image
Je suis sur le sombre rivage;
Car Plombière est en vérité
De Proserpine l'apanage.
Mais les eaux de ce lieu sauvage
Ne sont pas celles du Léthé;
Je n'y bois point l'oubli du serment qui m'engage;
Je m'occupe toujours de ce charmant voyage
Que dès long-temps j'ai projeté;
Je veux vous porter mon hommage:
Je n'attends rien des eaux et de leur triste usage;
C'est le plaisir qui donne la santé.

CLVI. A MADAME LA MARQUISE DE BÉLESTAT,

QUI SE PLAIGNAIT QU'ON LUI AVAIT PRIS DEUX CONTRATS AU JEU, ET QUI CHOISIT L'AUTEUR POUR ARBITRE. A PLOMBIÈRES, 1754.

Vous vous plaignez à tort, on ne vous a rien pris:
C'est vous qui ravissez des biens d'un plus haut prix;
Qui sur nos libertés ne cessez d'entreprendre.
Votre cœur attaqué sait trop bien se défendre;
Et la mère des Jeux, des Grâces et des Ris,
Vous condamne à le laisser prendre.

CLVII. A MADEMOISELLE DE LA GALAISIÈRE,

JOUANT LE RÔLE DE LUCINDE DANS L'ORACLE.

J'ALLAIS pour vous au dieu du Pinde,
Et j'en implorais la faveur.
Il me dit : « Pour chanter Lucinde,
« Il faut un dieu plus séducteur. »
Je cherchai loin de l'Hippocrène
Ce dieu si puissant et si doux ;
Bientôt je le trouvai sans peine,
Car il était à vos genoux.
Il me dit : « Garde-toi de croire
« Que de tes vers elle ait besoin ;
« De la former j'ai pris le soin,
« Je prendrai celui de sa gloire. »

CLVIII. A L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE,

ÉLISABETH PETROWNA,

EN LUI ENVOYANT UN EXEMPLAIRE DE LA HENRIADE, QU'ELLE AVAIT DEMANDÉ A L'AUTEUR.

SÉMIRAMIS du Nord, auguste impératrice,
Et digne fille de Ninus,
Le ciel me destinait à peindre les vertus,
Et je dois rendre grâce à sa bonté propice :
Il permet que je vive en ces temps glorieux
Qui t'ont vu commencer ta carrière immortelle.
Au trône de Russie il plaça mon modèle ;
C'est là que j'élève mes yeux.

CLIX. A M. LE MARÉCHAL DE RICHELIEU,

APRÈS LA PRISE DU PORT-MAHON.

1756.

Rival du conquérant de l'Inde,
Tu bois, tu plais, et tu combats;
Le pampre, le laurier, le myrte suit tes pas.
Tu prends Chypre et Mahon; mais nous perdons le Pinde.
En vain l'Anglais moqueur lançait de toutes parts
Sur un vaisseau musqué les feux et les brocards:
Chez nous l'ambre est ami de la fatale poudre;
Tu semais les bons mots, les souris, et la foudre;
L'ironie à tes pieds tombe avec leurs remparts:
Leurs chansons t'insultaient; leurs défaites te vantent.
Mais nos rimeurs jaloux profanent tes lauriers.
Veux-tu rendre l'honneur à tes succès guerriers?
Viens siffler tous ceux qui les chantent.

CLX. A MADAME DUBOCCAGE.

En vain Milton, dont vous suivez les traces,
Peint l'âge d'or comme un songe effacé;
Dans vos écrits, embellis par les grâces,
On croit revoir un temps trop tôt passé.
Vivre avec vous dans le temple des Muses,
Lire vos vers, et les voir applaudis,
Malgré l'enfer, le serpent et ses ruses:
Charmante Églé, voilà le paradis.

CLXI. ÉPIGRAMME IMITÉE DE L'ANTHOLOGIE.*

L'AUTRE jour au fond d'un vallon
Un serpent piqua Jean Fréron.
Que pensez-vous qu'il arriva ?
Ce fut le serpent qui creva.[1]

* Ou seulement d'une imitation plus ancienne, qui se trouve dans plusieurs recueils de poésie.

Un gros serpent mordit Aurèle ;
Sais-tu ce qu'il en arriva ?
Qu'Aurèle en mourut. Bagatelle !
Ce fut le serpent qui creva. R.

[1] Une autre copie porte :

Hier auprès de Charenton
Un serpent mordit Jean Fréron.
Que croyez-vous, etc.

CLXII. SUR OVIDE, CATULLE ET TIBULLE.

CELUI qui fut puni de sa coquetterie,
Ce maître en l'art d'aimer, qui rien ne nous apprit,
Prodiguait à Corine avec galanterie
Beaucoup d'amour et trop d'esprit.
Tibulle, auprès de sa Délie,
Par des vers enchanteurs exaltait ses plaisirs ;
Et Catulle vantait, plus vif en ses désirs,
Dans ses vers libertins les baisers de Lesbie.

CLXIII. A M. DE CHAUVELIN,*

SUR UNE JOLIE PIÈCE DE VERS QU'IL APPELAIT LES SEPT PÉCHÉS MORTELS.

Vous êtes dans la saison
Des plus aimables faiblesses :
Puissiez-vous servir vos maîtresses
Comme vous servez Apollon !
Entre des vers et vos Lisettes
Goûtez le destin le plus doux :
Votre confesseur est jaloux
Des jolis péchés que vous faites.

* Dans l'édition de Kehl et les suivantes, le nom de M. de Chennevières est ici substitué à celui de M. de Chauvelin, que portent des éditions antérieures. R.

CLXIV. A MADAME LA MARQUISE DE CHAUVELIN,*

DONT L'ÉPOUX AVAIT CHANTÉ LES SEPT PÉCHÉS MORTELS.

Les sept péchés que mortels on appelle
Furent chantés par monsieur votre époux :
Pour l'un des sept nous partageons son zèle,
Et pour vous plaire on les commettrait tous.
C'est grand' pitié que vos vertus défendent
Le plus chéri, le plus digne de vous,
Lorsque vos yeux malgré vous le demandent.

* Malgré la disgrâce du garde des sceaux Chauvelin, que le cardinal de Fleury fit exiler en 1737, parce qu'il redoutait la supériorité de ses lumières, le marquis de Chauvelin, mari de la dame à qui ces vers de Voltaire sont adressés, fut préféré par Louis XV à presque tous ses autres courtisans, et dut cette préférence à l'amabilité de son caractère et à la finesse de son esprit. En 1745, il concourut à la défense de Gênes. Ce fut lui qui donna la Corse à la France, en préparant, par des négociations, la conquête aisée qu'en fit le maréchal De Vaux. Il écrivit avec facilité de jolis vers. On connaît sa pièce des *Sept Péchés mortels* dont il est ici question, et que, pour le dire en passant, Ginguené a un peu trop imitée.

Il fut frappé d'apoplexie en fesant la partie du roi, dans les premiers jours de l'année 1774.

Madame de Chauvelin était aussi célèbre par les charmes de sa figure, qu'estimée pour la sagesse de ses mœurs, et les agrémens de son esprit. R.

CLXV. A MADAME LULLIN,

EN LUI ENVOYANT UN BOUQUET, LE 9 JANVIER 1759, JOUR AUQUEL ELLE AVAIT CENT ANS ACCOMPLIS.

Nos grands-pères vous virent belle ;
Par votre esprit vous plaisez à cent ans :
Vous méritiez d'épouser Fontenelle,
Et d'être sa veuve long-temps.

CLXVI. ÉPIGRAMME.

Savez-vous pourquoi Jérémie
A tant pleuré pendant sa vie ?
C'est qu'en prophète il prévoyait (a)
Qu'un jour Le Franc le traduirait.

VARIANTE.

(a) C'est qu'alors il prophétisait.

CLXVII. CHANSON

En l'honneur de maître Le Franc de Pompignan, et de révérend père en Dieu, son frère, l'évêque du Puy, lesquels ont été comparés, dans un discours public, à Moïse et à Aaron. N. B *Que maître Le Franc est le Moïse, et maître du Puy, l'Aaron; et que maître Le Franc a donné de l'argent à maître Aliboron, dit* Fréron, *pour être préconisé dans ses belles feuilles.*

Sur l'air de la musette de Rameau : *Suivez les lois*, etc.
(dans *les Talens lyriques.*)

Moïse, Aaron,
Vous êtes des gens d'importance;
Moïse, Aaron,
Vous avez l'air un peu gascon.
De vous on commence
A ricaner beaucoup en France;
Mais en récompense
Le veau d'or est cher à Fréron:
Moïse, Aaron,
Vous êtes des gens d'importance;
Moïse, Aaron,
Vous avez l'air un peu gascon.

CLXVIII. AUTRE CHANSON.

Sur l'air : *D'un inconnu*, etc.

Simon Le Franc, qui toujours se rengorge,
Traduit en vers tout le vieux Testament :
Simon les forge
Très durement ;
Mais pour la prose, écrite horriblement,
Simon le cède à son puîné Jean-George.

CLXIX. A M. LE CHEVALIER DE LA TREMBLAIE,*

SUR LA RELATION EN VERS ET EN PROSE DE SON VOYAGE D'ITALIE.

Ce Chapelle, ce Bachaumont
Ont fait un moins heureux voyage ;
Tout est épigramme ou chanson
Dans leur renommé badinage.
Vous parlez d'un plus noble ton,
Et je crois entendre Platon
Qui, revenant de Syracuse,
Dans Athène emprunte la muse
De Pindare et d'Anacréon.

* C'est l'auteur d'un ouvrage intitulé : *Sur quelques contrées de l'Europe*, publié vers 1778. Il a aussi composé quelques poésies. R.

CLXX. AU MÊME.

Ce beau lac de Genève où vous êtes venu,
Du Cocyte bientôt m'offre les rives sombres :
Vous êtes un Orphée en ces lieux descendu
Pour venir enchanter les ombres.

CLXXI. SUR LA MORT DE L'ABBÉ DE LA COSTE,

QUI ÉTAIT AUX GALÈRES.

La Coste est mort ! il vaque dans Toulon,
Par ce trépas, un emploi d'importance :
Ce bénéfice exige résidence,
Et tout Paris y nomme Jean Fréron.

CLXXII. VERS

GRAVÉS AU BAS D'UNE ESTAMPE OÙ L'ON VOIT UN ANE QUI SE MET A BRAIRE EN REGARDANT UNE LYRE SUSPENDUE A UN ARBRE. *

Que veut dire
Cette lyre ?
C'est Melpomène ou Clairon.
Et ce monsieur qui soupire,
Et fait rire,
N'est-ce pas Martin Fréron ?

* Cette estampe se trouve à la tête d'une édition de la tragédie de *Tancrède*, imprimée chez les frères Cramer, en 1761. (*Note des Éditeurs de Kehl.*)

D'autres personnes racontent que cette gravure devait être mise en tête de la comédie de *l'Écossaise*, que Voltaire fesait imprimer à Genève : elles ajoutent que Fréron, instruit de cette disposition, ayant annoncé que *l'Écossaise* allait paraître ornée du portrait de l'auteur, Voltaire retira de chez le graveur le dessin, la planche et les épreuves. Ce récit explique peut-être pourquoi cette gravure n'aurait été mise qu'à la tête de *Tancrède*, en 1761. Quoi qu'il en soit, cette estampe existe, et elle est bien connue des amateurs. Son format est *in*-12. B.

CLXXIII. IMPROMPTU

SUR L'AVENTURE TRAGIQUE D'UN JEUNE HOMME DE LYON, QUI SE JETA DANS LE RHÔNE, EN 1762, POUR UNE INFIDÈLE QUI N'EN VALAIT PAS LA PEINE.

Églé, je jure à vos genoux
Que s'il faut, pour votre inconstance,
Noyer ou votre amant ou vous,
Je vous donne la préférence.

CLXXIV. A MADAME DUBOCCAGE,

APRÈS SON VOYAGE D'ITALIE.

Sur ces bords, fameux dans l'histoire,
Que vous venez de parcourir,
Qu'avez-vous admiré ? des débris pleins de gloire,
Où rien n'a pu vous retenir,
Des noms d'éternelle mémoire.
Ces chefs-d'œuvre vantés, vous les avez vus tous ;
Ils ont mérité vos suffrages ;
Mais vous n'avez rien vu de plus charmant que vous,
Ni de plus beau que vos ouvrages.

CLXXV. A LA MÊME,

SUR SON PARADIS PERDU.

Par le nouvel essai que vous faites briller
Vous nous contraignez tous à vous rendre les armes :
Continuez, Iris, à nous humilier ;
On vous pardonne tout en faveur de vos charmes.

CLXXVI. A M. DE **,

EN RÉPONSE A DES VERS QUE LA SOCIÉTÉ DE LA TOLÉRANCE DE BORDEAUX LUI AVAIT ENVOYÉS.

Vous voulez donc édifier
Un beau temple à la Tolérance!
Je prétends y sacrifier :
C'est ma sainte de préférence.

A vos maçons j'ai pu fournir
Des pierres pour cette entreprise ;
Les dévots s'en voulaient servir
Pour me lapider dans l'église.

Mais je sais ce qu'ont ordonné
Les maximes de l'Évangile :
En bon chrétien j'ai pardonné
Au méchant comme à l'imbécille.

CLXXVII. A M. LE COMTE DE ***,

AU SUJET DE L'IMPÉRATRICE-REINE.

Marc-Aurèle autrefois, des princes le modèle,
Sur les devoirs des rois instruisit nos aïeux ;
Et Thérèse fait à nos yeux
Tout ce qu'écrivait Marc-Aurèle.

CLXXVIII. SUR L'EXPULSION DES JÉSUITES.

Les renards et les loups furent long-temps en guerre ;
Nos moutons respiraient : nos bergers diligens
Ont chassé par arrêt les renards de nos champs ;
Les loups vont désoler la terre :
Nos bergers semblent, entre nous,
Un peu d'accord avec les loups.

CLXXIX. IMPROMPTU

A MADAME LA PRINCESSE DE VIRTEMBERG, QUI AVAIT APPELÉ LE VIEILLARD, PAPA, DANS UN SOUPÉ.

Oh ! le beau titre que voilà !
Vous me donnez la première des places :
Quelle famille j'aurais là !
Je serais le père des Grâces. [1]

[1] Les trois sœurs, la princesse de Virtemberg, la landgrave de Hesse-Cassel, et la princesse de Prusse, épouse du prince Auguste-Ferdinand, étaient trois des plus belles femmes de l'Europe.

CLXXX. A MADAME LA MARQUISE DE SAINT-AUBIN,*

AUTEUR DU LIVRE INTITULÉ LE DANGER DES LIAISONS.

J'ai lu votre charmant ouvrage:
Savez-vous quel est son effet?
On veut se lier davantage
Avec la muse qui l'a fait.

* Mère de madame la comtesse de Genlis, R.

CLXXXI. ÉPIGRAMME.

Aliboron, de la goutte attaqué,
Se confessait; car il a peur du diable:
Il détaillait, de remords suffoqué,
De ses méfaits une liste effroyable;
Chrétiennement chacun fut expliqué:
Stupide orgueil, mensonge, ivrognerie,
Basse impudence, et noire hypocrisie:
Il ne croyait en oublier aucun.
Le confesseur dit: « Vous en passez un. —
Un? de par Dieu! j'en dis assez, je pense.
Eh, mon ami, le péché d'ignorance! »

CLXXXII. A LA SIGNORA JULIA URSINA, DE VENISE,

QUI AVAIT ADRESSÉ UNE LETTRE TRÈS FLATTEUSE ET TRÈS AGRÉABLE A M. DE VOLTAIRE, SANS SE FAIRE CONNAÎTRE.

Êtes-vous la déesse Isis,
Sous son grand voile méconnue?
Êtes-vous la mère des Ris?
Mais quelquefois elle était nue.
Nous voyons de vous un écrit
Plein de raison, brillant et sage;
Mais en nous montrant tant d'esprit,
Ne cachez plus votre visage.

CLXXXIII. IMPROMPTU

A UNE DAME DE GENÈVE, QUI PRÊCHAIT L'AUTEUR SUR LA TRINITÉ.

Oui, j'en conviens, chez moi la Trinité
Jusqu'à présent n'avait pas fait fortune;
Mais j'aperçois les trois Grâces en une :
Vous confondez mon incrédulité.

CLXXXIV. COUPLETS D'UN JEUNE HOMME,

CHANTÉS A FERNEY, LE 11 AUGUSTE 1765, VEILLE DE SAINTE-CLAIRE, A MADEMOISELLE CLAIRON.

Sur l'air : *Annette à l'âge de quinze ans*

LA BERGÈRE.

Dans la grand'ville de Paris
On se lamente, on fait des cris;
Le plaisir n'est plus de saison;
La comédie
N'est plus suivie;
Plus de Clairon.

LE BERGER.

Melpomène et le dieu d'Amour
La conduisirent tour à tour;
En France elle donne le ton.
Paris répète :
Que je regrette
Notre Clairon!

LA BERGÈRE.

Dès qu'elle a paru parmi nous,
Nos bergers sont devenus fous;
Tyrcis vient de quitter Fanchon.
Si l'infidèle
Laisse sa belle,
C'est pour Clairon.

LE BERGER.

Je suis à peine en mon printemps,

* Le *jeune homme*, auteur de ces couplets, était le chevalier de Florian, que son oncle, mari d'une nièce de Voltaire, avait amené très jeune à Ferney. *Voyez* ci-dessus, page 78, à la note. R.

Et j'ai déjà des sentimens.

LA BERGÈRE.

Vous êtes un petit fripon.

LE BERGER.

Sois bien discrète;
La faute est faite,
J'ai vu Clairon.

TOUS DEUX.

Clairon, daigne accepter nos fleurs,
Tu vas en ternir les couleurs;
Ton sort est de tout effacer.
La rose expire;
Mais ton empire
Ne peut passer.

COUPLET AJOUTÉ PAR M.***.

Nous sommes privés de Vanlo;
Nous avons vu passer Rameau;
Nous perdons Voltaire et Clairon:
Rien n'est funeste,
Car il nous reste
Monsieur Fréron.

CLXXXV. VERS A MESDAMES D. L. C. ET G.,

PRÉSENTÉS PAR UN ENFANT DE DIX ANS, EN 1765.

A tout âge il est dangereux
De vous voir et de vous entendre.
Sans faire un choix entre vous deux,
A toutes deux il faut se rendre.

A MADAME D. L. C.

Par vous l'Amour sait tout dompter :
Songez que je suis de son âge;
Et si vous avez son visage,
Dans mon cœur il peut habiter.

A MADAME G.

Avec tant de beauté, de grâce naturelle,
Qu'a-t-elle affaire de talens? *
Mais avec des sons si touchans,
Qu'a-t-elle affaire d'être belle?

* Variante des vers deux et trois :

Qu'a-t-elle besoin de bonté?
Avec tant de douceur et de naïveté,
Qu'a-t-elle, etc.

CLXXXVI. A M. DUMOURIEZ,

Vous ne parlez que d'un moineau,
Et vous avez une volière :
Il est chez vous plus d'un oiseau
Dont la voix tendre et printanière
Plaît par un ramage nouveau.
Celui qui n'a plumes qu'aux ailes
Et qui fait son nid dans les cœurs,
Répandit sur vous ses faveurs.
Il vous fait trouver des lecteurs,
Comme il vous a soumis des belles.

* Dumouriez (Anne-François Duperrier), père du général français de ce nom, a imité et réduit en douze chants le poëme de *Fortiguerra*. Il est mort en 1769.

CLXXXVII. A M. DE LA HARPE,

QUI AVAIT PRONONCÉ UN COMPLIMENT EN VERS SUR LE THEATRE DE FERNEY, AVANT UNE REPRÉSENTATION D'ALZIRE.

Des plaisirs et des arts vous honorez l'asile ;
Il s'embellit de vos talens :
C'est Sophocle dans son printemps
Qui couronne de fleurs la vieillesse d'Eschyle.

CLXXXVIII. AU PRINCE DE BRUNSVICK.

VERS PRONONCÉS A FERNEY, EN 1766, PAR MADEMOISELLE CORNEILLE.

Quoi ! vous venez dans nos hameaux !
Corneille dont je tiens le sang qui m'a fait naître,
Corneille à cet honneur eût prétendu peut-être :
Il aurait pu vous plaire ; il peignait vos égaux.
On vous reçoit bien mal en ce désert sauvage :
Les respects à la fin deviennent ennuyeux.
Votre gloire vous suit ; mais il faut davantage ;
Et si j'avais quinze ans je vous recevrais mieux.

CLXXXIX. A MESSIEURS DE LA HARPE ET DE CHABANON,

QUI LUI AVAIENT DONNÉ DES VERS A L'OCCASION DE SAINT-FRANÇOIS SON PATRON, EN OCTOBRE 1767.

« Ils ont berné mon capuchon ;
« Rien n'est si gai ni si coupable.
« Qui sont donc ces enfans du diable ? »
Disait saint François mon patron.
— « C'est La Harpe, c'est Chabanon :
« Ce couple agréable et fripon,
« A Vénus vola sa ceinture,
« Sa lyre au divin Apollon,
« Et ses pinceaux à la Nature. »
— « Je le crois, dit le penaillon ;
« Car plus d'une fille m'assure
« Qu'ils m'ont aussi pris mon cordon. »

CXC. INSCRIPTION

SUR UN CADRAN SOLAIRE, DEMANDÉE A L'AUTEUR.

Vous qui vivez dans ces demeures,
Êtes-vous bien ? tenez-vous-y ;
Et n'allez pas chercher midi
A quatorze heures. *

* Ces vers sont du comédien Le Grand.

CXCI. COUPLET A MADAME CRAMER,

SUR M. LE CHEVALIER DE BOUFFLERS.

Mars l'enlève au séminaire ;
Tendre Vénus, il te sert ;
Il écrit avec Voltaire ;
Il sait peindre avec Hubert,
Il fait tout ce qu'il veut faire ;
Tous les arts sont sous sa loi :
De grâce, dis-moi, ma chère,
Ce qu'il sait faire avec toi.

CXCII. LE HUITAIN BIGARRÉ,

AU SIEUR LA BLETTERIE, AUSSI SUFFISANT PERSONNAGE QUE TRADUCTEUR INSUFFISANT. *

On dit que ce nouveau Tacite
Aurait dû garder le *tacet ;*
Ennuyer ainsi *non licet.*
Ce petit pédant prestolet
Movet bilem, la bile excite.
En français le mot de sifflet
Convient beaucoup, *multùm decet*,
A ce translateur de Tacite.

* Voyez une autre épigramme dans la *Correspondance* avec D'Alembert, lettre du 27 avril 1768 ; et dans la *Correspondance générale*, la lettre à Saurin, du premier juillet 1768. B.

CXCIII. A MADAME DUBOCCAGE,

QUI AVAIT ADRESSÉ A L'AUTEUR UN COMPLIMENT EN VERS, A L'OCCASION DE SA FÊTE.

1768.

Qui parle ainsi de saint François?
Je crois reconnaître la sainte
Qui de ma retraite autrefois
Visita la petite enceinte.
Je crus avoir sainte Vénus,
Sainte Pallas dans mon village:
Aisément je les reconnus,
Car c'était sainte Duboccage.
L'amour même aujourd'hui se plaint
Que, dans mon cœur étant fêtée,
Elle ne fut que respectée;
Ah! que je suis un pauvre saint!

CXCIV. A MADAME LA COMTESSE DE BOUFFLERS,

EN RÉPONSE A DES VERS QUE CETTE DAME AVAIT ENVOYÉS A VOLTAIRE SUR LE BRUIT DE SA MORT.

1768.

Aimable fille d'une mère
Qui vous transmit ses agrémens,
Jeune héritière des talens
De la sensible Deshoulière,
Avec deux beaux yeux et vingt ans

Quoi ! vous daignez, bonne Glycère,
Vous occuper des vieilles gens,
Et des fleurs de votre printemps
Parer ma tête octogénaire ?
Oui, grâce aux dieux, je suis, ma chère,
Encore au nombre des vivans.
Vous l'ignorez, je vous entends,
C'est qu'on l'ignore aux lieux charmans
Où les belles et les amans
Font leur résidence ordinaire ;
Vous tenez le sceptre à Cythère,
Et je sais que depuis long-temps
On n'y dit plus que *feu Voltaire*.

CXCV. PORTRAIT

DE MADAME DE SAINT-JULIEN.

L'ESPRIT, l'imagination,
Les grâces, la philosophie,
L'amour du vrai, le goût du bon,
Avec un peu de fantaisie ;
Assez solide en amitié,
Dans tout le reste un peu légère :
Voilà, je crois, sans vous déplaire,
Votre portrait fait à moitié.

CXCVI. A LA MÊME,

QUI ÉTAIT A FERNEY.

J'étais dans la solitude,
Sans espoir et sans lien ;
Et de n'aspirer à rien,
C'était ma pénible étude :
Je vous vois, je sens très bien
Qu'il faut que mon cœur désire
Et vous me forcez à dire
L'oraison de saint Julien.

CXCVII. ÉPITAPHE DU PAPE CLÉMENT XIII.*

Ci-gît des vrais croyans le mufti téméraire,
Et de tous les Bourbons l'ennemi déclaré :
De *Jésus* sur la terre il s'est dit le vicaire ;
Je le crois aujourd'hui mal avec son curé.

* Ce pape, long-temps connu sous le nom du cardinal Rezzonico, proscrivit à la fois l'*Histoire du peuple de Dieu* (du jésuite Berruyer), le livre de l'*Esprit*, et l'*Émule*. Il voulut faire revivre les prétentions ambitieuses de ses prédécesseurs, et déplut aux cours de France, d'Espagne et des Deux-Siciles. Au moment où le Portugal et la France expulsaient les jésuites, il embrassa la défense de cette société L'éloge qu'il en fit était une sorte de manifeste contre les deux cours. Il mourut subitement le 3 février 1769. R.

CXCVIII. A MADAME LA COMTESSE DE B..

A quoi peut-on servir sur la fin de sa vie?
Ah ! croyez-moi, choisissez mieux :
Sans doute un vieil aveugle ennuie ;
C'est un aveugle enfant qu'il faut à vos beaux yeux.

CXCIX. A M. ***.

Beau rossignol de la belle Italie,
Votre sonnet cajole un vieux hibou,
Au mont Jura retiré dans un trou,
Sans voix, sans plume, et surtout sans génie.
Il veut quitter son pays morfondu ;
Auprès de vous, à Naple il va se rendre :
S'il peut vous voir, et s'il peut vous entendre,
Il reprendra tout ce qu'il a perdu.

CC. SUR UN RELIQUAIRE.

Ami, la Superstition
Fit ce présent à la Sottise :
Ne le dis pas à la Raison ;
Ménageons l'honneur de l'Église.

CCI. A MADAME DE FLORIAN,

QUI AVAIT CHANTÉ DANS UN REPAS.

Que j'ai goûté le plaisir de l'entendre !
Que j'ai senti le danger de la voir !
Dans tous ses traits l'Amour mit son pouvoir;
Même on m'a dit q[illegible] un cœur tendre:
Je suis venu trop tard pour y prétendre,
Mais assez tôt pour l'aimer sans espoir.

* Elle était encore madame Rilliet. *Voyez* ci-dessus, page 78, à la note. R.

CCII. A M. GUÉNEAU DE MONTBEILLARD.

Dans le séjour d'Euclide, un compagnon d'Horace,
Par des vers délicats, pleins d'esprit et de grâce,
Veut en vain ranimer mes esprits languissans:
Ma muse eut quelque feu, l'âge vient la morfondre.
Que votre épouse et vous me prêtent leurs talens,
Alors je pourrai vous répondre.

CCIII. A M. ***.

SUR L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

Tu cherches sur la terre un vrai héros, un sage,
Qui méprise les sots et leur fasse du bien,
Qui parle avec esprit, qui pense avec courage:
Va trouver Catherine, et ne cherche plus rien.

CCIV. A MADAME DE ***

QUI AVAIT FAIT PRÉSENT D'UN ROSIER A L'AUTEUR.

Vous embellissez la retraite
Où, loin des sots et de leur bruit,
Dans le sein d'une étude abstraite,
De la paix je goûte le fruit.
C'est par vos bienfaits qu'il arrive
Que le plus charmant arbrisseau
Au verger que ma main cultive
Va prêter un éclat nouveau :
De ce don mon âme est touchée.
Ainsi, dans l'âge heureux d'Astrée,
La main brillante des talens,
En dépit des traits de l'envie,
Sur les épines de la vie
Sema les roses du printemps.

CCV. A L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE,

CATHERINE II,

QUI INVITAIT L'AUTEUR A FAIRE UN VOYAGE DANS SES ÉTATS.

Dieux, qui m'ôtez les yeux et les oreilles,
Rendez-les-moi, je pars au même instant.
Heureux qui voit vos augustes merveilles,
O Catherine ! heureux qui vous entend !
Plaire et régner, voilà votre talent ;
Mais le premier me plairait davantage.
Par votre esprit vous étonnez le sage,
Qui cesserait de l'être en vous voyant.

CCVI. SUR LA MÊME.

Ses bontés font ma gloire, et causent mon regret;
Elle daigne à mes vers accorder son suffrage :
Si j'étais né plus tard, elle en serait l'objet;
Je réussirais davantage.

CCVII. A MADEMOISELLE CLAIRON.

Les talens, l'esprit, le génie,
Chez Clairon sont très assidus;
Car chacun aime sa patrie :
Chez elle ils se sont tous rendus
Pour célébrer certaine orgie[1]
Dont je suis encor tout confus.
Les plus beaux momens de ma vie
Sont donc ceux que je n'ai point vus!
Vous avez orné mon image
Des lauriers qui croissent chez vous :
Ma gloire, en dépit des jaloux,
Fut en tous les temps votre ouvrage.

[1] L'inauguration de la statue de M. de Voltaire, fête célébrée chez mademoiselle Clairon, en octobre 1772. Cette actrice, habillée en prêtresse d'Apollon, posa une couronne de laurier sur le buste de l'auteur de *Zaïre*, et récita une ode de M. Marmontel en son honneur.

CCVIII. A MADAME LA MARQUISE DE MONTFERRAT,

ASSISE A TABLE ENTRE UN JÉSUITE ET UN MINISTRE PROTESTANT.

Les malins qu'Ignace engendra,
Les raisonneurs de jansénistes,
Et leurs cousins les calvinistes,
Se disputent à qui l'aura.
Les Grâces, dont elle est l'ouvrage,
Ont dit : « Elle est notre partage,
« C'est à nous qu'elle restera. »

CCIX. COUPLETS A M. DE LA MARCHE,

PREMIER PRÉSIDENT DU PARLEMENT DE BOURGOGNE, QUI AVAIT FAIT DES VERS POUR SA FILLE.

Plus d'un amant sur sa lyre a formé
Les tendres sons qui charment les amantes :
Un père a fait des chansons plus touchantes ;
Pourquoi cela ? c'est qu'il a mieux aimé.

Je suis bien loin de blasphémer l'Amour ;
C'est un grand dieu ; je le sers, et je jure
De le servir jusqu'à mon dernier jour :
Mais il faut bien qu'il cède à la nature.

CCX. A M. ***

Croyez-moi, je renonce à toutes les chimères
Qui m'ont pu séduire autrefois.
Les faveurs du public et les faveurs des rois
Aujourd'hui ne me touchent guères.
Le fantôme brillant de l'immortalité
Ne se présente plus à ma vue éblouie.
Je jouis du présent, j'achève en paix ma vie
Dans le sein de la liberté :
Je l'adorai toujours, et lui fus infidèle.
J'ai bien réparé mon erreur ;
Je ne connais le vrai bonheur
Que du jour que je vis pour elle.

CCXI. A M. LE PRÉSIDENT DE FLEURIEU,

QUI REPROCHAIT A L'AUTEUR DE N'AVOIR PAS RÉPONDU A L'UNE DE SES LETTRES, ET D'AVOIR ÉCRIT A SON FILS, M. DE LA TOURETTE.

Également à tous je m'intéresse ;
Je vois partout les vertus, les talens.
Que l'on écrive au père, à la mère, aux enfans,
C'est au mérite qu'est l'adresse.

CCXII. AU LANDGRAVE DE HESSE,

AU NOM D'UNE DAME A QUI CE PRINCE AVAIT DONNÉ UNE BOÎTE ORNÉE DE SON PORTRAIT.

J'AI baisé ce portrait charmant
Je vous l'avoûrai sans mystère :
Mes filles en ont fait autant ;
Mais c'est un secret qu'il faut taire :
Une fille dit rarement
Ce qu'elle fit, ou voulut faire.
Vous trouverez bon qu'une mère
Vous parle un peu plus hardiment ;
Et vous verrez qu'également
En tous les temps vous savez plaire.

CCXIII. A M. L'ABBÉ DELILLE.

Vous n'êtes point savant en *us* :
D'un Français vous avez la grâce :
Vos vers sont de *Virgilius*,
Et vos épîtres sont d'Horace.

* L'abbé Delille fit un voyage à Ferney. Visitant la bibliothèque de Voltaire, il fut enchanté d'y voir sa traduction des *Géorgiques*. Témoin de sa satisfaction, Voltaire s'écria :

Se quoque principibus permistum agnovit Achivis.
(*Æneid.* I. v. 488.) R.

CCXIV. A M. LE COMTE DE SCHOUVALOFF,

QUI AVAIT ADRESSÉ UNE ÉPÎTRE A L'AUTEUR.

Puisqu'il faut croire quelque chose,
J'avoûrai qu'en lisant vos séduisans écrits,
Je crois à la métempsycose.
Orphée, aux bords du Tanaïs,
Expira dans votre pays.
Près du lac de Genève il vient se faire entendre;
En vous il renaît aujourd'hui;
Et vous ne devez pas attendre
Que les femmes jamais vous battent comme lui.

CCXV. A M. LE CHANCELIER DE MAUPEOU.

Je veux bien croire à ces prodiges
Que la fable vient nous conter;
A ses héros, à leurs prestiges,
Qu'on ne cesse de nous citer:
Je veux bien croire à ce fier Diomède
Qui ravit le Palladium;
Aux généreux travaux de l'amant d'Andromède;
A tous ces fous qui bloquaient Ilium:
De tels contes pourtant ne sont crus de personne:
Mais que Maupeou tout seul du dédale des lois
Ait su retirer la couronne,
Qu'il l'ait seul rapportée au palais de nos rois;
Voilà ce que je sais, voilà ce qui m'étonne.
J'avoue avec l'antiquité

Que ses héros sont admirables :
Mais par malheur ce sont des fables ;
Et c'est ici la vérité.*

On a fait de ces vers la parodie que voici :

Je veux bien croire à tous ces crimes
Que la fable vient nous conter ;
A ces monstres, à leurs victimes,
Qu'on ne cesse de nous vanter :
Je veux bien croire aux fureurs de Medée,
A ses meurtres, à ses poisons ;
A l'horrible banquet de Thyeste et d'Atrée,
A la barbare faim des cruels Lestrigons :
De tels contes pourtant ne sont crus de personne :
Mais que Maupeou tout seul ait renversé les lois,
Et qu'en usurpant la couronne
Par ses forfaits il règne au palais de nos rois ·
Voilà ce que j'ai vu, voilà ce qui m'étonne.
J'avoue avec l'antiquité
Que ses monstres sont détestables :
Aussi ce ne sont que des fables ;
Et c'est ici la vérité.

CCXVI. A M.***,

OFFICIER RUSSE QUI AVAIT SERVI CONTRE LES TURCS, SUR UN PRESENT QUE LUI AVAIT FAIT L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

Reçois de cette amazone
Le noble prix de tes combats :
C'est Vénus qui te le donne
Sous la figure de Pallas.

CCXVII. A MADAME DE SCALLIER,

QUI JOUAIT PARFAITEMENT DU VIOLON.

Sous tes doigts l'archet d'Apollon
Étonne mon âme et l'enchante :
J'entends bientôt ta voix touchante,
J'oublie alors ton violon :
Tu parles, et mon cœur plus tendre
De tes chants ne se souvient plus :
Mais tes regards sont au-dessus
De tout ce que je viens d'entendre.

CCXVIII. IMPROMPTU

FAIT DEVANT UN RIGORISTE QUI PARLAIT DE VERTU AVEC UN PEU DE PÉDANTERIE.

Le dieu des dieux assez mal raisonna
Lorsqu'à Vénus le bon homme ordonna
D'être à jamais de Grâces entourée :
C'est à Minerve, et pédante et sucrée,
Que ces conseils devaient être adressés.
Écoutez bien, gens à morale austère :
Sans nos avis la beauté songe à plaire,
Et la vertu n'y songe pas assez.

CCXIX. A L'ABBÉ DE VOISENON.

Il est bien vrai que l'on m'annonce
Les lettres de maître Clément; *
Il a beau m'écrire souvent,
Il n'obtiendra point de réponse.
Je ne serai point assez sot
Pour m'embarquer dans ces querelles :
Si c'eût été Clément Marot,
Il aurait eu de mes nouvelles.

* Clément de Dijon.

CCXX. SUR L'ESTAMPE

MISE PAR LE LIBRAIRE LE JAY A LA TÊTE D'UN COMMENTAIRE SUR LA HENRIADE, OÙ LE PORTRAIT DE VOLTAIRE EST ENTRE CEUX DE LA BEAUMELLE ET DE FRÉRON. [1]

1774.

Le Jay vient de mettre Voltaire
Entre La Beaumelle et Fréron :
Ce serait vraiment un Calvaire,
S'il s'y trouvait un bon larron.

[1] Le Jay avait fait remettre par le sieur Rosset, libraire à Lyon, une épreuve de cette estampe à M. de Voltaire, qui pour réponse lui fit tenir ces quatre vers.

CCXXI. RÉPONSE DE VOLTAIRE

A MADEMOISELLE ***, DE PLAISANCE (*en Gascogne*), AGÉE DE ONZE ANS.[1]

De Ferney, le 21 octobre 1775.

A l'âge de douze ans faire de si beaux vers
Pour un vieillard octogénaire,
C'est lui donner, Églé, le plus charmant salaire
Que pouvaient briguer ses concerts.
Je crois votre estime sincère;
Mais quittez les moutons, les bois et la fougère;
Allez sur des bords plus heureux
Charmer les beaux esprits, et captiver les dieux:
Quand on a vos talens, on naquit pour leur plaire.

[1] Voici les vers que mademoiselle *** avait adressés à Voltaire pour sa fête :

Vous qui d'Homère embouchant la trompette,
Des chantres de la Grèce égalez les concerts,
Vous qui d'Anacréon et du berger d'Admète
Unissez les talens divers,
Permettez qu'en ce jour, marqué par votre fête,
Une jeune bergère, éprise de vos vers,
Vous offre une des fleurs qui ceignent sa houlette.

CCXXII. AU ROI DE PRUSSE,

SUR LE MOT *immortali*, QUE CE PRINCE AVAIT FAIT METTRE AU BAS D'UN BUSTE DE PORCELAINE QUI REPRÉSENTE L'AUTEUR, ET QU'IL LUI ENVOYA EN 1775.*

C'EST un sage, un héros, dont la main souveraine
Me donne l'immortalité:
Vous m'accordez, grand homme, avec trop de bonté,
Des terres dans votre domaine.

* Ce buste est conservé par madame la marquise de Villette. R.

VARIANTE.

Vous êtes généreux : vos bontés souveraines
Me font de trop riches présens;
Vous me donnez dans mes vieux ans
Une terre dans vos domaines.

CCXXIII. A M. LE CHEVALIER DE CHASTELLUX,[1]

QUI AVAIT ENVOYÉ A L'AUTEUR SON DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE, LEQUEL TRAITAIT DU GOUT.

1775.

DANS ma jeunesse, avec caprice
Ayant voulu tâter de tout,
Je bâtis un Temple du Goût;

[1] Guerrier et littérateur, Chastellux fut intimement lié avec Washington, et s'acquit l'estime de Voltaire. Son article *Bonheur public*, qui devait faire partie de *l'Encyclopédie*, fut rejeté par le censeur, parce que le nom de Dieu ne s'y trouvait pas une seule fois.

Mais c'était un mince édifice.
Vous en élevez un plus beau;
Vous y logez auprès du maître ;
Et le Goût est un dieu nouveau ,
Qui vous a nommé son grand-prêtre.

CCXXIV. IMPROMPTU SUR M. TURGOT.

Je crois en Turgot fermement :
Je ne sais pas ce qu'il veut faire ;
Mais je sais que c'est le contraire
De ce qu'on fit jusqu'à présent.

CCXXV. A M. DE CROIX,

SUR DES VERS PRÉSENTÉS LE JOUR DE SAINT-FRANÇOIS.

Pourquoi vous plaisez-vous, avec ce doux langage,
A me reprocher mon patron ?
Ne me raillez pas davantage,
Monsieur, et gardez son cordon.

CCXXVI. A M. LE KAIN.

Acteur sublime, et soutien de la scène,
Quoi! vous quittez votre brillante cour,
Votre Paris, embelli par sa reine!
De nos beaux-arts la jeune souveraine
Vous fait partir pour mon triste sejour!
On m'a conté que souvent elle-même,
Se dérobant à la grandeur suprême,
Sèche en secret les pleurs des malheureux;
Son moindre charme est, dit-on, d'être belle.
Ah! laissons là les héros fabuleux:
Il faut du vrai, ne parlons plus que d'elle.

CCXXVII. A M. NECKER,

DIRECTEUR GÉNÉRAL DES FINANCES.

1777.

On vous damne comme hérétique:
On vous damne bien autrement
Pour votre plan économique,
Fruit du génie et du talent:
Mais ne perdez point l'espérance,
Allez toujours à votre but,
En réformant notre finance.
On ne peut manquer son salut,
Quand on fait celui de la France.

CCXXVIII. A M. LE PRINCE DE LIGNE.

Sous un vieux chêne un vieux hibou
Prétendait aux dons du génie ;
Il fredonnait dans son vieux trou
Quelques vieux airs sans harmonie :
Un charmant cygne, au cou d'argent,
Aux sons remplis de mélodie,
Se fit entendre au chat-huant,
Et le triste oiseau sur-le-champ
Mourut, dit-on, de jalousie.
Non, beau cygne, c'est trop mentir ;
Il n'avait pas tant de faiblesse :
Il eût expiré de plaisir,
Si ce n'eût été de vieillesse.

CCXXIX. A M. D'HERMENCHES, BARON DE CONSTANT,*

QUI AVAIT JOUÉ LA COMÉDIE A FERNEY, ET CHANTÉ DES COUPLETS A LA LOUANGE DE L'AUTEUR, SUR L'AIR : *Vive la sorcellerie*, A LA SUITE D'UNE PETITE PIÈCE OÙ IL FESAIT LE RÔLE D'UN MAGICIEN.

De nos hameaux vous êtes l'enchanteur ;
De mes écrits vous voilez la faiblesse ;
Vous y mettez, par un art séducteur,
Ce qu'ils n'ont point, la grâce, la noblesse.
C'est bien raison qu'un sorcier si flatteur
Pour son épouse ait une enchanteresse.

* Ce M. d'Hermenches est Samuël Constant de Rebecque, lieutenant-général au service de Hollande, et admis dans la société intime de Voltaire. C'est le père de M. Benjamin Constant. R.

CCXXX. A MADAME DE SAINT-JULIEN.

Dans un désert un vieux hibou
Tombait sous le fardeau de l'âge :
Un serin fit près de son trou
Briller sa voix et son plumage.
Que faites-vous, serin charmant ?
Pourquoi prodiguer vos merveilles,
Sans pouvoir à ce chat-huant
Rendre des yeux et des oreilles ?

CCXXXI. VERS

EXTRAITS D'UNE LETTRE ADRESSÉE EN JANVIER 1777 A M. LE CHEVALIER DE RIVAROL.

En vain ma muse surannée
Voudrait, ainsi que vous, rimer des vers aisés :
Je sens que ma force est bornée,
Ma chaleur est éteinte, et mes sens sont usés :
Mais vous brillez à votre aurore ;
Vous êtes l'ami des neuf Sœurs,
Et je vois vos talens éclore
Avec les plus belles couleurs.
Seize lustres brisent mon être ;
Je respire avec peine l'air :
Mais vous commencez à paraître,
Et l'on voit le printemps renaître
Des tristes débris de l'hiver.

CCXXXII. A M. DESRIVIÈRES,

SERGENT AUX GARDES-FRANÇAISES, QUI AVAIT ADRESSÉ A L'AUTEUR LE LIVRE INTITULÉ LOISIRS D'UN SOLDAT.

Soldat digne de Xénophon,
Ou d'un César, ou d'un Biron,
Ton écrit dans les cœurs allume
Le feu d'une héroïque ardeur :
Ton régiment sera vainqueur
Par ton courage et par ta plume.

CCXXXIII. SUR LE MARIAGE

DE M. LE MARQUIS DE VILLETTE.

A Ferney, en 1777.

Il est vrai que le dieu d'amour,
Fatigué du plaisir volage,
Loin de la ville et de la cour,
Dans nos champs a fait un voyage.
Je l'ai vu ce dieu séducteur;
Il courait après le bonheur,
Il ne l'a trouvé qu'au village.

CCXXXIV. A MADAME DE FLORIAN,

QUI VOULAIT QUE L'AUTEUR VÉCUT LONG-TEMPS.

Vous voulez arrêter mon âme fugitive :
Ah ! madame, je le vois bien,
De tout ce qu'on possède on ne veut perdre rien ;
On veut que son esclave vive.

CCXXXV. A M.***

Je le ferai bientôt ce voyage éternel
Dont on ne revient point au séjour de la vie :
En vain vous prétendez que le Dieu d'Israël
Daignera me prêter, comme au bon homme Élie,
Un beau cabriolet des remises du ciel,
Avec quatre chevaux de sa grande écurie ;
Dieu fait depuis ce temps moins de cérémonie :
Le luxe était permis dans le vieux Testament ;
De la nouvelle loi la rigueur le condamne ;
Tout change sur la terre et dans le firmament :
Élie eut un carrosse, et Jésus n'eut qu'un âne.

CCXXXVI. A M. PIGALLE,

SCULPTEUR, CHARGÉ PAR LE ROI DE FAIRE LES STATUES DU MARÉCHAL DE SAXE ET DE M. DE VOLTAIRE.

Le roi connaît votre talent:
Dans le petit et dans le grand
Vous produisez œuvre parfaite:
Aujourd'hui, contraste nouveau,
Il veut que votre heureux ciseau
Du héros descende au trompette.

CCXXXVII. A M. GRÉTRY,

SUR SON OPÉRA DU JUGEMENT DE MIDAS*, REPRÉSENTÉ SANS SUCCÈS DEVANT UNE NOMBREUSE ASSEMBLÉE DE GRANDS SEIGNEURS, ET TRÈS APPLAUDI QUELQUES JOURS APRÈS SUR LE THÉATRE DE PARIS.

La cour a sifflé tes talens; **
Paris applaudit tes merveilles;
Grétry, les oreilles des grands
Sont souvent de grandes oreilles.

* Le *Jugement de Midas* fut d'abord représenté sur le théâtre de madame de Montesson. Cette dame y jouait le principal rôle; mais son talent ne put sauver cet opéra d'une disgrâce complète que démentit bientôt après un succès brillant au théâtre de l'Opéra-Comique.

Voltaire aimait et appréciait Grétry qu'il avait reçu plusieurs fois à Ferney, pendant le séjour que ce compositeur fit à Genève en 1767. R.

VARIANTE.

** La cour a dénigré tes chants,
Dont Paris a dit des merveilles;
Hélas! les oreilles des grands....

CCXXXVIII. ÉPITAPHE DE M. JAYEZ,

MINISTRE DE L'ÉVANGILE A NYON, DEMANDÉE PAR SA VEUVE A M. DE VOLTAIRE.

En janvier 1778.

Sans superstition ministre des autels,
Il fut plus citoyen que prêtre:
Il instruisait, aimait, soulageait les mortels,
Et fut digne de Dieu, si quelqu'un le peut être.

CCXXXIX. A MADAME HÉBERT,*

QUI AVAIT ENVOYÉ A L'AUTEUR DEUX REMÈDES, L'UN CONTRE L'HÉMORRHAGIE, L'AUTRE CONTRE UNE FLUXION SUR LES YEUX.

A Paris, mars 1778.

Je perdais tout mon sang, vous l'avez conservé;
Mes yeux étaient éteints, et je vous dois la vue.
Si vous m'avez deux fois sauvé,
Grâce ne vous soit point rendue;
Vous en faites autant pour la foule inconnue
De cent mortels infortunés;
Vos soins sont votre récompense:
Doit-on de la reconnaissance
Pour les plaisirs que vous prenez?

* Madame Hébert était femme d'un intendant des Menus, fils du bijoutier dont Voltaire a dit :

.... Ces riches bagatelles
Qu'Hébert vend à crédit pour tromper tant de belles.
Poëmes, page 6.) R.

CCXL. A M. LE MARQUIS DE SAINT-MARC,

SUR LES VERS QU'IL FIT PRONONCER LORS DU COURONNEMENT DE L'AUTEUR AU THÉATRE FRANÇAIS. [1]

Vous daignez couronner, aux jeux de Melpomène,
D'un vieillard affaibli les efforts impuissans:
Ces lauriers dont vos mains couvraient mes cheveux blancs
Étaient nés dans votre domaine.
On sait que de son bien tout mortel est jaloux;
Chacun garde pour soi ce que le ciel lui donne:
Le Parnasse n'a vu que vous
Qui sût partager sa couronne.

[1] *Notice de ce qui s'est passé à la sixième représentation d'Irène* (*Extrait du* Journal de littérature, *du* 5 *avril* 1778); par M. de LA HARPE.

Le 30 mars 1778, jour de la sixième représentation d'*Irène*, sera sans contredit le jour le plus mémorable dont on puisse conserver le souvenir dans les fastes de la littérature et du théâtre. M. de Voltaire, qu'une maladie dangereuse, presque au moment de son arrivée, avait dérobé aux vœux et à l'empressement de l'Académie et du public, a repris du moins assez de force pour venir jouir des honneurs que l'un et l'autre lui préparaient. Il se rendit d'abord au Louvre Les portes et les avenues de l'Académie étaient assiégées d'une multitude avide de le voir, et il ne passa qu'au travers des battemens de mains et des acclamations. L'Académie, qui était nombreuse ce jour là, alla au-devant de lui jusque dans la première salle: on le fit asseoir à la place du directeur, et quand tous ses confrères lui eurent témoigné la joie qu'ils avaient de le revoir après une si longue absence, M. d'Alembert crut ne pouvoir mieux faire que de lire l'éloge du législateur du goût dans le dernier siècle, à celui qui en a été l'héritier et le soutien dans le nôtre. Après cette lecture, qui fit un extrême plaisir à l'assemblée et à M. de Voltaire, on lui proposa d'accepter extraordinairement, et par un choix unanime, la place de directeur, qu'on a coutume de tirer au sort, et qui allait être vacante a la fin du trimestre de janvier. Il la reçut avec reconnaissance. Rien de ce qui s'est passé ce jour-là ne s'était jamais pratiqué pour personne; et l'Académie, qui a voulu déroger à

ses lois et à ses usages, s'est honorée elle-même, en oubliant ainsi toutes les règles en faveur d'un homme au-dessus de toute règle comme de toute comparaison.

Ces honneurs n'étaient que le prélude d'un plus grand spectacle, et c'était à la nation d'achever ce qu'avait commencé l'Académie. On attendait M. de Voltaire à la comedie. Les cours des Tuileries étaient pleines d'une foule innombrable de tout sexe, de tout âge, de toute condition; du plus loin qu'on aperçut sa voiture, des cris annoncèrent son approche; les applaudissemens redoublèrent quand il descendit, soutenu par deux personnes, et peut-être ne peut-on rien imaginer de plus touchant, de plus beau qu'un pareil moment. Ce vieillard, qui semblait succomber à la fois sous tant d'années et sous tant de gloire, pouvant à peine arriver à travers la foule enivrée, qui ne pouvait se rassasier du plaisir de le voir; toute cette multitude, animée du même sentiment, emportée par le même transport, poussant le même cri; et, par un mouvement bien remarquable, attentive à le protéger contre elle-même, à le couvrir, pour ainsi dire, en se précipitant sur lui, et à lui faire un rempart contre le torrent qui entraînait toute une nation sur ses pas. M. de Voltaire est arrivé ainsi au théâtre, comme porté dans les bras de la France entière; et si jamais un homme ne parut plus grand, jamais une nation ne parut plus aimable. Dès qu'il se montra dans sa loge, entre madame Denis et madame de Villette, on peut s'imaginer quel fracas d'applaudissemens retentit de tous les coins de la salle et des corridors, qui n'étaient pas moins remplis de monde. M Brizard apporta une couronne de laurier que madame la marquise de Villette posa sur la tête du grand homme; mais il l'en retira aussitôt, malgré tous les efforts que l'on fit, malgré les instances du public, qui lui criait de la garder, et qui voyait avec un plaisir inexprimable le génie placé entre l'amitié et la reconnaissance, couronné par les grâces et la beauté, et se défendant contre sa propre gloire. On eut peine à commencer la pièce au milieu du bruit, qui ne cessait pas. Elle fut jouée mieux qu'elle ne l'avait encore été; les acteurs redoublaient d'efforts et de talens, et la scène se ressentait de la présence du dieu. La pièce finie, on baissa la toile comme à l'ordinaire; un moment après on la releva, et l'enthousiasme fut au comble en voyant le buste de M. de Voltaire, placé sur un piédestal au milieu du théâtre, tous les comédiens autour, des couronnes à la main. Madame Vestris s'avança, et lut des vers qui venaient d'être faits sur-le-champ par M. de Saint-Marc *, et qui avaient le mérite d'exprimer très bien les sentimens du

* Aux yeux de Paris enchanté
Reçois en ce jour un hommage
Que confirmera d'âge en âge
La sévère postérité.
Non, tu n'as pas besoin d'atteindre au noir rivage

public, qui les fit répéter une seconde fois avec des battemens de mains qui ne finissaient pas. Le buste fut surchargé des couronnes que chacun s'empressait d'y accumuler, et resta ainsi exposé pendant toute la petite pièce : c'était *Nanine*, ouvrage charmant, plein de grâce et d'intérêt.

Des larmes d'attendrissement, des larmes douces ont coulé de tous les yeux à ce spectacle du génie récompensé avec tant d'éclat, à la fin de la plus belle carrière. Il semblait que tous les cœurs fussent heureux du bonheur d'un grand homme, et remplis de sa gloire. Qu'un pareil jour fait honneur aux lettres, à la France, à l'humanité ! L'humanité semble se relever et s'ennoblir, quand les hommes rassemblés expriment ainsi, tous à la fois, ce sentiment de justice qui est au fond de tous les cœurs. Ce n'est donc pas en vain que M. de Voltaire a vu passer quatre générations ; et soixante ans de travaux pour le plaisir et l'instruction de tous les peuples policés n'ont pas été perdus pour lui. Tout ce qui s'est empressé à le voir, avait appris à lire et à penser dans ses ouvrages, avait mille fois joui de ses chefs-d'œuvre en tout genre : que de droits à la réconnaissance ! Tant de succès et de trophées, trente ans de cet éloignement qui ajoute encore à la renommée, les progrès de la raison, et ce mouvement prodigieux qu'il a imprimé à l'esprit humain depuis le commencement de ce siècle : voilà ce qui a fait pour lui de ses contemporains une sorte de postérité ; voilà ce qui l'a mis à sa place. Toutes les voix ont applaudi à son triomphe, et c'est peut-être le premier où l'envie n'ait pas été même aperçue.

Pour jouir des honneurs de l'immortalité.
Voltaire, reçois la couronne
Que l'on vient de te présenter :
Il est beau de la mériter
Quand c'est la France qui la donne.

CCXLI. ADIEUX A LA VIE.

A Paris, 1778.

Adieu ; je vais dans ce pays
D'où ne revint point feu mon père :
Pour jamais adieu, mes amis,
Qui ne me regretterez guère.
Vous en rirez, mes ennemis ;
C'est le *requiem* ordinaire.
Vous en tâterez quelque jour ;
Et lorsqu'aux ténébreux rivages
Vous irez trouver vos ouvrages,
Vous ferez rire à votre tour.

Quand sur la scène de ce monde
Chaque homme a joué son rôlet,
En partant il est à la ronde
Reconduit à coups de sifflet.
Dans leur dernière maladie,
J'ai vu des gens de tous états,
Vieux évêques, vieux magistrats,
Vieux courtisans à l'agonie.
Vainement en cérémonie
Avec sa clochette arrivait
L'attirail de la sacristie ;
Le curé vainement oignait
Notre vieille âme à sa sortie ;
Le public malin s'en moquait ;
La satire un moment parlait
Des ridicules de sa vie ;
Puis à jamais on l'oubliait :
Ainsi la farce était finie.

Petits papillons d'un moment,
Invisibles marionnettes,
Qui volez si rapidement
De Polichinelle au néant,
Dites-moi donc ce que vous êtes !
Au terme où je suis parvenu,
Quel mortel est le moins à plaindre ?
C'est celui qui sait ne rien craindre,
Qui vit et qui meurt inconnu.

FIN DES POÉSIES MÊLÉES ET DU TOME DOUZIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME DOUZIÈME.

POÉSIES MÊLÉES.

A.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

L.

M.

N.

O.

P.

R.

S.

T.

U.

V.

FIN DE LA TABLE DU TOME DOUZIÈME.